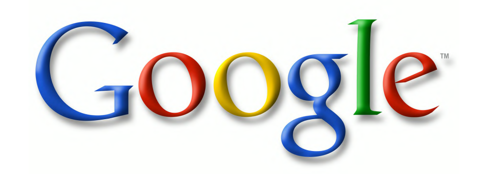


P. STANISLAS REYNAUD
Ex-aumônier de l'École Albert-le-Grand.

LE PÈRE DIDON

SA VIE ET SON ŒUVRE

(1840-1900)

DEUXIÈME ÉDITION

Librairie académique PERRIN *et* Cie.

LE PÈRE DIDON

DU MÊME AUTEUR

EN VENTE

La Civilisation païenne et la Morale chrétienne, préface du R. P. Didon, 1 vol. in-16 .... 3 fr. 50
La Civilisation païenne et la Famille, 1 vol. in-16... 3 fr. 50
La Civilisation païenne et la Religion, 1 vol. in-16 .. 3 fr. 50
La Civilisation païenne et la Politique, 1 vol. in-16... 3 fr. 50

Imprimatur :

† RENÉ-FRANÇOIS,
Archevêque de Tours.
21 décembre 1903.

† EUGÈNE,
Évêque de Fréjus et de Toulon.
17 décembre 1903.



LE PÈRE DIDON

P. STANISLAS REYNAUD

Ex-aumônier de l'École Albert-le-Grand

LE PÈRE DIDON

SA VIE ET SON ŒUVRE

(1840-1900)

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1904

PRÉFACE

Le P. Didon fut un apôtre dans le sens vrai et dans toute l'énergie du mot. Il vécut, il lutta, il souffrit pour amener au christianisme les hommes de son pays et de son siècle. Il était convaincu qu'en dehors des croyances chrétiennes les âmes ni les sociétés ne peuvent grandir ni prospérer. Le spectacle de nos abaissements, de nos luttes, de nos divisions l'inquiétait. Le désarroi des consciences individuelles qui restent sans appui et sans autorité, du moment que la croyance en Dieu n'existe plus ; le désarroi des intelligences qui ne savent plus à quelle doctrine se donner au milieu du tumulte et des contradictions des innombrables systèmes philosophiques; le désarroi des volontés qui ne connaissent plus la dignité du caractère et ne savent plus mettre de bornes ni à leur servilisme ni à leurs insolences ; tout cela l'impressionnait douloureusement. Il ne voulait pas croire cependant que cet état anarchique de

notre France fut irrémédiable ; et il comptait sur un esprit rénovateur pour réorganiser et réordonner ce chaos.

Il voyait le Bien mêlé au Mal dans les antagonismes multiples qui nous dévorent. S'il était un croyant : il était aussi un moderne. S'il avait le culte passionné du Christ et des idées et des préceptes évangéliques ; il avait aussi le culte de tout ce qui enivre notre génération présente : la science, la liberté politique, la république, la démocratie, la réforme sociale. Et pendant longtemps il dépensa tout son zèle apostolique à démontrer que la religion chrétienne n'était hostile ni au progrès scientifique, ni au régime libéral, ni à la forme républicaine, ni à la vraie démocratie, ni aux grands développements économiques de notre civilisation. Il tenta cette démonstration et dans ses écrits et dans ses discours. Il mit à cette démonstration de l'ardeur, de l'audace, de la passion, mais en restant toujours dans les limites d'une irréprochable orthodoxie. Ceux qui lui ont fait émettre des hérésies ou des sottises l'ont calomnié. Il fut quelquefois audacieux et provoquant, mais c'est tout. Très souvent on a condamné ses discours ou ses écrits sur l'appréciation de gens prévenus ou perfides ou mal renseignés. La plupart des

idées qu'il soutint, paraissaient hardies, à l'époque où il les soutint ; plus tard elles sont devenues la sagesse même.

On lui reprocha de faire de la politique en chaire. Mais défendre ce qu'il défendait, était-ce vraiment faire de la politique? N'était-ce pas plutôt faire œuvre d'apostolat? N'était-ce pas plutôt résoudre une question préjudicielle que soulèvent les incroyants, quand on les aborde? Apôtres du Christ, vous disent-ils, vous venez nous parler de religion, nous ne vous écouterons pas, parce que votre religion est l'ennemie déclarée de la science, de la liberté politique, de la république, de la démocratie, de la civilisation moderne tout entière.

Que faire devant cette fin de non-recevoir? Il faut répondre et prouver que le catholicisme n'est contraire, ni théoriquement, ni en fait, à la science, à la liberté, au régime du droit commun, à la république, à la démocratie... Une fois cette démonstration faite, le terrain est déblayé. Le savant peut vous écouter ; le libéral, le républicain, le démocrate peuvent vous écouter ; et il est enfin possible d'aborder la question religieuse proprement dite. — Était-il possible de porter autrement la foi dans les régions perdues de l'incrédulité moderne ? Je ne le crois

pas. La méthode employée par le P. Didon était-elle condamnable? Certainement non[1].

Et pourtant il rencontra des adversaires et des ennemis et dans le camp des croyants et dans le camp des incroyants. La masse croyante le suspecta parce qu'il était un moderne; la masse incroyante le suspecta, parce qu'il était un croyant. Les incroyants le combattirent à cause du but qu'il poursuivait. Les croyants le combattirent, à cause de la méthode qu'il employait. Pendant longtemps, il se trouva isolé, sans point d'appui, ni en haut, ni en bas, ni à droite, ni à gauche, ni parmi les siens, ni parmi les étrangers. — De là, son long martyre; de là son terrible exil. La puissance invincible de ses convictions l'obligeait à être ce qu'il était. Il aurait trahi sa conscience, s'il n'avait pas été un croyant; il aurait trahi sa sincérité profonde, s'il n'avait pas été avide de science, de liberté, de progrès sociaux. Et il recevait les coups des deux camps ennemis, et il était écrasé par la masse des deux armées en bataille.

Le P. Didon eut le courage de ses convictions jusqu'à subir une espèce de martyre: on ne peut que l'admirer pour cela. Remarquez qu'il n'a

1. Voir les *Lettres intimes du P. Didon*.

jamais sacrifié à son amour de la société moderne, un atome de sa foi religieuse. — Remarquez aussi qu'en étant épris de ce qu'il y avait de bon dans notre société moderne, il ne s'est pas fait illusion sur les infirmités et les vices de cette même société. Il a reconnu que notre société moderne était dévorée par le scepticisme, par le pessimisme, par le matérialisme, par le positivisme, qui ne sont que des formes diverses de l'athéisme. Il a reconnu que la France contemporaine était paralysée par les antagonismes, les divisions et les haines ; il a reconnu que les impudences de la négation et les audaces du doute avaient rongé peu à peu le dernier ciment de cohésion qui nous rattachait les uns aux autres ; et que nous ne tarderions pas à être pulvérisés. Mais alors ? Alors tout est à redouter ? Quand les membres d'un corps social ne sont plus que juxtaposés comme des grains de sable ; un jour ou l'autre, ils sont balayés par le vent des révolutions. — Ce vent souffle aujourd'hui — que deviendrons-nous? O sceptiques ! O athées ! vous faites une mauvaise besogne ! Vous êtes des démolisseurs et non des architectes ! Vous êtes des ravageurs, et non des conquérants! Si la France devient une épave à la merci d'un ouragan, c'est à vous, c'est à vos doctrines dis-

solvantes qu'en incombe la responsabilité.

N'y a-t-il pas des remèdes à ces maux dont nous souffrons ? Le P. Didon crut jusqu'à la fin que notre société moderne pouvait être sauvée, et sauvée par le christianisme. En dehors du christianisme, il n'y a ni lumières ni forces capables de diriger et de soutenir les âmes et les sociétés. L'expérience le démontre. Chaque fois que le christianisme a été en baisse dans nos sociétés européennes, l'ordre et la liberté ont décliné. Je ne dis pas l'ordre seulement, je dis aussi la liberté. Quand le christianisme cesse d'être en honneur, les âmes n'ont plus le courage d'être indépendantes ni vertueuses, la morale se corrompt, les liens de la famille se relâchent et les devoirs sociaux de justice et de bienveillance déclinent.

Le problème de notre régénération est encore aujourd'hui ce qu'il était du temps du P. Didon. Nous souffrons toujours des mêmes maux ; ces maux s'aggravent au lieu de se guérir ; et ces maux ont leur source dans la diminution de l'esprit chrétien. On détruit le christianisme et on ne met rien à sa place. On essaie de gouverner et de diriger un grand peuple, comme le nôtre, en dehors de toute doctrine religieuse et morale ; on veut éduquer des millions de

jeunes Français sans s'appuyer sur une doctrine. N'est-ce pas insensé? Et ne finira-t-on pas par comprendre qu'il est indispensable de garder les idées chrétiennes comme fondement et soutien de tout ordre social.

Saint-Maximin, 15 août 1903.

CHAPITRE I

ENFANCE ET JEUNESSE D'HENRI DIDON

(1840-1856)

Les premières années d'Henri Didon. — Au Touvet. — Au petit séminaire du Rondeau. — Départ pour le noviciat de Flavigny.

Henri-Louis Didon naquit au Touvet, le 17 mars 1840. Le Touvet est un joli village dauphinois, assis sur la rive droite de l'Isère, en pleine vallée du Grésivaudan, à égale distance de Grenoble et de Chambéry. C'est un chef-lieu de canton, peuplé à peine d'un millier d'habitants. Un château domine le village qui grimpe, du côté de la montagne, comme s'il se défiait des inondations possibles de l'Isère. La vallée du Grésivaudan est très belle à cet endroit. L'Isère roule ses eaux grises entre des saules et des osiers. Sur la rive gauche, les montagnes sont verdoyantes et montent en pentes douces, en étalant des prairies et des châtaigneraies, pour aboutir lentement et progressivement à des sommets rocailleux et enfin aux glaciers des Alpes Savoyardes. Sur la rive droite, au contraire, là où le Touvet a bâti ses

maisons, la montagne ne tarde pas à être abrupte. Un vaste rideau d'énormes rochers à pic semble interdire de passer au delà. Un torrent, le Bresson, s'est creusé un chemin à travers ces rochers, et les hommes, après le torrent, ont tracé des sentiers qui gagnent les hauteurs et pénètrent jusqu'aux solitudes de la Grande-Chartreuse. Du haut de ces rochers, le village paraît minuscule, et les modestes maisons qui le composent, se confondent. La nouvelle église émerge un peu, grâce aux trois flèches élancées qui la couronnent; mais on ne distingue plus l'humble maisonnette de la rue de la Charrière dans laquelle Henri-Louis Didon vit le jour.

Le père d'Henri-Louis Didon s'appelait Rémy-Auguste et remplissait les fonctions d'huissier. Il était âgé de quarante-deux ans, à l'époque où naquit Henri. La mère d'Henri s'appelait Euphrosine-Charlotte Guillaudin et était alors âgée de trente et un ans[1]. L'enfant fut présenté à l'Église, pour y être baptisé, le jour même de sa naissance. Il eut pour parrain Jean-Hippolyte Magnon, et pour marraine Henriette Révol. L'église où Henri-Louis Didon fut baptisé n'existe plus. C'était un ancien prieuré de Cluny. Il fallait descendre dix ou douze marches pour arriver au niveau de la porte d'entrée. On renversa ce vieil édifice, qui, après avoir vu passer et repasser les vieux moines

1. Ils s'étaient mariés le 17 janvier 1829.

du moyen âge, venait d'assister au baptême d'un moine futur, mais tout à fait moderne. De 1868 à 1873 on bâtit l'église actuelle.

Le grand-père paternel d'Henri Didon était un paysan. Vaillant agriculteur et robuste montagnard, il transmit à son petit-fils le goût des courses au grand air et l'amour des hauts sommets. Rémy-Auguste Didon, l'huissier du Touvet en 1840, avait la réputation d'être un libéral et un républicain. Quand éclata la révolution de 1848, il fut de ceux qui applaudirent à la chute du trône de Louis-Philippe et qui saluèrent l'aube d'une ère nouvelle, plus douce au petit peuple, et plus prodigue de libertés pour tous. La sincérité de ses espérances mêlées d'illusions ne faisait de doute pour personne. L'huissier du Touvet était un convaincu, et, comme il était doux et bienveillant à l'égard de tous ; ses paroles comme ses actes ne provoquèrent jamais de la part de ses concitoyens ni la défiance ni l'antipathie. Lorsque plus tard, le P. Didon faisait des professions de foi républicaines, n'obéissait-il pas à d'instinctifs sentiments gravés dans son âme par les traditions familiales autant qu'à des convictions personnelles? En tout cas, il pouvait d'autant mieux affirmer la sincérité de sa foi politique qu'il tenait cette foi de l'héritage paternel en même temps que de lui-même.

Si Henri Didon puisa certaines tendances ou

certaines inclinations dans les sources du sang paternel, il puisa davantage encore dans le sang et dans l'âme de sa mère. Mme Didon, appartenait à la famille Guillaudin, de la Buissière, hameau situé à six kilomètres au nord du Touvet. C'était une femme d'une intelligence vive, d'une volonté énergique et d'une foi chrétienne incomparable. Il se mêlait même un peu de sévérité puritaine à son esprit chrétien, et l'on prétend qu'elle censurait trop volontiers les femmes de son âge, dont la conversation ou la conduite ne lui paraissaient pas assez sérieuses. Le zèle apostolique s'unissait chez elle à une pratique rigoureuse de toutes les vertus évangéliques. Ce qu'il y avait de rudesse dans sa franchise et d'âpreté dans son énergie était racheté par une grande tendresse de cœur. On admirait l'austère régularité qu'elle mettait à l'accomplissement de ses devoirs quotidiens, la netteté correcte de ses opinions, et l'ardente fermeté de ses croyances. Henri Didon emprunta à sa mère le germe de plusieurs qualités morales qu'il se plut à développer, en leur communiquant un caractère viril.

Avant le jeune Henri, deux filles étaient nées à Mme Didon. Les deux filles dépassèrent l'âge de la jeunesse sans remplir une longue carrière. L'aînée s'appela Céline, la cadette s'appela Laure; toutes deux assistèrent au baptême de leur frère Henri et apposèrent leur signature comme témoins. Ces

deux sœurs d'Henri ne se marièrent point. Céline mourut dans la maison paternelle à l'âge de vingt-neuf ans; Laure mourut à l'âge de vingt-sept ans, au couvent de la Providence, couvent dans lequel elle avait revêtu l'habit religieux sous le nom de Sœur Marie de Gonzague.

Henri grandit à côté de ses deux sœurs notablement plus âgées que lui, et il fut entouré de leur sollicitude en même temps que de la sollicitude maternelle. Comme sa naissance avait été ardemment désirée, et comme sa santé paraissait délicate, il reçut des soins tout particuliers. Mme Didon lui prodigua les tendresses. Elle disputa son fils à la mort, à la maladie, et elle triompha. L'enfant grandit et se développa à souhait. Il n'acquit pas tout de suite une santé robuste, mais sa vie ne parut plus menacée. Sa mère était fière de lui, parce qu'on répétait partout autour d'elle qu'Henri était son portrait vivant, qu'Henri avait la manière de parler, les goûts, les idées, le caractère de sa mère. Faut-il attribuer à cette ressemblance morale l'intensité d'amour maternel et l'autorité prodigieuse que Mme Didon exerça sur son fils? Faut-il attribuer à cette même ressemblance le culte religieux qu'Henri Didon voua à sa mère et qui ne se démentit pas un seul instant? Elles sont rares les mères qui conservent pendant toute leur vie un ascendant indiscuté sur les idées et la conduite de leurs fils! Ils sont rares

les fils qui acceptent pendant toute leur vie cette dépendance absolue vis-à-vis de leurs mères !

Pour que ce phénomène de pénétration indestructible se produise, il faut que l'empreinte maternelle soit bien forte et que l'âme filiale soit bien tendre. La plupart du temps, l'une de ces deux conditions fait défaut. Avec le P. Didon, le prodige se réalisa, grâce à une docilité supérieure de la part de l'enfant et à une influence supérieure de la part de la mère.

Avec ses camarades du village, le jeune Henri était plein d'ardeur et d'initiative. Il occupait souvent la première place dans les divers amusements dont il donnait l'idée et il dirigeait volontiers la bande joyeuse des joueurs. C'était un commencement et un avant-goût de souveraineté. Tout ce qui comportait de l'activité, de la hardiesse, de la lutte frappait son imagination et attirait sa sympathie. A l'âge de six ou sept ans il répondait aux curieux qui voulaient savoir quelles étaient les ambitions dont son âme enfantine était tourmentée : Je serai capitaine de pompiers. Cette fonction représentait pour lui, dans la hiérarchie sociale, l'audace qui brave le danger, le dévouement qui ne recule pas devant la mort ; et ce jeune bambin se sentait capable d'être audacieux et dévoué. L'amour du mouvement n'empêchait point Henri d'être réfléchi et méditatif à certains jours et à certaines heures. On le surprenait rêveur et muet

devant les spectacles grandioses de la nature dauphinoise. Il contemplait avec curiosité les lourds nuages qui rampaient parfois de la vallée sur les flancs des rochers et enveloppaient peu à peu la croupe des montagnes de leurs humides manteaux; il écoutait le bruit du torrent qui heurtait et entraînait d'énormes blocs de pierre en les couvrant d'écume. Il admirait les levers et les couchers du soleil si longs et si tardifs dans ces vallées profondes; et de longs silences succédaient dans son âme au bruit de la récréation. Un ami de son père, étonné de cet air grave et sérieux que prenait de temps à autre la physionomie du petit Henri, aimait à l'appeler : le Conspirateur déguisé. Aux silences prolongés succédaient les interminables questions : Pourquoi ceci? Pourquoi cela? Les petits enfants sont tous des philosophes; ils en appellent volontiers au principe de causalité et ils fatiguent leurs parents ou leurs maîtres avec leur insatiable curiosité. Henri ne le céda à nul autre sous ce rapport et il fut un interrogateur de premier ordre.

A l'école du village où il avait été envoyé, il conquit tout de suite une place exceptionnelle. Par la vivacité de son esprit, par la sûreté de sa mémoire, par son imperturbable assurance, il défiait et il dépassait ses petits concurrents. Ses leçons de classe étaient récitées sans hésitation et sans faute. Les autres bégayaient, ânonnaient, torturaient ou mutilaient les textes, le jeune Henri

débitait sa page de grammaire ou sa fable ou son morceau de littérature avec une exactitude de détail, une netteté de prononciation, et une intelligence de l'idée qui ébahissaient les élèves et enchantaient le maître.

A ces qualités de l'esprit Henri unissait un caractère serviable et une volonté énergique. Ses camarades l'affectionnaient, parce qu'il était bon, et ils tenaient compte de ses résolutions, car ils le savaient tenace. Même avec sa mère qu'il adorait, Henri se montra plus d'une fois obstiné, et alors on entendait tomber de ses lèvres enfantines, ces paroles viriles : Quand je dis oui, c'est oui ; quand je dis non, c'est non.

Un enfant aussi bien doué au point de vue de l'intelligence et de la volonté, ne pouvait trouver son plein développement dans le milieu villageois où Dieu l'avait fait naître. Il fallait donner plus d'air et plus de lumière à cette plante qui promettait de devenir vigoureuse. Les parents d'Henri Didon s'en rendirent compte ; et ils résolurent de se séparer de leur enfant, de l'envoyer à Grenoble, de le confier à des maîtres plus éclairés, de le mêler à des jeunes gens plus distingués et d'élever le niveau de son instruction et de son éducation. Il fut décidé qu'Henri irait à l'institution du Rondeau. On appelle ainsi un petit séminaire diocésain, situé à deux kilomètres à peine de Grenoble, dans la vallée du Drach, sur les bords

de la route qui conduit à Vizille. Il y a, dans ce séminaire, de belles et vastes cours, de belles et grandes prairies où les jeunes gens peuvent courir à l'aise et respirer à pleins poumons. La vallée du Drach est très large à cet endroit. A droite et à gauche, de hautes montagnes versent dans la plaine des eaux abondantes et y apportent la fécondité et la fraîcheur. Les maîtres du Rondeau étaient des prêtres intelligents et dévoués. Ils furent heureux de cultiver dans leur nouvel élève, une nature aussi riche de promesses. Ils lui firent parcourir le cycle entier des études classiques et lui donnèrent le goût du travail. Puis, ce qui valait encore mieux, ils déposèrent dans l'âme de cet enfant, un ferment de foi et d'énergie morale, qui devait se manifester plus tard en actes éclatants.

Henri Didon était à peine dans sa neuvième année, quand il arriva au Rondeau. On était en 1848, et Henri entra en huitième. Il prit bien vite la tête de la classe, et à la fin de l'année six prix et deux accessits attestèrent ses succès et affirmèrent sa supériorité. En septième, cette supériorité s'accentua par une victoire un peu plus éclatante, Henri eut sept prix, parmi lesquels le prix d'excellence. Parents et maîtres voulurent alors lui faire gagner du temps et on jugea bon d'exiger de lui deux classes en une seule année. La sixième et la cinquième furent absorbées pendant

l'année scolaire 1850-1851. — La classe de quatrième se ressentit de l'effort tenté par le jeune écolier, à qui on aurait pu ménager ce surcroît de travail, puisqu'il n'était nullement pressé par l'âge pour l'achèvement de ses études. Henri Didon réussit cependant à avoir sept accessits à la fin de cette année et encore sept accessits à la fin de l'année suivante, c'est-à-dire après sa troisième. Les études humanitaires succédant aux études grammaticales, Henri reprit de l'avance sur ses camarades, et la classe de seconde s'acheva pour lui avec trois prix et neuf accessits. En rhétorique, il gagna encore du terrain et il termina son année avec cinq prix et six accessits. C'était au mois d'août 1856.

Comme on le voit, par les détails précis que nous venons de donner, Henri Didon fut un bon élève du Rondeau. Mais, d'après ce qu'attestent ses contemporains, rien ne faisait prévoir alors la grande supériorité intellectuelle qui devait se manifester un peu plus tard. Écolier très pieux, d'une piété tendre et douce ; écolier sympathique à ses camarades ; écolier appliqué assidûment à ses devoirs quotidiens, écolier d'une pureté de mœurs irréprochable, Henri satisfaisait ses maîtres sans leur promettre un essor éclatant. L'aiglon ne laissait pas encore deviner l'envergure de ses ailes. Quelques élèves, appartenant à la même classe qu'Henri Didon, deux ou trois entre autres sem-

blaient doués, au point de vue littéraire, de qualités plus brillantes. Il est vrai qu'Henri était jeune entre les jeunes. Il avait un corps frêle et une santé délicate. L'activité cérébrale n'avait pas encore élargi son front étroit, et on n'aurait pas soupçonné l'intensité du feu intérieur qui l'animait, sans les deux grands yeux noirs, qui illuminaient son pâle visage et qui parfois lançaient des éclairs. Le corps et l'esprit grandirent à l'envi chez Henri Didon. Peu à peu, les épaules s'élargirent, la poitrine se gonfla, le cou s'épaissit, les joues creuses s'emplirent, le front s'arrondit en arc triomphal, et le rayonnement de l'âme à travers ses brunes prunelles donna à l'ensemble de sa physionomie une beauté léonine. L'esprit lui aussi prit son essor. Aux timidités et aux hésitations du rhétoricien adolescent succédèrent les exubérantes audaces de l'apôtre; aux douceurs et aux mansuétudes du lévite en prières succédèrent les bruyantes provocations et les énergiques revendications du chevalier du Christ; les bêlements de l'agneau devinrent des rugissements de lion. Maîtres et camarades furent heureusement surpris de cette transformation.

La rhétorique terminée, que fit Henri Didon? Hésita-t-il longtemps sur le choix de sa carrière? Le monde et le cloître lui montrèrent-ils successivement leurs laideurs où leurs beautés, et passa-t-il quelques mois ou quelques semaines dans l'in-

quiète anxiété d'un homme qui n'ose pas choisir? Il n'y paraît pas. Avant la fin de cette dernière année scolaire sa décision était prise et son choix était fait : il voulait être dominicain, et il mit, sans tarder, son projet à exécution.

Comment lui étaient venus cette idée et ce désir de la vie dominicaine? Diverses circonstances et divers événements favorisèrent, chez Henri Didon, l'éclosion de cette vocation monastique. D'abord, sa piété était devenue de plus en plus vive. Il avait fait sa première communion, durant la seconde année de son séjour au Rondeau, et ce moment exceptionnel avait ravivé en lui le désir d'une vie surnaturelle plus intense. Dès lors, sa foi chrétienne, sans cesse réchauffée au foyer de la foi maternelle le poussa vivement et comme impérieusement à la vocation sacerdotale. Un voyage à la Grande-Chartreuse lui donna l'idée de la vocation religieuse. Le désert, le monastère, les moines, tout cela l'avait saisi, enveloppé et charmé. Cette étrange solitude, remplie par le bruit des torrents, peuplée par des rochers mousseux et par de vieux arbres que la foudre a décimés; ces habitations, emprisonnées d'abord par un cercle de hautes montagnes, puis par de hautes murailles sans fenêtres, collées l'une à l'autre comme des tombes dans un cimetière, et ouvertes seulement du côté du ciel; ces hommes ensevelis dans une ample robe blanche qui res-

semble à un linceul, fantômes qui passent l'un à côté de l'autre sans ouvrir la bouche et sans lever les yeux, vivant sur la terre sans s'intéresser à rien de terrestre ; la vision de ces diverses choses émut l'impressionnabilité de sa nature de poète et d'artiste. Ses hautes aspirations religieuses furent surexcitées et il rêva de devenir moine. Seulement il aurait voulu être apôtre en même temps que moine. Il sentait dans les profondeurs de son âme une surabondance de vie et d'activité qu'il désirait voir éclater au dehors et que la Chartreuse aurait étouffée. Y avait-il des moines-apôtres ou des moines-soldats ? C'est ce qui lui conviendrait.

Un événement douloureux vint développer les sentiments mystiques du jeune Henri et l'incliner encore du côté du sacerdoce : je veux parler de la mort prématurée de son père. M. Rémy-Auguste Didon, fut emporté par un mal de poitrine, à l'âge de cinquante-sept ans, le 28 juillet de l'année 1854. On manda le jeune Henri. Celui-ci quitta précipitamment le petit séminaire pour entendre les dernières recommandations de son père mourant. Hélas ! il arriva trop tard au Touvet. Il assista, non pas à l'agonie, mais aux obsèques de son père. La perte était grande. Il n'y avait dans la famille qu'une fortune médiocre et Mme Didon se demandait comment elle pourrait subvenir aux besoins des enfants qui lui restaient. Elle fut d'abord atterrée, puis en courageuse chré-

tienne qu'elle était, elle se redressa résignée et résolut de faire face aux difficultés de sa situation. Le jeune Henri se replia sur lui-même, un peu plus qu'auparavant, et chercha dans le monde d'En-Haut l'espoir et l'appui dont il avait besoin. Du vivant de son père, il entendait parler de l'Ecole Normale supérieure ou de l'Ecole Polytechnique, où son ambition humaine aurait pu prétendre. Son père mort, il ne fut plus question de carrières mondaines. Henri vécut en communion plus étroite avec sa pieuse mère et il s'aborba de plus en plus dans le désir d'une vie consacrée au service de Dieu et au salut des âmes. C'est vers cette époque qu'il rencontra, un jour, dans les rues de Grenoble, un moine à la robe blanche et au manteau noir. Il demanda ce que c'était. On lui répondit : un dominicain. — Et que font les dominicains ? — Ils étudient et ils prèchent ? — Eh bien ! je serai dominicain.

Les dominicains faisaient parler d'eux dans la ville de Grenoble depuis une dizaine d'années. En 1844, le P. Lacordaire était venu prêcher des conférences à la cathédrale, et ces conférences avaient provoqué un enthousiasme extraordinaire. La nef du milieu de la cathédrale avait été insuffisante, dit un journal de l'époque [1], pour contenir les hommes qui se pressaient afin d'entendre le grand

1. *Courrier de l'Isère* du 21 mars.

prédicateur. On avait été obligé de leur livrer les autres nefs d'abord réservées aux femmes. Les femmes obtinrent qu'on construisît pour elles des tribunes en bois et conquirent ainsi dans les airs un espace équivalent à celui qu'on leur faisait perdre. Plus de trois mille auditeurs s'étalaient aux pieds de la chaire du P. Lacordaire. Celui-ci était alors dans tout l'éclat de son splendide talent. L'élévation de ses pensées, la hardiesse de son imagination, la magnificence de sa parole, la puissance de ses accents fascinaient et entraînaient les foules. — Son succès fut d'autant plus vif à Grenoble que le Gouvernement lui suscita des difficultés. On ne voulait pas qu'il parût en chaire avec l'habit religieux, on le suppliait de mettre une grande retenue et une extrême prudence dans son langage... Il n'en fallait pas davantage pour exciter la curiosité et attiser les sympathies de toute une ville. A la fin de la station, M. Casimir de Ventavon, depuis sénateur, alors bâtonnier de l'ordre des avocats, vint, accompagné de quatre cents personnes complimenter le P. Lacordaire. Son allocution avait été imprimée avec son nom et son titre de bâtonnier. — Cette démarche déplut à quelques amis du Gouvernement. On signifia à M. de Ventavon que le titre de bâtonnier n'avait d'utilisation régulière que dans les affaires intéressant la discipline de l'ordre des avocats. L'honorable bâtonnier répondit par une

explication loyale et courtoise, et aussi par sa démission. Il n'avait pas eu l'intention de faire acte de bâtonnier, n'étant accompagné ni de l'ordre ni du conseil, et personne n'avait pu s'y méprendre. En joignant à son nom le titre qui lui appartenait, la presse, faisait-il observer, avait suivi l'usage qui règne dans la vie publique, comme dans la vie privée, que le fonctionnaire dont on s'occupe ait ou n'ait pas été dans l'exercice de ses fonctions[1].

Ces incidents que nous signalons nous montrent à quel point l'opinion publique du pays Dauphinois fut surexcitée par l'apparition des dominicains.

Un autre incident irrita encore la curiosité de la population de Grenoble. Le P. Lacordaire, profitant de la sympathie que lui assuraient ses succès oratoires, venait d'installer un couvent de dominicains, à trois lieues de Grenoble, au-dessus de Voreppe, dans l'ancienne Chartreuse de Chalais; et cela, malgré le Ministre des Cultes qui écrivait à l'évêque de Grenoble : « L'autorité ne donnera « jamais aucun assentiment, ni tacite, ni exprès, à « la réalisation d'un pareil projet. Votre pacifique « intervention, Monseigneur, suffira à l'avortement « des desseins de M. l'abbé Lacordaire ; je conserve « l'espérance que je n'aurai point à prescrire des

1. Voir *le P. Lacordaire à Grenoble.* Brochure de M. l'abbé Ginon.

« mesures coercitives, auxquelles néanmoins j'au-
« rais certainement recours au besoin. » Malgré ces menaces, le couvent de Chalais fut et resta fondé. C'était un joli nid, — un nid d'aigles, — posé sur un sommet, au pied d'autres sommets, — au milieu de prairies, de forêts et de rochers, avec une superbe vue, d'une part, sur la vallée de l'Isère, d'autre part, sur des plaines qui se perdent du côté de Lyon. Les bâtiments étaient vieux et humides ; l'église avec ses murs épais comme les murs d'une forteresse, n'était plus qu'un grenier à foin, bien qu'elle eut conservé extérieurement une certaine élégance avec ses toits élancés et la flèche de son clocher. En tout cas, la vie ne tarda pas à ranimer ces ruines. La vieille cloche qui avait appelé à la prière des Bénédictins et des Chartreux sonna de nouveau ; et sa voix, à elle, n'avait pas vieilli. Les échos de la montagne la reconnurent et lui répondirent. Le désert se repeupla, comme par enchantement. On venait de Grenoble et des environs pour voir les fils de Lacordaire, revenants du moyen âge, qui souriaient au monde moderne; et les fils de Lacordaire, désertant de loin en loin cette solitude, se répandaient dans les rues de Grenoble ou des villages dauphinois, pour y montrer leur habit blanc et pour faire entendre la parole évangélique.

Henri Didon entendait parler de Chalais, des moines prêcheurs, du grand Lacordaire, entraî-

nant derrière lui, sous les voûtes des anciennes cathédrales les générations incroyantes, du grand Lacordaire revendiquant le droit de prêcher et de s'associer et triomphant d'un gouvernement qui faisait appel à de vieilles lois contre les jeunes libertés. Henri Didon prêta l'oreille à tout ce qu'on racontait de hardi et de merveilleux sur le nouvel ordre et son parti fut pris. D'ailleurs, d'autres déjà l'avaient devancé. Quelques camarades plus âgés, mais bien connus de lui avaient déjà pris le chemin du noviciat. On disait qu'ils avaient revêtu l'habit blanc et qu'ils étaient heureux de leur nouvelle vie. Henri aspira à les rejoindre. Il fit part de sa résolution à quelques amis intimes. Pendant les dernières semaines qu'il passa au séminaire du Rondeau en achevant sa rhétorique, cette idée absorba son esprit. Un de ses meilleurs amis a raconté que la veille du départ, l'un des premiers jours du mois d'août 1856, il eut avec Henri Didon une conversation longue et grave, sous une des galeries du petit séminaire ; et que le lendemain, jour de la distribution des prix, tous deux écoutèrent d'une oreille distraite la lecture du palmarès. Ils s'inquiétaient bien moins des couronnes à recevoir que de la séparation définitive et de leurs graves projets d'avenir.

En arrivant au Touvet pour y passer ses vacances, Henri fit part à sa mère de son intention d'entrer dans l'ordre de Saint-Dominique, et de

partir pour le noviciat, qui se trouvait alors à Flavigny-sur-Ozerain, dans le département de la Côte-d'Or. Mme Didon ne fut pas trop surprise ni trop émue par cette révélation. Elle aurait évidemment préféré que son fils devint prêtre séculier, dans le diocèse de Grenoble, parce qu'elle aurait eu la joie de vivre à côté de lui, dans le pays Dauphinois, tandis qu'en le donnant à l'Ordre des Frères Prêcheurs, elle était certaine de voir son Henri s'éloigner d'elle pour toujours. Mais pouvait-elle et devait-elle exprimer ses préférences? Sa délicatesse de conscience ne le lui permettait pas. Elle imposa silence à son cœur et elle n'exigea qu'une chose de son fils : c'est qu'il restât un parfait chrétien. Cette condition réalisée, elle le laissait libre de revêtir la soutane sacerdotale ou la robe dominicaine. Le départ fut donc décidé pour la fin de septembre. La mère et le fils avaient encore un mois et demi à passer l'un à côté de l'autre.

Vingt jours avant son départ, Henri Didon écrivit une charmante lettre à un de ses amis du petit séminaire. Dans cette lettre, il parle naïvement de la vie mondaine qu'il mène au Touvet, des grands dangers auxquels son âme avait échappé, et des précautions très grandes qu'il prenait pour conserver sa vocation dominicaine... Voici cette lettre.

Touvet, le 26 août 1856.

« Mon cher Gustave,

« Il est temps de t'écrire, si je veux tenir ma promesse; il est temps de te dire un mot sur mes occupations de chaque jour, sur les idées, les sentiments qui m'agitent. Avant de quitter le Rondeau et de faire à cette chère maison mes derniers adieux, je redoutais beaucoup les vacances. Je ne voyais dans ce temps de repos qu'un funeste écueil, où je tremblais d'échouer et, il faut bien te le dire, je ne partis pour le Touvet qu'avec de tristes appréhensions. Dieu merci ! Il en a été autrement, et si les vacances ne m'ont point été favorables, du moins ne m'ont-elles porté encore aucune fâcheuse atteinte. Saint Dominique m'a soutenu au sein des luttes que j'ai rencontrées. Saint Dominique, ce glorieux et bien aimé patriarche, dont le souvenir vit dans mon cœur, plus ardent que jamais parce qu'aujourd'hui plus que jamais j'ai besoin de son bras. Oui, je ne te le cache pas, sans les idées religieuses qui me roulent par la tête, idée dont saint Dominique est le mobile et le soutien, j'aurais succombé après ces huit jours de vacances, et alors, adieu Flavigny, adieu Chalais, adieu tout. Car, quand on fait fausse route on va loin et souvent on ne revient pas. Encore une fois, que Jésus, que saint

Dominique soient bénis, puisqu'ils ont si bien su me sauvegarder.

« Cependant, ne va pas croire qu'en vacances, je mène une vie d'ermite ni même de religieux, enfermé du matin au soir, entre quatre murs et méditant sur mes fins dernières. Non, je réserve cela pour Flavigny. Au contraire, je mène une vie mondaine au dernier point, et souvent je me prends à blâmer ma dissipation, et à me dire que telle ne doit point être la vie d'un futur religieux. J'avoue alors que j'ai tort, mais encore un coup, je réserve la pénitence pour Flavigny et continue de mener au Touvet le régime de vie qui convient aux gens du monde. Parfois seulement je rentre dans ma cellule ou plutôt dans ma chambre et *Silvio Pellico* ou la *Vie de saint Dominique* sont les livres que j'aime à feuilleter, l'un pour nourrir ma mélancolie, l'autre pour me sanctifier, et connaître par avance le beau modèle que doit suivre un bon dominicain. Parfois aussi livré à moi-même, je reporte ma pensée vers le Rondeau, qui m'est d'autant plus cher que je ne le dois plus revoir. Je vais avec mes anciens amis faire deux ou trois tours *de camp* et alors mon cœur se serre et je pleure un instant. Toutefois si je viens aussitôt à invoquer saint Dominique, et si je vole à Flavigny près de Planet, de Victor et de Long, (parlons mieux) des Frères Antoine, Sébastien et Thomas et de tous mes futurs Frères sans excep-

tion, je me console parce que je retrouve une famille, qui me rappelle celle que j'avais au Rondeau et qui doit la remplacer pour toujours. Cependant, il y a toujours au fond de l'âme un sentiment de tristesse, quand on songe à ses amis que peut-être on ne reverra jamais. De tout cela, je ne te dis pas autre chose. Tu verras toi-même l'an prochain ce que c'est que de quitter une maison à qui l'on doit tout, parce qu'elle vous a appris à aimer Dieu.

« Ces premiers jours de vacances ont passé pour moi avec une incroyable vitesse, c'est que j'ai reçu une foule de visites et une multitude de lettres. M. Debut, M. Bardin, M. Ravaud sont venus passer trois jours au Touvet et me faire leurs adieux. J'ai vu aussi Douron Benjamin qui m'a fait l'honneur de dîner avec moi et que j'ai embarqué pour Chambéry. J'ai aussi reçu des nouvelles d'Ithier et de Mathieu. Mathieu m'apprend qu'il va à la Salette visiter cette montagne qu'il appelle la *Sustée*[1] de la sainte Vierge. Quant à Rey, j'attends encore une lettre de lui.

« En t'écrivant, il me vient une idée, c'est que je n'ai plus que vingt-quatre jours à vivre dans le monde, vingt-quatre jours à consoler ma mère qui se résigne à offrir au bon Dieu le sacrifice de son enfant, vingt-quatre jours à penser à mes amis,

1. *Sustée*, mot d'argot du Rondeau, pour dire *favorisée*, *gâtée*.

vingt-quatre jours à demander à Jésus la résignation pour moi qui pourrai bien suivre l'exemple de ma mère, vingt-quatre jours pour nous entretenir. Eh, bien ! profitons-en, offrons-les à Dieu, à saint Dominique, afin qu'ils les bénissent. Écris-moi vite et je te répondrai vite à mon tour, afin que le reste de nos vacances soit entre nous un continuel entretien. Adieu, ou plutôt à Dieu, n'oublie pas de réciter chaque jour trois invocations à saint Dominique et un Memorare : cela nous portera bonheur pour les vacances.

« A Dieu, je t'embrasse deux fois, afin que tu embrasses l'oncle une fois pour moi.

« Tout à toi,

« Ton Henri Didon[1]. »

Cette lettre nous peint bien l'âme de l'adolescent séminariste avec sa piété, ses tendresses, ses timidités et sa belle candeur.

Henri Didon tint parole. A la fin de septembre, il fit ses adieux à sa mère et alla s'enfermer au noviciat de Flavigny.

Le couvent de Flavigny avait été fondé par le P. Lacordaire, en décembre 1848. Il était situé à quinze lieues de Dijon, vers le nord-ouest, à une extrémité du village, sur une espèce de promontoire qui fait face au plateau d'Alésia, là ou Ver-

1. Cette lettre était adressée à Gustave Ginon, aujourd'hui l'abbé Ginon, curé de Saint-Joseph à Grenoble.

cingétorix défendit si héroïquement contre César l'indépendance de la Gaule. Le P. Lacordaire avait destiné ce couvent à être la résidence des jeunes novices. Ils y passaient un an, et, l'année écoulée, ils se rendaient à Chalais, maison des étudiants. Le climat de Flavigny est un peu rude. Sur ces hauts plateaux de la Bourgogne la bise siffle et mord cruellement en hiver, mais, somme toute, le pays est sain et agréable à habiter. Il y a de jolis horizons, de fraîches vallées, des bois bien plantés; l'air qu'on y respire dilate les poumons et excite la pensée. Le 10 octobre 1856, en présence d'une trentaine de religieux, dans la salle du Chapitre, le jeune Henri Didon revêtit l'habit dominicain. On lui donna en religion le nom de Frère Martin. Il avait à peine seize ans et demi.

CHAPITRE II

NOVICIAT D'HENRI DIDON

(1856-1865)

Henri Didon au noviciat de Flavigny, au noviciat de Chalais, au noviciat de Saint-Maximin. — Voyage à Rome. — Retour à Saint-Maximin. — Au couvent de Marseille.

La vie n'était point douce au noviciat de Flavigny, du temps du P. Lacordaire. Les observances religieuses y étaient rigoureusement pratiquées, — trop rigoureusement peut-être, — par certains jeunes gens qui arrivaient avec une santé délicate et avec une générosité trop ardente. Il fallait se lever la nuit pour psalmodier l'office, s'abstenir de viande, pratiquer des jeûnes pendant de longs mois... et, quand on voulait user de la discipline ou du cilice, on était encouragé plutôt que contenu. Des maîtres de novices très sévères pour eux-mêmes, comme le P. Pierson et le P. Escallier donnaient l'exemple des macérations corporelles, et poussaient assez volontiers les jeunes hommes dont la direction leur était confiée aux rudes pratiques de la mortification et aux sommets héroïques de la vie mystique.

Le Frère Henri Didon, avec son âme candide et sa volonté généreuse ne voulut pas rester en arrière et il prit sa bonne part des exercices pieux et des privations mortifiantes. Sa santé s'en ressentit. Il était faible de tempérament ; il était en pleine croissance, puisque, pendant son séjour au noviciat, il grandit de toute la tête ; dès lors il n'est pas étonnant que les fatigues d'une observance trop sévère l'aient éprouvé et affaibli. Il arriva cependant au terme de son année d'épreuve sans être découragé, et les supérieurs le jugèrent bon pour la milice dominicaine. Ils espéraient que la vigueur de son âme suppléerait à l'insuffisance de ses forces physiques. On ne l'admit pas tout de suite aux vœux solennels. On lui fit prononcer, à lui et à quelques autres, des vœux temporaires. Puis il partit pour le couvent d'études de Chalais, en octobre 1857.

Sous le ciel dauphinois, dans ces vieux murs de Chalais qui, malgré leur épaisseur, garantissaient mal de l'humidité et du froid, le Frère Henri, s'abandonna pendant un an à l'étude de la philosophie scolastique, avec l'ardeur qu'il mettait à toutes choses. Malheureusement ses forces le trahirent encore. Le climat des hauteurs alpestres, plus rude que le climat de Flavigny, — on restait enseveli dans la neige pendant six mois d'hiver, — le surmenage intellectuel, l'insuffisance probable d'une nourriture substantielle, la crise du

développement physique, toutes ces causes réunies amenèrent une anémie inquiétante. On jugea prudent d'envoyer le Frère Henri à Toulouse. Le repos, et l'air du Midi arrêtèrent les progrès du mal et le jeune étudiant prononça ses vœux solennels le 21 novembre 1858, entre les mains du P. Lacordaire. Henri Didon se trouva en face d'Henri Lacordaire pour la première fois. Il fut ravi de cette rencontre et avec une admiration silencieuse, pendant plusieurs jours, il observa les gestes, la parole, la tenue du grand dominicain. A cette époque de sa vie, Henri Lacordaire n'avait plus la beauté de la quarantième année. Ses joues s'étaient gonflées outre mesure, son corps s'était épaissi, l'embonpoint gâtait l'élégance et la souplesse de sa taille, les rides sillonnaient le front et la santé était atteinte. Mais les attaques de la vieillesse n'avaient pas tout dévasté. Les yeux continuaient à être éloquents, le front, quoique ridé, paraissait toujours débordant de pensées, le sourire était d'une finesse exquise, et il y avait, dans l'expression de sa physionomie et dans l'ensemble de toute la personne, une noblesse et une distinction qui s'imposaient bien vite. Henri Didon l'admira et il chercha à l'imiter... Il l'imita même dans son écriture, et il n'y réussit pas trop mal.

Le séjour à Toulouse se prolongea jusqu'en mai 1859, et alors on permit au Frère Henri de retourner à Chalais. L'hiver s'était éloigné des

sommets alpestres; la neige fondait dans les bois; les arbres bourgeonnaient, les violettes montraient aux rebords du chemin leurs calices odorants, les hirondelles étaient revenues; et il n'y avait plus de danger pour un convalescent à rentrer dans les froides cellules du haut monastère. D'ailleurs on était sur le point de déménager définitivement Quand le Frère Henri Didon arriva à Chalais, on faisait des préparatifs de départ. Après une expérience d'une dizaine d'années, le P. Lacordaire s'était convaincu que le climat de ces hauteurs était fatal au plus grand nombre des étudiants; qu'il serait meilleur de descendre dans la plaine et sous un ciel plus doux, et le noviciat de Chalais allait être transféré à Saint-Maximin, en Provence. Au commencement de juillet, tous les moines, professeurs et élèves, parmi lesquels Henri Didon quittèrent pour toujours le vieux monastère dauphinois et vinrent s'abriter dans le majestueux couvent de Sainte-Marie-Madeleine.

Quels attraits mystérieux avaient amené le P. Lacordaire à Saint-Maximin? Le grand dominicain nous le révèle dans son beau livre sur *Marie-Madeleine*. A Saint-Maximin se trouvait une antique maison monacale d'une ampleur grandiose, puisqu'elle pouvait recevoir cent à cent cinquante religieux. A Saint-Maximin, se dressait une basilique royale, encore toute pleine de souvenirs dominicains, et abritant sous ces voûtes hardies,

comme dans une châsse monumentale, les reliques de Marie-Madeleine. A Saint-Maximin, on était tout près de la Sainte-Baume, où une majestueuse forêt d'arbres sacrés, montant en amphithéâtre du plateau aux rochers, semble servir d'escabeau, à la grotte bénie, qui entendit les sanglots et vit couler les larmes de la pénitente de Magdala. L'âme, si poétiquement chrétienne du P. Lacordaire, tressaillit à tous ces souvenirs de gloire ; et, après avoir ramené près de la montagne et de la basilique la jeune milice dominicaine, Henri Lacordaire crut avoir terminé sa tâche ici-bas. Il chanta son *Nunc dimittis*, convaincu d'avoir assuré pour jamais, sous la protection de Marie-Madeleine, le recrutement et la prospérité de l'Ordre des Prêcheurs en France. Il se trompait, — car les desseins de Dieu ne correspondent pas toujours aux espérances humaines, — mais il eut tout de même la joie de voir les cloîtres vides se repeupler, les grandes salles voûtées du rez-de-chaussée s'emplir de prières ou de graves conversations, les deux rangées de cellules qui forment le premier et le second étage, servir de sanctuaires à la méditation et à l'étude, et la vaste basilique frémir dans ses vitraux et ses piliers, quand, aux jours de grande fête, la procession des moines nouveaux venus, réveillait au bruit des chants sacrés, les vieux dominicains endormis sous les dalles, et reprenait avec eux le cours

révolutionnairement interrompu des cérémonies saintes. Il eut aussi la joie de voir la garde de la grotte confiée à ses enfants et d'assister aux débuts d'une restauration qui devait rendre à la Sainte-Baume, quelques rayons de la splendeur qu'elle connut, aux époques où François Ier, Charles IX, Louis XIII et même Louis XIV, ne dédaignaient pas de la visiter.

Le Frère Henri Didon passa plusieurs années au couvent de Saint-Maximin. C'est là qu'il acheva ses études, avant de recevoir le sacerdoce et de se lancer dans la carrière apostolique. Il grandit rapidement au point de vue intellectuel et ne tarda pas à prendre une place exceptionnelle parmi tous les jeunes gens qui composaient le noviciat. Son intelligence précoce, merveilleusement développée après deux ans de gymnastique scolastique, abordait avec une rare sagacité les problèmes les plus ardus de la théologie thomiste; elle se mouvait à l'aise dans les discussions métaphysiques les plus hautes. — Il fallait voir avec quelle lucidité le Frère Henri Didon développait une objection, et avec quelle clarté victorieuse il exposait la réponse de cette même objection. Maniant avec habileté l'analyse, il décomposait les pièces multiples d'un système, comme un mécanicien décompose les pièces diverses d'une machine, il disséquait les détails d'une théorie, en discernant le vrai et le faux, le fort et le faible;

puis, tout d'un coup, faisant appel à la synthèse, il reconstituait idées par idées le problème à résoudre, mettant les propositions accessoires à la suite de la proposition principale et formant une thèse compacte, capable de résister aux attaques des sophistes et aux argumentations des rhéteurs. Henri Didon était un dialecticien vigoureux, et l'on se méprit absolument, dès la première heure, sur ses aptitudes et sur ses succès à venir.

Parce qu'à cette époque de sa vie, et durant tout le temps de ses études, le jeune Dauphinois donna de beaucoup la première place à l'idée et à la logique et n'accorda qu'une place secondaire à la forme et au vêtement de la pensée; parce qu'il préféra une exposition nette et précise d'un sujet, un enchaînement rigide de principes et de conséquences, aux éclats de l'imagination et aux entraînements de la passion, on crut à tort qu'il ne connaîtrait jamais les hautes envolées de l'éloquence, et on prophétisait autour de lui qu'il faudrait lui confier une chaire de professorat plutôt qu'une chaire d'église. On se trompait grandement. L'action, l'entrain, l'exposition habile des pensées, qui font l'orateur, sont des choses que l'on peut acquérir, à condition, bien entendu, d'en avoir les germes : Henri Didon les acquit. La forme, les images qui donnent du relief à l'idée et qui ne doivent venir qu'après elle, Henri Didon les acquit également. Pour se délasser de l'aridité des études

théologiques, il lisait volontiers, à l'époque dont je parle, les *Pensées* de Joubert et les ouvrages du P. Gratry. Nous sûmes aussi, par une indiscrétion du Père sous-maître, qu'il lisait *les Analytiques* d'Aristote. Ce Père sous-maître, un vieux missionnaire campagnard, apostropha un jour le jeune étudiant, en ces termes : Le Frère Henri Didon lit *les Analytiques* d'Aristote et il ne sait pas faire son lit ! Il paraît, en effet, que Henri Didon, plongé dans la lecture du vieil Aristote, négligeait parfois de faire son lit. Et quel lit! Ce n'était pas précisément un sommier élastique; c'était une planche sur laquelle on étendait une paillasse et deux ou trois couvertures de laine.

La supériorité du Frère Henri Didon était reconnue et acceptée au noviciat. Dans certaines réunions libres, où l'on s'exerçait à la parole publique, on aimait à le choisir comme président. Ce n'est pas devant son éloquence qu'on s'inclinait par ce choix, mais devant la vigueur de sa raison et la sûreté de son jugement. Il avait, d'ailleurs, d'autres qualités qui le recommandaient à la sympathie de ses confrères. Il était doux et serviable. Les supérieurs lui avaient confié les charitables fonctions d'infirmier et il s'en acquittait fort bien. L'habile théologien fermait courageusement ses livres et laissait dormir ses cahiers pour porter une parole de consolation à un convalescent ou une tisane à un fiévreux. *Les Analytiques* d'Aristote en souf-

fraient un peu, mais les malades ne s'en plaignaient pas. Est-ce par inclination naturelle que le Frère Henri Didon allait ainsi vers les infirmes? Je ne le crois pas. Il me semble qu'au noviciat Henri Didon fit des efforts prodigieux de volonté pour se plier à des choses qui lui répugnaient ou qui n'étaient pas dans ses goûts. L'énergie de la volonté fut sa qualité maîtresse et il en fit un bon usage. Il ploya son talent du côté de l'art oratoire bien qu'on lui prophétisât peu de succès dans cette direction; il s'exerça au rôle de sœur de charité, bien qu'il n'eût aucunement les inclinations d'une sœur hospitalière; il dompta son corps débile et en fit un docile instrument de travail, bien qu'on lui criât toujours de se ménager et qu'on le menaçât d'une mort précoce. Il était vaillant jusqu'à l'audace et parfois peut-être jusqu'à la témérité. Les jours de promenade, il se mettait à la tête des marcheurs et il les entraînait d'un pas de conquérant à des distances fatigantes. La montagne de la Sainte-Baume, la montagne de Sainte-Victoire furent souvent escaladées; les routes poudreuses de la Provence nous donnèrent souvent à manger leur poussière blanche dans les grandes chaleurs de l'été; et souvent l'on parcourut les bords de l'Argens jusqu'aux moulins de la Buisse ou jusqu'à Châteauvers, malgré les sifflements du mistral, dans les rudes tempêtes de l'hiver. Les corps se plaignaient, mais ils obéissaient —

et c'était une victoire. C'est ainsi que le Frère Henri Didon s'habituait à gagner des batailles!

A l'âge de vingt et un ans, avant qu'il ne fût arrivé au terme de ses études théologiques, il fut désigné comme professeur suppléant — la chaire de philosophie s'étant trouvée momentanément vacante. — Il fit un cours de métaphysique aux plus jeunes étudiants. Je fus du nombre de ces privilégiés et il me souvient encore du charme de son enseignement. Il nous parla de l'Être, du Bien, du Vrai, du Beau, comme Platon adolescent aurait pu le faire. Ceci se passait dans le dernier trimestre de l'année scolaire, du mois d'avril au mois de juillet 1861. — Au mois de novembre de la même année, on se décida à l'envoyer à Rome prendre ses grades théologiques et compléter ses études. Grande fut sa joie! Il rêvait de voir la noble ville, où les souvenirs païens se mêlent aux souvenirs chrétiens dans une impérissable poussière. Il n'était que sous-diacre, il avait vingt et un ans; et son enthousiasme était grand pour Rome, pour la papauté, pour le catholicisme. Il lui semblait qu'en allant s'asseoir aux bancs des étudiants du couvent de la Minerve, à Rome, il boirait la doctrine théologique à sa meilleure et à sa plus pure source. Il lui semblait qu'en allant respirer, pendant quelques mois, l'air de la capitale du monde chrétien, il imprégnerait pour toujours son corps et son âme d'un ineffable parfum divin. Nous

avons d'ailleurs une lettre dans laquelle, le jeune voyageur nous exprime fidèlement les sentiments de son âme. Il écrit à son ami, Gustave Ginon, le jour même de Noël, après avoir assisté, dans Saint-Pierre de Rome, à une splendide cérémonie religieuse.

Rome, 25 décembre 1861.

« Mon cher Ami,

« ... Il est cinq heures du soir. Je te consacre les derniers moments de la plus belle journée que j'aie passée à Rome. Jamais de plus grands spectacles n'avaient remué mon âme. Jamais des spectacles plus divins, plus majestueux, plus sublimes ne m'avaient été donnés. Vraiment l'Église est belle dans son corps comme dans son âme. Vraiment Dieu est là, éclairant son corps comme son âme d'une beauté qui n'a de nom qu'au ciel. Ce matin, à dix heures, j'étais à Saint-Pierre, sous la plus grande coupole qui soit au monde, et j'assistais à la messe de Noël, célébrée par le Souverain Pontife, assisté de toute sa cour. C'est là que, debout pendant trois heures et au milieu d'une foule immense, les scènes du ciel m'ont été entr'ouvertes, et c'est là que j'ai goûté les plus pures, les plus vivifiantes, les plus divines impressions. Je n'essaierai pas de tout te dire, de tout

te dépeindre, mon courage et mon pouvoir ne vont pas jusque-là.

« Pourtant tout serait à dire et à dépeindre, car tout était beau. Trois choses entre toutes m'ont ému et frappé : l'ensemble du spectacle, l'entrée et la sortie du Souverain Pontife, l'instant où il communia. Si grand, si vaste que soit Saint-Pierre, il perdit pour le moment son ampleur, son immensité. Il n'avait rien de trop pour contenir et le Pontife et son cortège, et ses satellites et la foule immense qui venait assister au saint sacrifice. Cette réunion dont le Saint-Père était le centre et dont Dieu était l'âme m'en imposait. On y voyait tout : chef de l'Église, roi de la terre, princes de l'Église, princes de la terre, citoyens de l'Église, citoyens de la terre, et religieux, et prêtres, et soldats, et Français, et Italiens, et Anglais, et Allemands, et Arméniens, et Africains. A neuf heures, les places réservées se remplirent.

On attendit longtemps la cérémonie. Enfin, à dix heures les chants commencèrent, les gardes nobles parurent, et après eux, porté sur un trône par des bras d'hommes, sous un baldaquin magnifique, le Souverain Pontife, bénissant sur son passage la multitude qui s'inclinait et qui le dévorait du regard. Qu'il était beau ! Vraiment qu'il était beau ! Pour ma part, quand il fut en face de moi, je ne pus contenir mon émotion, et un frisson me parcourut les membres au moment où levant les

yeux au ciel, et laissant tomber sa main, il nous bénit. Je n'ai pas vu Jésus-Christ dans sa chair, et souvent dans mon cœur j'en ai conçu le regret ; mais depuis que j'ai vu Pie IX, j'ose à peine le regretter ; car Jésus-Christ m'a montré sa plus belle, sa plus fidèle image. Quand il s'avançait porté sur son trône par vingt hommes majestueusement, silencieusement, je croyais voir le Roi pacifique, dont l'Écriture nous parle tant. Les rois sont bien pâles à côté de notre Pontife, et je me l'explique aisément. Dieu qui a donné à son vicaire en ce monde la plus grande, la plus universelle, la plus forte autorité, lui a donné aussi comme apanage naturel la plus grande, la plus universelle, la plus forte majesté. Après avoir célébré le saint sacrifice jusqu'à la communion exclusivement, le Saint-Père quitta l'autel et vint s'asseoir sur son trône. Là le cardinal-diacre lui porta successivement et le Corps et le Sang de Notre-Seigneur. Ce moment fut un des plus beaux, quand je vis le Maître s'avancer vers le disciple, quand je vis le Roi s'avancer vers son vicaire et le disciple et le vicaire s'agenouiller pour le recevoir, je fus saisi, et il me semblait assister à une des scènes de la vie de Jésus-Christ, à une de ces scènes familières, pleines d'amour, pleines de naïveté, pleines de choses incompréhensibles, tant elles sont belles ! où Jésus-Christ s'abandonnait aux siens dans toute l'effusion de sa bonté.

« Ah ! mon cher Ami, qu'il fait bon se sentir chrétien, en face des spectacles vraiment célestes où le cœur trouve un témoignage pour sa foi ! Il est impossible que tant de sincérité, tant de splendeur, tant d'amour, tant de force ne soient pas vérité. Du reste, on sent Dieu dans les évolutions de ce culte admirable; et ce sentiment lui donne une couleur, un cachet que nul autre culte ne saurait reproduire. Je t'ai dit un mot de cette fête, parce qu'au moment où je t'écris, j'en ai plein la tête et le cœur, mais aussi parce que je ne puis pas mieux te donner une idée de Rome, de sa vraie beauté, de son véritable caractère. Rome est avant tout le centre catholique, le pays de l'Église, par conséquent ce qu'on y trouve, ce qu'on y doit trouver et admirer avant tout, c'est la splendeur de l'Église, du catholicisme exprimé et rendu visible par le culte et la hiérarchie. Seulement, comme l'Église a détruit un grand Empire, l'Empire Romain, dont Rome était le centre, on trouve à Rome, à côté de la magnificence dont je te parle, d'autres magnificences, des ruines gigantesques, témoignage d'un peuple qui fut grand, mais d'une grandeur terrestre et par conséquent variable, passagère. Le contraste produit un effet admirable, quand on sait le voir et le sentir.

« Du reste, pour te dire un mot du présent, Rome est très paisible. Je ne sais si l'orage éclatera bientôt sur elle, mais ce que je sais, c'est qu'à Rome,

le ciel est parfaitement serein. Pourtant il faut craindre, j'ai eu occasion l'autre jour d'être admis avec un autre Père, à l'audience du cardinal Antonelli. Il nous a parlé un peu politique, et, entre autres choses, il nous disait qu'il fallait s'attendre à une bourrasque universelle. Ce moyen lui semblait le moyen ordinairement voulu et employé de Dieu pour remettre les choses en bon état. Or, ajoutait-il, ce n'est pas seulement Rome qui est malade, ce sont encore les sociétés. Adieu, je n'ai pas le temps de t'écrire plus long : je suis pressé. Demain, j'irai aux tombeaux de saint Pierre et saint Paul ; je songerai à toi, à tous mes amis, à ce cher Rondeau à qui je dois tant. Prie pour que je devienne un saint : Rome me crie cela par toutes ses bouches. Offre mes respects et amitiés à tous ces Messieurs, au P. Debut en particulier. Adieu encore, laisse-moi t'embrasser, et ne doute jamais de ton dévoué et vieil ami,

« Fr. Henri-Martin Didon,
« des Frères Prêcheurs. »

« P. S. — Je t'envoie cette lettre non affranchie par une raison bien simple : c'est que je n'ai pas pu l'affranchir. Si tu veux affranchir les tiennes, je te préviens que c'est un franc, et que tous les timbres mis en moins d'un franc sont regardés comme non avenus. Adieu. »

Le Frère Henri Didon ne se contenta pas d'as-

sister à des cérémonies religieuses et de visiter la ville de Rome, il employa bien son temps, au point de vue intellectuel. Il fut un élève remarquable du vieux collège de la Minerve. Le régent des études, le P. Carbo, l'avait en grande affection et aimait à le prendre comme compagnon de ses promenades. Dans les soutenances solennelles de thèses théologiques, telles qu'on les pratiquait aux écoles romaines de cette époque, plusieurs fois le Frère Henri Didon se distingua. On remarqua la perspicacité de son intelligence et la vigueur de sa dialectique. Les maîtres italiens depuis longtemps rompus aux habiletés de ce genre d'escrime intellectuelle s'étonnaient qu'un jeune Français fut si prompt à parer les coups et à donner la riposte. Le P. Zigliara, depuis cardinal, qui avait assisté aux brillantes parades du jeune théologien dauphinois, regrettait qu'il ne fût pas resté assez longtemps à l'école de la Minerve.

Il n'y resta qu'un an. Il eut à peine le temps de s'initier à l'enseignement romain, de recevoir le diaconat des mains du cardinal-évêque de Viterbe, et de se saturer jusqu'à l'ivresse des grands spectacles du culte pontifical. Le séjour de Rome fortifia et exalta sa foi catholique. Voici encore une lettre qu'il écrivait quelques mois avant son départ de Rome, à son ami, Gustave Ginon.

Rome, 19 juin 1862.

« ... Tu as bien mal fait de ne pas te joindre à la caravane dauphinoise pour venir prendre part aux fêtes de Rome; je dirai mieux, aux fêtes du monde entier : terre et ciel. J'aurais eu un plaisir de plus, et ton âme aurait rencontré dans cette fameuse Italie, dans cette immortelle et divine Rome, tout ce que l'œil humain, tout ce que notre foi, tout ce que notre âme peut souhaiter de plus grand ici-bas. Quel témoignage! Quel signe! grand Dieu! pour les esprits chancelants qui doutent de la vérité, qui se défient du Christ et de son Église. Le Christianisme est une prodigieuse comédie ou une prodigieuse vérité. Or, il ne peut pas être une comédie, donc il est la vérité. Voilà ce que prouvent d'une manière palpable ces spectacles solennels, grandioses, divins qu'il plaît à Dieu de montrer au monde, d'âge en âge, par le moyen de son Église. Jamais l'unité du corps mystique de Jésus-Christ ne s'était révélée avec plus d'éclat. Et quand on songe que ce qui est un, est fort dans la même mesure, quelle espérance pour l'avenir. La foi s'obscurcit, s'éteint dans une multitude d'âmes; la vérité s'y corrompt et y chancelle; les empires du monde se détraquent et s'agitent comme à l'agonie; mais l'Église grandit; et, grâce à Dieu, c'est elle qui sauvera la foi, la vérité, les

empires eux-mêmes, si les empires savent accepter ses conseils et son influence de vie.

« Prions, cher Ami, prions pour le triomphe de la cause de Dieu. Les épreuves, les luttes s'annonçent formidables, et nous avons besoin d'une force immense, de la force, de l'énergie des martyrs. Qui sait si les martyrs ne ressusciteront pas? Qui sait si ce vieux sang, aujourd'hui glacé et figé ne coulera pas de nouveau? Crois-tu que le nombre des vrais témoins de la foi soit déjà complet? Ceci est le secret de Dieu. Mais qu'importe l'avenir. Un chrétien, un vrai chrétien doit être prêt à donner son sang, et son âme doit toujours être l'âme d'un martyr. Là est le signe de la vraie charité. Selon qu'il est écrit : *Majorem charitatem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis* [1].

« L'esprit des martyrs est tellement identique à l'esprit chrétien que l'homme doit s'immoler tous les jours, à chaque heure, à chaque instant. Allons, cher ami, grandissons l'un et l'autre dans cette vocation sublime. Appelés l'un et l'autre à un degré qui n'est pas ordinaire, Dieu a droit d'exiger de nous une vertu qui ne le soit pas non plus.

« Je remercierai toute ma vie Notre-Seigneur de m'avoir conduit à Rome. J'y ai trouvé le ciel ouvert sur ma tête, et des grâces en sont tombées

1. Nul ne peut avoir un plus grand amour que l'amour de celui qui donne sa vie pour ses amis.

par torrents. La foi, la lumière, l'amour, la force, tout afflue en cette terre où Dieu s'est plu de fixer son premier trône. Hélas! je crains bien que ma misérable lâcheté ne laisse s'évanouir ces dons du ciel, et n'augmente ainsi le poids de ma condamnation. Prie pour moi, afin qu'il n'en soit rien; aide-moi à soutenir la pesanteur redoutable des bienfaits de Dieu. Si jamais tu te sens des ailes, passe vite la mer et viens voir Rome. Bientôt tu seras prêtre, je t'engagerais volontiers à venir offrir aux saints Apôtres les prémices de ton sacerdoce. Je te ferai les honneurs de la grande ville et nous la visiterons ensemble, bénissant Dieu d'avoir mis au monde de telles merveilles. Toi qui aimes et cultives les arts, tu as un motif de plus pour t'attirer ici, c'est ici que sont les plus admirables chefs-d'œuvre que la main humaine, — profane ou chrétienne, — a produits. Mais hâte-toi, la politique infernale amasse sur Rome bien des nuages, et il est difficile que la tempête ne finisse pas par éclater. Qui sait ce qu'il restera de Rome après? Monsieur Reynaud te remettra cette lettre, et il te dira de vive voix tout ce que je pourrais t'écrire encore. Adieu, cher ami, reçois mes amitiés. Je t'embrasse bien tendrement.

« Ton dévoué en Notre-Seigneur Jésus-Christ

« Frère Henri-Martin Didon,

« des Frères Pêcheurs. »

« P. S. — Mes plus chères et plus respectueuses

amitiés au P. Debut. Rappelle-lui de ma part qu'il a été le premier canal des bénédictions de Dieu sur moi ; je ne l'oublierai jamais ni devant mon âme, ni devant le bon Dieu. Mon souvenir à tous ces Messieurs : Rey, Ravaux, Vigne, Martin et tant d'autres. Adieu[1]. »

Dès le mois d'octobre de cette année 1862, le Frère Henri Didon dût songer à quitter Rome et la Minerve et l'Italie. — On le réclamait à Saint-Maximin, pour compléter le corps professoral. La chaire d'Ecriture Sainte manquait de titulaire, et l'on songea à la confier à l'étudiant de Rome, bien qu'il ne fût pas encore prêtre. Le P. Didon reparut donc à Saint-Maximin et fut accueilli avec une vive satisfaction par les maîtres et par les élèves. La plupart des élèves étaient d'anciens condisciples de l'année 1860, mais ils reconnaissaient si bien la supériorité de talent de leur émule qu'ils étaient heureux de devenir ses auditeurs.

Le jeune et nouveau professeur d'Écriture Sainte prit pour sujet de son cours *les Évangiles*. Il ne donna point de place, en ses études préliminaires, aux questions d'exégèse, c'est-à-dire aux questions d'authenticité ou d'intégrité du livre divin ; il entra tout de suite dans le cœur de son sujet. Quelles que soient les questions soulevées par

1. Lettre à M. l'abbé Ginon.

certains exégètes, protestants ou autres, au sujet des auteurs qui les ont rédigés dans leur forme dernière, les Évangiles ont une valeur intrinsèque extraordinaire. Il y a là un fleuve d'idées dont on cherche vainement la source sur terre ; il y a là des sentiments qui n'ont pas pu faire battre des cœurs purement humains ; il y a là des faits et des phénomènes dont la cause adéquate se dérobe à nos yeux et qui sont au-dessus des conditions ordinaires de notre appréciation ! — L'Évangile, dans les pages admirables qu'il déroule sous nos yeux, nous transporte en plein pays divin. Les régions dont il nous parle ont des parfums, des éclats, des harmonies, qui ne sont plus les parfums, les éclats, les harmonies du monde terrestre ; des paysages, qui ne sont plus nos paysages ; des horizons qui ne sont plus nos horizons ; un soleil qui n'est plus notre soleil, et surtout, quand nous sommes en face de Jésus-Christ, nos yeux rencontrent une physionomie sur laquelle le reflet divin est tellement intense que nous en sommes éblouis et que nous affirmons le Dieu.

Tel est le point de vue auquel se plaça le jeune professeur pour nous faire goûter l'Évangile et nous en faire apprécier l'idéale originalité. Il nous dit des choses d'une poésie intense pour ceux qui savent voir la poésie dans les choses plutôt que dans les mots.

Cet enseignement dura deux ans et fut à peine

interrompu par quelques graves événements. Un jour, le Frère Henri Didon disparut subitement de Saint-Maximin, et nous nous demandions ce qu'il était devenu. On nous apprit qu'il venait de perdre la seconde de ses sœurs. C'était le 13 novembre 1862. L'autre sœur était morte, trois ans auparavant, le 28 mai 1859. Toutes deux avaient été emportées par des maladies de poitrine. Tristes présages pour notre jeune professeur! Quand il revint, il était fort abattu, et il nous raconta les sentiments dans lesquels sa sœur était morte. Il nous parla avec la conviction que l'âme de sa sœur lui était présente et l'inspirait. — Un autre événement important fut l'ordination sacerdotale du Frère Henri Didon. Le samedi des quatre-temps de décembre de cette même année 1862, il se rendit à Aix, avec plusieurs autres novices, et fut ordonné prêtre par Mgr Chalandon, archevêque de cette ville. Il lui fallut une dispense d'âge pour recevoir la prêtrise ; il avait à peine vingt-deux ans et demi. Il est vrai que la science théologique ne lui faisait pas défaut ; il est vrai aussi que la couronne de vertus dont doit être parée l'âme sacerdotale, se reflétait suffisamment sur son front. — Enfin un dernier événement appartenant à cette période du professorat : c'est la réception du P. Didon, — depuis qu'il avait été sacré prêtre, on lui donnait le titre de Père — c'est, dis-je, la réception du P. Didon au grade de

lecteur ou docteur en théologie, dans le courant de l'année 1863.

Quoiqu'ayant rempli les fonctions de professeur pendant deux ans, il n'avait pas encore eu l'occasion de préparer ses thèses et de se présenter aux examinateurs. Il s'acquitta de ce devoir, comme bien on pense, d'une façon plus que satisfaisante. N'était-ce pas peine inutile, puisqu'on résolut quelques mois après et pour toujours de l'enlever aux fonctions du professorat? Sa santé inspirait de nouveau des soucis. L'avertissement sinistre apporté par la mort prématurée de ses deux sœurs aggravait les inquiétudes et leur donnait une raison d'être. Un glas imaginaire sonna aux oreilles des amis et des supérieurs. On commença à croire et à dire tout haut que la vie sédentaire pouvait être fatale au P. Didon; que laisser ce jeune homme s'enfermer du matin au soir avec ses livres dans un cabinet, lui si ardent à la besogne, et si facilement absorbé par le travail des idées, c'était l'amener à un rapide épuisement. N'était-il pas préférable de lui donner du repos et de l'essayer à la prédication? Il fut décidé qu'on l'enverrait au couvent de Marseille pendant quelques mois. Il s'y reposa en effet, mais point absolument. Des prédications à la chapelle du couvent lui furent offertes : il les accepta de grand cœur et il produisit un effet auquel on ne s'attendait pas. La clarté, la logique, l'élévation de sa pa-

role charmèrent le petit auditoire. Le prédicateur lui-même se trouvant en contact avec des âmes vivantes qu'il sentait vibrer aux accents de sa voix, prit conscience de sa valeur oratoire, et peu à peu l'entrain, le mouvement, la chaleur qui semblaient lui manquer, se manifestèrent comme par enchantement. C'en était fait. L'orateur venait de naître. Il n'y avait plus qu'à lui ouvrir les chaires de Paris et à lui donner un grand auditoire à secouer.

En attendant, on permit au jeune malade d'aller respirer l'air natal. Il partit pour le Touvet, et il y passa plusieurs semaines, à la grande joie de sa mère. La paix absolue du foyer, le repos complet du cerveau, la douce chaleur du nid paternel, le plaisir de revivre sa vie en contact avec sa mère, l'espoir de se dépenser désormais dans une activité plus large et plus féconde, tout cela mit de la vaillance et de la santé dans le cœur du P. Didon. L'aiglon, cette fois, quitta l'aire maternelle, tout disposé à s'envoler sur les plus hauts sommets.

CHAPITRE III

LES PREMIÈRES ANNÉES D'APOSTOLAT

(1865-1870)

Les premières années d'apostolat. — A Londres. — A Saint-Jacques-du-Haut-Pas. — A Saint-Germain-des-Prés. — A Lille. — Les conférences de Nancy.

Le 16 juillet 1865, le P. Didon était assigné au couvent de Paris. Un décret du Maître général de l'Ordre venait de rétablir la province de Toulouse. Le couvent de Saint-Maximin, le couvent de Marseille et les autres couvents du midi cessaient d'appartenir à la province de France, et les religieux désirant faire partie de la première province fondée par le P. Lacordaire, furent envoyés dans l'une ou l'autre des maisons installées dans le Nord. On désigna Paris au P. Didon. C'était le lancer en plein champ de bataille apostolique. Nulle part, en effet, les prédications ne sont plus nombreuses qu'à Paris ; et nulle part, les intelligences ne sont aussi éveillées sur les questions intéressantes de la religion, de la philosophie, de la science ou de la politique. Le milieu parisien convenait au P. Didon, parce que

ce milieu est un excitant pour les esprits qui réfléchissent, qui jugent et qui discutent. D'autre part, le P. Didon convenant à ce milieu, parce qu'il possédait une raison solide, une imagination contenue et une parole dominatrice.

La première prédication importante, confiée au jeune prêcheur, fut la station de Londres, à la chapelle française, pendant le carême de l'année 1866. — A cette époque, l'humble chapelle de Baker-Street avait un auditoire d'élite. Nos ambassadeurs et les attachés d'ambassade ne dédaignaient pas d'assister aux cérémonies religieuses, et ils coudoyaient, en s'asseyant sur les chaises de la chapelle , les fils et petits-fils du roi Louis-Philippe, alors en exil sur le sol anglais. Les princes venaient s'agenouiller à côté des autres Français, croyant retrouver pour un instant la patrie, en mêlant leurs prières aux prières de quelques-uns de leurs compatriotes, dans les manifestations du culte catholique.

Le P. Monsabré avait prêché cette station quadragésimale en l'année 1865 et le P. Didon, succédant au P. Monsabré, ne se montra point inférieur à son devancier, ni au point de vue doctrinal, ni au point de vue oratoire. La reine Marie-Amélie, veuve du roi Louis-Philippe, invita le jeune dominicain à donner, tous les vendredis une instruction particulière, à sa chapelle privée de Claremont. Ce sermon du vendredi avait pour auditeurs,

non seulement la reine et son entourage, mais aussi les princes et princesses qui résidaient dans le voisinage. Le prédicateur dînait ce jour-là au château. C'est dans une de ces visites que le P. Didon, présenté au comte de Paris lui adressa ces aimables paroles : Monseigneur, on pense à vous de l'autre côté du détroit. Le comte de Paris répondit avec une pointe de malice : Mon Révérend Père, je suis heureux de l'entendre de votre bouche.

La reine Marie-Amélie, déjà âgée, mourut avant la fin de la station quadragésimale. Elle expira dans la nuit du vendredi au samedi saint, et le P. Didon assista à ses funérailles. Au moment de quitter Londres, le jeune dominicain reçut des mains du duc de Nemours un magnifique missel en souvenir de Claremont et en témoignage de sympathique reconnaissance. Un jour que le P. Didon me racontait son séjour à Londres et ses rapports avec la famille royale et son compliment au comte de Paris; je lui dis : il me semble qu'en ces circonstances vous avez un peu compromis votre républicanisme! — Oh ! me répondit-il : pouvais-je parler et agir autrement, sans manquer aux lois du savoir-vivre!

Quelques mois après son retour de Londres, le P. Didon alla en Belgique, évangéliser les habitants de la ville de Liège. On sait que Liège se glorifie d'avoir été l'initiatrice de cette grande solennité

catholique que l'on appelle la Fête-Dieu, et des triomphales processions qui se déroulent dans les rues de nos villes et de nos villages, au mois de juin de chaque année. En 1866, les Liégeois firent appel à l'éloquence du P. Didon pour exalter ce souvenir de leur histoire religieuse et pour célébrer, comme il convient les gloires du Dieu de l'Eucharistie. Le jeune orateur s'acquitta supérieurement de cette tâche, puisqu'on l'invita à revenir prêcher à Liège, pour le mois de décembre suivant.

Dans l'intervalle de ces grandes prédications, le P. Didon avait porté la bonne parole aux étudiants catholiques de la paroisse Saint-Sulpice. Il leur avait prêché la nécessité de la foi, l'amour de Jésus-Christ, l'intelligence des temps présents, le devoir de l'Espérance, et l'obligation de choisir entre Dieu et l'homme. Le Père avait aussi porté la bonne parole aux premiers communiants de l'école d'Arcueil.

En 1867, le jeune prédicateur donna sa première station de carême à Paris, dans la paroisse Saint-Jacques-du-Haut-Pas. Il attira tout de suite l'attention publique, et tout de suite il suscita des enthousiasmes. Il prit pour thème de ses discours *la Foi chrétienne et l'état de cette foi dans les âmes contemporaines*. Il constata chez les hommes de son temps ce qu'il appelait l'hébétement du sens religieux ou l'absence du goût pour

les choses de Dieu, puis l'égoïsme, le sensualisme, la mollesse des caractères. Il constata aussi la fragilité des convictions, fragilité cédant au moindre obstacle, l'engourdissement léthargique d'une foi qui restait inerte et sans action, l'affaiblissement de cette lumière de vie qui n'éclairait plus rien, la stérilité dans les œuvres ; et il s'efforçait, par la chaleur de sa parole, de réveiller l'esprit chrétien. Il poussait les âmes à la pratique des œuvres de la foi, à l'étude des mystères et des vérités de la foi, à l'éducation dans la foi. — Les auditeurs furent séduits par la portée philosophique des idées, autant que par la forme élégante de l'expression et par la chaleur communicative du débit.

Un journal du temps, *le Figaro*, signala, par la plume d'un de ses rédacteurs, l'astre qui se levait : « Le P. Didon est une étoile qui se lève ! Il est « dominicain, et comme tant d'autres membres « de son Ordre, il nous semble destiné à porter « haut la réputation d'éloquence des Frères Prê- « cheurs. Son début a pris les proportions d'un « événement. Il prêche dans le quartier des « écoles, et peu d'hommes savent mieux que lui « comment il faut parler à la jeunesse. Je n'en « connais point qui rappelle davantage la manière « de Lacordaire, son maître. Il en possède, à « un degré moindre sans doute, mais déjà re- « marquable, la diction élégante, la parole origi-

« nale, l'art suprême du débit, l'instinct du geste « perfectionné par l'art et la portée philosophique « de l'idée; ajoutez, la chaleur communicative « du sentiment. Le chérubin d'Isaïe a pris un « charbon ardent sur l'autel : il en a touché la « lèvre vibrante et inspirée du jeune orateur. « Adressée aux hommes de l'avenir, la première « conférence du dominicain portait sur un grand « sujet : ce qui fait l'homme. Nous souhaitons au « nouveau prédicateur une bienvenue sympa- « thique, et nous saluons en lui une des plus « brillantes espérances de la chaire moderne, en « disant à ce disciple de Lacordaire : *Tu*, *Marcel-* « *lus eris*[1] ! »

Il n'arrive pas souvent aux journalistes de faire des prophéties qui se réalisent. Mais ce jour-là, *le Figaro* fut bon prophète. L'étoile naissante grandit et monta dans les hauteurs du firmament, en devenant de jour en jour plus lumineuse et plus éclatante.

Pour échapper aux bruits de gloire qui commençaient à troubler le silence de sa cellule, le P. Didon se vouait volontiers à des prédications moins bruyantes, comme par exemple, les premières communions ou les retraites à des jeunes gens. Dans ces entretiens intimes, son âme jeune encore exhalait plus librement ses parfums de

1. *Le Figaro* du 9 août 1867, sous la signature de Louis Enault.

piété et de poésie. Au mois d'octobre de cette année 1867, il vint au collège d'Oullins, près de Lyon, pour la retraite qui ouvre l'année scolaire, et il y parla du devoir, de la tentation, de la chasteté, des fins dernières, de la vie chrétienne, avec des accents qui rappelaient ceux du P. Lacordaire.

Pendant l'année 1868, l'activité apostolique du jeune dominicain fut beaucoup plus grande. Nous le voyons d'abord, dès le mois de février, monter dans la chaire de Saint-Germain-des-Prés et y prêcher une station du Carême avec le même succès que l'année précédente à Saint-Jacques-du-Haut-Pas. Les sermons qu'il prêcha pendant ce carême n'ont pas été conservés, sauf le discours sur *les Moines et leur rôle social :* discours qui fit une grande sensation et qui est encore, à l'heure présente, d'une poignante actualité. Le P. Didon se pose deux questions : 1° Qu'est-ce qu'un moine ? 2° Quel rôle prétend remplir dans notre siècle ce survivant d'un âge que certains voudraient voir à jamais oublié ? A la première question il répond que le moine est un homme ayant la passion de l'Infini ; s'enfermant dans son couvent comme dans une prison, pendant que les autres hommes vont à leurs plaisirs ; vivant de macérations et de sacrifices, pendant que les autres vivent des joies mondaines ; et s'obstinant à regarder le ciel, pendant que les autres regardent la terre. Cette

passion de l'Infini oblige les moines à plusieurs sacrifices nécessaires; d'abord au sacrifice de la richesse, car ils font vœu de pauvreté, ensuite au sacrifice de la famille charnelle et de l'amour conjugal : car ils font vœu de chasteté ; et enfin au sacrifice de leur indépendance, car ils font vœu d'obéissance.

Et le P. Didon insistait audacieusement sur ce dernier sacrifice. « Vous vous récriez, peut-être, « dit-il, je frémis moi-même. Eh! bien, oui. Le « *moi* me sera pris, comme tout le reste, avec ma « liberté, et, après avoir répudié tous mes biens, « renoncé même aux chastes amours, l'obéissance « dont je ferai le vœu, ne me laissera que l'escla- « vage. Le moine est un esclave, en effet, et c'est « son dernier nom. Je me trompe : il en est un « plus beau : le moine est moins qu'un *esclave*... « il est un cadavre, *perinde ac cadaver*. Oui, un « cadavre, et c'est le dernier, le vrai nom de ces « natures énergiques et tendres que l'amour di- « vin s'est conquises et qu'on appelle des moines : « et prenant ce mot dont ils auront falsifié le vrai « sens et voilé la gloire, certains nous le jetteront « comme une insulte, et nous le reprocheront « comme une trahison envers la liberté. Oh ! res- « pectez les nobles, les saintes passions ! » Et l'orateur se redressant tout à coup, ajoutait : « Après « tout, ces moines sont les plus fiers et les plus in- « dépendants des caractères. Ils ne s'inclinent tant

« devant Dieu que pour avoir le droit de rester « debout devant les hommes, à la différence de ces « âmes serviles et courbées, qui ne s'affranchissent « du joug divin que pour s'humilier plus bas, ce « semble, et ramper devant une idole ou un bras « de chair. »

« Un tel idéal est fort beau, direz-vous, mais « ce n'est qu'un idéal. A-t-on jamais rencontré « des hommes qui en aient été la réalisation? oui, « certes, on en a vu pour l'honneur de l'huma- « nité... Et le P. Didon citait fièrement : *Henri* « *Dominique Lacordaire.* »

C'est ainsi que se terminait la première partie du discours. Restait la seconde question à résoudre : à quoi peuvent servir les moines dans nos sociétés actuelles?

Pour résoudre ce problème, l'orateur évoquait d'abord le passé. « Nous comptons derrière nous « disait-il, seize siècles, pendant lesquels nous « avons, ce me semble, fourni quelques preuves « de notre vitalité. Avec un tel passé dont la « longue perspective révèle assez une institution « de quelque vigueur, ne pourrait-on pas, sans « fatuité, se promettre quelque avenir, et se croire « appelé à quelque rôle dans le présent? » — On objecte que les moines ont failli, qu'ils se sont affaissés sous le poids de cette nature humaine dont ils dédaignaient les infirmités, et qu'ils sont tombés des hauteurs trop sublimes où ils préten-

daient vivre. Soit. « Et qui donc n'a pas failli ?
« Les rois ont failli, la noblesse a failli, le clergé
« a failli, le peuple a failli. Nul n'a le droit de
« nous jeter la pierre. » Et dans un rapide tableau le P. Didon montrait la part glorieuse que les moines ont prise au développement de la civilisation en Europe. Quand l'empire Romain s'écroulait sous le poids de sa corruption, les premiers moines, les moines d'Orient étonnèrent le vieux monde par l'héroïsme de leurs austérités et l'amenèrent peu à peu à la pratique des vertus Évangéliques. Quand les Barbares, successeurs des Romains s'abandonnaient à la brutalité et à la férocité de leurs instincts, les moines d'Occident, les fils de saint Benoît, réussirent à leur donner le goût du travail manuel, des arts, des sciences, des lettres et de la moralité. Quand les envahisseurs Musulmans menacèrent l'Europe chrétienne au xe siècle, ce furent encore les moines qui se mirent en avant comme prédicateurs des croisades ; et aussi comme les meilleurs soldats des croisades avec le casque et sous la cuirasse des moines chevaliers.

Après tant de gloires passées, pourquoi le temps présent si tourmenté et si malade trouverait-il les moines en défaut?

Il y a, à l'époque actuelle, trois nécessités qui nous pressent, trois impérieux besoins qu'il faut à tout prix satisfaire, sous peine de voir nos espé-

rances compromises et l'enfantement si douloureux des temps nouveaux pour toujours retardé. Le premier besoin, c'est la défense de Dieu, de Jésus-Christ, de l'Église et de l'âme humaine. Tout cela est la base de cette majestueuse civilisation chrétienne, dont nous sommes les fils. Or tout cela est attaqué avec une fureur inouïe. Dieu est nié, Jésus-Christ est découronné de son auréole divine, la morale est ébranlée dans ses fondements par la négation de Dieu et de la liberté ; l'Église enfin est mise au ban des choses de ce monde. Qui défendra Dieu et Jésus-Christ et l'Église et l'âme humaine? Les prêtres disséminés au milieu de vous, comme des pasteurs dans le troupeau, et avec eux, les moines, les religieux, ces milliers d'hommes organisés pour être les gardiens de toutes les divines choses. — Le second besoin de notre temps, c'est l'éducation du peuple. — Tous aujourd'hui nous voulons pour le peuple, c'est-à-dire la masse des hommes les plus humbles par la naissance, la fortune et l'éducation, une instruction plus complète, une moralisation plus vraie et une participation grandissante aux affaires du pays. Ce mouvement démocratique, l'un des faits les plus importants de notre âge, qui domine et entraîne presque tous les peuples, est un résultat de l'action sociale du christianisme. C'est l'Évangile qui a délivré le peuple de l'esclavage, de la barbarie et de tous les despotismes tyranniques ; et c'est encore

l'Évangile qui le préservera des servitudes humiliantes et des révoltes dangereuses. En dehors du christianisme pas d'éducation possible pour le peuple. Libres penseurs ou sceptiques, vous qui ne donnez pas au peuple le Dieu dont il a faim, vous ferez de lui une bête fauve qui sera votre épouvante. Au nom de l'ordre social, au nom de la sécurité de tous, il faut unir l'âme du peuple à Dieu, à Jésus-Christ. Voilà une fiancée et un époux dont les moines ont à bénir le mariage. Le troisième besoin de notre temps, c'est le soulagement des misères corporelles du peuple. Il semble que la souffrance marche de pair dans l'humanité avec la civilisation. En face de l'école, il faut bâtir l'hôpital. Au milieu de nos splendeurs, se multiplient les déshérités de toute sorte, les enfants trouvés dans la boue du chemin, les fous, tristes produits des vices du corps et de l'esprit, les indigents, qui n'ont pas le morceau de pain de la journée, les ouvriers sans travail, demandant le salaire ou la mort. Qui sera la providence visible de toutes ces douleurs? sinon les religieux et les religieuses. Il faut choisir entre la charité légale et la charité catholique : l'une avec ses administrateurs habiles et ses rudes infirmiers, l'autre avec ses religieuses dévouées comme des mères; l'une, inspirée pas l'État, l'autre inspirée par Dieu; l'une composée d'hommes à gages, l'autre d'âmes généreuses qui ne veulent être payées que par le

bonheur du dévouement; l'une qui ne soigne que le corps, l'autre qui songera à l'âme immortelle. La religion chrétienne avec son Dieu crucifié, peut seule enseigner le culte de la souffrance. Laissez-nous donc, nous, moines, qui avons au fond de l'âme la passion de Jésus-Christ, recueillir tous les infortunés de ce monde et leur faire une couche tranquille où, dans leur martyre adouci par l'espérance, ils pourront attendre l'éternelle vie...

Ce discours du P. Didon est certainement un des plus éloquents qu'il ait prononcés. Hélas! la cause qu'il avait défendue si chaleureusement est loin d'avoir triomphé. Les cloîtres repeuplés sont de nouveau déserts; les robes de bure blanche ou noire ont repris le chemin de l'exil, et les portes des monastères, semblables aux portes des sépulcres sont pour longtemps scellées. L'État n'a-t-il pas exagéré ses droits en dispersant des citoyens qui se groupaient et vivaient ensemble, sans commettre aucun délit de droit commun? La somme des libertés individuelles n'est-elle pas arbitrairement diminuée en France par les lois nouvellement votées et légalement appliquées? C'est un doute qu'il est permis d'émettre; et les instituts monastiques seront peut-être moins sévèrement jugés, quand les passions actuelles se seront apaisées, et quand les idées de justice et de tolérance auront plus profondément pénétré dans nos mœurs.

Dans les mois qui suivirent la station quadragésimale de Saint-Germain-des-Prés, le P. Didon se voua, selon son habitude, à quelques modestes prédications aimées. Il prêcha la première communion aux petits enfants de la paroisse Saint-Antoine, de Compiègne, et il se lia d'amitié avec le Curé, l'abbé Lécot, depuis évêque de Dijon, et cardinal et archevêque de Bordeaux. Il prêcha aussi la première communion à la cathédrale de Soissons, et on en a gardé longtemps le souvenir : « Vous allez faire votre première communion, « disait-il aux petits enfants. C'est le plus grand, « le plus beau, le plus doux des jours de votre vie. « Les autres jours, vous les oublierez : ils passe- « ront comme les nuages au ciel, sans rien lais- « ser, pas même un souvenir. Mais ce jour ne pas- « sera pas, et quoi que l'avenir vous réserve, du « fond de votre vieillesse, si Dieu vous destine à « vivre longtemps ; du milieu des orages susci- « tés par vos passions : ou dans les tourbil- « lons des affaires, où une fiévreuse activité vous « engagera ; vous ne vous lasserez pas de jeter « les yeux en arrière et de contempler ce jour pri- « vilégié... »

Vers la fin de cette année 1868, le P. Didon inaugura des conférences d'hommes, dans la ville de Nancy, sur l'invitation de l'évêque, Mgr Foulon. Ce genre de prédication convenait tout à fait à son talent. Il aimait à s'adresser aux hommes, parce

qu'il aimait à traiter les grands problèmes religieux, en faisant descendre la lumière des hauteurs de la philosophie et de la science. Devant les auditoires mêlés des stations quadragésimales, il était obligé d'aborder des sujets s'adaptant à la multitude variée des fidèles et il lui fallait traiter ces sujets de façon à être compris de tout le monde, tandis qu'en s'adressant à un auditoire exclusivement viril, il pouvait monter à son aise sur les cimes de la pensée et planer en plein firmament divin. L'auditoire viril ne le perdait pas de vue et montait avec lui. Donc le père accepta de grand cœur l'offre que lui fit l'évêque de Nancy. Celui-ci écrivait aux membres de son clergé ; à la date du 22 novembre 1868 :

Monsieur le Curé,

Nos vénérables prédécesseurs ont souvent exprimé le vœu que des conférences dogmatiques sur les principales vérités de la religion, pussent être faites dans la ville épiscopale, à certaines époques de l'année ecclésiastique. Ce vœu avait reçu, il y a quelques années, un commencement d'exécution, et nous savons qu'il ne devait pas tarder à être pleinement accompli. C'est un devoir pour nous de recueillir l'héritage complet des pieux desseins des prélats éminents qui nous ont précédé; aussi, nous inspirant de leurs intentions élevées et de

leur zèle pour le salut des âmes qui nous sont confiées, nous avons résolu de fonder à notre tour, ce mode d'enseignement de la vérité catholique qui a si pleinement réussi ailleurs... etc.

Dix jours après la publication de cette lettre, le P. Didon prêchait la première conférence. Voici le plan auquel il s'était arrêté : Il fallait procéder à la *reconstitution de la vérité catholique*[1]. Comment cela ? En suivant l'ordre inverse de la démolition et des ruines. Les coups par lesquels l'esprit humain a tenté de démolir et de ruiner la doctrine catholique, disait-il, n'ont pas été frappés au hasard. Certes, il y a une logique dans l'erreur et le mal, comme il y a une logique dans la vérité et le bien. En consultant l'histoire, on peut ramener à quatre actes principaux, tout le travail de la raison anticatholique.

I. — Nous rencontrons d'abord la négation hérétique et schismatique, par laquelle la raison, encore essentiellement croyante et incapable de secouer totalement le joug de l'autorité et de la foi, s'essayait pour ainsi dire à l'émancipation et s'attaquait à des dogmes particuliers. Cette période a duré quatorze siècles. Chaque vérité a dû subir son assaut, et il n'est pas une pierre du temple qui n'ait été ébranlée sous le marteau des démolisseurs.

1. Voir *les Deux problèmes religieux*, du P. Didon, p. 179.

II. — Après la négation partielle vint la négation générale de l'autorité de l'Église, dépositaire et interprète infaillible de tous les dogmes chrétiens. Sentant que rien ne pourrait entamer l'indissoluble synthèse de la vérité, tant qu'elle était scellée par la haute affirmation de l'Église, l'Esprit humain nia cette autorité, et ce fut la réforme qui, avec une audace plus hardie, formula bruyamment cette nouvelle négation.

III. — Le Christ restait debout, et avec lui l'autorité du Dieu révélateur demeurait tout entière, une troisième négation l'ébranla, et trois siècles après la Réforme, la philosophie rationaliste s'émancipa vis-à-vis du Dieu Révélateur et du Christ, comme le protestantisme s'était émancipé vis-à-vis de l'Église.

IV. — Enfin nous arrivons à la quatrième période, à la négation suprême. Follement émancipée, la raison ne connaît plus de limites dans ses terribles errements ; elle pousse jusqu'au bout cette formidable puissance de nier qui est tout le génie de l'erreur, et se mutilant elle-même, s'emprisonnant dans un empirisme étroit et fourbe, elle ne craint pas de supprimer l'âme et Dieu, comme des hypothèses inutiles, chimériques, surannées, des mots vieux et lourds qu'il faut effacer dorénavant du dictionnaire de la science.

A ces quatre solennelles négations qui forment les grandes étapes de l'erreur antireligieuse,

opposer les affirmations contraires qui résument la simple et grandiose synthèse de la vérité chrétienne et catholique, tel fut le plan du P. Didon.

On le voit. Le terrain sur lequel il allait construire était vaste, les matériaux étaient bien choisis et l'architecte avait bien pris ses mesures. Malheureusement la construction n'arriva point à terme. La première année, le P. Didon s'abandonna à une étude préliminaire sur *la Conviction religieuse ;* et cette étude absorba sept conférences, qui ne manquent pas d'intérêt mais qui ne sont qu'une préface ou une introduction. La seconde année, le P. Didon entra dans le cœur du sujet. Il affirma l'âme humaine, immortelle et libre, se dressant en face de l'Infini; — et il affirma cet Être Infini, comme Être vivant et personnel, — à l'encontre des idéalistes qui en font un vain rêve de l'esprit humain, et des matérialistes qui le confondent avec l'ensemble des forces cosmiques. — Il fallait encore au moins trois années de travail pour achever l'édifice... mais la guerre avec l'Allemagne survint et la cathédrale que le P. Didon bâtissait en l'honneur de son Dieu ne fut qu'à moitié construite.

Quels furent les divers incidents de cette prédication? Dans quel état d'âme le P. Didon l'aborda-t-il? Quels en furent le succès et les péripéties?

A la date du 21 novembre, le Père écrivait : « La grande heure approche. Dans huit jours, je

« donnerai ma première conférence sur *la Néces-* « *sité des convictions religieuses*. Grâce à la bien- « veillance de l'évêque et de plusieurs de nos « amis, la situation extérieure s'est un peu amé- « liorée. Je n'arriverai pas tout à fait comme un « étranger, et je n'éclaterai pas comme une bombe. « J'aurai, selon toute probabilité, un premier noyau « très convenable qui me servira de point d'appui et « que j'espère voir se développer tout doucement. « Doucement est bien le mot, car les Lorrains ne « sont pas enthousiastes et ils mettent du temps « à se donner. Le P. Lacordaire les aimait cepen- « dant, et, dans une de ses lettres, il loue ces « natures où beaucoup de sens se mêle à beau- « coup de générosité. N'importe! je regretterai « toujours Paris. Je suis avec un intérêt pas- « sionné le mouvement qui nous agite; et je « bondis en entendant ces cris forcenés de la « salle de la Redoute et du Pré-aux-Clercs.

« J'ai regretté que le P. Hyacinthe ait nommé « dans sa lettre les *catholiques ultra*; après tout, « ils restent nos frères, et devant l'ennemi, il faut « taire les dissensions intimes. J'aurais taillé « autrement ma plume, ou plutôt je n'aurais rien « dit; mais si j'avais parlé, j'aurais pris la phrase « courte, décisive, qui entre comme un poignard. « Avec de tels hommes, il faut une affirmation « plus audacieuse encore que la leur; il faut l'au- « dace du dompteur de bêtes fauves et son œil

« magnétique. C'est une trop belle et trop idéale « nature pour descendre jusque-là. Il lui faut « des régions plus sereines.

« Je vous enverrai demain, ou après-demain la « lettre circulaire de l'évêque au sujet de mes confé- « rences, et enfin successivement les journaux qui « en publieront le compte rendu. Vous voudrez « bien me donner comme toujours votre avis : « j'aime vos conseils de mère et ils me font du « bien. Dites-moi aussi comment va votre gorge. « Quel dommage que je ne vous aie pas guérie ! « Moi, je continue d'aller bien. Pourtant, ces « froids si rudes, si précoces m'ont un peu « éprouvé, et j'ai gagné un petit rhume à cette « âpre atmosphère de Nancy. C'est la poignée de « mains de l'hiver. Après cela nous sommes bons « amis.

« Demain dimanche, je vais parler à une réu- « nion de jeunes gens à qui j'expliquerai le rôle « de la religion dans leur vie morale. Je leur « montrerai comment le christianisme n'est pas « simplement un signe de croix, un chapelet, « une formule, un jour de maigre, et une messe « basse.

« Adieu, très chère mère[1], je me recommande

1. C'est à Mme Edma Roger des Genettes que le P. Didon écrivait ainsi. C'était une femme de grand esprit, que le P. Didon regardait comme une seconde mère, et qui était liée d'amitié avec la plupart des hommes célèbres de cette époque, par exemple Victor Hugo, Lamartine, Flaubert, etc.

« à votre affection qui m'est très douce au milieu
« des amertumes de mon sacrifice.

« Fr. M.-H. DIDON. »

Cette lettre nous révèle les idées et les sentiments du P. Didon, quelques jours avant la première conférence de Nancy. Voici maintenant une autre lettre que le P. Didon écrivait après sa première bataille, c'est-à-dire après son premier discours.

30 novembre.

« C'est lundi, le lendemain d'une bataille
« gagnée. Je me hâte de vous donner cette nou-
« velle que votre cœur attend. Je n'y mets au-
« cune modestie, aucune autre du moins que
« celle qui doit régner même entre deux amis.
« L'auditoire a dépassé mes espérances. Grâce à
« l'évêque et à l'activité de quelques amis du
« P. Lacordaire, ce que Nancy compte de plus
« distingué et de plus intelligent était venu pour
« m'entendre. Tous ont été saisis. La journée a
« été belle. Je me suis couché, l'âme remplie,
« sans plus d'orgueil qu'un pauvre soldat meur-
« tri qui a planté son drapeau et qui a été ferme
« à son poste.

« Vous aurez, à la fin de la semaine dans *l'Es-
« pérance de Nancy*, le compte rendu de mon dis-
« cours. Envoyez-moi vos critiques avec cette sé-

« vérité que je connais sans l'avoir expérimentée,
« et cette affectueuse sollicitude, si bien éclairée
« par votre âme artistique. J'apprends à l'instant que
« ma conférence d'hier devient un petit événement
« dont on jase dans les cafés et les salons; et on
« songe à quitter l'humble chapelle de Saint-Julien
« pour la cathédrale. Je laisserai la volonté de
« Dieu se faire ; j'en suis l'intrépide esclave...
« C'est toute ma force et ma joie. Adieu, guéris-
« sez votre grippe et aimez-moi toujours plus.
« Vous savez ma filiale tendresse.

« Fr. M.-H. Didon. »

De fait, ces premières conférences de Nancy eurent un beau succès... et elles le méritaient. En les relisant à vingt-cinq ans de distance, avant de les faire imprimer, le P. Didon leur trouvait certains défauts de jeunesse : l'élan mal contenu, l'intransigeance de la formule, la gaucherie des procédés. Soit, mais il y a de fort belles pages ; par exemple: celle où l'orateur chrétien peint l'isolement des hommes qui veulent vivre dans l'indépendance philosophique. « Éternellement condamnée à l'isolement, la conviction philosophique peut « atteindre tout au plus le cercle étroit de l'école; « jamais, ou presque jamais elle n'a osé franchir « le seuil du sanctuaire domestique. Le philosophe est essentiellement solitaire. Quel préjugé

« contre cet homme! Car enfin, ce qui est vrai, « rayonne, et doit pouvoir éclairer l'univers. Peut-« être avez-vous connu de ces philosophes, dont « la science était incapable de persuader leurs « épouses, et qui auraient tremblé à la pensée de « dessécher l'âme de leurs filles. O philosophe, tu « les voyais grandir comme des plantes charmantes « que le soleil caresse de ses rayons les plus doux, « mais ce soleil n'était pas le tien. C'était le vôtre, « ô mon Dieu! Et lui, le savant superbe et triste « s'éloignait, disant dans le silence de son âme: « ma science est pâle et froide; enfants, laissez-« vous baigner dans cette atmosphère plus chaude, « dans cette clarté qui tombe de plus haut que « moi[1]. » — Une autre page d'éloquence qui émotionna fortement l'auditoire fut celle ou dans son ardente imagination le P. Didon voyait la jeune Amérique et la vieille Russie unissant leurs forces pour écraser l'Europe. « Voyez, à l'Orient. « Autour des monts Ourals, comme autour d'une « colonne vertébrale, se forme un géant redoutable « qui donne à penser à tous ceux qui regardent et « sondent l'avenir; et à l'Occident s'élève, sortant « des flots, une nation jeune, brillante, ardente à « la nouveauté... Prenez garde que cette Amé-« rique ne devienne la fiancée future du géant « moscovite. Alors, quel sera votre sort? Je n'ose

1. Le P. Didon, *Deux problèmes religieux*, première conférence.

« y penser; mais le jour où disparaîtra du monde « la force morale qui seule peut tenir en échec la « puissance du nombre, nous serons pris comme « entre les deux mâchoires d'un étau... Il y « aura un dernier craquement. Il ne restera plus « sur la planète que Gog et Magog se dévorant « entre eux[1]. »

Ces conférences terminées, le P. Didon entra à Paris pour peu de temps. Après quelques semaines de repos, il alla prêcher le carême (14 février 1869) à l'église Saint-Maurice de Lille. Il y parla de *l'état actuel de la cause religieuse ; de la constitution religiense de l'âme humaine ; de la nécessité de la religion pour l'homme, de la nécessite sociale de la religion;* et à Lille comme ailleurs, son auditoire alla en augmentant, à mesure que le carême suivait son cours. Les derniers dimanches, les cinq nefs de la grande basilique débordaient d'auditeurs. Le journal du pays, — *le Propagateur du Nord*, — essaya de donner le compte rendu des conférences, mais en les reproduisant si imparfaitement, que le P. Didon préféra qu'on s'abstint de parler de lui.

Au mois de mai, le P. Didon était à Montpellier, prêchant la retraite des Pénitents Blancs. Il y redonna en substance les discours prêchés à Lille. Il était heureux de parler devant un auditoire res-

1. Le P. Didon, *Deux problèmes religieux*, quatrième conférence.

treint, exclusivement viril, où l'élite de la ville se trouvait condensée. Il était heureux aussi de retrouver et de revoir le Midi. La nature méridionale lui plaisait. « N'a-t-elle pas, disait-il, plus de « lumière et plus de ciel que la nature du Nord ? « N'a-t-elle pas des parfums qui enivrent et une cha- « leur particulière qui met de l'enthousiasme « jusque dans le sang ? »

Il rentra à Paris et ne fit guère que le traverser. Dès le mois de juin nous le retrouvons à Nancy, et dès le commencement de juillet, il y prêche une retraite aux conférences de Saint-Vincent-de-Paul réunies, et prépare ses grandes conférences de l'Avent[1]. Le 29 novembre, il remonte en chaire, et cette fois-ci, non plus dans la petite chapelle de Saint-Julien, mais à la cathédrale. La chapelle Saint-Julien était jugée insuffisante et l'église métropolitaine ne fut pas trop grande. La nef principale fut réservée aux hommes, les nefs latérales furent ouvertes aux femmes. Il s'agissait de démontrer l'immortalité et la liberté de l'âme, la réalité de l'infini et ses droits essentiels sur nous. L'auditoire fut nombreux et passionnément attaché à l'orateur. L'une des conférences, la conférence sur *la Liberté morale* provoqua une vive émotion. Le prédicateur avait fait la part trop belle aux passions, et il avait dit qu'à certaines heures, le délire de la passion

1. Au mois d'octobre, le P. Didon avait été définitivement assigné à Nancy par le P. Souaillard.

aveuglant la raison, la liberté sombrait, le remords, n'existait plus et la responsabilité était à couvert.

Ces paroles scandalisèrent. Des spiritualistes, des chrétiens, des professeurs, des magistrats surtout protestèrent. On alla jusqu'à dire que le P. Didon parlait en matérialiste, plaidant la cause des passions quand il s'agissait de faire triompher celle de la liberté. L'orateur dut faire une espèce de rétractation le dimanche suivant. Il la fit en ces termes. « Me plaçant uniquement au point de vue « de la conscience, et non de l'ordre juridique, « j'ai raisonné selon les principes qui guident le « moraliste, sans tenir compte de ceux dont le « juge s'inspire. J'ai absous comme irresponsables « devant Dieu ceux que les sévères et vigilants « gardiens de la justiee condamnent devant les « hommes. Vous faites bien, Messieurs, et la sécu- « rité publique dont vous êtes les protecteurs « austères vous autorise à user fermement du « glaive qui est votre arme ; mais qui fera un « crime au prêtre de plaider les circonstances « atténuantes ? N'est-il pas le dépositaire de l'in- « finie miséricorde ? J'étais sous cette impression « profonde dimanche dernier, quand j'ai parlé, et « j'ai pu heurter des chrétiens robustes qui ont « plus l'expérience des triomphes que des accable- « ments de la liberté humaine, je le regrette, « mais je m'adresse à des hommes qui savent « assez ce qu'est la parole publique, pour faire

« une petite part à ses ardeurs et à ses entraîne-
« ments. »

Cet incident n'eut pas d'autres suites. Il n'amena aucune mésintelligence et aucune antipathie entre l'auditoire et l'orateur. On était trop content l'un de l'autre. Aussi, quand on se sépara le 17 janvier 1870, on se promit de se retrouver l'année d'après, dans la même chaire, sur les mêmes bancs et avec les mêmes sentiments. Hélas ! on se trompait. La terrible guerre devait donner un démenti à ces espérances.

CHAPITRE IV

PENDANT ET APRÈS LA GUERRE

(1870-1872)

Second carême de Saint-Jacques-du-Haut-Pas. — La guerre. — Aux ambulances de Metz. — L'avent à Genève. — Carême à Saint-Théodore de Marseille. — L'oraison funèbre de Mgr Darboy. — Vacances à Aix-les-Bains. — Sermons patriotiques de Saint-Louis d'Antin. — Le premier carême de Saint-Joseph à Marseille. — Discours pour la libération du territoire à Marseille et à Toulon.

Avant que la guerre n'éclatât, une vague inquiétude régnait dans le pays français. On était fatigué de l'empire, bien que l'empire eût donné de longues années de paix et de prospérité. On rêvait des libertés politiques perdues : on réclamait la liberté de la presse, la liberté de la tribune, la liberté de réunion, et on voulait substituer à l'empire autocratique un empire libéral. Napoléon crut qu'il serait utile, dans ces circonstances, de procéder à une grande consultation nationale, et un plébiscite général eut lieu, pour savoir si, oui ou non, on voulait encore du régime impérial. Cette consultation fut naturellement favorable au gouvernement existant, mais sans calmer aucune inquiétude ni résoudre aucun problème.

Le P. Didon ne resta pas indifférent à cette

agitation de l'opinion publique en France. Par tradition de famille et par conviction, il était en faveur de la liberté et même en faveur de la République. Il lisait volontiers, à cette époque, *les Châtiments* de Victor Hugo; je l'entends encore déclamer avec passion : *le Manteau impérial* ou *l'Expiation*. Quand il fallut nommer un député, le 6 juin 1869, il vota contre le député gouvernemental et en faveur d'un démocrate un peu rouge; quand il fallut voter le 8 mai 1870, — jour du plébiscite, il émit un vote de défiance. — « *Hélas!* « écrivait-il dans une de ses lettres. Nous allons « offrir au maître une lâche majorité, la majorité « *des prudents, des tranquilles avant tout, des pieux* « *conservateurs*. Si au moins, elle devait sauver « quelque chose, mais cela ne sauvera rien. « L'honnêteté, la justice, la franchise, le désinté- « ressement, voilà ce qui sauve un pays, et non « cette prétendue prudence qui n'est qu'un « égoïsme souvent mal déguisé[1]. »

A l'agitation publique s'ajoutait, vers la même époque une grosse agitation religieuse. Un concile venait d'être convoqué au Vatican pour délibérer sur la situation de l'Église en général et sur la question de l'infaillibilité papale en particulier. Cette dernière question divisa profondément le clergé. Le plus grand nombre des évêques était

1. Lettre du 9 mai 1870, à Mme Roger des Genettes.

favorable à une définition dogmatique de l'infaillibilité personnelle ; une minorité assez importante trouvait cette définition inopportune. On discuta assez longtemps et finalement la majorité triompha. L'Infaillibilité fut proclamée. Cette proclamation donna lieu à l'éclosion d'une nouvelle secte : la secte des vieux-catholiques ; et le P. Hyacinthe, prédicateur de Notre-Dame, donna son adhésion à la secte et rompit bruyamment avec l'Église catholique. Cette éclatante défection fit du mal dans l'Église de France. Le P. Didon qui comptait beaucoup d'amis parmi les amis du P. Hyacinthe, en fut particulièrement attristé. « Je viens de lire la « lettre du P. Hyacinthe, écrivait-il, j'en ai été « gravement ému... Comment! lui aussi s'est « mépris sur le vrai chemin de l'honneur chrétien, « de la fierté et de la grande gloire ! Je plains « cette âme généreuse et sincère, dont la naïve « droiture a été sûrement mal conseillée et sur- « prise. Je le blâme de n'avoir pas reculé devant « un acte qui ne pouvait que réjouir nos enne- « mis, scandaliser bien des faibles, et affliger « tous les sages[1]. »

On le voit, le P. Didon était sous le coup de graves préoccupations politiques et religieuses, au commencement de l'année 1870, au moment où il allait prêcher sa station de Carême à l'église

1. Lettre du 23 septembre 1869 à Mme Roger des Genettes.

Saint-Jacques du Haut-Pas, là où il s'était signalé quelques années auparavant par un brillant début. Il hésita sur le choix du sujet à traiter. Il avait l'intention de parler de *l'Église*, mais ce sujet n'était-il pas trop délicat, pendant que se discutait la question romaine et pendant que se tenait le concile du Vatican? Alors il songeait à parler de la Conscience, sujet moral moins discuté. Après réflexion, et après avoir demandé conseil à sa mère adoptive, il se décida à parler de *l'Église* et il en parla en termes éloquents. Il montra que l'Église répondait à un besoin de l'âme humaine, que le pouvoir papal était un pouvoir libérateur et non un pouvoir asservissant, que l'Église avait toujours rempli une mission moralisatrice, et qu'elle était appelée à un beau triomphe, malgré l'éclipse momentanée de sa gloire. Il ne craignit pas de s'appesantir sur les deux questions brûlantes de l'époque : le pouvoir temporel et l'infaillibilité papale. — Il n'eut pas à se repentir de son courage et de sa franchise. Un bel auditoire l'écouta avec sympathie jusqu'au bout.

Aussitôt après les fêtes de Pâques, le P. Didon revint s'ensevelir dans la solitude de Nancy, et il y apporta les mêmes inquiétudes qui le tourmentaient déjà avant le Carême. « Les derniers mur-« mures de Paris se taisent en moi, écrivait-il, je « commence à être seul, et je vais étudier, comme « un mort, la situation si périlleuse, dont j'ai pris

« connaissance à Paris... N'est-ce pas, mère, j'ai « bien vu? Le monde et l'Église tendent à se sé- « parer plus profondément. L'abîme se creuse « tous les jours... Je crois vraiment que la vie « expansive de l'Église, du moins dans notre pays, « va entrer dans une phase nouvelle et qu'après le « concile, nous la verrons se définir très clairement. « Il me semble que l'impulsion donnée par le P. La- « cordaire est épuisée; il me semble que la tactique « suivie par son admirable génie doit changer; il « me semble que le centre d'action doit être dé- « placé. Si ce changement ne s'opère pas, si des « âmes énergiques et bien inspirées, comprenant « leur temps, et s'élevant à la hauteur du péril, « ne mettent la main à l'œuvre, nous verrons « l'édifice s'amoindrir, et l'enceinte si étroite de « nos sacristies se resserrer encore, tandis qu'em- « porté dans sa vie bruyante et voluptueuse, le « monde dégénérera[1]... »

Telles étaient les graves idées qui tourmentaient l'âme du P. Didon pendant les quelques mois qui précédèrent la guerre. Inquiet, mais non découragé, il se mit à préparer ses conférences prochaines. Son intention était de traiter du fait de la révélation. Il commença l'étude de ce problème à Nancy, puis il demanda à aller à Flavigny, quand les chaleurs du mois d'août arri-

1. Lettres à Mme Roger des Genettes, 9 et 15 mai 1870.

vèrent. Flavigny lui offrait une solitude plus complète et plus de repos d'esprit. D'ailleurs le plan des conférences était fait : il n'y avait plus qu'à le développer.

Le P. Didon était absorbé dans son travail intellectuel au moment où la déclaration de guerre éclata. Il eut d'abord de belles espérances, comptant sur les vertus militaires et la vaillance indomptée de la France... Les désastres de Forbach et de Frœschviller le surprirent et l'exaspérèrent. Il écrivit le 10 août 1870 : « J'ai le cœur « navré. Vaincus au dehors, trahis et divisés au « dedans, envahis par les Prussiens. Je n'y tiens « plus et je frémis et je rugis devant Dieu. Il n'y « a donc plus de sang dans les veines de notre « pays. Voilà où nous ont conduits notre légèreté « et vingt ans d'un despotisme servile. Jamais pa- « reille angoisse n'avait étreint mon cœur. Je « vous jette ce cri. Votre cœur de mère le com- « prendra. Je compte partir samedi pour Nancy. « Je me dessèche sur ce rocher de Flavigny, tan- « dis que le pays souffre et est humilié. Je veux « voler aux avant-postes [1]. »

Il partit en effet ; et, ne voulant pas rester spectateur inactif des événements qui allaient se dérouler, il demanda et obtint une place d'aumônier militaire. Il suivit l'armée, et après les journées

1. Lettre à Mme Roger des Genettes.

du 14 au 16 août, il fut enfermé avec elle, dans les remparts de Metz. Il se dévoua, tant qu'il put, à la visite des malades et des blessés. Il logeait au grand séminaire, que l'on avait converti en ambulance, et tous les matins il allait voir non seulement les malades du grand séminaire, mais encore les varioleux répandus dans les divers quartiers de la ville. C'est dans une de ces visites qu'il contracta un espèce d'empoisonnement. Il dut s'aliter et les médecins devinrent inquiets à son sujet. L'atmosphère viciée du séminaire converti en hôpital lui était fatale. Heureusement, une famille amie offrit de le prendre chez elle. Il y avait déjà trois officiers malades dans cette maison hospitalière ; on s'organisa de manière à donner une petite chambre au P. Didon, et il fut sauvé[1]. Quand la capitulation de Metz eut été signée et que les portes s'ouvrirent pour tous, le P. Didon se dirigea du côté de Nancy et se réfugia ensuite à Genève, en attendant la fin de la guerre. On était au mois de novembre.

Il prêcha à l'église catholique de Mgr Mermillod, et il fit paraître une brochure d'une dizaine de pages, en réponse à quelques articles du *Journal de Genève*, où un Français, trop empressé, parlait déjà de l'abandon de l'Alsace-Lorraine : comme moyen de mettre fin à la guerre. Cette

1. C'est la famille Villemin qui reçut et sauva le P. Didon, M. Villemin était le directeur des douanes françaises à Metz.

transaction prématurée indigna l'ardent patriotisme du P. Didon. « Je vous le demande, à vous « qui êtes mon compatriote, écrivait-il à M. le « comte Agénor de Gasparin, notre pays a-t-il, oui « ou non, le droit de tenir absolument à l'inté- « grité de son territoire? L'Alsace et la Lorraine « ont-elles le droit de rester françaises et la Prusse « a-t-elle le droit de disposer d'elles sans leur gré? « Pour ceux qui admettent le droit violent de con- « quête, oui; pour ceux qui flétrissent ce droit « païen de la force, qui n'admettent pas qu'au « nom de la victoire on trafique d'un peuple « comme d'un troupeau, pour tous ceux-là, non, « mille fois non. » (20 décembre 1870.) — Hélas! deux mois plus tard, il fallut bien accepter, non pas la neutralisation de l'Alsace et de la Lorraine, comme le demandait le comte de Gasparin, mais une annexion pure et simple.

Les préliminaires de la paix entre la Prusse et la France devaient être signés à Versailles, le 27 février; et dès le 26, nous trouvons le P. Didon, en chaire, à l'église Saint-Théodore de Marseille. Il est encore tout frémissant d'indignation et de colère au souvenir de nos désastres; il lui tarde de voir les blessures de la patrie cicatrisées, notre rançon payée, notre territoire délivré; il est pressé de voir la France redevenir forte, influente, souveraine parmi les nations de l'Europe et il prend pour sujet de ses discours : *la Régénération*

de la France. Il dit de magnifiques choses sur un pareil thème. Il trace le rôle de l'homme et de la femme dans l'œuvre de la régénération ; il prouve que le développement de l'instruction est un remède insuffisant, et il démontre la nécessité de l'éducation chrétienne pour former des âmes énergiques et convaincues. Il expose les conséquences funestes de l'irréligion, et fait appel au Christ comme principe de résurrection morale et nationale. Il clôtura son carême, le 20 avril, dimanche de Quasimodo, par un sermon de charité, en faveur des orphelins de la guerre et il donna ce sermon de charité, dans l'église de Saint-Joseph, église plus vaste et située dans un quartier plus riche. Le tableau des immenses douleurs occasionnées par nos désastres se présenta naturellement à l'esprit de l'orateur et cette vision lui arracha des accents qui remuèrent profondément l'auditoire. Le P. Didon quêta lui-même pour obtenir davantage.

Il écrivait à sa mère adoptive dès le début du carême.

Marseille, 12 mars 1871.

« Pauvre chère Mère,

« Vous voilà donc retrouvée ! Que de fois pendant cette effroyable tempête qui nous a brisés « je vous ai appelée et cherchée du regard ! Que de « fois, après le naufrage, j'ai eu peur de vous voir

« parmi les épaves! Nous restons debout, malgré « la honte de cet humiliant traité, dicté par des « brigands; malgré l'épuisement du pays; malgré « la décadence hideuse des âmes, telle que les « événements l'ont montrée; malgré nos fautes « et notre supplice; malgré cette sévérité de la « Providence dont les rigueurs étonnent et sur-« prennent l'imagination sans limites du grand « Hugo. Malgré tout, je demeure vivant, intré-« pide, opiniâtre dans mon espérance et invinci-« blement croyant à la régénération de l'âme « humaine, comme à la résurrection de la France. « Je prêche ici, devant un auditoire innombrable « et ardent, cet espoir religieux et intrépide. On « vient en foule. Les hommes remplissent l'église « de Saint-Théodore. Une fois par semaine, le jeudi, « je leur donne rendez-vous. Hélas! Marseille ne « vaut pas Paris, et je ne puis m'empêcher de « regretter la grande ville. Mais Dieu l'a voulu. « Les portes de Paris m'ont été absolument fer-« mées, et je dois aux Prussiens une grande « reconnaissance, moi qui les ai tant maudits : « celle de m'avoir interdit la chaire de Saint-« Roch et peut-être celle de Notre-Dame... Ma « vie, depuis le mois d'août, est tout un drame; « j'aurais besoin de vous revoir pour vous en « raconter les terribles péripéties, mais qu'est-ce « que la vie d'un homme, quand la vie de tout « un peuple est en jeu!

« Je reste le même qu'avant, plus convaincu encore
« de cette nécessité pressante de refaire un monde
« nouveau, des âmes neuves, des convictions ca-
« tholiques et une France démocratique et reli-
« gieuse. J'y travaillerai. Écrivez-moi, soutenez-
« moi, parlez-moi. — Je loge ici près de l'église
« où je prêche, 20, rue Saint-Sépulcre. J'attends
« vos chères lettres. Adieu.

« Fr. H.-M. Didon. »

Après les fêtes de Pâques, le P. Didon rentra à Nancy, heureux de son succès, mais inquiet des événements qui se déroulaient à Paris. La guerre civile avait succédé à la guerre étrangère, et des horreurs ne tardèrent pas à être commises. L'incendie dévora plusieurs quartiers de la capitale et le massacre des otages ensanglanta les murs des prisons et les pavés des rues. Ces douleurs nouvelles s'ajoutaient aux douleurs pourtant assez grandes de l'invasion et de la défaite. Le P. Didon, comme tous les bons patriotes, en était consterné.

Dans les premiers jours de juin, Mgr Foulon, évêque de Nancy, manda le P. Didon, et lui fit part de l'intention où il était de célébrer un service solennel, en l'honneur de Mgr Darboy, archevêque de Paris, ancien évêque de Nancy, fusillé à la Roquette par les hommes de la Commune. Il demanda au P. Didon de vouloir bien

prononcer l'oraison funèbre de l'archevêque martyr. L'honneur était grand : la tâche était difficile, le P. Didon accepta.

Cette cérémonie eut lieu le 24 juin 1871, et le prédicateur ne fut pas au-dessous de sa tâche. Après un exorde, où il affirmait magnifiquement qu'à un homme riche par les dons de la nature et la splendeur des dignités, qu'à un homme illustre par les services rendus et par les mérites acquis, Dieu ne pouvait pas faire un plus grand don, que le don d'une grande mort, l'orateur retraça la carrière de l'archevêque martyr. Il démontra, d'une part, qu'une pareille mort était le digne couronnement d'une vie énergique et vaillante ; et, d'autre part, qu'une pareille mort était le gage et la rançon d'une expiation et d'une régénération nationale. La force de caractère fut la qualité maîtresse de Mgr Darboy. Cette force se révélait dans sa physionomie, dans ses conceptions intellectuelles, dans sa parole et son style, dans tous les détails de sa vie de jeune homme et de sa vie sacerdotale. Or le martyre est la meilleure manifestation de la force morale ; le martyre convenait donc à Mgr Darboy. « Au-dessus de l'archevêché « de Paris, il y a la Roquette, s'écriait le P. Di- « don, au-dessus d'un palais, il y a la prison ; au- « dessus d'un trône, il y a la Croix ; au-dessus « de la vie triomphale, il y a le martyre. » — Une pareille mort ne peut pas être stérile.

Mgr Darboy travailla toute sa vie au grand œuvre de la réconciliation et de l'harmonie entre l'Église et les sociétés modernes. Souplesse, fermeté, modération : il employa tous les moyens; et son talent, son caractère, sa situation le rendirent éminemment apte à réaliser ce but ; eh ! bien, sa mort héroïque ne servira-t-elle pas à cette réconciliation? Restera-t-elle sans efficacité? Ce sang répandu n'expiera-t-il rien et ne régénérera-t-il rien ? C'est impossible. La France coupable trouvera dans ce martyre une expiation pour ses crimes. La France déchue y trouvera une régénération pour ses défaillances.

Ce discours fut religieusement écouté et universellement applaudi. Et certes! ce n'était pas chose aisée que d'obtenir un pareil résultat. La mémoire de Mgr Darboy n'avait pas les sympathies de tout le monde. Beaucoup de catholiques lui en voulaient, lui reprochant son attitude opportuniste au sujet de l'infaillibilité et son attitude défaillante au sujet du pouvoir temporel. Beaucoup de libéraux lui en voulaient, lui reprochant son assiduité à la cour de Napoléon III. Dans ces conditions, on comprend que le P. Didon ait eu du mérite à passer entre toutes ses antipathies, sans les heurter et sans les flatter. Il réussit à ne déplaire à personne et sa mère adoptive, qui se connaissait en délicatesse, le félicita de son succès.

Chose singulière! Ce discours qui satisfit l'opi-

nion publique, amena la rupture entre Mgr Foulon et le P. Didon. L'impression de l'oraison funèbre ayant été décidée, l'évêque de Nancy exigea certaines retouches. Le P. Didon trouva que ces retouches défigureraient le caractère de Mgr Darboy, tel qu'il l'avait compris, et refusa de rien retrancher et de rien ajouter. Il y eut une entrevue pénible. Sa Grandeur se fâcha, s'emporta; le P. Didon maintint ses droits avec calme et fermeté, et l'on ne se revit plus. C'en fut fait des conférences de Nancy.

Vers la fin de juillet, le P. Didon partit pour Aix-les-Bains. Il avait reçu la mission d'accompagner aux eaux le P. Mercier, blessé par une balle prussienne, en soignant un soldat, sur le champ de bataille de Villers-Bretonneux. Cette mission fraternelle lui fut très douce. Revoir les montagnes de son pays était une grande joie pour lui; il avait besoin de refaire ses forces, et il profita largement de son séjour en Savoie. Pendant un mois et demi, il fut en proie, ainsi qu'il le disait, à la fièvre des ascensions. Il escalada bien des sommets, et peu s'en fallut qu'il ne se laissa entraîner jusqu'au haut du Mont-Blanc. Il se contenta des Grands-Mulets, puis du Buet, puis de beaucoup d'autres cimes. Son enthousiasme débordait au milieu de cette nature sauvage, grandiose, terrible, au pied de ces rochers, de ces glaciers, de ces masses géantes, devant ces champs

de neige, ces cascades, ces torrents ; et son âme religieuse voyait Dieu, sentait Dieu, derrière le voile de toutes ces beautés créées. Il séjourna à Aix-les-Bains du 20 juillet jusqu'au 2 ou 3 septembre. Il s'attarda encore une douzaine de jours dans la Savoie ou le Dauphiné et n'arriva à Nancy que le 16. Il fit ses paquets, car il était de nouveau assigné à Paris, et il quitta la Lorraine, sans beaucoup de regrets. — A la fin de septembre, il était réinstallé à Paris et il préparait ses prédications de l'avent.

C'est la paroisse Saint-Louis d'Antin qui eut l'honneur de l'entendre, à la fin de l'année 1871. Encore secoué par les convulsions de la dernière guerre et par les souvenirs du démembrement de notre pays, le P. Didon prêcha ou plutôt chanta un vrai poème, en l'honneur de la France vaincue et humiliée. Voici le titre des sujets qu'il traita : *De la nature et de l'établissement de la nation française ; — Providence de Dieu à l'égard de la Patrie française ; — Destinée de la nation française ; — Dieu et l'Épée de la France ; — le Génie apostolique de la France ; — les Malheurs de la France ; — la Résurrection de la France.* — On le voit, c'était une série d'hymnes patriotiques, capables de calmer nos douleurs et de réveiller nos espoirs. Le P. Didon aimait à remuer dans les cendres du passé les étincelles de notre gloire ; il se plaisait

à exalter notre génie militaire et notre génie apostolique, il cherchait à persuader aux autres, comme il en était persuadé lui-même, que la France était nécessaire à la civilisation européenne; qu'elle était nécessaire à Dieu, qu'il y avait du divin dans ses origines et dans son expansion; et il ne pouvait parler de nos malheurs, sans songer immédiatement à notre résurrection. Le 31 décembre, il écrivait à ce sujet à Mme Roger des Genettes.

Paris, 31 décembre.

Chère Mère,

« ... Je vais bien. J'achève mon avent de Saint-« Louis d'Antin, et la série de mes sermons pa-« triotiques sur *la Providence de Dieu à l'égard* « *de la France*... L'auditoire s'est accru chaque « dimanche et de ce public que j'aime; de ces « êtres dévoyés qui finissent par fuir Dieu, parce « qu'ils n'entendent jamais parler de lui avec un « grand accent. Croiriez-vous que j'ai eu le cou-« rage d'écrire en entier quatre sermons? J'aurais « bien voulu avoir votre avis d'*artiste* sur eux. Il « m'a semblé que j'étais infiniment plus maître « de ma parole et que, chaque mot portant juste, « je produisais avec moins d'effort, un effet plus « profond. Je vais écrire celui de dimanche pro-« chain sur *la Résurrection* possible de notre « chère malheureuse patrie. Malgré tout j'espère,

« malgré nos ruines et notre décadence je suis « resté debout ; je ne consentirai jamais à capi- « tuler. Je mourrai, s'il le faut, mais en travail- « lant à ramener la vie dans ces tombeaux où dort « épuisée notre misérable génération... »

En février 1872, le P. Didon revint à Marseille et il prêcha le carême à Saint-Joseph. Il était toujours obsédé par la pensée de notre relèvement national et il voulait parler, cette année, à la population Marseillaise, de ce qu'il regardait comme une des causes principales de notre déchéance : l'Irréligion. Le fait de l'irréligion, aux yeux du P. Didon, était un fait *nouveau*, un fait *grandissant*, un fait malheureusement *national* et *français*. Ce fait, il allait en étudier et en exposer les causes multiples. Et puis enfin, il montrerait les abîmes de décadence vers lesquels l'irréligion précipitait notre race et notre pays. — Sur ce terrain bien préparé, le P. Didon livra une grande bataille, pour nous servir d'une de ces expressions favorites, et il la gagna pleinement. Deux lettres, écrites coup sur coup par l'évêque de Marseille, Mgr Place, au R. P. Chocarne, alors Provincial de France en font foi. — Voici ces deux lettres.

ÉVÊCHÉ DE MARSEILLE

—

22 mars 1872.

« Mon Révérend Père,

« Le succès, et je dirai plus exactement le bien que le P. Didon a fait à Marseille, est immense, et je croirais manquer à une obligation envers mon diocèse, si je ne venais pas vous demander de nous assurer le bienfait de sa parole encore pour plusieurs années. Le P. Didon, avec les facultés oratoires que Dieu lui a accordées, réussira partout, j'en suis convaincu, mais à Marseille, son auditoire est conquis. Il se compose de l'élite de la cité, de la portion qui a le plus besoin d'entendre une parole chrétienne et qui est si avide de celle de son apôtre, que l'église Saint-Joseph n'est pas assez grande pour la contenir.

« La demande que j'ai l'honneur de vous adresser serait donc pour le carême de l'année prochaine et des années suivantes. Dans ma pensée, le P. Didon ne prêcherait qu'une fois par semaine, le dimanche, à un auditoire uniquement composé d'hommes, et qui est déjà formé. De cette façon, sa santé serait ménagée et les grandes et salutaires conférences d'hommes seraient fondées. Ces conférences auraient lieu dans l'église Saint-Joseph; et avec des tribunes qui y seraient

établies, nous pourrions réunir quatre mille hommes au moins. Je sais qu'il y a, pour le P. Didon, des engagements plus ou moins rigoureux pour les années prochaines, mais avec votre autorité tout peut s'aplanir, permettez-moi d'y faire appel avec insistance ; nulle part ailleurs le P. Didon ne pourrait faire un aussi grand bien et je crois savoir qu'il a de l'inclination à nous revenir.

« Veuillez, mon Révérend Père, accueillir favorablement ma très suppliante requête ; et permettez-moi d'y joindre l'assurance de mes très dévoués et respectueux sentiments.

« † Ch.-Ph., évêque de Marseille. »

« P. S. — Si vous pensiez, après votre assentiment préalable, qu'une démarche de ma part, fût utile auprès du T. R. P. Jandel, je n'aurais aucune difficulté à la faire. »

En recevant cette lettre, le P. Chocarne hésita. Il lui répugnait de lier ainsi le P. Didon à la ville de Marseille pour plusieurs années consécutives ; de plus, il craignait qu'un jour ou l'autre, le P. Didon, dans son langage trop hardi, ne heurtât telle ou telle portion de son auditoire ; car cet auditoire se composait de légitimistes ardents et de républicains non moins ardents. Le P. Chocarne fit donc des réserves. Mais l'évêque de Marseille

ne se tint pas pour battu, et il réitéra sa demande par une seconde lettre non moins pressante que la première.

ÉVÊCHÉ DE MARSEILLE

—

22 avril 1882.

« MON TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

« Votre bonne lettre, dont je ne comprends que trop bien les prudentes réserves, m'autorise néanmoins par là-même à renouveler la demande que j'ai eu l'honneur de vous adresser. Si les périls que vous appréhendez étaient réellement à craindre, je serais le premier à faire mon sacrifice, car ce n'est pas l'attachement que m'a inspiré le P. Didon qui me guide dans cette grande affaire, je crois pouvoir me rendre ce témoignage ; mais uniquement l'intérêt du bien et le salut dont il peut être l'occasion pour un très grand nombre d'âmes. — Le P. Didon, par sa mesure et sa prudence dans les questions controversées, n'a soulevé aucune susceptibilité, et il a trouvé dans les adhérents de la *Gazette du Midi*, aussi bien que dans les autres opinions, une sympathie presque égale, et qui s'est traduite par des articles pleins d'admiration.

« Ce n'est pas sans doute ce que recherche le P. Didon, ni moi non plus, mais ce côté de la question qui constate l'unanimité n'est pas inutile. L'essentiel, — et nous l'avons, — c'est que

l'église Saint-Joseph est trop petite pour contenir l'auditoire d'élite qui s'y presse en foule, et qui, aux jours marqués pour recevoir exclusivement les hommes, ne suffit pas à leur empressement, et cela pour entendre une parole substantielle et qui conduit à la foi. — Il y a bien eu, en commençant, quelques voix discordantes qui ont manifesté quelques objections, de ce que le P. Didon ne prêchait pas comme tout le monde, mais aujourd'hui, devant le succès et le bien incontestables, elles sont rentrées dans le plus profond silence.

« Vous voyez donc, mon Révérend Père, quelle est ma conclusion. Elle ressort de mon exposé des motifs. Le terrain est préparé à Marseille ; nous sommes dans les meilleures conditions pour que le P. Didon y continue, dans les plus larges proportions, l'œuvre qu'il a commencée. Je remets, comme il est nécessaire, la décision entre vos mains.

« Veuillez agréer, mon très Révérend Père, l'hommage de mon respectueux dévouement.

« ✝ Ch.-Ph., évêque de Marseille. »

« P. S. — Je me tiens toujours à votre disposition, dans le cas de l'affirmative, pour me mettre en rapport, soit avec le P. Cormier, soit avec le P. Jandel, si vous le jugez indispensable. »

Cette seconde lettre triompha de toutes les hésitations du P. Chocarne, et il fut décidé que le P. Didon viendrait régulièrement, pendant plusieurs années, prêcher le carême à Marseille ; et, en effet, il y revint, en 1873, 1874, 1875 et 1876.

Le carême de 1872 terminé, le P. Didon ne remonta pas tout de suite à Paris. Il donna, dans le courant du mois de mai, deux discours qui produisirent un effet considérable, l'un à Saint-Joseph de Marseille, l'autre à Sainte-Marie de Toulon. Il s'agissait de hâter la libération du territoire, que quelques régiments prussiens continuaient à occuper, en attendant le paiement intégral des milliards imposés. On fit appel au patriotisme du P. Didon qui accepta de prêcher un sermon de charité, à Marseille d'abord, et à Toulon ensuite. C'est le 12 mai qu'il parla à Marseille, et il fut plus éloquent que jamais. « Regardez, disait-il, « une carte de géographie, telle que nos vain- « queurs ont pu la dessiner, depuis un an, que « verrez-vous ? Vous verrez la patrie amaigrie, « ses traits allongés, ses membres presque inca- « pables de se mouvoir ; elle n'est pas libre ! Elle « ne peut plus tenir le superbe langage qu'ins- « pire le fier sentiment de la liberté : elle en est « réduite à se taire. Et moi qui ai vu ces beaux « champs, ces vertes collines, ces rivières char- « mantes, autrefois sa frontière orientale et main- « tenant la terre de l'étranger ; quand je songe à

« l'image de mon pays, telle que je l'ai connue « dans ma jeunesse et telle qu'elle est encore « devant mes yeux ; quand je songe qu'il y a là des « ombres, des lignes tordues, des mutilations ; que « notre sol n'est plus à nous, et que là même où il « nous appartient encore, il est foulé par l'étran- « ger ; quand je songe à toutes ces choses, je pousse « vers vous, Français, mes Frères, un cri d'an- « goisse, et je vous dis de faire retentir, formi- « dable comme un rugissement, le cri de la déli- « vrance : Affranchissons le territoire! » Pendant une heure, le P. Didon tint sous le charme de sa parole, son immense auditoire. Tous les représentants du Gouvernement étaient là : le préfet, M. de Kératry, au premier rang ; et pour maintenir l'ordre, il avait fallu installer çà et là des piquets de soldats. En finissant, le P. Didon s'écria : « Moi qui vous parle, je vais avoir l'hon- « neur de vous tendre la main pour la patrie. « Donnez, non pas seulement la petite pièce du « superflu, mais la pièce d'or du sacrifice. Donnez, « non pas comme vous donneriez pour une au- « mône ou une cause ordinaire, non! alors, « l'humble offrande du pauvre suffirait ; mais il « faut ici que vous soyiez tous riches. Qu'importe « s'il ne vous reste plus rien pour le soir : Je « vous promets moi, que s'il ne reste plus rien « dans votre bourse, il y aura un immortel et « bon souvenir de plus dans votre vie. » On dit

que des bracelets, des anneaux d'or, des pendants d'oreille, des bijoux de toute sorte tombèrent dans l'aumônière du quêteur et que le produit de la quête s'éleva à soixante mille francs.

Le P. Didon eut un succès analogue à Toulon. Là aussi, les autorités civiles et militaires tinrent à honneur de venir assister à son discours. L'amiral Jaurréguiberry, un des héros de la guerre de 1870, quoique protestant, prit place au banc d'œuvre, escorté et entouré de beaucoup d'officiers de l'armée de terre et de mer. La ville entière avait essayé de pénétrer dans la basilique, et la foule regorgeait hors de l'église comme à l'intérieur. Le P. Didon chanta devant cette multitude les gloires passées de la France et les espérances de demain. A un moment donné, les applaudissements éclatèrent. Il avait prononcé ces paroles : « Dès que « les forces vives de la nation seront réunies en « un faisceau sacré, la grande heure sera venue, « et la France qui est aujourd'hui une moitié « d'elle-même, redeviendra la France telle que « nous l'avons connue, telle que nos ennemis pour- « ront la connaître demain. » Avant de quitter la chaire, il dit : « Mettez dans la main qui vous sera « tendue une lourde offrande. Je voudrais dé- « faillir sous le poids. » Le produit de la quête ne fut guère inférieur à celui de Marseille.

CHAPITRE V

APOSTOLAT A PARIS

(1872-1875)

Avent de Saint-Philippe-du-Roule sur la morale. — Carême de Marseille sur le même sujet en 1873. — Aux eaux de Pierrefonds. — Avent à la primatiale de Bordeaux. — Carême de Marseille en 1874. — Une lettre malheureuse du P. Didon à propos d'un livre sur le *Retour du Christ*. — Exil du Havre. — Avent à la primatiale de Lyon sur les fausses doctrines. — Son premier livre : *L'homme selon la Science et la Foi*. — Carême de Marseille en 1875. — Fin de l'exil du Havre et retour à Paris. — Vacances à Saint-Brieuc.

La régénération morale de la France continuait à préoccuper le P. Didon. Pour lui, le salut de notre pays dépendait, avant tout, du relèvement des mœurs publiques. Aussi, l'avent qu'il prêcha à Saint-Philippe du Roule, à la fin de 1872, comme le carême de Marseille et l'avent de la primatiale de Bordeaux, en l'année 1873, furent consacrés à des sujets moraux.

A Paris, le P. Didon signala comme causes de notre abaissement : l'absence et l'expulsion de Dieu ; la corruption de la pensée ; le manque de respect ; le manque de caractère ; la prévarication des pouvoirs publics ; et, indiquant le remède à côté du mal, il enseigna que l'espérance était un

devoir, que l'effort et la lutte morale étaient des nécessités, et que, tout en comptant sur Dieu pour nous redresser, nous devions aussi compter sur nous-mêmes. Dans une retraite qu'il prêcha aux conférences de Saint-Vincent-de-Paul de Saint-Germain-l'Auxerrois, à la même époque, c'est-à-dire pendant le mois de décembre, il engagea les hommes à qui il s'adressait, à prendre une part active dans l'œuvre de rénovation sociale. Les croyants, tels qu'il les comprenait, devaient avoir une foi militante et faire du prosélytisme. Il trouvait que, depuis un certain nombre d'années, les catholiques, eux aussi, avaient fléchi, qu'il y avait moins d'élan dans leur zèle, moins d'ardeur dans leur charité, moins d'énergie dans leur bonne volonté et que l'apostolat laïque périclitait. L'œuvre des conférences, en particulier, lui paraissait déchue de ses origines. Les premiers adeptes de cette société avaient eu l'intelligence de leur siècle; ils avaient été animés d'un esprit martial pour lutter en faveur de la grande cause chrétienne; et ils avaient manié, avec un indomptable courage, l'arme invincible de la charité. En était-il ainsi maintenant?

C'est surtout à Marseille, pendant le carême de 1873, que le P. Didon remua le problème moral. Sa première conférence sonna comme un coup de clairon et fut un *appel à la lutte.* Sa seconde conférence déroula en un tableau saisissant : *le*

Drame du mal dans la nature humaine. Puis il refit ce qu'il avait fait à Saint-Philippe-du-Roule, c'est-à-dire qu'il stigmatisa tour à tour la corruption de la pensée publique, le manque de respect, l'abaissement des caractères, l'égoïsme, le sensualisme. Puis, il montra l'impuissance des hommes à guérir le mal. Ni la science, disait-il, ni la force brutale, ni la notion philosophique du devoir et de l'honneur ne peuvent nous sauver. Et alors il exposa ce qu'il appelait le thérapeutique de Dieu, en suppliant ses auditeurs de coopérer à l'œuvre divine, en ayant et l'espoir de la guérison et la volonté de guérir.

Des témoins oculaires racontent que ces conférences eurent toujours au moins trois mille auditeurs. Du premier au dernier dimanche de carême, l'auditoire ne perdit ni en nombre, ni en enthousiasme.

Cette année-là, la santé du P. Didon fut un peu ébranlée. Il dut aller chercher du repos dans un coin perdu des côtes de Bretagne ; et ayant prêché une petite retraite à Dieppe, avant de rentrer à Paris, il fut pris d'une inflammation dans l'arrière-gorge qui lui enleva du même coup une partie de sa voix et une partie de l'ouïe. On l'envoya alors à Pierrefonds suivre un traitement. Une heure par jour, il était condamné à ouvrir la bouche, comme une carpe, d'après son expression familière, et à recevoir dans le fond de la gorge un jet de pous-

sière d'eau sulfureuse. En dehors de ce traitement asservissant, le P. Didon n'était pas trop malheureux à Pierrefonds. Il échappait aux chaleurs de Paris qui lui étaient désagréables et pernicieuses: il respirait l'air sain de la forêt de Compiègne, et il allait de temps en temps admirer le splendide château féodal restauré avec tant d'intelligence par Viollet le Duc. Il regrettait pourtant les ruines anciennes. « On ne restaure point le passé, on le « conserve en reliques pieuses. Ce qui a été vécu, « n'a pas à revivre. Dieu ne s'amuse pas à redon- « ner vie aux fossiles ; il dit à la terre : Que la terre « produise du nouveau. Le passé n'est qu'une « poussière sur laquelle tressaillent et palpitent « un instant une race et un peuple, qui demain se- « ront cendres à leur tour[1]. »

Le P. Didon quitta Pierrefonds vers la fin de septembre, ou le commencement d'octobre. A peine rentré à Paris, et à peine remis des fatigues qui l'avaient secoué, on lui annonça qu'il prêchait l'avent à Bordeaux. Il dut rapidement faire ses malles et fuir Paris. Ce cher Paris lui devenait odieux pour le moment à cause des intrigues politiques qui s'y nouaient et qui n'aboutissaient à rien de bon. Le P. Didon résolut de prêcher à Bordeaux sur *l'Irréligion*, une des plaies les plus dangereuses et les plus irrémédiables de notre

1. Extrait d'une lettre à Mme Roger des Genettes.

siècle et de notre pays. Il redonna les discours qu'il avait donnés à l'église Saint-Joseph de Marseille dans le carême de 1872. Les progrès de l'irréligion parmi les hommes l'épouvantaient, et il était convaincu qu'on ne pouvait arriver à rien, si l'on ne parvenait pas à conjurer ce fléau. Quels furent les résultats positifs de cette prédication de Bordeaux? Il eut beaucoup d'auditeurs, mais il ne réussit pas à les ébranler sérieusement. Est-ce parce que la station de l'avent était trop courte? Est-ce parce que les préoccupations politiques étaient alors trop grandes? Ces deux raisons contribuèrent sans doute à ne lui donner qu'une demi-victoire.

Tout de suite après son premier discours, il écrivait à un jeune homme : — « J'ai prêché samedi « devant un auditoire immense. Je suis resté un « peu enveloppé dans ma froideur : c'est le ca- « ractère de tous mes débuts. Pourtant je pense « que l'amorce prendra. J'ai fait appel aux « hommes, en traitant de l'état présent de la lutte « religieuse et du rôle qu'avaient à y jouer tous « ceux qui veulent sauver leur patrie et leur « foi. Je devine que ce ne sera pas commode de « faire mon trou ici et de réunir les hommes. « L'avent est court et les préoccupations poli- « tiques sont grandes. »... Vers le milieu de l'Avent, il écrivait au même jeune homme. « Je frappe ici « un bon coup d'épée dans l'eau. C'est-à-dire que

« je parle un peu pour *des prunes*. Rien ne vibre. « C'est glacé, et ce monde qui est autour de ma « chaire, me rend caillou, me pétrifie. » Enfin, le jour même de Noël, il écrivait : « Je viens de prê- « cher à *une foule*. L'auditoire était immense. « Dieu m'inspirait. Si j'étais ici deux mois et un « carême, Bordeaux se remuerait et se réveillerait. « Mais l'heure est à la somnolence. Nous sommes « entre deux tempêtes, sous un nuage sombre, en- « dormant et plein de foudre[1]. » — Il rentra à Paris mécontent, ennuyé, inquiet, comme nous le révèlent ces mots adressés à sa mère adoptive, à la date du 9 janvier 1894. « Je serai à Paris dans une « huitaine de jours et vous aurez une de mes pre- « mières visites. Il me tarde de causer longue- « ment avec vous de ce pauvre grand pays que la « division, la réaction et la violence tuent, et de cette « église, dont la puissante vie doctrinale et con- « quérante semble frappée de paralysie. J'ai la « conscience profondément émue des périls qui « nous pressent, et je ne me dissimule rien des « plaies qui nous rongent. Malgré tout, j'espère.. « je dirais presque, malgré moi, si Dieu ne « m'avait donné une nature qui ne se résoudra « jamais ni à capituler ni à désespérer. Je pourrai « être vaincu, mais on me trouvera les armes à « la main; je pourrai être pris mais on ne pren-

1. Lettres du 3 novembre, 16 et 25 décembre 1873.

« dra pas mon drapeau; je pourrai être frappé, « mais en pleine poitrine[1]. »

Le carême de Marseille consola le P. Didon des froideurs bordelaises. Il rencontra à Saint-Joseph le même auditoire innombrable, sympathique et vibrant jusqu'à l'enthousiasme. L'action qu'il exerçait à Marseille était profonde; il pénétrait jusqu'aux âmes; et il put se vanter, cette année-là, d'avoir clôturé sa station quadragésimale par une communion générale de 1.600 hommes, de 1.600 mâles, pour employer son expression. Aussi, en rentrant à Paris, au lieu d'être ennuyé et inquiet, il était plein d'espoir et d'ardeur. Sur quel sujet avait-il appelé l'attention de ces auditeurs, en ce dernier carême? Il avait étudié le problème anthropologique : l'homme, sa nature, ses origines, sa destinée. Il résolut de réunir ces conférences en un volume, et il les publia l'année suivante. Nous en reparlerons plus loin.

Durant l'été de cette année 1874, le P. Didon commit une imprudence et une maladresse qui lui valurent de gros ennuis. Quelqu'un vint lui présenter le manuscrit d'un ouvrage intitulé : le *Retour du Christ*, et lui en donna une lecture rapide. Le P. Didon fut frappé par l'idée religieuse qui avait inspiré ce travail sans prêter une suffisante attention à certaines pages dont l'interpré-

1. Lettre à Mme Roger des Genettes. — Bordeaux, 9 janvier 1874.

tation pouvait être dangereuse ; et non seulement il approuva de vive voix ce livre d'une orthodoxie douteuse, mais encore il écrivit une lettre où cet ouvrage était loué plus qu'il ne méritait : « Le « manuscrit de la dame inconnue que vous m'avez « soumis a vivement frappé mon attention. En « dépit de tout ce qu'il peut contenir d'hétérodoxe « et que le Pharisien pourrait vertement relever, « je ne saurais louer assez le vigoureux esprit de « foi qui l'a inspiré, qui éclate à travers toutes « les pages et qui semble un souffle nouveau, en « cette terre et en ce siècle usés. Je crois que de « telles pages sont en pleine opportunité, et qu'un « tel livre, — car ce livre est un cri de la con- « science, — portera coup, non seulement en France, « mais en Europe. Faites tout pour que ce cri « s'étende loin. »

Cette lettre n'était pas destinée à la publicité ; mais la femme, auteur du volume, trop heureuse d'avoir l'approbation et la recommandation du jeune dominicain, ne se fit pas scrupule de faire imprimer cette lettre et de l'insérer dans son livre, à côté d'une lettre-préface d'Alexandre Dumas : lettre-préface qui était chargée d'hérésies. Le journal *l'Univers* se scandalisa de la chose et réclama des explications. Le cardinal Guibert, archevêque de Paris, mis au courant de ce fait, écrivit au supérieur du P. Didon, le R. P. Chocarne, pour se plaindre et demander, lui aussi, une lettre expli-

cative. Le P. Didon fut obligé de rédiger une formule de rétractation. Voici en quels termes il la rédigea :

« Je déclare, en premier lieu, que je ne suis pour « rien dans la publicité regrettable donnée à une « appréciation tout intime.

« Je déclare, en second lieu, que je ne suis pour « rien dans le voisinage non moins regrettable « de ma note avec la lettre d'Alexandre Dumas.

« Je reconnais, en troisième lieu, que la *lecture* « *rapide*, qui m'a été faite par *un tiers*, du manus- « crit intitulé : le *Retour du Christ*, ne m'a point « permis d'apprécier la portée de certains pas- « sages et de me rendre un compte exact du carac- « tère de l'œuvre. A la suite de cette lecture, et « sur la prière qui m'en fut adressée, j'ai donné, « au courant de la plume, une impression pre- « mière, nullement destinée à la publicité.

« En dernier lieu, sans rechercher quel serait « en cette circonstance mon droit de poursuite « contre l'acte dont j'ai été victime, je déclare, « après nouvel examen, que, vu l'interprétation « qui pourrait être faite de plusieurs passages, « mes réserves étaient insuffisantes, mes éloges « inopportuns et qu'un blâme est nécessaire. »

3 juillet 1874.

Le cardinal Guibert, satisfait par ces explications, les envoya lui-même au journal *l'Univers*, et invita le P. Didon à venir le voir. L'entrevue fut

courtoise, et tout fut fini du côté de l'archevêché. Il n'en fut pas de même du côté du P. Chocarne. Celui-ci crut qu'il serait bon, après ce qui venait de se passer, d'éloigner le P. Didon de Paris, pendant quelques années. Il l'autorisa d'abord à aller passer trois ou quatre semaines à Pierrefonds, comme l'année précédente. Le P. Didon s'y rendit à la fin de juillet; et, pendant qu'il savourait les douceurs de cette villégiature, une lettre peu agréable, vint lui proposer de se retirer à Flavigny, pour deux ou trois ans, comme professeur de théologie. — Cette même lettre lui laissait entendre, en guise de consolation, que les conférences de Marseille, ne seraient pas interrompues, et que chaque année, pendant le carême, le professeur de théologie redeviendrait le prédicateur de Saint-Joseph, à Marseille Cette offre ne séduisit pas le P. Didon et il la déclina. Il rentra dans son couvent vers le milieu du mois d'août. Mais il ne tarda pas à recevoir une autre lettre du P. Chocarne qui lui enjoignait de partir pour le couvent du Havre, où il était assigné. C'était un coup de foudre, auquel le P. Didon ne s'attendait pas. Il écrivit au P. Chocarne une lettre pressante, espérant que le P. Chocarne reviendrait sur sa détermination. Il n'en fut rien. Les réclamations du P. Didon furent mal interprétées. L'assignation au Havre fut maintenue et le P. Didon partit en soldat obéissant, le 29 août.

Arrivé à son couvent d'exil, le P. Didon écrivit une longue lettre de dix pages à son Provincial. Par cette lettre, très respectueuse d'ailleurs, il faisait remarquer au P. Chocarne que, dans les circonstances très ennuyeuses où la perfidie et l'étourderie de certains hommes en même temps que son peu de défiance l'avaient engagé, son changement d'assignation avait l'air d'un châtiment venant aggraver une situation déjà difficile, il faisait aussi remarquer que cet éloignement de Paris l'entravait dans des études scientifiques qu'il voulait mener à bonne fin. Il finissait en se soumettant sans réserve à ce qu'on demandait de lui, se recommandant à cette Providence qui du moins n'abandonne jamais personne. La résignation et la paix revinrent peu à peu, mais cet exil du Havre fut un avant-goût de l'exil de Corbara.

D'ailleurs, il avait de quoi se distraire. Il passait plusieurs heures de ses journées au travail de correction des conférences qu'il voulait faire imprimer; et en même temps il préparait les conférences qu'il allait prêcher à la primatiale de Lyon, au mois de novembre. Ces conférences lyonnaises eurent pour sujet : *Les fausses doctrines; Règne actuel des fausses doctrines; Conséquences des fausses doctrines; Remèdes contre les fausses doctrines.* Dès le second dimanche, le public lyonnais, malgré sa réputation de froideur, fut

gagné, et l'on songea à faire une enceinte réservée pour les hommes. Le discours sur le *Règne actuel des fausses doctrines*, donné le 29 décembre fut particulièrement remarqué. Le P. Didon écrivait à un ami : « Je ne puis mieux vous donner une idée de mon succès qu'en vous disant : les chanoines eux-mêmes sont émerveillés. »

Ce rapide passage du P. Didon à Lyon fut, somme toute, une campagne heureuse. Il pouvait écrire au lendemain de son dernier discours : « Tout est fini. La dernière bataille a été livrée « hier. Le coup de canon de la fin a été le plus « solennel et j'ai fait une trouée ici... On me « redemande pour des avents, pour des carêmes. « On verra. Je pars demain, heureux d'avoir dit « quelques vérités importantes; et je quitte ce « champ de combat avec un sentiment mélangé « de tristesse et de fierté [1]. »

Le P. Didon avait hâte d'arriver à Paris, de s'y arrêter quelques jours, et de régler définitivement, avant de rentrer au Havre, tout ce qui concernait l'impression de son premier volume. Quel éditeur aurait-il? Quel titre donnerait-il définitivement à son livre? A quand l'apparition du volume? Tous ces détails l'intéressaient et le préoccupaient. — Il s'adressa d'abord à l'éditeur Plon. Plon examina le manuscrit et le refusa. Le

1. Lettre à un ami, janvier 1875.

P. Didon se tourna alors vers la librairie académique Didier ; — Didier lut le manuscrit et l'accepta. On délibéra un instant sur le titre à donner au livre et on s'arrêta à celui-ci : *L'homme selon la science et la foi*. Le volume devait contenir six conférences : 1° *La vraie définition de l'homme ;* 2° *L'origine divine de l'homme ;* 3° *Incompétence de la science et insuffisance de la philosophie devant le problème de la destinée ;* 4° *La solution catholique du problème de la destinée ;* 5° *L'homme déchu ;* 6° *L'homme régénéré*. Le P. Didon ajouta à ces conférences une introduction et une conclusion.

Dans l'introduction, le P. Didon indiquait l'esprit et la méthode qui devaient le diriger. C'était naturellement, un esprit nouveau et une méthode nouvelle. Il prenait place entre les faux conservateurs de diverses espèces qui s'enlisent et s'immobilisent dans une tradition qu'ils ne savent ni comprendre ni conserver, et les radicaux destructeurs, blasphémateurs du passé, amoureux fous de l'avenir, qui sont impuissants à produire, quoi que ce soit, parce que trop de vertus leur manquent. Il affirmait que le catholicisme seul pouvait nous sauver, parce que, seul, il a des principes solides pour servir de base au progrès ; et parce que seul il a assez de souplesse pour se plier aux exigences des temps présents. — A ceux qui lui objectaient que le catholicisme représente la réaction à ou-

trance, une religion de formule et de sentiment, l'immobilité et la borne dogmatiques, il répondait : Pas du tout ; le dogme catholique appelle la vérité scientifique, au lieu de se défier d'elle et de la proscrire. Il l'appelle pour la compléter, la ramener à l'unité et la transfigurer en l'associant à ses enseignements divins. La théologie est la vaste synthèse de la science divine et de toutes les sciences humaines. — Le culte catholique, alors même qu'un sentiment sans mission et souvent sans règle, le surcharge, n'en est pas moins efficace pour cela, et il est facile de reconnaître sous des ornements parfois trop multipliés le marbre pur et les lignes harmonieuses d'un bel édifice. Enfin le catholicisme n'est pas du tout l'allié des despotismes et des tyrannies ; il n'est pas du tout l'ennemi des libertés et des améliorations sociales qu'on nous promet, car l'Évangile, bien avant et mieux que 89, a été la grande Charte de nos droits, en même temps que le code immortel de nos devoirs. Voilà pour l'esprit. Maintenant quelle était la méthode préconisée par le P. Didon?

La méthode nouvelle consistait à se servir, pour défendre la foi, des armes forgées par les modernes. Les découvertes scientifiques, les recherches politiques et sociales ont mis en lumière des faits nouveaux, des lois nouvelles, des forces inconnues ; pourquoi le croyant ne se servirait-il

pas de ces nouveautés pour mieux interpréter les vérités de la foi ? La vérité catholique paraît vieillie. L'est-elle en réalité ? Non. Elle paraît vieillie, parce qu'elle porte de vieux vêtements. Habillez-la à la moderne; faites luire sur elle le rayon tout neuf de la science; mettez-la en contact avec la conscience et la grande vie sociale dont elle possède les lois souveraines ; et elle vous apparaîtra brillante de jeunesse. Ce que vous croyiez un cadavre deviendra une beauté, capable de provoquer des enthousiasmes et d'allumer des passions.

Ces préliminaires posés, le P. Didon entame son sujet. La première question qu'il se pose est celle-ci : Quelle est la vraie nature de l'homme? Pour résoudre ce problème, il examine l'un après l'autre tous les phénomènes dont l'être humain est le siège, en commençant par les phénomènes physico-chimiques et en terminant par le phénomène de la pensée. Cela fait, il repousse la solution matérialiste qui ne voit dans l'homme qu'un pur animal, parce que la solution matérialiste méconnaît et n'explique point les actes sublimes par lesquels nous dépassons la matière et nous touchons à Dieu. Il repousse également la solution platonicienne ou cartésienne, parce que le spiritualisme outré de cette solution rompt l'unité de l'être humain ; et il adopte la doctrine thomiste ou catholique, proclamant que l'homme est

un être essentiellement composé de corps et d'âme, portant l'image et la ressemblance de l'infini.

La seconde conférence recherche l'origine de l'homme. D'où vient l'homme? Certains disent qu'il vient de la matière et de la matière seule. Est-ce possible? Il est difficile de prouver que les forces physiques et chimiques sont essentielles à la matière, comment dès lors prouver que les forces vitales lui sont essentielles? On a recours à la génération spontanée. — Mais la science a prouvé que la génération spontanée était une duperie. On a recours aussi à l'évolutionnisme. Mais la science constate à peine la transformation de certaines espèces voisines l'une de l'autre. Affirmer davantage c'est se jeter dans des hypothèses gratuites et sans fondement. — De plus le transformisme qui se concilie avec la loi du progrès ne se concilie pas avec le phénomène de décadence qui se retrouve partout. Dire que l'homme vient de Dieu qui a formé son corps de la matière et son âme par un acte créateur, est autrement raisonnable que de supposer une matière, s'organisant et se développant elle-même.

Dans la troisième conférence, le P. Didon se demande quelle est la destinée de l'homme. Où allons-nous? Trois puissances peuvent nous répondre : la science expérimentale, la philosophie

rationnelle, la révélation. La science expérimentale est incompétente, puisqu'elle ne peut pas atteindre ce qui sort du domaine de l'expérience et que la destinée ou la cause finale d'un être échappe à ses méthodes et à ses moyens d'investigation. La philosophie rationnelle est impuissante. La preuve c'est que les diverses écoles, panthéiste, matérialiste, sceptique se contredisent et nous désespèrent. De plus, l'école spiritualiste, qui étale et développe si bien les preuves de l'immortalité de l'âme, ne peut pas nous donner la solution complète du problème. Elle démontre l'existence d'une autre vie, sans pouvoir nous raconter la nature de cette autre vie.

La quatrième conférence expose la solution catholique du problème de la destinée. Nous allons à Dieu, dit l'Évangile, et la raison justifie cette assertion, car par toutes nos facultés et par tous nos instincts, nous tendons vers l'Infini. Notre instinct de vivre, notre besoin de savoir, notre besoin d'aimer sont sans bornes. Par l'imagination, par la sensibilité, par l'activité, nous sommes insatiables. Dieu est un besoin pour nous. On objecte que l'homme est trop petit et que Dieu est trop grand, pour qu'ils se rencontrent jamais. Le christianisme répond : Dieu y pourvoira : Il exaltera nos facultés; il déifiera notre âme, il spiritualisera notre corps, et ainsi nous deviendrons capables de le connaître, comme

il se connaît, et de l'aimer, comme il s'aime.

La cinquième conférence nous met en présence de l'homme déchu. Le mal est-il dans l'homme? Et s'il y est, comment expliquer sa présence? Le panthéisme et le matérialisme vont jusqu'à nier la réalité du mal ; mais leur négation est absurde. Le bon sens de l'humanité les condamne. La philosophie rationaliste a reconnu le mal, sans en deviner toute la gravité. Seule, la doctrine chrétienne en a mesuré toute l'étendue et sondé toute la profondeur, en nous indiquant le sujet vrai et l'essence de notre corruption. — Le sujet vrai du mal est la nature humaine, et non pas seulement les individus humains. L'essence de notre corruption est dans l'aversion qui nous détourne du créateur et dans le mouvement qui nous porte vers les créatures. Mais qui donc a pu vicier ainsi la nature humaine tout entière, sinon celui qui en a été le premier représentant?

La sixième et dernière conférence a pour sujet : l'homme régénéré. L'homme est impuissant contre le mal, tant qu'il n'a pas reçu le secours de Dieu ; l'homme aidé par le Dieu Rédempteur, peut vaincre sa corruption originelle. La force prépondérante de l'égoïsme éclate dans toute l'histoire des peuples anciens. L'humanité déchue a été avec le paganisme un monstre de sensualité et d'oppression. Mais il y a un peuple régénéré. Remarquez que la portion de l'humanité qui

accepte la doctrine du Christ, proclame le sacrifice au lieu de l'égoïsme, comme principe de toute vie; la charité au lieu de l'injustice, comme loi de toute relation; l'austérité au lieu du plaisir, comme le signe et la source de toute énergie. Remarquez de plus qu'en dépit de toutes nos faiblesses, une élite valeureuse et sainte, a mis en pratique les préceptes de l'Évangile et a donné au monde le grand spectacle de toutes les vertus individuelles et sociales. Et cette élite se réclame de Jésus-Christ.

Le P. Didon concluait : « Nous tenons en main « les éléments principaux qui expliquent la na- « ture de l'homme et les faits premiers auxquels « se ramène toute l'anthropologie. Si vous me « demandez ce qu'est l'homme, je vous répondrai : « il est l'univers en raccourci. Si vous me de- « mandez d'où il vient, je vous répondrai : de « l'infini et de la terre. Si vous me demandez où « il va, je vous répondrai : il est en marche vers « le ciel et vers Dieu. Si vous me demandez enfin « son histoire, je vous répondrai : elle est un « drame en deux actes : le premier est la chute « et le second la rédemption. »

Ce premier livre du P. Didon fut bien accueilli par le public. On remarqua la profondeur et l'ordonnance des idées, l'accent extraordinaire de conviction, la puissance d'entraînement, le style plein et ferme, large et contenu, toujours substan-

tiel, quoique parfois lourd et heurté. Alexandre Dumas, qui lut ces premières pages, disait : « Je « vais commencer la quatrième conférence. Jus- « qu'à présent, c'est irréfutable, et il n'y a pas « un être pensant qui ne pense ainsi. La forme « est claire, loyale, simple, élevée : le souffle « chrétien y passe librement et largement par les « portes et les fenêtres ouvertes sur tous les « horizons. » Un tel début était plein de promesses.

Quelque temps après la publication de ce volume, le P. Didon partit du Havre pour Marseille. Son auditoire de Saint-Joseph, toujours nombreux et toujours sympathique l'attendait impatiemment. Ce carême de 1875 était l'avant-dernier carême prêché par le P. Didon à Saint-Joseph de Marseille et il ne fut pas l'un des moins importants par le sujet traité et les résultats obtenus. Le prédicateur passa en revue les divers systèmes philosophiques qui ont été et qui sont encore en honneur parmi les contemporains : *le Positivisme; le Matérialisme; le Panthéisme; le Scepticisme.* Il sut mettre beaucoup d'éloquence dans des sujets très élevés et passablement arides. Ces mêmes conférences devaient être redonnées, deux ans après, à la chapelle de notre couvent de la rue du faubourg Saint-Honoré, et réunies en un volume, en 1878. Nous en reparlerons plus tard.

Ayant achevé sa station quadragésimale, le

P. Didon revint au Havre. Il s'était engagé à prêcher quelques-unes de ses belles conférences de Marseille, les dimanches du mois de mai, à l'église Notre-Dame. Il ne put pas tenir sa promesse. Sa santé ne s'accommodait pas du climat Havrais ; l'état de sa gorge laissait toujours un peu à désirer. Aussi il fut très heureux, quand, dès la seconde semaine du mois de mai, il reçut la lettre suivante :

Paris, 8 mai 1875.

« MON BIEN CHER PÈRE,

« La mer vous repousse... Ingrate ! Tant pis pour elle ! Elle n'aura pas vos os. — Revenez-nous. Si vous saviez comme après avoir froissé en croyant faire son devoir, on est heureux d'avoir la main forcée par la Providence, et de sentir le cœur et la conscience qui s'embrassent. Revenez-nous dans ce nid de Saint-Honoré, où il y a plus d'air et de verdure, et un cœur qui vous est bien affectionné, et qui se réjouit bien de vous revoir et de vivre près de vous. — Le 12, il y aura une cellule libre et des cœurs amis pour vous recevoir.

« A bientôt et tout vôtre,

« Fr. R. CHOCARNE,
« des Frères Prêcheurs. »

Le P. Didon répondit aussitôt à cette lettre.

« Mon Très Révérend et bien cher Père,

« Je ne regrette point que la mer ait été pour moi si inhospitalière, puisque, repoussé par elle, je suis noblement recueilli par vous. Entre âmes sincères et qui veulent le bien avec désintéressement, les malentendus ne peuvent avoir qu'une heure. Ce sont de mauvais nuages. La Providence ne tarde pas à les dissiper. J'ai voué sans retour ma vie et mes forces à la défense et au progrès de la vérité religieuse. L'œuvre est pleine de difficultés et de périls. J'ai toujours compté sur votre sympathie et votre influence pour me soutenir et m'encourager. Vous me permettrez bien d'y compter encore. — Je n'ai pu qu'être vivement touché, mon Père, des sentiments affectueux dont votre lettre est pleine, et en m'appelant près de vous, vous m'en donnez un témoignage éclatant. Veuillez croire toujours à mon affection, à mon dévouement et à ma reconnaissance.

« Fr. H.-M. Didon. »

« P.-S. — Je ne quitterai le Havre que vendredi ou samedi, car, si l'air marin m'est inhospitalier, j'ai rencontré parmi les Pères une sympathie et une cordialité telles que je m'en sépare avec regret. »

Le P. Didon fut très heureux de rentrer à Paris Il était réconcilié avec le P. Chocarne, et il comp-

tait bien faire disparaître en peu de temps les derniers vestiges de leurs malentendus. Il allait pouvoir reprendre ses études scientifiques, forcément interrompues par un exil de quelques mois; et puis, il aurait de nouveau le plaisir de vivre en plein champ de bataille ; car c'est à Paris, somme toute, que les conflits entre la religion et la politique, entre la science et la foi, entre le philosophisme et la révélation s'affirment avec le plus d'ardeur et le plus de bruit ; et le P. Didon aimait mieux se trouver là où pleuvent les balles et la mitraille qu'aux lointaines extrémités où l'on court moins de péril en récoltant moins de gloire. La grande chaleur de la fournaise où s'élaborent le bien et le mal ne lui déplaisait pas. Il reprit bientôt ses habitudes de travail, et Paris lui redonna cette ardeur batailleuse qui lui seyait si bien et dont les villes de province sont trop avares.

Vers la mi-juillet, il eut la permission d'aller prendre un mois de repos à Saint-Brieuc, à l'école Saint-Charles, dont les Pères du Tiers-Ordre enseignant avaient la direction. Il n'avait point l'intention d'habiter la ville, mais les bords de la mer. On loua à une heure de distance de Saint-Brieuc une maisonnette, située sur la plage, dans le hameau de la Villa Godu. C'est là que le P. Didon se réfugia, en compagnie d'un autre Père, qui, pour la circonstance, devait remplir les fonctions de cuisinier. Comme bien on le pense, le confor-

table faisait un peu défaut dans cette habitation de la villa Godu. Le lit n'était pas trop moelleux; la cuisine laissait à désirer : tellement à désirer que le P. Didon avait dû se réserver la confection du café. Le cuisinier improvisé donnait beaucoup trop de clarté à cette boisson préférée du P. Didon. De temps en temps, d'autres Pères de Saint-Brieuc et même des Pères de Paris venaient demander l'hospitalité aux amphytrions de la villa Godu. On ne refusait pas de partager avec eux l'étroitesse du logement et la maigreur des dîners. Le règlement de vie était assez simple. Toute la matinée, le P. Didon l'employait au travail, et l'après-midi, on se promenait. Quand la marée était basse, on longeait la plage, en regardant la mer reculer et calmer peu à peu le tumulte de ses flots. Quand la mer montait, on allait par-dessus les dunes et les falaises, en suivant les sentiers des douaniers et en respirant l'odeur des bruyères, jusqu'à ce que la fatigue conseillât de s'asseoir. Alors du haut d'un promontoire, on contemplait le grand spectacle de l'ondoyante immensité et l'on écoutait la grande musique des flots.

Cette année-là, en 1875, le P. Didon termina ses vacances vers le 16 du mois d'août et revint à Paris vers le 20. Il ne se trouva pas à son aise, en rentrant dans sa cellule. Couvait-il une maladie? S'était-il surmené en composant hâtivement un travail sur *les Universités catholiques* qu'il allait

publier? Peut-être. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il fut obligé de se mettre au lit et de se condamner à un repos absolu dans les premiers jours de septembre. Le mal ne s'aggrava point et les médecins prétendirent qu'il avait échappé à une maladie sérieuse. — Les forces ne tardèrent pas à revenir. Il ressentit même un renouveau de vie et de jeunesse dont il était étonné. — Ce retour de vigueur n'était pas inutile : il devait prêcher l'avent à Saint-Thomas d'Aquin et monter en chaire, le premier dimanche d'octobre.

CHAPITRE VI

APOSTOLAT A PARIS

(1875-1877)

(*Suite*)

Avent de 1875 à Saint-Thomas-d'Aquin. — Le livre sur : *l'Enseignement supérieur et les Universités catholiques.* — Le discours sur *l'Apôtre*, à la Madeleine. — Le dernier carême de Marseille sur *le Fait de la Révélation.* — Voyage à la Sainte-Baume. — Voyage au Touvet. — Avent à Notre-Dame de Lorette en 1876. — Le carême de Saint-Roch, en 1877, sur *la Question morale.* — Le P. Didon est nommé prieur du couvent de la rue Jean-de-Beauvais. — Chapitre de Flavigny. — Saint-Brieuc et la villa Godu. — Le discours d'inauguration de la chapelle du faubourg Saint-Honoré. — Avent de Saint-Philippe-du-Roule, encore sur *la Question morale.*

La foi, tel fut le sujet que le P. Didon traita, pendant l'avent de 1875, à l'église Saint-Thomas-d'Aquin. *Comment on perd la foi de nos jours ; Comment la science et la raison sont en antagonisme avec la foi ; De la nécessité de la foi pour un peuple :* voilà les graves problèmes qu'il étudia. Il constata d'abord un phénomène singulier, dont la France nous donne le spectacle. Ce phénomène, c'est celui-ci. Dans notre pays de France, nous naissons chrétiens, nous mourons chrétiens, mais entre le berceau et la tombe, — les passions parlent en maîtresses, le scepticisme envahit notre esprit,

la vie matérielle, avec son tourbillon d'affaires absorbe notre temps, — et nous ne vivons pas en chrétiens. La foi n'est plus qu'aux deux extrémités de notre vie : le berceau lui appartient, la tombe lui appartient aussi, et c'est tout.

Quelle est la raison de ce phénomène ? Il y a deux causes principales de cette absence de vie religieuse : les préjugés, les passions. Il y a aujourd'hui des préjugés qui amoindrissent la foi, des préjugés qui la défigurent, des préjugés qui la rendent repoussante. Quant aux passions ! Évidemment elles existaient autrefois, mais elles étaient moins dangereuses. Aujourd'hui elles rencontrent en nous-mêmes des organisations plus fragiles, dans la société des satisfactions plus faciles, et dans le monde extérieur des excitants plus nombreux. Aussi elles sont plus nuisibles et plus destructives. — Y a-t-il antagonisme réel entre la raison et la foi ? Non, car la foi, au lieu de contrarier la raison, lui est utile, au lieu de l'amoindrir, elle l'élargit, au lieu de l'humilier elle l'exalte. — Y a-t-il antagonisme entre la science expérimentale et la foi ? — Non, car l'une a pour objet le visible, et l'autre l'invisible ; l'une s'appuie sur l'expérience sensible, l'autre sur le témoignage divin. Ce sont deux lumières d'un éclat différent entre lesquelles l'harmonie est naturelle et nécessaire ; et le monde matériel qui est le domaine de la première n'est que l'image et le symbole du

monde immatériel qui est le domaine de la seconde. Il faut donc revenir à la foi. L'incroyance et l'impiété ont des effets désastreux. L'irréligion met aux prises et divise irrémédiablement les membres du corps social, et quand elle les a divisés, elle ne tarde pas à les dissoudre dans la corruption.

Tel fut l'enseignement du P. Didon à Saint-Thomas-d'Aquin. Dans une de ses lettres, il se vante d'avoir frappé un grand coup pendant cet avent, et d'être entré de plain-pied, dans la forteresse ennemie dès le premier discours.

Pendant qu'il donnait ces conférences au faubourg Saint-Germain, le P. Didon, travailleur infatigable, fit paraître un nouveau volume, avec ce titre : *l'Enseignement supérieur et les Universités catholiques*. Le livre était plein d'actualité. La question de l'enseignement supérieur émouvait alors l'opinion publique. Le parlement s'en occupait et tous les esprits sérieux s'inquiétaient de la solution qui serait donnée au problème. Les catholiques étaient particulièrement intéressés dans le débat, et le P. Didon qui avait la double ambition de vouloir ramener la France à la religion, et de vouloir mettre la religion à la tête du mouvement civilisateur ; le P. Didon qui rêvait d'un catholicisme, escorté et servi par les philosophes, les savants, les lettrés, les artistes, crut que son rêve allait se réaliser, et il traça un magnifique tableau de ce que pouvaient et de ce que devaient

être les Universités catholiques, comptant sur elles pour relever le crédit et l'influence de l'Église.

La situation intellectuelle de la France lui paraissait pitoyable. Il voyait trois doctrines principales se disputer l'empire des esprits : la science positive, la philosophie rationaliste et le christianisme. Des savants étaient en révolte contre ce qu'ils appelaient la métaphysique ; des philosophes étaient en défiance et en hostilité contre la foi ; des croyants maladroits et aveugles dédaignaient la science, insultaient la philosophie ou l'absorbaient dans le dogme; et cet antagonisme, cette lutte de doctrines constituaient une véritable anarchie intellectuelle. — La cause principale de cet émiettement des esprits et de ce choc des doctrines était, pour le P. Didon, dans l'Université, accapareuse de l'instruction supérieure et par conséquent directrice responsable du mouvement intellectuel. Qu'avait fait l'Université depuis soixante-dix ans? Elle avait supprimé la religion des programmes de l'enseignement supérieur ; elle avait enseigné une philosophie spiritualiste pleine de lacunes, qu'elle n'avait su défendre ni contre le scepticisme et le panthéisme, ni contre les envahissements et les usurpations des sciences de l'ordre inférieur ; elle était restée maîtresse jalouse de tous les programmes d'étude ; et par conséquent les mauvais résultats obtenus devaient lui être imputés.

Quel remède apporter à ces maux? Le P. Didon

vit le remède dans l'organisation d'un enseignement supérieur catholique. Cet enseignement n'a pas existé jusqu'à présent, disait-il. Des causes multiples ont empêché ou entravé le développement doctrinal du catholicisme en France ; il est urgent de pourvoir à cette grave lacune. Seule, la synthèse doctrinale catholique sera complète et universelle; seule, la synthèse doctrinale catholique sera solide et à l'abri des tempêtes. — On lui oppose la synthèse scientifique et la synthèse philosophique, mais ni l'une ni l'autre ne l'égalent. La synthèse scientifique est une synthèse mutilée. N'admettant d'autre méthode que l'observation et l'expérience, n'ayant d'autre levier que le calcul, d'autre objet que la nature matérielle, elle perd de vue le monde intime, réservé à la conscience et le monde divin de la foi. La synthèse philosophique est encore plus exclusive et plus étroite. C'est l'âme se regardant elle-même avec obstination, laissant en dehors d'elle et dans un isolement auquel elle ne peut remédier soit les sciences exactes et positives, soit la pensée et la doctrine religieuse de l'humanité.

S'il faut renoncer à trouver une synthèse doctrinale dans l'école rationaliste ou dans l'école scientifique, il n'en est pas de même dans la vraie tradition catholique. La vraie tradition catholique est universelle, comme son nom l'indique. La théologie est la science synthétique par excellence. Il

n'en est pas qui prenne les choses à un point de vue plus élevé, qui leur fixe une loi plus haute, un principe plus sublime et une fin plus parfaite. Rien n'échappe à la magnifique envergure de son horizon : ni les sciences de l'ordre divin, puisqu'elle est la science même de Dieu ; ni les sciences de l'ordre humain, la philosophie par conséquent, puisqu'elle les fait servir à l'explication rationnelle des mystères de Dieu ; ni enfin les sciences de la nature, puisqu'elle voit dans toute la création visible le reflet des *invisibles de Dieu*. Quelle est la pensée humaine, je le demande, quelle est la doctrine qui ne soit contenue ou dans l'ordre scientifique, ou dans l'ordre humain, ou dans l'ordre divin ? La théologie est donc la synthèse absolue : elle contient toutes les autres et ne saurait être contenue par elles.

C'est sur ces vastes bases et avec ce magnifique programme que le P. Didon voulait voir se fonder une ou plusieurs Universités catholiques, et il exprimait à grands traits la tâche doctrinale de ces futures Universités. Il provoquait la théologie à sortir de sa routine, à se renouveler, au lieu de rester toujours aux prises avec les mêmes textes et les mêmes interprétations, sans qu'aucun élément nouveau ne vînt rajeunir les antiques formules... Il désirait voir renaître un nouveau Thomas d'Aquin refaisant une nouvelle *Somme :* œuvre qui serait la synthèse actuelle de tout le

savoir humain. Assurément, disait-il, la thèse générale de l'harmonie entre le monde divin de la foi, le monde humain de la philosophie et le monde matériel de la nature est vite établie. Mais ce n'est point là ce que nous demandons. Il nous faut, un rapprochement point par point, détail par détail, de ces trois mondes. Une telle œuvre ainsi comprise réclamera tout un siècle, des milliers d'ouvriers et plusieurs générations. En effet, pour harmoniser les trois sphères de connaissances, dans lesquelles se concentre tout l'ensemble du savoir humain, il est nécessaire de les bien connaître. Où sont donc, je le demande, les savants qui se sont consacrés à l'étude des sciences philosophiques et théologiques? Où sont les philosophes qui ont appliqué leur esprit aux sciences divines et à celles de la nature? Où sont enfin les théologiens, qui comprenant le grand sens de la théologie, ne sont restés étrangers à aucune des sciences humaines et matérielles et les ont toutes connues du moins dans leur généralité? De tels hommes sont-ils nombreux en France, en Europe?

... On le voit. La grande œuvre de la synthèse de tout le savoir humain est à réédifier ; et il appartient aux Universités catholiques d'en proclamer l'urgence et d'en poursuivre, sans plus tarder, la difficile exécution. L'œuvre ne s'accomplira pas ou elle ne s'accomplira que par les nouvelles Universités...

Ces idées du P. Didon ne manquaient ni d'originalité ni de hardiesse. Elles furent bien accueillies. Mgr Guibert, le cardinal archevêque de Paris, alla jusqu'à proposer au P. Didon, une chaire dans la future Université, et le félicita chaudement sur les belles pages qu'il avait écrites. Hélas ! les Universités catholiques n'ont pas donné tout ce qu'en attendait le P. Didon. Elles ont été des maisons de préservation plutôt que des pépinières de conquérants. Est-ce parce que des entraves leur ont été imposées ? Est-ce parce que les grands résultats réclament de longues années? Peut-être. Il n'en reste pas moins vrai que le P. Didon avait tracé un magnifique programme et ouvert de magnifiques horizons ; et quoique ce livre de l'enseignement supérieur et des Universités catholiques, n'ait pas eu de nombreuses éditions, il reste, à mon avis, un des plus beaux livres qu'il ait écrits ; et on fera bien de tenir compte des espoirs et des désirs qu'il y exprime.

Après l'apparition de ce volume et avant le carême de 1876, le 13 février, le P. Didon prononça, en présence de son Éminence, le cardinal Guibert, un sermon de charité, pour la construction de la chapelle du couvent des Dominicains, rue du faubourg Saint-Honoré. Ce discours fut remarqué. Il eut lieu à l'église de la Madeleine, et le P. Didon y parla de *l'apostolat*. Qu'est-ce qu'un apôtre? Quelle est sa place et sa fonction

dans l'Église? Quelle est sa place et sa fonction dans les temps présents?

L'orateur constatait d'abord que la hiérarchie sacerdotale se divisait en trois grands groupes : le groupe des contemplatifs, le groupe des pasteurs, le groupe des apôtres. Le contemplatif est l'homme du cénacle : il prie et il adore. Le pasteur est l'homme du temple; il en a les clefs, il y garde les fidèles rassemblés. L'apôtre est l'homme du dehors; il va chercher au loin les âmes perdues, et il les sauve en les rendant à Dieu. L'apôtre est à la fois un voyant, un soldat et un martyr; il est fait de lumière, d'énergie et de générosité; il parle comme un voyant; il lutte comme un soldat; il meurt comme un martyr.

Quel est le rôle de l'apôtre dans l'Église. L'apôtre est un agent de progrès, d'expansion et de conquête. C'est lui qui doit reculer les frontières du royaume de Dieu, en Europe, en Asie, en Afrique, partout où il y a des âmes qui se perdent. A l'Extrême-Orient, le bouddhisme et le brahmanisme tiennent captifs des millions d'hommes; en Afrique, l'islamisme étend sur des races entières le cimeterre de son faux prophète; à l'Orient, il y a le schisme grec; au Nord, l'hérésie protestante; partout autour de nous, le rationalisme et l'incrédulité. Ce champ de bataille et de conquête n'est-il pas assez vaste?

Quel est le rôle de l'apôtre dans les temps présents ? Ce rôle n'est pas moins considérable qu'autrefois. Au fond, c'est autour du drapeau religieux que se livre le grand combat contemporain. Il s'agit de savoir qui l'emportera, du christianisme ou d'une science, d'une morale, d'une politique sans Dieu. Là où l'on cesse d'être chrétien, les intelligences sont vouées au scepticisme, les cœurs à l'égoïsme ; là où l'on cesse d'être chrétien, la division et l'antagonisme règnent entre le travail et le capital, entre l'aristocratie et le peuple. Dès lors, il n'est pas difficile de voir que l'apôtre a fort à faire dans le temps présent. Il doit accomplir une œuvre *doctrinale*, en enseignant la foi ; une œuvre *moralisatrice*, en communiquant l'énergie des vertus, une œuvre *pacificatrice*, en réconciliant les diverses classes de la société.

Le P. Didon, à la fin de ce discours, fit entendre des accents prophétiques : « Aux yeux de certains « esprits obstinés, dit-il, l'apostolat chrétien n'a « plus de raison d'être. Pour eux, l'apôtre restera « un être gênant et intempestif. Ils tolèreront encore « le pasteur à la condition qu'il restera dans un « temple bien clos et ne troublera pas le mouve- « ment des choses humaines et la joie des fêtes, « par la fumée de son encens et le tintement de « ses cloches. Ils se soucieront peu du prêtre « contemplatif perdu loin du tourbillon terrestre « au fond de son désert ou retranché derrière la

« montagne; mais celui qu'ils ne souffriront pas,
« celui qu'ils trouveront inopportun, ce sera le
« prêtre apôtre... »

C'est peu de temps après avoir prononcé cet éloquent discours, que le P. Didon partit pour Marseille. Il allait prêcher, pour la dernière fois le carême dans cette ville, où on l'avait passionnément écouté et où il avait donné les meilleurs élans de sa jeunesse apostolique. Cette année-là, il s'attaqua à un sujet qu'il jugeait difficile et auquel il consacrait depuis longtemps de sérieuses méditations. Il s'agissait du fait de *la Révélation:* Dieu a-t-il, oui ou non, parlé à l'humanité? Dieu est-il, oui ou non, intervenu personnellement dans les événements de notre histoire? Nous a-t-il enseigné les vérités à croire et les devoirs à pratiquer? — Le P. Didon donna six conférences sur cette question. Dans la première il établit l'importance de la révélation et sa rationabilité. Dans la seconde, il démontra que le fait actuel du catholicisme était marqué d'un caractère divin ou de ce qu'il appelait un signe de Dieu. Tout phénomène, dont les forces naturelles et humaines ne peuvent rendre compte, suppose l'action immédiate et surnaturelle de de Dieu. Or le catholicisme, considéré dans son ampleur et sa majesté actuelle, est un phénomène que les causes humaines et naturelles ne sauraient produire. Il est donc le résultat de l'action extraordinaire du Dieu qui veille sur l'humanité,

qui l'enseigne par sa révélation et qui la sauve par la grâce.

Le même signe de Dieu se révéle dans les origines du catholicisme : ce fut l'objet de la troisième conférence. Le catholicisme est-il né, comme naissent les œuvres humaines et naturelles? Non. Toute œuvre humaine et naturelle a besoin pour se produire, d'un milieu favorable, et de moyens proportionnés aux résultats qu'on veut obtenir. Or, que voyons-nous? La religion catholique naît dans un milieu absolument réfractaire, et ne met en œuvre aucun moyen humain...

Le même signe divin se révèle dans l'évolution du christianisme : ce fut l'objet de la quatrième conférence. Toute œuvre doctrinale, morale ou sociale, qui veut se faire une place dans le monde rencontre tôt ou tard les passions qui corrompent, les pouvoirs qui asservissent, les idées qui dissolvent; et elle succombe. Or, le christianisme a vaincu et continue à vaincre les passions, les pouvoirs, les idées. Or, seul, le christianisme fait cela. Donc il est divin.

Un autre signe de Dieu nous est manifesté dans l'apparition de Jésus-Christ. En étudiant le christianisme, nous rencontrons quelque chose de plus que l'humanité. Si Jésus n'était qu'une personnalité humaine, nous trouverions en lui les caractères humains et rien de plus. Or nous trouvons tout le contraire. Jésus-Christ n'est homme ni

par son mode d'action, ni par l'efficacité de son action. Au lieu d'effacer sa personnalité, comme le font les grands hommes, derrière la vérite promulguée ou l'œuvre réalisée, Jésus met toujours en avant sa personnalité : et, au lieu d'exercer une influence limitée et discutable, Jésus exerce une influence illimitée dans l'espace et dans le temps, et une influence d'une indiscutable transcendance...

D'ailleurs, dans tout l'ensemble de l'histoire du christianisme, il y a des signes du Dieu révélateur, c'est le sujet de la sixième et dernière conférence. Des phénomènes tels que la prière, le sacrifice sanglant et non sanglant, l'idée messianique ; phénomènes qu'on retrouve toujours et partout, et qui résument toute la vie religieuse de l'humanité : de pareils phénomènes, dis-je, ne peuvent s'expliquer que par l'intervention positive et surnaturelle de Dieu. Pourquoi ? Parce que prier, faire des sacrifices, croire à un messie ; c'est affirmer sa foi à un Dieu personnel, vivant, révélateur ; et du moment que cette affirmation a été universelle et perpétuelle ; peut-on mettre en doute sa sincérité et sa vérité ? Ces faits ne révèlent-ils pas une loi ?

Ces conférences de l'année 1876, où le fait de l'ordre surnaturel était si énergiquement affirmé, furent goûtées par le public marseillais, autant que les conférences philosophiques de l'année précédente. Le P. Didon écrivait à la date du

14 avril, jour du vendredi saint : « Je com-
« mence à moissonner les beaux épis. Les vieux
« pécheurs m'arrivent, et je compose ma gerbe.
« C'est une gloire de pouvoir offrir à Dieu, pour
« prix de ses travaux, de ses sueurs et de son
« apostolat des âmes vaincues, prêtes à le servir
« dans la sincérité et dans le sacrifice[1]. »

Dès le lendemain ou surlendemain de Pâques, accompagné d'un de ses meilleurs amis de Marseille, le P. Didon courut se délasser de ses fatigues apostoliques, dans la forêt et sur les rochers de la Sainte-Baume. La montagne était une de ses passions, et la vie libre du montagnard son meilleur délassement. Escalader des sommets, grimper sur des rochers, se trouver absolument seul au milieu des bois ou sur un pic, oublier le tourbillon humain, secouer la poussière terrestre de ses ailes ; voilà qui était bon, quand on avait goûté, pendant un mois, les ivresses de la parole publique, devant un auditoire compact et frémissant...

Le P. Didon s'attarda en Provence, pressentant qu'il n'y reviendrait plus qu'en passant. Il prêcha les samedi et dimanche, 29 et 30 avril, à Aix. Il en repartit le lundi dans la journée pour Saint-Maximin, revint le mardi soir à la Sainte-Baume, puis à Marseille où il séjourna une dizaine de

1. Lettres à M[me] Th. V. Lettres XII, XIII, XIV.

jours et quitta enfin Marseille pour aller, non pas à Paris, mais au Touvet, à côté de sa mère... Il écrivait à un ami, le 16 mai :

« Cher Ami,

« Je suis auprès de ma mère. J'y passerai quarante-huit heures. Je suis heureux. Ma mère vieillit, mais elle garde son activité, sa force et elle m'aime sans mesure. Elle prie Dieu pour moi, et je me persuade que les meilleures choses qui m'arrivent dans ma vie passent par les mains de ma mère et tombent de son cœur. J'admire nos montagnes. Chaque fois que je les revois, elles me semblent plus belles. Leurs cimes sont toutes blanches, et, à leurs pieds, c'est le printemps avec ses premières fleurs et sa premiere verdure. Que n'êtes-vous là avec moi ? Nous contemplerions ensemble ces belles choses, et je vous ferais asseoir à la table de ma mère. Je rentrerai à Paris samedi soir[1]...

Pendant tout l'été, il prépara les conférences qu'il devait donner, à partir du 31 octobre, dans l'église Notre-Dame de Lorette. Son intention était de revenir à la question morale et de prêcher la sanctification de l'âme humaine par le christianisme. Il était effrayé de voir la paralysie, l'anémie, l'atrophie morale des nouvelles générations,

1. Lettre à un ami, 16 mai 1876.

et il ambitionnait de faire marcher quelques paralytiques et de ressusciter quelques morts. Les sujets qu'il traita étaient intéressants. Il fit d'abord briller aux yeux de ses auditeurs l'idéal Évangélique dans deux conférences : *le Code moral de l'Évangile; le Christianisme, source de force morale.* Puis il signala les causes de la décadence actuelle des mœurs : *le scepticisme, la vie des passions.* Puis il indiqua les remèdes: *Genèse de la volonté forte; la prière, source de force morale; Jésus-Christ et son rôle dans le drame de l'humanité. La part de l'intelligence dans la genèse des convictions religieuses. La part de la volonté dans cette même genèse.* — Dès la troisième conférence, une forte grippe le saisit et il fut sur le point de suspendre ses prédications. Mais son énergie suppléa à ses forces, et il prêcha quand même, et jusqu'au bout. Il put dire en finissant : « Dieu m'a soutenu et, « malgré l'insuffisance de ma voix enrouée, je « crois que j'ai pu faire entrer dans plus d'une « âme quelques-unes de ces vérités religieuses « dont je suis passionnément épris. »

Son avent achevé le 7 janvier 1877, il songea à son carême qui commençait le 18 février, à l'église Saint-Roch. La question morale fut encore l'objet de ses études et de ses discours. Il attira particulièrement l'attention de ses auditeurs sur le phénomène de la conscience morale : *Le rôle de la conscience dans la vie; La conscience chrétienne est*

la plus parfaite des consciences ; Des moyens à employer pour former la conscience : l'influence des doctrines sur la conscience. Le mercredi il s'adressait particulièrement aux hommes et il leur prêcha sur *l'Ignorance religieuse et ses conséquences*, sur *le préjugé scientifique* sur le *préjugé politique* et enfin sur *la science religieuse.* Le vendredi, il s'adressait particulièrement aux femmes, et il traita tour à tour du *Rôle de la mère dans l'humanité et le christianisme*, *de la désertion du foyer*, *de l'éducation par la mère et des vices de l'éducation contemporaine.* La dernière conférence eut lieu le 8 avril. Après le carême, le vaillant apôtre sentit une lassitude extrême, qui, heureusement, n'eut pas de durée. L'arc trop violemment bandé se détendit, mais ne se brisa point. La belle santé revint, et le père se mit à corriger soigneusement les sept conférences philosophiques, qu'il voulait réunir en un volume.

Une angoisse mal définie l'avertit à ce moment-là que de graves événements ne tarderaient pas à se dérouler pour lui et que sa destinée gagnerait bientôt en douleurs et en gloires. Voici une lettre qu'il écrivait à sa mère adoptive, peu après la clôture du carême :

« Paris, 20 avril 1877.

« Vous ne pouvez pas douter, ma pauvre chère
« mère, de la fidélité de ma filiale affection. Une

« de mes tristesses est de ne plus vous voir. Main-
« tenant que ma vie va se trouver à la merci de
« tant d'orages, comme un arbre des sommets
« secoué par la tempête, j'aurais tant besoin du
« voisinage d'un cœur bon et courageux comme
« le vôtre. Je marche dans ma voie sans dévier
« d'une ligne. Plus j'avance et plus je me sens le
« serviteur de la vérité, l'apôtre du Christ et
« l'homme de Dieu. Les ambitions humaines ne
« me touchent pas : ce que je désire uniquement
« et avec passion, c'est le règne doctrinal et social
« de l'Évangile. Il s'élèvera, j'en ai la conviction,
« sur les ruines de ce monde vieilli que les faux
« libéraux et les réactionnaires du cléricalisme
« sont en train de détruire. Qu'ils se hâtent
« donc : ce n'est pas moi qui les dérangerai dans
« leur sinistre besogne. Mais je suis impatient
« de voir se lever la génération virile qui com-
« prendra les beautés de la foi et de la science,
« les harmonies de la religion éternelle et de
« nos jeunes générations affamées de lumière
« et de liberté. — J'ai laissé apparaître quelque
« chose de mes aspirations hardies et de mes con-
« victions ardentes pendant le carême de Saint-
« Roch. Plus d'une âme a tressailli.

« J'ai remarqué que deux catégories d'intelli-
« gences me renvoyaient un écho fidèle et vibrant :
« les jeunes hommes de vingt ans et les femmes
« que l'étiquette mondaine ou religieuse ne satis-

« fait point et ne contient pas. Les événements ora-
« geux qui se préparent ne m'épouvantent point.
« Dieu va remuer la terre avec le soc terrible de
« la justice ; il faut bien préparer un sillon aux
« semences divines. Je prie pour vous, et je sais
« que, dans votre solitude, votre grande âme ma-
« ternelle veille religieusement sur moi. Non, je
« ne vous ferai jamais souffrir ; je ne veux pour
« vous que des jours heureux ; et j'espère qu'il
« s'en lèvera plus d'un à cause de moi. Je vous
« aime filialement.

« Fr. H. DIDON[1]. »

Une surprise heureuse réjouit le P. Didon, au mois de mai. Il fut nommé prieur du couvent de la rue Jean de Beauvais. Il accepta après un peu d'hésitation. Il craignait que les soucis de l'administration d'un couvent ne lui laissassent pas tout le temps qu'il désirait consacrer à l'étude. Sur les instances de quelques amis, il se résigna aux fonctions priorales, et personne n'eût à le regretter. Le P. Didon révéla dans sa nouvelle charge des aptitudes rares pour le gouvernement des hommes et l'administration financière d'une maison. Il avait été nommé, comme l'exigent les constitutions dominicaines, par le suffrage populaire, c'est-à-dire par tous les religieux faisant partie du cou-

1. Lettres à Mme Roger des Genettes.

vent. Ce choix fut ratifié par le Provincial et son conseil. — Comme le P. Didon appartenait, à cette époque-là à la maison du faubourg Saint-Honoré, il dut émigrer de la rive droite à la rive gauche. Les Pères qui l'avaient nommé, lui firent un accueil cordial et il se mit à sa nouvelle besogne priorale avec entrain et plein d'espoir. Il était supérieur pour trois ans : il avait le temps de faire du bien avant l'expiration de sa charge. Le couvent de la rue Jean-de-Beauvais était situé à deux pas du collège de France, en plein quartier latin; et le P. Didon comptait bien profiter de cette situation, pour attirer à lui les jeunes étudiants des diverses facultés. Il songea dès lors à faire bâtir dans le couvent une salle de conférences ouverte au public ; et il se promettait d'y discuter avec quiconque se présenterait, les problèmes religieux, politiques, scientifiques, philosophiques, dont était saisie l'opinion. Il aurait voulu créer un foyer d'enseignement supérieur et ses rêves allaient très loin. Je le vis à ce moment et il me dit qu'il espérait bien d'ici à quelque temps avoir *son journal à lui*, *sa revue à lui*, etc.

Un Chapitre provincial, c'est-à-dire une réunion de tous les prieurs de la Province de France devait avoir lieu, le 22 juillet, à Flavigny, pour la réglementation d'affaires importantes; le P. Didon en faisait partie de droit. Il prépara son voyage, et dès le milieu de juillet, il se mit en route vou-

lant aller d'abord, dans le village natal, embrasser sa mère. Il venait d'apprendre par une lettre que la pauvre femme était atteinte d'un mal inexorable — le cancer, — et qu'il y avait tout à redouter. Dans quel délai ! Dieu seul le savait. Il accorda à sa mère trois jours de joie. Sa visite fut moins triste qu'il ne le craignait. Les montagnes de son village dont la vue l'enthousiasmait, comme à dix-huit ans, ne furent pas couvertes d'un crêpe trop noir. Il trouva sa mère dans un état relativement satisfaisant, et il s'illusionna ou du moins on l'illusionna. « Grâce à Dieu, écrivait-il, le mal dont on « la croyait atteinte, n'est pas un cancer : c'est une « tumeur qui ne semble pas dangereuse et qui ne « fera point de la vieillesse de ma pauvre mère un « long matyre. Ma mère a assez souffert dans sa « vie des deuils multipliés que la mort a faits au- « tour d'elle, pour que Dieu l'épargne dans ses « derniers jours, et la laisse s'endormir tranquille, « les yeux fixés sur cette éternité qui a pris tous « les siens et où elle veut les rejoindre[1]. » Quelques mois plus tard, les médecins constatèrent qu'il s'agissait bien d'un cancer et non d'une tumeur inoffensive.

Le 22 juillet, le P. Didon se trouvait à Flavigny. Il avait quitté le Touvet par un temps affreux. Une pluie diluvienne l'avait accompagné

1. Lettres à Mlle Th. V., 20 juillet, 13 octobre 1877.

jusqu'au-delà de Lyon ; de sorte qu'en arrivant en Bourgogne, il fut enchanté de trouver un ciel lumineux, et des collines riantes de verdure et de soleil. Le chapitre de Flavigny eut lieu sans incident notable. Le père rentra bientôt à Paris, où il célébra la fête de saint Dominique. Puis, selon son habitude il alla prendre quelques semaines de repos à Saint-Brieuc et à la villa Godu.

Il se plaisait de plus en plus sur ces côtes lointaines de la Bretagne. Il trouvait le site de la petite maisonnette charmant. De sa fenêtre, à deux pas de l'escarpement de la falaise il voyait la grève, puis l'horizon immense où le regard se perdait. La solitude était absolue, le recueillement intense et le travail facile. Cette année-là, il avait avec lui deux ou trois pères, qui se distribuaient le travail du ménage. L'un allait à la pêche, l'autre allait dans les fermes acheter du beurre, des pommes de terre, des œufs, le troisième restait au foyer et faisait la cuisine. Cette existence de sauvage ou d'ermite lui était délicieuse. Rien ne le reposait mieux du tourbillon étourdissant de Paris.

Il fallut revenir au couvent de la rue Jean-de-Beauvais au commencement de septembre ; et au mois d'octobre, faire et prêcher la retraite annuelle de la communauté. Comme prieur, le P. Didon crut de son devoir de donner quelques conférences à ses religieux. Il essaya de leur communiquer la flamme sainte qui brûlait en lui. Il leur rappela

les devoirs oubliés ; il les sollicita de monter à des vertus plus hautes; il fit passer sur eux le souffle vivifiant de l'esprit divin et il exerça une salutaire impression par ses accents de foi profonde et de franche loyauté.

Le 28 octobre, on inaugura la nouvelle chapelle du couvent des Dominicains, rue du Faubourg Saint-Honoré. Le P. Didon fut appelé à prendre la parole. La foule des amis et des curieux était grande. L'orateur essaya de répondre aux objections de ceux qui ont protesté au XIXe siècle, contre la renaissance des religieux-prêtres et des moines-apôtres. La renaissance monacale a-t-elle eu sa raison d'être de nos jours ? Ces hommes en froc ne sont-ils pas des revenants d'un passé à jamais fini, des images sans originalité d'un monde évanoui, des larves errant aux abords d'un tombeau ? Ce discours était, sous une forme nouvelle, la réédition du discours sur *le Moine* prêché autrefois à Saint-Jacques du Haut-Pas ; et la réédition du discours sur *l'Apôtre*, prêché un an auparavant, à l'église de la Madeleine.

Le P. Didon fit d'abord surgir la noble figure du P. Lacordaire. Voilà celui qui ouvre la marche de l'armée monacale ; et ce moine-là n'est-il pas un homme de notre âge, un être pétri avec la lave de nos volcans, et dont la modernité est incontestable ? Alors passant à des considérations rationnelles, le P. Didon essayait de définir le rôle futur

des moines-apôtres. L'âme de la patrie et l'âme du peuple sont des terrains à défricher, à assainir, à renouveler, à fertiliser. Les moines-apôtres auront à arracher l'ivraie de l'incrédulité, et du scepticisme, les ronces des haines fratricides qui étouffent la vie de notre nation; ils auront à préparer et à hâter les moissons de vérités et de vertus; et à pacifier les esprits en réconciliant, dans une vaste synthèse doctrinale, les sciences de la terre et la science du ciel, les sciences humaines et les sciences de Dieu. Et dans son inquiétude prophétique, le P. Didon criait encore : « On « peut chasser les moines, ils reviennent; les per- « sécuter, ils se redressent; essayer de les suppri- « mer, il résistent à tout. »

Trois jours après avoir prononcé ce discours, le P. Didon inaugura sa prédication de l'avent à Saint-Philippe-du-Roule. La *Question morale* fut de nouveau le thème de ses entretiens.

Quelle est la doctrine qui sauvegarde le mieux la *lumière morale* et la *liberté morale?* Le savant prédicateur n'eut pas de peine à démontrer que c'était le christianisme. On nous parle d'une morale sans Dieu, mais une pareille morale est irrationnelle, impuissante, décevante; on est obligé de la répudier au nom de la raison, de la dignité humaine et de nos intérêts les plus sacrés. En face de la morale athée, se dresse la morale évangélique, affirmant Dieu, affirmant l'âme, affirmant

la vie future ; mettant la foi à la place du doute, et illuminant de ses clartés, non seulement la route que nous avons à suivre ici-bas, mais encore le monde d'outre-tombe. Laquelle de ces deux morales est la plus lumineuse? Et le christianisme qui sauvegarde la lumière sauvegarde aussi la liberté morale. Le P. Didon démontra l'existence de cette liberté, basée sur la constitution même de notre nature humaine; il démontra la persistance de cette liberté malgré nos passions; et après avoir dit comment on pouvait se servir de la liberté il indiqua comment on devait s'en servir. Quoi qu'on en dise, s'écria-t-il, le christianisme est une grande école de liberté, parce qu'il a les procédés les plus vrais, les plus efficaces, les plus populaires pour former des âmes libres. Dans une suprême conférence, qui résumait et contenait toutes les autres, le P. Didon fit voir en Jésus-Christ la pierre fondamentale de toute morale. Sans le Christ, le terme final de la morale, qui est Dieu, est insaisissable ; sans le Christ, l'agent libre que nous sommes serait dénué d'une force suffisante, pour atteindre au terme final; sans le Christ, la loi ou l'expression exacte du rapport entre l'homme et Dieu n'existe plus.

Le public parisien, qui se groupait aux pieds de la chaire du jeune dominicain fit bon accueil à cet enseignement; et, malgré les préoccupations politiques et les luttes qui déchiraient la France

d'alors, commme la France d'aujourd'hui, l'auditoire alla toujours en augmentant. Il devait augmenter encore plus les années suivantes. Cette vigoureuse affirmation de la lumière et de la puissance évangélique répondait évidemment à un besoin des âmes.

CHAPITRE VII

LUTTES SCIENTIFIQUES

(1878)

Le P. Didon et Claude Bernard. — L'article de *la Revue de France*. — Les contradicteurs du P. Didon. — Témoignages en faveur de son récit. — Conférences sur *la Science athée*, à la chapelle des Dominicains du faubourg Saint-Honoré. — Visite au Touvet. — Vacances à Saint-Brieuc. — L'article sur *l'Exposition d'anthropologie*. — Le livre *la Science Athée*. — Lettres de Cuvillier-Fleury, de Vacherot, d'Alexandre Dumas, de Gustave Flaubert. — L'avent à Saint-Philippe-du-Roule sur *le Devoir religieux*.

L'année 1878 fut, pour le P. Didon, une année d'agitations et de luttes. Au mois de février, Claude Bernard mourut, et cette mort donna lieu à des querelles et à des discussions dont le P. Didon dut supporter le poids. Voici comment :

Depuis plusieurs années, le studieux dominicain suivait les cours de l'illustre physiologiste, au Collège de France et au muséum d'Histoire naturelle, dans le but de s'initier aux secrets de la science expérimentale. Il ne lui plaisait pas d'entendre dire à certains libres penseurs, que les données de la foi sont en contradiction avec les données de la science, et que les exigences de la religion contrecarrent les libres recherches de

l'esprit scientifique. Il était convaincu que ce prétendu antagonisme n'existait pas. Pour se prononcer en connaissance de cause sur un aussi grave sujet, le P. Didon résolut d'aller à la science et de la voir de très près. Il s'assit sur les bancs du collège de France, comme un jeune étudiant, il suivit, avec un intérêt passionné, pendant plusieurs années consécutives, les leçons données par le grand maître qu'était Claude Bernard, et, finalement, il entra en relations avec l'éminent professeur. Le P. Didon se présenta un jour au savant, lui exprimant l'admiration qu'il avait pour ses travaux et la reconnaissance qu'il lui devait, à titre de disciple. Claude Bernard accueillit le dominicain avec une affabilité pleine de déférence, et le félicita de chercher la vérité partout où elle pouvait se trouver. Il alla même jusqu'à lui offrir de l'initier, d'une façon toute particulière, à ses études.

L'offre fut joyeusement acceptée. Malheureusement ce fut inutile. Claude Bernard, déjà épuisé par le labeur, tomba malade et mourut le 10 février. Le P. Didon crut remplir un devoir d'amitié et de reconnaissance, en écrivant dans la *Revue de France* une étude très élogieuse sur l'illustre défunt. Cette étude était un vrai panégyrique de la science expérimentale. Le P. Didon vantait les héros de la recherche scientifique avec le même enthousiasme qu'il aurait mis à vanter les héros

de la sainteté ; et il en déroulait fièrement la liste, depuis Copernic et Galilée, en passant par Newton et Pascal, sans oublier même Laplace, Bichat et Magendie, jusqu'à Claude Bernard. Il signalait sur cette voie sacrée de la science, trois monuments gigantesques : le *Novum Organum*, de Bacon ; le *Discours sur la Méthode*, de Descartes ; et l'*Introduction à l'étude de la Médecine expérimentale*, de Claude Bernard. Le P. Didon se séparait nettement de ces esprits négatifs, fermés, intransigeants, qui, par des interprétations maladroites et erronées du texte revélé, se mettent au travers de la science et de la raison, et portent atteinte à leur indépendance légitime et à la liberté de leurs mouvements. Il n'y a pas et il ne peut pas y avoir de conflit entre la révélation et la science, parce qu'il n'y a pas et qu'il ne peut pas y avoir de conflit entre deux lumières d'un degré différent et émanant d'un même Dieu.

Le P. Didon racontait, dans ce même article, qu'il avait vu Claude Bernard, l'avant-veille de sa mort, et que Claude Bernard avait reçu les sacrements de l'Église. « Nous causâmes longtemps...
« Se ressouvenant d'une parole que je lui avais
« dite dans un entretien précédent, il me la rap-
« pela en disant : Mon Père, combien j'eusse été
« peiné, si ma science avait pu, en quoi que ce
« soit, gêner ou combattre notre foi. Le samedi,
« veille de sa mort, il vit le prêtre, répondit en

« pleine connaissance à ses questions, demanda « pardon à Dieu avant de quitter la terre, reçut « les dernières onctions, et mourut comme sa vieille « mère, qui l'avait tant aimé, espérait qu'il dût « mourir. »

Ces quelques lignes sur la fin chrétienne de Claude Bernard firent éclater les fureurs de plusieurs journaux sectaires. Ils ne voulaient pas admettre que l'illustre savant, indifférent en matière religieuse pendant sa vie, eût, à la dernière heure, sollicité ou du moins accepté les secours de la religion. Ils traitèrent le récit du P. Didon d'abominable mensonge et ils prétendirent que le moribond était, depuis vingt-quatre heures, dans un état comateux, quand le prêtre arriva auprès de lui, etc., etc. Le P. Didon dut adresser une note au *Moniteur universel*, pour réitérer ses affirmations et répondre aux attaques des journaux radicaux. La note disait ceci : « Afin de satisfaire à la vérité « je réponds : Il est inexact que le prêtre auquel « le malade s'est confessé soit resté aussi peu de « temps qu'on le dit. Il est vrai, au contraire, que « la sœur de Claude Bernard, Mme Cantin, lui a « proposé de voir un prêtre, le samedi veille de « sa mort, par conséquent le lendemain du jour « où le malade aurait, dit-on, éconduit sa bonne « qui lui proposait d'amener un prêtre. Il est vrai « que Claude Bernard a répondu à sa sœur : Je « veux bien. Il est vrai que M. le Curé de Saint-

« Séverin a abordé l'illustre malade et lui a posé « des questions auxquelles il a répondu en parfaite « connaissance de cause. Il est vrai que le prêtre « est demeuré tout le temps nécessaire pour re- « cevoir la confession et donner l'extrême-onction. « Il est vrai enfin que le prêtre est sorti en rendant « publiquement, devant plusieurs amis de Claude « Bernard, témoignage du ministère qu'il venait « de remplir. Si *le Bien public* veut s'engager « à publier les preuves de ce que nous affirmons, « nous les tenons à sa disposition. »

Fr. H. Didon,
Prieur des Dominicains.

Le journal *le Bien public* continuant à nier, le P. Didon donna les preuves qu'il avait entre les mains. Ces preuves étaient renfermées dans deux lettres : l'une de Mme Cantin, sœur de Claude Bernard; l'autre de M. Castelnau, curé de Saint-Séverin.

Pouilly-le-Monial, 23 mars 1878.

« Très Révérend Père,

« Je suis arrivée auprès de mon frère, le 9 février, il était en parfaite connaissance. Je lui ait dit : Mon cher frère, voudrais-tu voir un prêtre? Tu sais que notre mère nous a élevés chrétiennement,

tu veux bien, sans doute, te réconcilier avec Dieu. Tu es bien souffrant : les secours de la religion donnent souvent du soulagement. Mon frère m'a répondu : Oui. Alors je lui ai dit : Veux-tu voir M. le curé de Saint-Séverin? A cela, il a répondu : Fais venir celui que tu voudras. M. Castelnau est venu immédiatement. Mon frère a répondu aux questions de M. le curé plus clairement qu'il ne m'avait parlé à moi-même quelques minutes avant. M. le curé lui a administré les sacrements de pénitence et d'extrême-onction.

« Agréez...

« F. CANTIN. »

Paris, 22 mars 1878.

« MON RÉVÉREND PÈRE,

Votre article sur *Claude Bernard* n'est pas sans rencontrer des contradicteurs. C'est surtout sa fin chrétienne qu'on conteste. Permettez à celui qui a eu la consolation de lui administrer les derniers sacrements d'affirmer que votre récit est parfaitement conforme à la vérité, et que c'est en pleine connaissance de cause que M. Claude Bernard a répondu à mes questions et reçu les saintes onctions.

« Agréez...

« B. CASTELNAU,

« Curé de Saint-Séverin. »

Le témoignage formel de ces deux honorables personnes mettait fin au débat, pour tout homme non-passionné. — Un troisième témoignage fut ajouté par le P. Didon aux deux précédents : le témoignage du beau-frère de Claude Bernard.

Paris, 26 mars 1878.

« Mon Révérend Père,

« Au témoignage de la bonne et respectable sœur de Claude Bernard, Mme Cantin, et à celui du vénérable curé de Saint-Séverin, permettez-moi d'ajouter le mien à l'appui de vos affirmations sur la fin chrétienne de Claude Bernard, mon excellent beau-frère. La veille de sa mort, le 9 février, vers neuf heures et demie du matin, j'eus avec lui un long entretien. Nous étions seuls ; il avait toute sa connaissance ; il me parlait de sa fin très prochaine, pour le lendemain, disait-il. Je lui ai demandé s'il désirait que je fisse venir un prêtre, et il m'a répondu : Ne vous inquiétez pas, mon ami. Le P. Didon, vous le savez, vient me voir. Il me fit diverses recommandations. J'ajoute et j'affirme, moi qui depuis plus de trente ans ai toujours vécu avec lui dans la plus grande intimité, qu'il ne m'est jamais venu à l'esprit qu'il pût ne pas vouloir mourir chrétiennement.

« Agréez...

« Saint-Amand,

« Avoué honoraire. »

Le silence se fit après cette lettre. La victoire du P. Didon n'était plus douteuse. — La bataille autour du cercueil de Claude Bernard avait duré plus d'un mois, du 10 février au 26 mars. Pendant ce temps, le P. Didon était remonté en chaire pour la prédication du carême. Il prêcha, cette année-là, à la chapelle du faubourg Saint-Honoré, et il redonna les conférences déjà prêchées à Marseille en 1875. La première conférence avait pour objet : *le Conflit entre la science et la foi*. — La péroraison de cette conférence produisit un grand effet, parce que le P. Didon évoqua tout à coup la figure de Claude Bernard mourant en bon chrétien, et réconciliant dans ses derniers soupirs la science et la foi : « Messieurs, il n'y « a pas un mois, il est mort dans notre pays un « homme auquel je veux rendre ici un témoi- « gnage, dont je veux prononcer le nom ici. « Claude Bernard n'est plus : c'était un des pre- « miers savants de notre âge, je dis le premier. « Eh bien! savez-vous comment il est mort? Il « est mort dans la foi de ses pères. Je vous le dis « moi-même parce que j'en ai été témoin et afin « qu'on le sache; je vous le dis, parce qu'il faut « que la grande science dont cet homme était le « représentant et la foi divine scellent leur « alliance. Cette science et cette foi se sont em- « brassées sur le lit de mort de cet homme. Pour « moi, il y a là une grande espérance, et je

« remercierai Dieu toute ma vie de m'avoir donné
« de connaître la plus grande intelligence scien-
« tifique de ce temps, comme je le remercierai
« de m'avoir fait contempler Claude Bernard
« mourant dans la foi chrétienne.

« Va, Claude Bernard, va! Tu n'as pas été
« connu dans ta beauté par beaucoup d'âmes; re-
« çois du moins dans cette Église le témoignage d'un
« moine qui t'a aimé à l'égal de tes meilleurs
« disciples, et qui rend hommage à la simplicité,
« à la grandeur de ta fin. Tu as donné un exemple
« à tous les hommes qui ne veulent pas s'empri-
« sonner dans leurs propres idées; tu as voulu
« mourir en regardant plus haut que la terre,
« vers Dieu qui attend la vertu pour la récom-
« penser. »

Ces conférences sur *la Science athée*, prêchées tous les dimanches, de quatre à cinq heures du soir, eurent un succès prodigieux parmi les hommes. Le P. Didon parlait depuis longtemps de les réunir en volume. Il y réussit enfin pendant l'automne de cette même année.

Outre ces prédications dominicales, le P. Didon faisait, tous les mercredis, de huit à neuf heures du soir, une conférence plus intime à des jeunes gens choisis, sur *les Rapports de la science et de la religion*. Le sujet était très vivant et les titres des discours prononcés nous disent assez haut que ces réunions privées de la rue Jean-de-Beau-

vais ne manquaient pas d'intérêt. Voici la liste et l'objet des conférences intimes : 1° *Causes du conflit actuel de la science et de la religion;* 2° *Classification des sciences;* 3° *Nécessité de la science expérimentale dans toute théologie;* 4° *Utilité de la science expérimentale dans la théologie;* 5° *Des critériums de vérité.* C'était une belle étude de synthèse totale, au profit de la théologie. — Les sciences de la matière et les sciences de la raison devaient se subordonner à la science de la foi et s'harmoniser avec elle. Ce grand rêve hantait depuis longtemps l'esprit du P. Didon.

Au mois de mai, le vaillant apôtre fut malade pendant une quinzaine de jours. Ce mal était un peu périodique. Au lendemain des longues campagnes de l'avent et du carême, lorsque le feu de l'action s'éteignait, et que le corps se retrouvait comme livré à lui-même, une crise se produisait, forçant le Père à garder un repos absolu pendant plusieurs jours, et le retrempant pour de nouvelles luttes. Ce n'était rien ou plutôt c'était excellent[1]. Le malade ne tarda pas à reprendre ses travaux, puisqu'il prêcha dans la petite chapelle de son couvent, tous les dimanches de juin, sur la *Lecture de l'Évangile.* « N'est-ce point là le livre par « excellence? Celui qu'il faudrait lire sans relâche? « nous traçant en lignes ineffables le portrait vivant

1. Lettre à Mlle Th. V., 28 mai 1878.

« du Christ, tel qu'il a voulu se faire connaître à « nous? Portrait auquel il ne faut rien enlever, « ni rien ajouter. Ceux qui ajoutent comme ceux « qui retranchent sont impies; les uns diminuent, « les autres faussent le Christ, tous lui manquent « de respect. »

Le P. Didon partit dans les premiers jours du mois de juillet, pour aller voir sa mère. La pauvre *vieille* femme souffrait de plus en plus. Le mal se développait progressivement et ne lui laissait guère de repos. Cependant son énergie était toujours admirable : elle vivait en s'immolant pour son Henri. Après avoir savouré les tendresses de l'amour maternel, et le calme rafraîchissant des montagnes du Dauphiné, le P. Didon se réfugia pour un mois sur les côtes de la Bretagne, dans la maisonnette de la villa Godu. Il y corrigea les épreuves de son article sur *l'Anthropologie à l'Exposition universelle*, qui devait paraître le 1er septembre, dans *la Revue de France*. Il composa ensuite sa préface au volume des conférences, qui décidément vit le jour dans le courant de l'automne.

Voici une lettre de Saint-Brieuc, à la date du 6 septembre : « Mes beaux jours de sauvage et « religieuse solitude vont finir. Je vous en envoie « les derniers parfums. Nous avons quitté hier « au soir notre ermitage marin. Les volets sont « fermés, la maison est désolée, on dirait une

« cage dont les oiseaux sont partis. En nous éloi-
« gnant, nous nous retournions pour la saluer,
« et elle semblait tout en deuil. On aime les lieux
« où l'on a travaillé, reposé, prié. Ils gardent une
« sorte de vertu mystérieuse, et lorsqu'on y
« revient, des influences étranges vous saisissent.
« ...J'ai pu achever ma préface au volume nou-
« veau de conférences que je vais publier en
« octobre ou en novembre. J'ai écrit sans rompre
« d'un jour le fil de mon inspiration cent douze
« pages[1]... »

Quel effet produisirent ces nouvelles conférences sur le public et quel effet produisit l'article sur *l'Anthropologie?* Parlons d'abord de l'article sur *l'Anthropologie*

En visitant l'Exposition universelle de 1878, le P. Didon donna toute son attention à un pavillon du Champ-de-Mars, spécialement réservé à une science nouvelle : l'anthropologie. Dans ce pavillon, on ne s'était pas contenté de mettre sous les yeux du public des découvertes positives, incontestables et vraiment scientifiques. Pas du tout. On avait organisé le triomphe du transformisme, — non pas d'un transformisme modéré et raisonnable, mais du transformisme le plus radical. La théorie qui prêche la création de tous les êtres sans exception par le développement

1. Lettre à Mlle Th. V., 6 septembre 1878.

spontané de la molécule matérielle primitive, la théorie qui croit à la génération spontanée et qui représente l'homme comme un pur produit du singe, étaient suggérées, exaltées, glorifiées par cette exposition anthropologique, et le P. Didon en fut indigné. Il jugea à propos de protester contre les organisateurs de cette parade scientifique et il combattit leurs prétentions dans un article de *la Revue de France*.

Après avoir payé le tribut de son admiration aux merveilles entassées dans les palais de fer et de pierre qui se dressaient de l'école militaire jusqu'aux hauteurs du Trocadéro; après avoir applaudi à l'activité des nations rivales qui luttaient de fécondité sur les pacifiques champs de bataille du commerce et de l'industrie, il entrait en matière et s'occupait particulièrement du pavillon contenant l'exposition anthropologique. Qu'est-ce que cette science qu'on appelle l'anthropologie? Quel est son objet propre et son domaine? L'anthropologie étudie l'homme, non comme individu, mais comme espèce; elle étudie l'homme en lui-même et dans ses rapports avec le reste de la nature. Elle est donc une branche de l'histoire naturelle. L'Anthropologie est une science expérimentale ayant pour méthode : l'observation. Les questions principales que se pose l'anthropologie sont celles-ci : Quelle est la place de l'espèce humaine dans l'ensemble de la nature? Quelle est

l'origine de l'espèce humaine? Quelle est la loi du développement de l'espèce humaine à la surface du globe et à travers les siècles? La science du XIXe siècle a cherché à résoudre ces problèmes en s'appuyant uniquement sur les faits observés ou sur des faits rigoureusement déduits d'expériences positives. A quoi a-t-elle abouti? A quoi peut-elle aboutir?

Tout au plus à nous révéler les conditions cosmogoniques et géologiques nécessaires à l'apparition et au développement de la race humaine mais il lui a été impossible, avec les données dont elle dispose, de nous renseigner sur les origines de l'humanité et du monde. Les faits constatables prouvent peut-être que certaines espèces animales peuvent se transformer l'une dans l'autre, mais ils ne démontrent pas que le singe puisse se transformer en homme, ni, à plus forte raison, qu'une plante puisse devenir un animal, et qu'un minéral puisse devenir une plante. Proclamer avec certains anthropologistes qu'une loi d'évolution fatale fait sortir les êtres les uns des autres et les plus parfaits des moins parfaits, c'est faire appel à une loi hypothétique; c'est supposer ce qu'il faudrait prouver. Jusqu'à présent, les faits n'ont rien démontré de pareil. Loin de là. L'évolution ainsi comprise est une hypothèse peu scientifique, puisque l'expérience se prononce contre toute génération spontanées et toute transformation radicale; elle est une

hypothèse peu philosophique, car elle prête à la molécule matérielle primitive une énergie créatrice et un génie organisateur, qu'il est plus rationnel d'attribuer à un esprit, infiniment parfait, créateur de toutes choses.

« Si les savants trouvent des faits qui contre-« disent la foi, disait en concluant le P. Didon, « qu'ils les produisent. Nous les attendons et « nous leur répondrons. Mais il serait bien temps « qu'on se bornât, dans la science, à enseigner ce « qu'elle a définitivement établi, au lieu de l'obli-« ger à rendre un faux témoignage en faveur de « doctrines qui lui sont étrangères. Le joug du « matérialisme et de l'athéisme pèse sur elle tris-« tement, lourdement... Nous lutterons, et la « science verra où sont ses vrais serviteurs. Il « n'est pas possible que, pour mieux voir la terre, « il faille voiler les cieux, et que, pour mieux « connaître l'homme, il faille l'animaliser. »

L'un des organisateurs de l'exposition d'anthropologie essaya de répondre au P. Didon, par une lettre que publia *le Moniteur universel*. Mais cette réponse n'infirmait en rien l'argumentation du P. Didon. Elle affectait d'être dédaigneuse; elle refusait aux prêtres le droit d'entrer dans le sanctuaire de la science, et de contester les assertions des savants, comme si la science était plus sacrée que la religion et les savants plus infaillibles que le pape. Enfin, elle promettait de ne pas sortir du

terrain de l'observation directe. C'est précisément ce qu'elle n'avait pas fait jusqu'alors et ce qu'on lui demandait.

L'article sur *l'Anthropologie* avait paru le 15 septembre. Le volume de conférences sur *la Science sans Dieu* parut au mois de novembre, et traita la même question du conflit entre la foi et la science expérimentale, mais à un point de vue plus élevé et avec beaucoup plus de développements. Le volume contenait sept discours intitulés : *Le Positivisme, le Matérialisme; le Panthéisme; le Scepticisme; l'Athéisme pratique; l'Existence de Dieu; la Connaissance rationnelle de Dieu*, et il était précédé d'une longue introduction sur *la Foi et la Science expérimentale*.

La thèse du P. Didon était celle-ci : il n'y a pas et il ne peut pas y avoir conflit entre la foi et la science expérimentale. Il ne peut pas y en en avoir, parce que la foi et la science expérimentale diffèrent d'objet ou de plan, de méthode ou de direction et par conséquent de fin. La science expérimentale a pour objet le phénomène visible, matériel. — La foi a pour objet, le principe premier, la cause absolue. La science expérimentale a pour méthode l'expérience et l'observation se mettant en rapport avec les faits. — La foi a pour méthode le témoignage divin auquel on adhère par un assentiment de la raison. La science a pour but de savoir et de pouvoir en ce monde.

La foi a pour but le perfectionnement moral ici-bas et l'union à Dieu dans une autre vie. Où peut-être le conflit? Si l'harmonie n'existe pas de nos jours entre ces deux puissances, c'est par suite d'un malentendu. C'est parce que certains croyants donnent comme dogmes de foi certaines interprétations du dogme qui n'ont rien de dogmatique, ou encore mieux, parce que certains savants mêlent à la science des doctrines métaphysiques qui n'ont rien de commun avec elle et qui sont en opposition directe avec les vérités révélées. Il faut dégager la science de ces mésalliances. Il faut exposer et réfuter les systèmes qui, explicitement ou non, prétendent confisquer la science expérimentale à leur profit et en faire une ennemie irréconciliable de toute religion, une servante de l'athéisme et du matérialisme. *Le positivisme, le matérialisme, le panthéisme, le scepticisme, l'athéisme* sont des systèmes faux dans leurs principes, illogiques dans leurs déductions, immoraux dans leurs conséquences; tandis que la science, expérimentale, c'est-à-dire la connaissance directe, sensible des phénomènes et de leurs conditions expérimentales, quand elle est interprétée par une raison respectueuse de ses propres lois, mène à Dieu tout esprit sincère.

Telle fut la thèse soutenue par le P. Didon dans son nouveau volume. Cette thèse fut assez remarquablement conduite, puis qu'il reçut à ce sujet

des lettres élogieuses venant un peu de tous les côtés ou de toutes les régions du monde intellectuel : de Cuvillier-Fleury, de Vacherot, d'Alexandre Dumas, et de Gustave Flaubert... Cuvillier Fleury lui écrivait :

Paris-Passy, le 7 Décembre 1878.

« Mon Révérend Père, j'ai lu, j'ai médité le livre que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer, avec une dédicace de votre main. Oui, l'honneur est grand; car je me demande si je suis tout à fait digne du livre et en conformité parfaite de sentiments avec l'auteur. J'appartiens, plus qu'il ne faudrait peut-être à un auditeur de vos conférences, à l'esprit moderne ; je date, plus que je ne devrais l'avouer aussi, du xviiie siècle, non pour regretter le régime que le siècle suivant a remplacé, mais pour invoquer, en toute circonstance, les principes de tolérance religieuse, de libre discussion et de libre pensée, que la philosophie d'avant 89 a inaugurés en France, que 89 a consacrés. Je sais à quel point votre éminent esprit comprend, explique et au besoin pardonne les dissidences de cette sorte... »

Vacherot, l'éminent auteur de *la Métaphysique et de la Science*, lui écrivait : « Mon cher Père, j'ai lu le livre que vous avez bien voulu m'envoyer, avec l'intérêt qu'il mérite. Il est très éloquent, et votre tableau de l'évolution cosmique est saisis-

sant et tracé de main de maître. Je reconnais la chaude parole que j'ai entendue. Maintenant, permettez-moi de vous dire que, dans de semblables conférences, vous ne pouvez donner un exposé suffisant des doctrines que vous réfutez. Pour ne parler que du panthéisme, je dois vous avouer que je ne reconnais pas du tout la grande école de Schelling et de Hégel dans ce que vous en avez dit. En ce qui me concerne, êtes-vous bien sûr d'avoir reproduit exactement le passage sur le Dieu qui devient? Je ne l'ai pas retrouvé. Et de plus, je puis vous affirmer qu'il n'a jamais été dans ma pensée ni dans mon langage de confondre l'idée divine avec l'idée cosmique. Je conviens avoir écrit que le Dieu de la tradition spiritualiste, le parfait en acte est un idéal. J'ai conservé ma conviction à cet égard, comme je conserve définitivement ma pensée de la cause finale immanente, dont l'univers entier n'est que la manifestation dans le temps et dans l'espace.

« Agréez, mon cher Père, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

« E. VACHEROT. »

P.-S. — Si vous lisez mon second article, dans *la Revue*, vous pourrez mieux juger de ma véritable pensée philosophique.

Alexandre Dumas écrivait :

98, avenue de Villiers.

« Monsieur, je suis très touché de la bonne pensée que vous avez eue de m'envoyer votre livre dont j'ai déjà lu une partie cette nuit même. Je n'ai pas besoin de vous dire que j'en aurai fini une première lecture ce soir, puis je recommencerai. Ces grandes études m'intéressent fort, tout laïque et hérétique que je suis ; et je serais heureux d'en causer avec vous et de vous remercier de vive voix. Est-il un jour et une heure où j'ai chance de vous rencontrer et de pouvoir vous assurer des sentiments de sympathie et de respect dont je vous prie de recevoir ici la première expression ?

« A. Dumas. »

Gustave Flaubert écrivit une lettre beaucoup trop longue, pour que je la cite en entier. Je n'en donnerai que des extraits :

« Mon Révérend,

« Vous vous attendez, n'est-ce pas, à ce que je vais vous parler sincèrement, vous dire ma pensée pleine et entière. — Donc, je commence, en vous priant d'avance, d'excuser l'imbécile et de pardonner au pécheur. — Le sous-titre *Conférences* me gêne : car, tel passage qui dans le livre me choque, m'eût semblé excellent dans le discours. Les deux

arts ont des exigences opposées. Cette réserve admise, je vous suis page par page, n'ayant point la prétention de *faire une critique* de votre œuvre.

Introduction. — Vous vous étonnez qu'on ait posé tant de questions qui ne sont pas résolues. Mais pourquoi voulez-vous que nous les résolvions plutôt que nos ancêtres? Le XIX[e] siècle ne les a pas inventées; elles sont aussi durables que l'humanité. Il les déplace, les rajeunit, sous d'autres noms. Rien de plus, rien de moins. — Page XI. — *La passion dit : guerre au capital*, mais non! Toutes les sectes socialistes (sauf Proudhon peut-être avec sa théorie de l'échange), loin de vouloir détruire le capital, le réclament pour l'état et la communauté, — ce qui est très différent. — Page XVIII. — *Les républiques démocratiques intolérantes :* Elles ne sont pas intolérantes en Amérique. — Page XXI. — *Le jour où la question politico-religieuse sera pratiquement résolue, où la Croix, aux mains des pontifes, s'imposera comme un frein pratique... sera un des plus splendides*. Mais cela s'est vu, du temps de Grégoire VII. La papauté, au moyen âge, s'imposait comme un frein ! — Page XLI, *Expérimenter, est-ce le dernier mot de l'homme ?* Non, sans doute, mais la Science, pour rester la science et n'être pas la foi, doit récuser les procédés qui ne sont pas les siens, *tant qu'elle reste sur son terrain*. Elle en sort, dès qu'elle affirme ou

dès qu'elle nie la cause. Je ne dis pas que ce soit la science complète, la vraie science mais c'est telle science. — Aussi, je vous approuve complètement, quand vous reprochez aux sciences expérimentales d'avoir *leur* métaphysique. Elles pourraient vous répondre : Tu veux m'imposer la Tienne ! Page XLIV. — *Génération livrée sans frein à la culture des mathématiques.* C'était vrai, il y a quarante ans ! quand l'école polytechnique était le rêve de toutes les mères pour leurs fils, mais, Dieu merci, ce ne l'est plus. On verse maintenant du côté de la Physiologie... trop peut-être ! Mais c'est une revanche du fait contre l'idée, de la nature contre l'abstraction. Le culte de la mathématique, a eu, je crois une influence pernicieuse. Si, au lieu de marcher dans la voie de Descartes, la France eut suivi celle de Bacon, nous n'aurions pas eu, entre autres choses, l'abominable poésie (ou plutôt l'absence de poésie) du XVIIIe siècle, ni l'idéalisme de Jean-Jacques qui nous a dotés de la Terreur. La rage de l'idéal en politique, bouche l'entendement, empêche de voir la réalité, le possible, le vrai, et n'est pas moins une cause de stérilité dans les arts. Je ne parle pas contre l'idéal bien entendu...

•

« CONFÉRENCE I. *Le Positivisme.* — Le reproche que je lui adresse est plus sévère que tous les vôtres, car il me semble, à moi infirme, que le *positivisme est une blague*, un mot inventé comme celui de réa-

lisme et de naturalisme, uniquement, pour faire de l'effet. Comme si avant A. Comte, l'observation n'avait pas été préconisée dans les sciences. A. Comte était un odieux théocrate. Il soumet toutes les œuvres de l'esprit à la direction de prêtres (les prêtres positivistes, bien entendu), s'agenouille devant M. de Maistre, veut qu'on commence l'éducation des enfants par l'algèbre (doux lait de nourrice !) Et la liste des classiques qu'il recommande, c'est du joli !

« Conférence II. *Le Matérialisme.* Sur les matérialistes, du reste, le triomphe est facile et j'admets tous vos arguments. — Quant aux conseils pernicieux du matérialisme, *concedo*, mais rarement on se conduit d'après des conseils. Les hommes les plus purs ont professé des maximes déplorables. Tel qui se croit épicurien s'est conduit toute sa vie en stoïque, et l'inverse...

« Conférence IV. *Scepticisme*, p. 134. — *On croit à la matière.* Le sceptique n'y croit pas, car il se demande, qu'est-ce que la matière ? question que le matérialisme et le spiritualisme ne se posent même pas, étant eux, bien persuadés de connaître absolument la matière et l'esprit. — P. 144, *il ne saurait y avoir place pour le scepticisme*. Pardon ! le scepticisme vivra, tant qu'il y aura des hommes, privés tout à la fois de croyance religieuse et de la

rage de dogmatiser. P. 152. *Croire est un don de Dieu*. Cependant vous lui faites un crime à ce pauvre sceptique de ce qu'il n'a pas reçu la grâce. *Qu'il prie pour l'obtenir!* mais pour prier, il faut déjà avoir la foi. Vous êtes-vous quelquefois demandé, vous, homme de foi, quel intérêt on peut avoir à être sceptique, tandis qu'on en a toujours un à être matérialiste ou spiritualiste ?

« Conférence V. *Athéisme pratique*, p. 210. — Oui, j'entrevois comme vous, dans un avenir prochain une époque de hideuse grossièreté. Mais après le brouillard, le soleil !

« Conférence VII. P. 265 et suivantes. Fort beau ! fort beau ! — P. 276. *L'univers a été posé comme imparfait*. Qu'en savez-vous ? Imparfait au point de vue de l'homme, mais quelles lumières a-t-il pour critiquer les œuvres de Dieu ? — P. 290. *La notion de Dieu pâlit*. Au contraire, elle s'étend. Nous avons de la cause, malgré nous, sans théologie, sans métaphysique, une idée plus grande et moins anthropomorphique que jamais. *En finir avec Dieu*: exagération d'orateur. Personne n'a jamais été assez idiot pour dire : je vais en finir avec Dieu.

« La longueur de ce papier vous prouvera, mon Révérend, le cas que je fais de vous. Nous recau-

serons de tout cela cet hiver. En attendant, je vous serre la main cordialement.

« Votre très affectionné,

« G. FLAUBERT.

« Croisset, mardi 26 novembre. »

Le P. Didon termina cette année 1878 par la prédication de l'avent à Saint-Philippe-du-Roule. Il traita de la loi, sujet de haute morale, dans lequel il était facile de montrer la supériorité et la grandeur du christianisme. Au lieu de s'occuper de la morale et de la loi, à un point de vue général, comme il l'avait déjà fait ailleurs et les années précédentes, il s'occupa de la loi religieuse et du devoir religieux en particulier. Voici les sujets qu'il choisit : *Devoirs de l'homme envers Dieu : sa violation publique. — Nécessité absolue de la pratique du devoir envers Dieu. — De la religion en tant que devoir de justice. — De l'Irréligion dogmatique et de la science athée. — De l'Irréligion dans le lien conjugal. — Du divorce. — La Religion et le Progrès social. — Que le catholicisme ne mène pas à la domination politique du clergé. — Indestructibilité de la religion catholique.* — Les hommes assistèrent nombreux à ces conférences ; ils se multiplièrent à chaque dimanche ; et le P. Didon s'en réjouissait beaucoup. Rien ne le peinait, comme de constater qu'en France le *sexe fort* se distinguait par son apostasie contre Dieu.

Le succès des conférences de Saint-Philippe-du-Roule fut mêlé d'amertume, cette année-là. Les attaques et les contradictions ne firent pas défaut. Une hostilité très vive se manifesta non seulement dans la presse antireligieuse, mais aussi dans la presse catholique. On critiquait les idées, le genre, les tendances du hardi prédicateur. Il est vrai que ces attaques publiques augmentaient le flot des curieux et des auditeurs, au lieu de le diminuer. Cependant le P. Didon commençait à en être un peu ému. Sans se décourager, il avait des inquiétudes et, au commencement d'octobre, il eut déjà une première intention de partir pour Rome et d'aller se défendre là-bas contre les dénonciations malveillantes ou aveugles dont certains esprits zélés le poursuivaient. Ce qui l'arrêta, c'est qu'il reçut vers cette époque des témoignages de dévouement absolu de la part du maître Général.

Un orage se préparait. De petits nuages noirs s'aggloméraient à l'horizon, et des yeux perspicaces auraient pu deviner qu'une tempête éclaterait avant un ou deux ans au plus.

CHAPITRE VIII

SAINT-PHILIPPE-DU-ROULE ET LA TRINITÉ

(1879-1880)

Carême de Saint-Honoré en 1879 sur le fait de *la Révélation*. — Maladie et mort du P. Hue. — Voyage de Rome. — Retour à Paris. — Panégyrique de saint Dominique. — Sur les côtes de Bretagne. — La question du *Divorce* dans la chaire de Saint-Philippe-du-Roule. — Interruption de cette prédication. — Lettres du P. Chocarne et du curé de Saint-Philippe. — Le volume de *l'Indissolubilité*. — Lettre de Pasteur. — Le carême de la Trinité. — Lettre du Maître général de l'Ordre. — Le P. Didon appelé à Rome. — Son départ de Paris. — Le Touvet.

Dans les premiers jours de janvier 1879, le P. Didon écrivait à sa mère d'adoption : « Je vais « bien. Je prends de plus en plus le tempérament « du lutteur ; mais je reste calme dans la mêlée, « et je vais au-devant du péril avec la foi au « Christ, pour lequel je lutte, avec l'oubli de moi-« même, avec la certitude que la vérité triom-« phera... même sur nos cadavres. Il est si beau « de donner sa vie pour sa cause[1]. » Il se mit à la besogne pour préparer une nouvelle campagne, c'est-à-dire un prochain carême.

Il avait l'intention de traiter un sujet difficile :

1. Lettre du 5 janvier 1879 à Mme Roger des Genettes.

12

sujet dogmatique et non plus moral : *la Vérité de l'intervention de Dieu dans l'humanité*. Il avait déjà touché à cette matière délicate pendant son dernier carême de Marseille; il voulait y revenir à Paris, en faisant un nouveau pas dans cette démonstration et en abordant la question du miracle. Oui ou non, ce Dieu que la raison conçoit comme la cause infinie de la nature et de l'humanité, est-il intervenu dans notre histoire ? Toute la religion chrétienne est dans la solution de ce problème. Les savants, les faux savants bien entendu, le nient comme impossible ; certains philosophes le nient comme inconvenant ; certains critiques le nient comme illusoire. Il fallait réfuter tout ce monde-là. Le P. Didon y travaillait avec la vaillance d'un soldat et la droiture d'un chevalier[1].

Il se rendait bien compte que son entreprise était difficile, dans un temps troublé comme le nôtre. Il voyait bien que la lutte religieuse était terrible *partout*, que partout nos croyances battues en brèche s'effondraient dans un grand nombre d'âmes ; que le tourbillon politique, que les rayons éblouissants de la science moderne, que les enivrements de la civilisation faisaient une atmosphère asphyxiante dans laquelle une multitude de croyants s'évanouissaient et tombaient comme foudroyés[2]. Il ne se décourageait point

1. Lettre à Mlle Th. V., 29 janvier 1879.
2. *Idem*, 20 et 22 janvier.

pour cela. Si la mer autour de lui était agitée, si sa barque oscillait de droite et de gauche sous la rafale, si les vents déchiraient sa voile, il voyait au-dessus de sa tête le ciel plein de lumières, et cela lui suffisait. Pour réchauffer son âme et sa voix, avant le carême, il prêcha un sermon de charité en faveur d'une œuvre qu'il trouvait pleine d'intérêt et qui consistait à donner du travail aux femmes pauvres. L'aumône, sous la forme du travail, n'humilie personne, disait-il — et profitant de cette circonstance, il traita du rôle de la femme dans la crise religieuse que traverse le monde. Puis, le 2 mars, de quatre à cinq heures du soir, il prêcha sa première conférence à la chapelle du faubourg Saint-Honoré, sur *l'Intervention surnaturelle et positive de Dieu dans l'humanité*.

Dieu est. Il a constitué la nature dans l'immutabilité de ses lois, l'humanité dans la libre évolution de ses forces intelligentes et volontaires : fort bien. Mais est-ce tout ? Dieu disparaît-il dans son isolement transcendant ou bien entre-t-il en commerce direct avec cette humanité constituée par Lui ? Là est la question entre les croyants et les incroyants. Elle est pleine de gravité ; elle est le grand terrain de combat aujourd'hui entre ceux qui défendent la religion et ceux qui l'attaquent. La seconde conférence parla *du Miracle et de la philosophie ?* la troisième *de l'Intervention personnelle de Dieu dans le Christ par le Miracle ;* la

quatrième *du Miracle et de la loi de l'évolution*, la cinquième *du Miracle et de la critique*, la sixième et dernière *de l'Historicité du miracle*. Ces conférences produisirent un effet éclatant, et ce qui vaut mieux, opérèrent un bien sérieux. Elles attirèrent un auditoire tout à fait distingué et exceptionnel, malgré l'éloignement du faubourg Saint-Honoré. A leur occasion, le P. Didon reçut la visite d'hommes éminents que sa parole avait touchés; de médecins distingués, de savants tels que Pasteur, d'écrivains tels qu'Alexandre Dumas. Quelle joie pour lui de faire luire en ces têtes qui commandent au siècle un rayon d'éternelle clarté[1] !

Pendant ce laborieux carême, le P. Didon eut la douleur de perdre un vieil ami, le P. Hue, l'un des premiers compagnons du P. Lacordaire et le fondateur de la congrégation des Dominicaines enseignantes de Nancy. Le P. Hue s'était réfugié à Arcueil, et il s'y préparait à la mort, tout en travaillant à un ouvrage sur *le Symbolisme*. C'était un vieillard très doux et très optimiste qui aimait beaucoup le P. Didon et qui le consolait des attaques injustes dont il était l'objet, en lui promettant les plus beaux succès apostoliques et la plus pure gloire chrétienne. Sous ces longs cheveux blancs, le P. Hue cachait une sensibilité

1. Lettre à Mlle Th. V., 12, 28 mars.

exquise, des tendresses profondes et une jeunesse que les ans n'entamaient point. Le P. Didon venait de temps en temps lui rendre visite à Arcueil et aimait à l'entendre émettre de belles prophéties sur l'avenir. Vingt ans plus tard au lendemain de Corbara et de la vie de Jésus, le P. Didon se rappelait avec émotion l'ardeur juvénile et la puissance d'affirmation avec lesquelles ce vieillard, rempli de l'esprit de Dieu, lui annonçait qu'au pape Pie IX, qui avait légitimement anathématisé les erreurs du XIXe siècle, succéderait un pape *libéral*, qui en bénirait les forces et les vertus, qui en accepterait les saines nouveautés, et en sanctifierait les puissantes énergies.

Le P. Didon assista à Arcueil le P. Hue malade et mourant. Il lui donna les consolations divines, il prépara à sa dépouille la dernière demeure et le fit accompagner par un de ses religieux, jusqu'au cimetière de Flavigny.

Ce pieux devoir rempli et le carême terminé, le P. Didon se détermina à partir pour Rome, où sa prédication continuait à être dénoncée comme dangereuse. L'audace et la violence des attaques allaient croissant dans la presse française. Dans ces conditions, une visite au maître général de l'Ordre et au pape Léon XIII pouvait être d'un grand secours. Se ménager des points d'appui au centre du catholicisme, se faire quelques amis parmi les hommes importants de la Ville éternelle,

c'était de la bonne politique. D'ailleurs, la personnalité originale de Léon XIII attirait naturellement le P. Didon. Une étoile semblait luire sur le front majestueux et austère du nouveau pontife. Une ère nouvelle, un esprit nouveau, un monde tout neuf, n'allaient-ils pas surgir à l'appel du successeur de Pie IX? On l'espérait et le P. Didon se croyait sûr d'avoir au Vatican l'accueil le plus paternel.

Il partit de Paris le 20 avril. Il alla coucher le lundi à une heure du matin à Chambéry, en repartit à sept heures, pour le nid maternel du Touvet, passa quelques heures en tête à tête, en cœur à cœur avec sa mère, se dirigea sur Marseille dès le mardi. Le docteur Poucel, un de ses plus fidèles amis marseillais l'attendait pour l'accompagner jusqu'à Rome. Ils prirent la voie de mer, s'embarquèrent sur *la Provence*, furent arrêtés, à la levée de l'ancre par un accident qui amena la mort d'un homme. La mâture de leur vaisseau s'embarrassa dans les cordages d'un navire voisin; la grande vergue, lourde de plus de 400 kilogrammes tomba avec fracas et tua du coup un pauvre ouvrier. Malgré ce présage de malheur au début du voyage, la traversée fut heureuse jusqu'à Naples. Les deux voyageurs s'arrêtèrent à peine devant le Vésuve et devant les Lazzaroni. Ils avaient hâte d'arriver à Rome.

Le P. Didon qui avait vu la Rome papale ne fut

point séduit par la Rome Italienne. Il lui trouva des airs de déchéance, malgré ses rues plus propres et ses nouveaux palais. Il constata avec peine que l'herbe poussait sur la place du Vatican et qu'on aurait presque pu la faucher devant le portique de Saint-Pierre. Il vit d'abord et il entendit de loin Léon XIII, en se mêlant à un groupe de six cents pèlerins français, reçus en audience générale dans la salle du Consistoire. Le pape lui parut tel qu'il l'avait rêvé : front noble, traits distingués, prédominance de l'idée qui gouverne sur le cœur qui doit obéir; voix forte, grave, accentuée : homme parlant avec la volonté de rester toujours mesuré et tranquille et rasséré-nant. Le P. Didon fut bien accueilli par ses anciens maîtres, comme par ses anciens compagnons. Il n'employa point son temps à visiter les monuments de la vieille Rome païenne ni même ceux de la Rome des papes; il s'absorba dans la visite et le commerce des hommes, occupant un rang dans la hiérarchie et demanda une audience privée au Souverain Pontife. Elle lui fut accordée le lundi 19 mai, à deux heures moins un quart. Le chambellan du Pape, Mgr Macchi, l'introduisit dans la chambre de Léon XIII, et dit à haute voix, en entr'ouvrant la porte : le P. Didon, prieur des dominicains de Paris. — Le Pape était debout, près de sa table de travail, chargée de livres et de papiers, — il regarda et dit : « Ah! le

P. Didon... il a déjà un nom célèbre dans le monde! » Le P. Didon fit, suivant l'étiquette, ses trois génuflexions, baisa la mule du Pape, et dit à genoux : « Très Saint-Père, je suis venu pour exprimer à vos pieds mon dévouement filial à votre personne et mon attachement inviolable au Saint-Siège. » En même temps, il offrait au Pape ses œuvres. « Oserais-je offrir à votre Sainteté ces « petits volumes. Ce sont des primeurs. Sans doute, « il y a dans ces pages beaucoup d'imperfections, « mais, Très Saint-Père, elles sont pleines de « bonne volonté. » Léon XIII prit les volumes en souriant, les ouvrit, puis les déposa sur sa table. Il fit signe au P. Didon de se lever et une conversation de vingt minutes s'engagea.

Le P. Didon exposa au Pape la nature de son apostolat. Il dépeignit la jeunesse française, éblouie par la fausse science, entraîné par une folle liberté et parla de sa tactique à lui : qui était de ramener les jeunes gens à la foi, en acceptant ce qu'il y a de légitime dans les aspirations de la science et de la liberté. Le pape l'encouragea vivement à poursuivre sa tâche et lui dit avec un accent pénétrant : « Oui! consacrez à la jeunesse votre « science, toute votre science, toute votre élo- « quence et votre pouvoir sur elle ; ramenez-la à « Dieu et à la Foi. » Et, comme le P. Didon insistait sur cette même idée, en disant qu'il était difficile de démêler dans la science le vrai du faux

et dans les passions qui remuent la société, le juste de l'injuste. « Difficile, reprit le Saint-Père, « mais tout ce qui n'est pas contraire à la loi « naturelle, à la raison, à l'évangile, tout cela est « vrai, tout cela est juste et la foi ne saurait lui « être opposée. » Cette réponse large et ouverte combla de joie le P. Didon.

La conversation tomba alors sur l'insuffisance de la philosophie actuelle dans la formation des intelligences. Léon XIII dit au P. Didon qu'il préparait une encyclique aux évêques sur ce sujet et vanta la philosophie de saint Thomas. « Votre Sainteté, répondit le Père, sait à quel point l'Ordre de « saint Dominique est resté fidèle à l'enseigne-« ment de saint Thomas, mais à cause du puissant « empire que les sciences naturelles ont pris sur « les intelligences de notre génération, ne serait-« il pas opportun de joindre à la métaphysique de « saint Thomas la connaissance des sciences « naturelles ? » Le regard de Léon XIII s'éclaira, et il approuva, avec ce mot italien, *già*, *già*, qui veut dire : *sans aucun doute !* Le Saint-Père fit l'éloge des dominicains de France, cita les vers du *Paradis* où Dante, le grand poète, fait l'éloge de saint Dominique et de saint François. Alors le P. Didon s'agenouilla, en demandant une bénédiction pour lui, pour sa mère et pour ses amis.

En sortant, le Saint-Père mit la main sur l'épaule du P. Didon, l'accompagna deux ou trois pas, et

lui dit à voix haute et avec un geste hardi : Continuez, Didon, continuez. Ce fut le dernier mot. Le P. Didon descendit les escaliers du Vatican, en se disant à lui-même : Oui, en avant. Un vieux monde fuit ; un nouveau monde naît : Léon XIII en sera le parrain ; et il voyait dans les encouragements du Pape sa meilleure garantie pour l'avenir, pour les combats qui l'attendaient et pour les attaques auxquelles il serait exposé[1].

Il quitta Rome presque immédiatement. Il était à Marseille le 27 ; au Touvet vers le 30 ; à Flavigny le 6 juin, et à Paris le 7 ou le 8. Il se réserva, cette année de prêcher le panégyrique de saint Dominique, pour la fête du 4 août. Comme c'était la première fois qu'il prenait la parole, depuis son voyage de Rome, on était assez curieux de savoir ce qu'il allait dire. Il y eut foule à la petite chapelle de la rue Jean-de-Beauvais. Des notabilités de la magistrature, du monde politique et de l'armée s'y étaient donné rendez-vous ; et le P. Didon sut glorifier le créateur de l'Ordre des Dominicains avec sa largeur habituelle d'idées. Il se posa deux questions : quelle avait été la destinée providentielle de saint Dominique dans l'histoire ? et comment saint Dominique avait accompli cette destinée ? — Le rôle de saint Dominique fut de créer dans l'Église un ordre distinct, un

1. Lettres à M. Th. V., 23 mai 1879.

ordre essentiellement apostolique; et il y réussit, grâce à la pratique des vertus héroïques, grâce à une inspiration personnelle, grâce au sens de l'opportunité, et grâce à de saintes audaces. — Le P. Didon fit allusion, dans le corps du discours à son voyage de Rome, en termes habiles : « Saint « Dominique avait reçu d'En-Haut une inspiration « personnelle. Voyez-le à trente-trois ans, il se « trouve en face de l'hérésie, il se dit : je créerai un « ordre d'apôtres. Il ne l'a créé que douze ans après. « L'inspiration lui vint en 1204, il ne la réalisa « qu'en 1216. Quand on a porté une idée douze ans « dans sa conscience, on est personnellement ins- « piré, mais quand on appartient à l'Église de Dieu, « il faut soumettre l'inspiration à l'autorité; il « faut entreprendre le voyage de Rome. — J'en- « tends les hommes du XIXe siècle me dire : Quoi ! « vous avez une idée personnelle; et vous allez la « mettre aux pieds d'un homme ! Oui! j'y vais, « car cet homme n'est pas un homme pour moi, « c'est le gardien de la grande doctrine du Christ... « Pourquoi faut-il qu'aujourd'hui on n'obéisse plus « qu'au glaive, qu'on ne sache pas se mettre à « genoux devant celui qui tient en main la croix « du Sauveur, la loi de l'Évangile et de la charité. » Les journaux parlèrent de ce discours, les uns avec éloges, les autres avec injures. Mais le P. Didon ne s'en émut guère. Il était destiné à être maudit et béni, persécuté et acclamé.

Dès le lendemain de la Saint-Dominique, sur l'ordre du docteur il alla prendre quelques semaines de repos, dans ce qu'il appelait son ermitage de Saint-Brieuc. Il avait besoin de se refaire une provision de *fluide nerveux*, et dans cette solitude marine de la villa Godu, devant les grands horizons de la nature, seul en face de lui-même et de Dieu, il se retrempait admirablement pour les luttes futures. — En cette année 1879, il savoura plus avidement, ce semble, la paix délicieuse de cette vie champêtre. On aurait dit qu'il avait le pressentiment d'en goûter les charmes pour la dernière fois. Jamais il n'apprécia mieux ce calme rempli d'inspiration, ce silence troublé seulement par le chant des vagues, ces collines aux flancs desquelles se suspendaient de beaux épis d'or, cette grève blanche lavée deux fois chaque vingt-quatre heures par la vague salée, cette nappe bleue qui s'étendait à l'infini, cette ligne de l'horizon sans limites ; toutes ces choses qui permettaient à son âme vivante de s'enivrer de contemplations et de rêves divins[1].

Il revint à Paris dans les premiers jours de septembre, en repartit aussitôt pour Flavigny où il devait prêcher la retraite aux religieux du 10 au 22 ; alla précipitamment à Marseille, au commencement d'octobre, pour donner à un moribond qui

1. Lettre à M. Th. V., 30 août 1879.

ne voulait pas d'autre prêtre que lui, les derniers sacrements, revint à Paris passer quelques jours, se remit en route pour Flavigny, où les Prieurs réunis devaient nommer un Provincial et retourna de nouveau à Paris, où allaient commencer ses fameuses prédications sur *le Divorce*.

La question du divorce passionnait l'opinion publique, à ce moment. On en parlait partout, au théâtre, au palais, dans les journaux, dans le Parlement. Les publicistes et les dramaturges les plus connus, comme Émile de Girardin et Alexandre Dumas, faisaient des brochures sur ce sujet. M. Naquet, l'apôtre du divorce, prodiguait les conférences et les articles; et une loi néfaste était sur le point d'être votée par la Chambre des députés. Dieu sait combien cette loi a été fatale, jusqu'à présent, à la religion et à la société! elle a mis en conflit l'Église et l'État sur un problème vital; elle a ruiné, par la base, le foyer domestique, et ébranlé la foi dans beaucoup de consciences, parce que la foi et les mœurs se tiennent par des racines secrètes et profondes. Le P. Didon crut, non sans raison, qu'il était urgent de prendre la parole pour crier aux oreilles chrétiennes que l'indissolubilité matrimoniale était un précepte évangélique et une nécessité sociale; et il porta hardiment cette question dans la chaire chrétienne. Il a d'ailleurs expliqué et légitimé sa conduite dans la préface de son livre sur *l'Indissolubilité*.

« Dans la guerre qui sévit, ce ne sont pas seu-
« lement les dogmes spéculatifs qu'il s'agit de
« sauver : ce sont les vérités morales. Le monde
« est moins immédiatement sous l'influence des
« dogmes que sous l'inspiration des vérités pra-
« tiques. Or, s'il est une vérité pratique impor-
« tante pour le développement de l'humanité et
« des individus, c'est la loi qui fixe le type de
« l'union conjugale. Fort de cette conviction,
« étonné du silence presque général qui se fai-
« sait autour de l'indissolubilité, à la veille même
« du jour, où, en plein Parlement français, elle
« allait succomber peut-être; ému de l'accent
« avec lequel, dans sa première encyclique, le pape
« Léon XIII rappelait les lois du mariage chré-
« tien du haut de la chaire où l'on parle au monde
« entier, nous avons voulu, dans notre humble
« mesure, rendre témoignage à l'une des vérités
« fondamentales de l'Évangile. »

La foule qui accourut à Saint-Philippe-du-Roule pour entendre l'éloquent dominicain, fut considérable et extrêmement mêlée. On rencontrait là, des artistes, des journalistes, des avocats, des médecins, des professeurs, qui depuis longtemps ne connaissaient plus le chemin des églises et qui, naturellement, n'avaient pas toujours une attitude pieuse. Saint-Philippe-du-Roule était envahi longtemps avant l'heure et l'on se disputait les chaises. Le prédicateur était cependant religieuse-

ment écouté ; et il ne lui échappa rien, dans la chaleur de l'improvisation, qui ne fût dans les limites des convenances et de la délicatesse. Malgré tout, dès la première conférence, des réclamations arrivèrent à l'archevêché de Paris. *Des gens respectables et dévoués aux œuvres catholiques*, — ce sont les paroles mêmes du cardinal Guibert, — se plaignirent. Le cardinal hésita quelque temps sur la mesure à prendre. Voici une lettre du P. Didon qui nous raconte les péripéties de ce drame. La lettre est adressée au P. Chocarne, alors absent de Paris.

Paris, 19 novembre 1879.

« MON TRÈS RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

« Je ne veux pas que vous appreniez par d'autres que par moi, d'une part, le *succès de foule* de mes conférences de Saint-Philippe, d'autre part, l'opposition assez vive du parti que je rencontre toujours sur mon chemin et que vous connaissez comme moi. — En mon âme et conscience, je ne vois rien, dans mes conférences, ni dans le fond, ni dans la forme, qui puisse motiver l'opposition dont je suis l'objet. — L'archevêché s'est ému, paraît-il. Le P. Boulanger m'en a amicalement prévenu, et je suis allé aussitôt me présenter moi-même au cardinal, afin de lui demander ce qu'on pouvait me reprocher. L'excellent vieillard

m'a très bien reçu, — peut-être un peu froidement, — tout d'abord. Il n'a rien eu à me reprocher, rien... si ce n'est le *choix du sujet* et l'impression *effarouchée*, *scandalisée* des âmes pieuses. Mais, grand Dieu! je ne puis pourtant pas me réduire à zéro pour ces bonnes âmes. Si je les offense, qu'elles se retirent; et si je fais du bien aux pauvres publicains, — comme j'en ai, tous les jours, la preuve, pourquoi m'opposerait-on les bonnes âmes? J'ai dit au cardinal : Éminence, je ferai tout au monde pour éviter l'ombre même d'une impression fâcheuse, mais c'est tout ce que je puis. J'ai même ajouté : Si vous me l'ordonnez, je n'hésiterai même pas à obéir : car c'est une vraie désolation pour moi de me trouver ainsi toujours en présence d'esprits prévenus qui me font des procès de tendances et qui ne peuvent raisonnablement les justifier... Le cardinal m'a répondu : Je ne veux pas intervenir en cela; je ne veux rien prescrire, voyez ce qui sera le meilleur, etc., etc. — Au revoir. Quand vous reviendrez, la bataille bruyante sera finie, et nous goûterons, j'espère, les pleines joies de la paix de Dieu.

« Je suis à vous cordialement et filialement.

« Fr. H. Didon. »

Quelques semaines plus tard, au commencement de décembre, le P. Didon eut un nouvel entretien avec le cardinal Guibert. Les plaintes

continuaient à affluer à l'archevêché, et Son Éminence, tout en déclarant « qu'il avait lu les trois « premières conférences et qu'il n'y avait rien « trouvé à redire, ni pour le fond, ni pour la forme, « sauf peut-être que la question aurait pu être « traitée de cette manière aussi bien dans n'im- « porte quelle enceinte, que dans une église », Son Éminence jugea qu'il était bon d'interrompre les conférences sur *le Divorce*. Elle proposa au P. Didon de changer de sujet. Le P. Didon n'accepta pas cette proposition. Changer de sujet, n'était-ce pas s'accuser soi-même de tous les égarements de parole qu'on lui avait prêtés? Le P. Didon préférait, ce qui était son droit, rentrer dans le silence. Le cardinal, avec sa grande modération d'esprit, aurait préféré une solution moins radicale. Cependant il finit par se ranger à cet avis, et, le 7 décembre, en termes reconnus par tous irréprochables, le P. Didon, prenant congé de son auditoire, annonça simplement que les conférences étaient suspendues par une décision devant laquelle il s'inclinait respectueusement.

Dans cette dure épreuve, le P. Didon reçut quelques lettres qui le consolèrent. Le P. Chocarne, son supérieur, lui écrivit, dès le 9 décembre :

« Mon bien cher Père,

« Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice! J'ai plus envie de vous féliciter que de

vous blâmer. Vous blâmer de quoi? De ce que vous n'avez pas su plaire à ces esprits prompts à s'effrayer à votre endroit et qui ont obsédé notre bon archevêque! S'ils s'applaudissent de leur triomphe, je les plains. Je ne vois pas ce qu'y gagne la cause de la vérité et de l'Église. Je lisais vos conférences dans *le Moniteur* et j'admirais, en dehors du talent, la prudence avec laquelle vous évitiez les écueils de votre sujet, et comment vous l'avez élevé au-dessus de tous les petits côtés, de tout ce qui pouvait porter ombrage aux esprits les plus délicats. On vous reproche de faire de la politique. Si l'indissolubilité du mariage n'est pas de la pure morale, de la morale attaquée et qu'il est légitime de défendre, il faut renoncer à savoir le rôle des prédicateurs de l'Évangile. »

Le curé de Saint-Philippe-du-Roule écrivit aussi au P. Didon une lettre fort élogieuse.

PAROISSE SAINT-PHILIPPE. Paris, le 11 décembre 1879.

—

MON CHER ET TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

« ... J'ai l'âme navrée de la brusque interruption de vos conférences, et plus encore de tout le bruit qui se fait à la suite de ce coup inattendu. Néanmoins j'ai la ferme confiance que vous n'abandonnerez pas la mission que vous avez acceptée à Saint-Philippe. Puisque vous prêchez le carême

à la Trinité, pourquoi ne continueriez-vous pas dans mon église, à l'avent prochain, un enseignement qui, pour n'être pas du goût de tout le monde, n'en a pas moins ses fruits apostoliques. Au revoir donc, et à bientôt, mon cher et très Révérend Père, je vous serre la main dans les sentiments de la sympathie la plus vive et la plus sincère.

« G. CATHELIN,
« Ch. h., curé de Saint-Philippe. »

Le P. Didon, réduit au silence, employa ses loisirs à préparer la mise en volume de ses conférences sur *le Divorce :* des trois conférences qu'il avait prêchées et de celles qu'il n'avait pas eu le temps de prêcher. Il voulait que l'opinion publique pût juger et apprécier sa doctrine. L'éditeur Dentu se chargea de cette publication. Le volume parut au commencement de février. Ceux qui le lurent furent édifiés plutôt que troublés. Les six conférences étaient non seulement irréprochables au point de vue doctrinal, mais encore admirables sous bien des rapports. Le grand Pasteur écrivit au P. Didon au sujet de ce volume :

Paris, ce 9 février 1880.

« MON TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

« Je vous suis bien reconnaissant de l'envoi de votre beau livre. J'aurais été déjà vous en remer-

cier en personne, si le laboratoire ne m'en eût empêché et si je n'avais été absorbé par une communication que je devais faire aujourd'hui même à l'Académie des Sciences... Les mêmes motifs se sont opposés à ce que je termine la lecture de vos conférences. Ma femme a été plus heureuse, et nous admirons ensemble votre grande parole, votre grand caractère et votre grande doctrine. Sans doute, placer le bonheur dans le sacrifice est au-dessus des forces communes ; mais il serait beau de prêcher, même dans le désert, les nobles pensées et les sentiments sublimes. C'est une semence divine qui fructifie tôt ou tard, comme la science la plus éloignée des applications finit toujours par y aboutir.

« Veuillez agréer, mon très Révérend Père, le nouvel hommage de mon plus profond respect.

« L. Pasteur. »

Le P. Didon avait écrit pour ses conférences sur *le Divorce* une longue introduction et, dans cette introduction, il prônait le ralliement à la République, bien avant Léon XIII. Cette profession de foi républicaine déplut à bon nombre de catholiques qui se défiaient absolument du régime républicain et regardaient toute concession à ce sujet comme une défaillance et une faute.

C'est au milieu de cette agitation d'esprits et

d'une hostilité toujours croissante que le P. Didon remonta en chaire, le 15 février, à l'église de la Trinité, pour inaugurer son carême de 1880. Il avait choisi un très beau sujet : *la Réconciliation du catholicisme avec la société moderne*. Il voulait prouver qu'entre le catholicisme et la société moderne, il n'y avait que des malentendus et non un antagonisme fondé en raison. Il chercha à démontrer la chose dès sa première conférence, mais, dès cette première conférence, une véritable bataille d'idées s'engagea autour de sa chaire. Il y eut des admirations maladroites, tapageuses, compromettantes; il y eut des dénigrements systématiques, perfides et violents. La doctrine et les paroles du prédicateur furent travesties et défigurées à plaisir, et le P. Didon, dès le 3 mars, dut publier, dans les journaux religieux, la lettre suivante :

« Monsieur le Directeur,

« On met sous mes yeux divers journaux qui rendent compte de ma conférence à la Trinité, et dans lesquels le plus souvent mes paroles et ma doctrine sont étrangement défigurées et travesties. Voulez-vous me permettre de déclarer, par la voie de votre journal : 1° que je suis absolument étranger à tous ces comptes rendus et à toutes ces analyses; 2° que je n'accepte, par conséquent, ni de

près, ni de loin, la responsabilité des doctrines et des paroles qu'on m'y prête.

« Agréez, Monsieur le Directeur, l'hommage de mes sentiments distingués. »

Malgré ce démenti public, malgré l'approbation d'hommes graves, haut placés dans l'Église et la société, voire même d'évêques, le P. Didon fut dénoncé, non plus à l'archevêché de Paris, mais auprès du général des Dominicains, à Rome. Par qui fut-il dénoncé et en quels termes ? Nous ne le savons pas. Il ressort d'une des lettres du P. Didon, qu'on avait persuadé au P. Larroca, que les conférences du P. Didon, produisaient une impression fâcheuse ; que l'ardent dominicain parlait en tribun et non en apôtre ; qu'au lieu de convertir les incroyants, il les confirmait dans leur incrédulité, qu'il n'avait pas l'esprit de l'Évangile et qu'il compromettait l'Ordre des Dominicains au lieu de l'honorer. — Le P. Larroca crut qu'il serait bon d'éloigner momentanément de Paris l'apôtre de la Trinité; et, vers le milieu du carême, il envoya une lettre au P. Chocarne ainsi conçue :

« Mon très Révérend et cher Père Provincial,

« Je vous prie de rendre la lettre ci-jointe en propres mains du P. Didon, lequel doit se mettre en route pour venir à Rome sitôt qu'il l'aura

reçue. — Ayez la bonté de m'aviser par télégraphe quand il sera parti. Je vous prie aussi de vouloir faire les démarches nécessaires pour que la prédication à la Trinité ne soit pas interrompue pendant l'absence du P. Didon.

« Agréez l'expression de la plus sincère affection de votre dévoué.

« Fr. Joseph-Marie LARROCA,
« Maître général des FF.-PP. »

A la réception de cette lettre, le P. Chocarne, fort ému, réunit son conseil et délibéra sur ce qu'il convenait de faire. On décida d'envoyer un télégramme et une lettre au Révérendissime Père général, pour obtenir un sursis et ne laisser partir le P. Didon qu'après l'achèvement de la station quadragésimale, c'est-à-dire dans la semaine de Pâques. Voici le télégramme qui fut expédié au Révérendissime Maître général.

Larroca, Dominicain, Minerve, Rome

« Impossible remplacer Didon. Seconde et troisième conférences irréprochables. Effet d'interruption très grave. Conseil provincial demande sursis jusqu'à explication par poste aujourd'hui. Réponse par télégraphe.

« CHOCARNE. »

Le P. Didon avait parlé dans sa seconde conférence : *De la restauration de la philosophie chrétienne comme condition de l'harmonie entre le catholicisme et la société moderne ;* et dans sa troisième conférence : *De l'accord de la science et de la foi.* — Le P. Didon avait encore à traiter trois sujets intéressants et délicats : *le Catholicisme et la Liberté ; le Catholicisme et la Démocratie ; le Catholicisme et le Mouvement économique.* Il aborda ces sujets hardiment comme toujours, mais non sans provoquer des mécontentements et des colères. Les polémiques de presse entre les journaux de diverses nuances s'envenimaient de jour en jour et le succès de foule allait toujours croissant. De hauts personnages du monde politique et de la presse coudoyaient dans l'auditoire les membres du haut clergé. A partir de deux heures et demie, il était impossible de pénétrer dans l'église. Les femmes envahissaient l'enceinte réservée aux hommes, et les bas-côtés, les tribunes, les galeries supérieures étaient bientôt inaccessibles comme la grande nef. — Le 21 mars eut lieu la sixième et dernière conférence, et le P. Didon s'apprêta à partir pour Rome.

Il s'illusionnait complètement sur l'issue et les conséquences de son voyage. Il avait pleine confiance dans l'absence de griefs sérieux qu'on pouvait formuler contre lui ; il comptait sur la bonté de sa cause comme sur la pureté de ses inten-

tions. A l'en croire, pendant le carême de la Trinité, il n'avait fait que développer les idées exposées dans la préface de son livre sur *le Divorce ;* et comme ces idées avaient été approuvées, ou du moins n'avaient pas été condamnées, il ne croyait pas que les conférences de la Trinité fussent répréhensibles. — Le 26 mars, il m'écrivait :

« MON CHER FRÈRE ET AMI,

« Je suppose que vous avez assez de connaissance de mes idées et de ma façon de les traduire pour ne pas croire un mot des inepties que les journaux m'ont prêtées. Mon carême, c'est *ma Préface* du divorce, tout simplement... Je vais partir pour Rome dans la semaine de Pâques. Ils sont émus, là-bas, et je pense que je parviendrai à les rassurer. Que les amis tiennent bon... Adieu, je vous serre affectueusement la main.

« Fr. H. DIDON,
« Des FF. PP.

« Paris, 26 mars 1880. »

Le P. Didon partit de Paris le 31 mars, à sept heures du soir, avec l'intention de s'arrêter un ou deux jours au Touvet, auprès de sa vieille mère, qui souffrait toujours mais toujours vaillamment. Il eut avec elle de longs entretiens, sans soupçonner que c'était les derniers. — Que comptes-tu

faire ? lui disait sa mère? — Je voudrais ramener mes contemporains à la religion. — Pourquoi t'appelle-t-on à Rome? Ne crains-tu pas qu'on te mette en prison? — Il n'y en a plus, répondit le Père en riant. Et il ne croyait vraiment pas au coup de foudre qui lui était réservé. Il voyait déjà la tempête dont il était enveloppé, se dissiper au soleil du lendemain.

Le printemps naissait ; les montagnes du Dauphiné étaient ravissantes. Les premières fleurs et la première verdure couvraient la plaine, et on respirait les brises tiédes qui mettaient la sève en mouvement. En haut, les grandes cimes étaient encore blanches de neige, et le soleil faisait luire les nevés et les glaciers comme des nappes d'argent. Ce réveil joyeux de la nature n'était-il pas d'un beau présage? et y avait-il lieu d'être triste et inquiet, tandis que partout, autour de lui, éclataient la vie et la joie [1] ? Le pèlerin de Rome se remit en route, le 2 avril, au soir. Il alla coucher à Chambéry, comptant arriver bientôt à Rome. — Il n'y arriva que le 7.

1. Lettre à Mlle Th. V., 2 avril 1880.

CHAPITRE IX

L'EXIL DE CORBARA

(1880-1881)

Entrevue du P. Didon et du P. Larroca. — L'exil à Corbara. — Occupations. — Lettres et visites reçues. — Lettres de Mme Didon, de Pasteur, de M. de Falloux. — Visites diverses. — Mort de la mère du P. Didon. — Voyage au Touvet. — Retour à Corbara. — Délivrance du P. Didon.

Dès le lendemain de son arrivée à Rome, c'est-à-dire le 8 avril, le P. Didon se présenta au général de l'Ordre, le P. Larroca. Le général en le voyant se leva et l'embrassa, puis se rassit dans son fauteuil. Le P. Didon, debout, à côté de lui, à gauche, prit la parole et dit : Mon Révérendissime Père, me voici pour recevoir vos ordres. Le P. Larroca lui répondit d'une voix émue et étouffée : « Vous « n'êtes pas sans savoir la fâcheuse impression « produite par vos conférences : vous avez pris une « mauvaise voie, vous n'êtes pas un apôtre, vous « êtes un tribun ; vous ne convertissez pas les in- « croyants, vous les confirmez dans leur incrédu- « lité ; vous n'avez pas l'esprit de l'Évangile, vous « avez compromis l'Ordre en disant qu'il était dans « vos idées. » — Le général avait parlé d'après les

rapports inexacts qui lui avaient été faits. — Le P. Didon ne répondit absolument rien à ces accusations ou plutôt à ces appréciations de son apostolat. — Une force intérieure, a-t-il raconté, lui commandait de se taire; à l'exemple de Jésus, son maître, qui ne répondit rien autrefois à ses accusateurs. Il se tint dans la plus parfaite quiétude, dans la plus inaltérable sérénité. Puis, il dit au général : « Eh! bien, Révérendissime Père, que faut-il que je fasse? »

Le P. Larroca hésita un instant et répondit : « Il faut que vous vous retiriez en Corse, à Corbara dans un couvent solitaire. Vous n'y prêcherez pas, vous n'y confesserez pas; vous prierez et vous étudierez jusqu'à nouvel ordre. — Quand voulez-vous que je parte? — Le plus tôt possible, et dès que vous vous serez reposé. — Je vous demande seulement, mon Révérendissime Père, de ne pas quitter Rome avant d'avoir vu le pape et d'attendre, quelques jours, mon audience. — Je vous le permets. » — Le P. Didon se retira. — Il alla rédiger une demande d'audience au Vatican et résolut d'attendre quelques jours, une semaine au plus tard, la réponse affirmative ou négative qui lui serait faite. Ces jours d'attente furent un peu pénibles. Cependant il était profondément résigné au fond, et il acceptait de souffrir. — L'audience papale ne lui fut pas accordée. — Il quitta Rome, où il n'avait plus rien à faire, le

mercredi 14 avril, à dix heures quarante du soir, par le train de la Haute-Italie, et il se dirigea sur Livourne. Il trouva quelques lettres à Livourne, et dans l'une d'entre elles on lui apprenait la trahison d'un de ces amis. Il en eut le cœur déchiré, et il commença à croire que son martyre traverserait les phases les plus douloureuses. Mensonges, insultes, trahisons, abandons, calomnies, rien ne devait lui être épargné et il devait s'attendre à tout. « Oh ! la trahison des amis, leur « défiance, leur soupçon, leur doute, leur abandon... voilà la vraie douleur. Ceux qui ne l'ont « pas connue n'ont rien senti. Ils n'ont pas même « été égratignés à la peau. Maintenant je ne « compte plus les coups que Dieu frappe[1]. »

Il s'embarqua à Livourne pour Bastia où il débarqua le 18 avril. A Bastia, le P. Didon, croyant entrer dans un café-restaurant, pénétra dans le Cercle du Nord, cercle républicain, et s'attabla pour lire les journaux. Un habitué survint et lui dit : « Nous ne recevons pas de prêtres ici. » Le Père sortit aussitôt ; mais, quelqu'un l'ayant reconnu, deux membres du Cercle, l'avocat Casabianca et le Dr Manfredi, abordèrent le dominicain et lui firent des excuses, le priant de revenir au Cercle. Le P. Didon refusa très courtoisement. Alors, les journaux du cercle furent envoyés à

1. Lettre inédite.

son domicile. — Le 19 au matin, il partit pour Corbara. Il lui fallut neuf heures de voiture à travers la montagne, avant d'arriver au terme de son voyage. Il était tard, quand l'exilé sonna à la porte du couvent. Il fut très aimablement accueilli par le prieur, et, pendant toute la durée de son séjour, il n'eut qu'à se louer de la bonté simple et discrète du supérieur auquel il avait à obéir. Il y avait en ce moment, au couvent de Corbara, onze religieux, tous italiens, à l'exception d'un seul, qui était Français et remplissait les fonctions de maître des novices. On donna au P. Didon une petite cellule, avec une fenêtre à l'Orient, et aux jours de lumière transparente, assez fréquents en Corse, il pouvait voir, par cette fenêtre, les cimes neigeuses des Alpes maritimes, et plus loin... les montagnes du Dauphiné et le foyer maternel...

Ce couvent de Corbara se dresse à mi-côte, sur les flancs d'une montagne assez élevée. En face du monastère, à quatre kilomètres s'étend la mer; à droite le village de Corbara, à gauche le hameau de Pigna; entre le couvent et la mer de beaux jardins avec des oliviers, des orangers, des arbousiers, des lentisques, des lauriers roses. Le rocher de Sant Angelo domine l'ensemble du paysage, qui a, en même du temps, du charme et de la grandeur. Le monastère est un immense bâtiment carré, avec un jardin à l'intérieur. Du temps du P. Didon, trois ailes seulement pouvaient être

habitées, la quatrième était inachevée et a été entièrement bâtie depuis. Une belle et spacieuse église forme une des quatre faces du quadrilatère. L'ancien cloître fut incendié en 1792. Le cloître actuel était destiné aux Franciscains, mais en avril 1857 le P. Besson, un des premiers disciples du P. Lacordaire, l'acheta à la famille Savelli; et le P. Bourard, l'un des martyrs d'Arcueil, pendant la commune de 1871, en fut le premier prieur en 1861. Quand le P. Didon arriva à Corbara, on était aux premiers jours de printemps. La température était délicieuse. Des jardins plantés de citronniers et d'orangers montaient des brises parfumées; les rossignols, les merles, les loriots s'en donnaient à cœur joie; et l'exilé consola sa mère en lui dépeignant les charmes de sa solitude.

Au fond de son âme cependant il souffrait. Il souffrait d'être enseveli vivant dans ce tombeau de Corbara, lui qui était habitué aux rumeurs de la foule et au bruit de la bataille. Il souffrait d'être la victime d'ennemis invisibles qui avaient travesti sa pensée et dénaturé la pureté de ses intentions. Il souffrait d'avoir été condamné sans avoir commis de faute, et bien qu'il fût fier d'être torturé pour la cause sainte, à laquelle il avait voué sa vie, et de s'immoler pour le salut du monde moderne auquel il tenait si profondément, il avait de la peine par moments à contenir ses sentiments humains. Qui donc oserait l'en blâmer?

Il s'était soumis, et chez le P. Didon, la soumission du chrétien s'alliait à la fierté et à la dignité de l'homme. Par moments, la joie de souffrir l'emportait sur toutes les autres émotions. Il vivait en esprit avec son Maître et il essayait de comprendre la grande âme du Christ à la clarté terrible du feu de l'immolation. Il nous livre le véritable état de son âme, dans une lettre qu'il écrivait, non pas à sa tendre vieille mère, qu'il était obligé de ménager et de consoler, mais à sa mère adoptive, en qui il avait pleine confiance et à laquelle il ne cachait rien.

Corbara, 29 avril 1880.

« Vous êtes une vraie mère. Vous ne tremblez pas. Vous avez la foi tranquille en votre fils. J'aime les amis qui n'ont pas peur. Ma destinée sera orageuse, et si mes fidèles s'effraient à la moindre tempête, comment voulez-vous que j'emporte ces timides ?

« Voici en deux mots mon histoire.

« La nature de mes prédications, l'action qu'elles exerçaient ont ameuté contre moi, à Paris et peut-être ailleurs, *certaines personnalités... Ces personnalités* ont agi avec une habileté singulière, soit à Paris, auprès du cardinal, soit à Rome auprès de mon général, et sans doute auprès du pape. Le cardinal archevêque de Paris a com-

mencé par suspendre mes conférences du *Divorce*, il aurait voulu suspendre celles de la Trinité. Alors, c'est mon général qui est intervenu. Il m'a mandé à Rome ; il m'a dit en résumé que je faisais plus de mal que de bien, que j'étais un tribun et pas un apôtre, etc. Je n'ai rien répondu. J'ai dit seulement : « Alors, mon Révérendissime Père, que dois-je faire ? » Il a repris : « Vous allez partir pour Corbara, en Corse. Vous ne confesserez pas, vous ne prêcherez pas, vous prierez et vous étudierez, vous prierez surtout. » — Je me suis incliné toujours en silence, et je suis parti, et me voilà dans mon exil, l'âme tranquille, la conscience heureuse du devoir accompli, le cœur presque fier de souffrir pour la grande et sainte cause à laquelle j'ai voué ma vie. Je ne serais pas sincère si je ne disais pas que j'ai dû comprimer tous mes sentiments humains en me voyant traité comme un coupable, avec une sévérité que mes adversaires eux-mêmes n'auraient pas eue. Dieu m'a donné cette force, et quoi qu'il arrive, je ne reculerai jamais devant l'austérité de mon devoir. Au milieu des circonstances les plus délicates, j'essaierai d'allier toujours à l'esprit d'abnégation personnelle qui fait le chrétien, la dignité et la fierté du caractère qui fait l'homme. Vous n'en doutez point, vous.

« L'épreuve n'a pas affaibli ma foi en l'évangélisation possible, nécessaire, urgente de notre

société moderne; au contraire, elle l'a grandie. Ce n'est pas avec de la logique, de la littérature et du sentiment qu'on peut accomplir cette œuvre. La logique, la littérature et le sentiment ne font que des académiciens, des philosophes et des poètes : il nous faut des apôtres, des hommes en qui vit l'esprit du Christ et d'où il s'échappera comme la foudre. L'apôtre doit avoir dans ses veines du sang des martyrs. Je ne vais pas aux hommes qui n'ont pas été labourés par l'épreuve. Quand sortirai-je d'ici? Que m'importe de le savoir? Dieu le sait. S'il veut me choisir pour porter la foi à ce monde qui ne l'a plus, il saura bien me trouver sur mon rocher. Je l'attends bien tranquille. Ceux que Dieu choisit, qui donc les arrêtera?

« Adieu, ma chère mère [1].

« Fr. H. Didon. »

Le P. Didon ne tarda pas à organiser sa vie, de façon à remplir utilement ses journées. Il se traça un programme d'études et songea dès lors à composer un ouvrage important sur Jésus-Christ. Sa vie devint la vie d'un chartreux doublé d'un bénédictin. Sa journée active était de quatorze à quinze heures. Il se levait à cinq, et il se couchait à dix. Son temps était partagé, à peu près en

1. Lettre à Mme Roger des Genettes.

deux portions égales, entre l'étude et la prière. Debout à cinq heures, il descendait au chœur à cinq heures et quart. Il priait jusqu'à six. A six heures, il disait sa messe; à sept il remontait dans sa cellule qu'il balayait lui-même avec soin, car il aimait l'ordre et la propreté. Un valet de chambre soigneux et stylé n'aurait pas fait mieux que lui ce travail intéressant. A sept heures un quart, il prenait un peu de café, puis travaillait jusqu'à huit heures et demie. Ce temps était consacré d'ordinaire à sa correspondance. A huit heures et demie, il redescendait au chœur, il disait l'office, il entendait la messe et remontait à neuf heures et demie. Travail intense jusqu'à midi. Dîner et récréation jusqu'à une heure et demie. A une heure et demie, il prenait du repos une petite demi-heure, puis il reprenait son travail jusqu'à deux heures et demie. A deux heures et demie, prière et office jusqu'à trois heures et demie. Après, travail jusqu'à cinq heures. A cinq heures, office jusqu'à six. A six heures travail intense jusqu'à huit. A huit heures, souper et récréation jusqu'à neuf. A neuf heures, prières jusqu'à dix[1].

Voilà la vie du P. Didon à Corbara. De temps en temps, de longues promenades modifiaient le programme de l'après-midi. Il gravissait le mont

1. Lettre à Mlle V., 1er juillet 1880.

Sant Angelo, au moins une fois par semaine. Il y allait, accompagné d'un Père. Il trouvait, là-haut, un air plus vif, une vue plus étendue, un silence plus saisissant, une solitude plus entière : cette ascension le délassait de ses études prolongées. Elle remettait son cerveau en harmonie et permettait à son esprit de déployer de plus grandes ailes. Il passait sur cette cime une heure ou deux. Il en redescendait quand le soleil s'était couché dans la mer et qu'il se sentait saturé de prières. En rentrant au couvent, tout baigné de sueur, il s'épongeait d'eau froide et il était refait. Le lendemain, ses nerfs étaient détendus, sa tête était libre, il voyait clair dans son ciel [1].

Les nouvelles de France ne faisaient pas défaut à l'Exilé. Il recevait jusqu'à vingt à vingt-cinq lettres par jour. Au commencement de son exil, il en reçut jusqu'à quatre-vingt-deux en deux jours. Jamais le facteur de Corbara n'était arrivé à la porte du couvent avec une boîte aussi remplie. Ces lettres étaient la plupart du temps des lettres de condoléances et de félicitations. On le plaignait de son exil ; on le félicitait de son obéissance. — Sa vieille mère, de plus en plus malade, lui écrivait des lettres déchirantes. — En voici une :

1. Lettre à Mlle V., 4 août 1880.

Le Touvet, 30 avril 1880.

DIEU SEUL.

« Mon cher Fils,

« Ta pauvre mère ne vivait plus. Ta chère lettre a ranimé mon pauvre courage. Comme les souffrances physiques et morales me tourmentaient ! Il me semblait que le bon Dieu m'abandonnait. Que de sacrifices le bon Dieu nous demande. Il nous donnera la patience et la résignation à sa sainte volonté. Je lui demande de te soutenir... Je suis bien souffrante depuis ton dernier adieu. Mon cher unique, le bon Dieu me permettra-t-il de te revoir. Mon cher fils, que le temps me dure. J'ai peur de ne pouvoir résister... Il semble que le bon Dieu m'oublie. Je le prie bien et je souffre beaucoup pour toi. Que le bon Dieu nous soulage tous les deux; qu'il mette un terme à nos tristesses. O mon chéri, écris-moi le plus souvent que tu pourras. Que je reçoive de tes nouvelles ; ne me laisse pas trop languir. Ta pauvre mère qui te serre dans ses bras et sur son pauvre cœur malade, et qui t'embrasse du plus profond de son âme.

« Ta mère Didon. »

A côté de ces lettres qui lui déchiraient le cœur, le P. Didon recevait heureusement d'autres

lettres qui lui donnaient du courage et de la confiance. Nous citerons celle de M. Pasteur et celle de M. de Falloux. Pasteur lui écrivit :

Paris, le 7 juin 1880.

« Très Révérend Père,

« J'ai lu avec le plus vif plaisir et une grande émotion la lettre que vous avez écrite récemment à mon cher René. Comment ne pas être touché de la sécurité qu'elle respire? Vous l'avouerai-je? je ne vous ai pas plaint un instant. Cette épreuve était due à votre foi, à votre courage, à votre œuvre. — Si la science, me disais-je — (vous excuserez la hardiesse de ma comparaison), pouvait être encore persécutée, n'irais-je pas en exil et avec joie souffrir pour la vérité, et retremper, mon esprit à des sources supérieures de méditation solitaire. Vous reviendrez, Très Révérend Père, l'âme encore plus haute, la pensée plus ferme, plus dégagée des choses terrestres; et pour le monde marqué d'un prestige nouveau qui agrandira l'influence de votre prédication. Votre soumission à une décision insensée a édifié les hommes de tous les partis et de toutes les opinions. Une seule chose me préoccupe, c'est votre santé. Puisse-t-elle résister à toutes les épreuves? J'espère que la situation de votre couvent le protège contre les fièvres paludéennes endémiques dans certaines parties de la Corse.

« Je poursuis toujours avec le même intérêt les recherches que j'ai entreprises sur la nature des maladies virulentes...

« J'ai eu affaire à une République aimable et confiante. Que va-t-elle faire cette République, à la fin du présent mois? Et les congrégations finiront-elles par se soumettre? Ce serait le parti le plus sage? Prévaudra-t-il? Cela est peu probable, à juger des choses par ce qui a été fait contre vous. Dieu protège la France!

« Veuillez agréer, Très Révérend Père, avec mes vœux les plus chaleureux pour votre prompt retour, l'hommage de mon profond respect et de ma sincère amitié,

« L. Pasteur. »

« Ma femme et mes enfants vous adressent tous leurs vœux et veulent être rappelés à votre souvenir. »

La lettre de M. de Falloux était tout aussi élogieuse et tout aussi chaleureuse.

« Mon Très Révérend Père,

« Le coup qui vous frappe a profondément atteint tous vos amis et vous n'avez pas douté, je l'espère, que je ne fusse de ce nombre. Je me serais accordé la consolation de vous l'exprimer plus tôt, si je

n'avais été depuis un mois séparé de mon secrétaire que, depuis vingt-cinq ans, l'état de mes yeux me rend absolument indispensable. — Si ceux qui vous poursuivent eussent eu simplement en vue un recueillement et un progrès nouveau dans votre talent, les mesures prises eussent revêtu un caractère tout différent; mais ceux qui ont surpris la confiance de vos supérieurs ont spéculé, non sur vos meilleurs sentiments, mais sur les plus mauvais penchants de toute nature humaine. Votre humble soumission les a grandement déçus; elle continuera à les déjouer et nous rendra un peu plus tôt un peu plus tard l'un des apôtres dont notre siècle a le plus besoin. J'en ai pour premier garant votre propre caractère; j'ai pour second motif de confiance l'opportunité de votre mission.

« Quelque jugement que l'on porte sur vos qualités ou vos défauts, mon Révérend Père, on ne peut, à moins de se placer en dehors de toute raison, nier que la réconciliation de la Société moderne avec l'Église est le premier intérêt de notre avenir; et ce qui m'afflige le plus dans le douloureux incident dont vous êtes victime, ce n'est pas votre souffrance, je dois vous l'avouer, bien que j'y sois infiniment sensible, c'est la méconnaissance ou le mépris apparents d'une si manifeste vérité. Le mal que l'on fait à l'Église, en paraissant condamner un apostolat déjà consacré par de si vives sympathies est une plaie plus

vive encore que ce qui peut toucher les personnes : c'est cette plaie-là surtout que nous devons nous appliquer à guérir. Le P. Lacordaire aussi a passé par ce chemin-là, et il en est sorti victorieux. La part de quelques catholiques ne fut pas plus belle dans son histoire que dans la vôtre, mais la part de la sainteté y fut magnifique, et vous nous réservez le même spectacle. La prison cellulaire a des actions très diverses sur les intelligences viciées; tous les rapports officiels en font foi. Pour un cœur chrétien, elle n'est qu'un tête à tête plus étroit avec Dieu, et quand vous en sortirez, vous apparaîtrez avec l'empreinte encore plus directe et encore plus visible de son inspiration.

« Courage donc, mon très cher Père, fortifiez-nous tous en vous fortifiant vous-même. Continuez à instruire votre siècle par votre exemple, en attendant que vous l'évangélisiez de nouveau par votre parole, et comptez toujours sur les vœux ardents, sur la prière fidèle de ceux qui font passer avant tout l'amour et le respect des âmes, à quelque opinion qu'elles appartiennent.

« FALLOUX.

« Segré, Maine-et-Loire, le 1er mai 1880. »

En même temps que les lettres, les visites ne manquèrent pas au P. Didon. Dès le milieu de mai, le Dr Poucel de Marseille et un autre ami vinrent à Corbara, apporter à l'exilé comme une

vision de la patrie. Dans les premiers jours de juin, le préfet de la Corse, le général de division d'Ajaccio, le sous-préfet de Calvi, se présentèrent au couvent et tinrent à honneur de voir le P. Didon et de converser avec lui. A la fin de ce même mois, l'évêque d'Ajaccio passa une journée entière au monastère et invita le P. Didon à venir dans sa ville épiscopale, où il lui promettait une cordiale hospitalité. Au mois d'octobre, un avocat de Paris, depuis longtemps lié d'une étroite amitié avec le Père, vint séjourner à Corbara toute une semaine, logé dans une cellule de moines, partageant leurs repas et consolant de son mieux le prisonnier, son ami. Au mois de décembre, un jeune officier, dont l'incrédulité avait été ébranlée par une des dernières conférences de la Trinité, vint chercher la guérison complète de son âme auprès du P. Didon, à Corbara. Il passa trois jours, sous le regard fascinateur de l'apôtre emprisonné, et tomba finalement aux pieds du Christ en disant : « Je vois, je sais, je crois! »

L'hiver arriva sans amener la délivrance. Le P. Didon avait d'abord espéré qu'après quelques mois d'épreuves, on ouvrirait la porte de sa prison. Vain espoir! Il avait ensuite pensé que les décrets contre les ordres religieux, exécutés en France, au mois de novembre, seraient exécutés immédiatement après, en Corse en général et à Corbara en particulier; autre déception! On n'osa pas toucher

aux religieux corses de peur d'ameuter le peuple et de faire couler le sang. Et alors? Alors il fallait attendre le mot d'ordre du Maître général. Souffrir, souffrir encore, était l'unique voie ouverte. Et l'exilé songeait au Christ... Il regardait saigner les plaies des mains, les plaies des pieds, les plaies du côté; il sentait la couronne d'épines s'enfoncer sur ses tempes; il s'allongeait avec la volupté d'un supplicié sur le bûcher de la croix et il murmurait ces mots de Jésus : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné.

Tout à coup au milieu de ce supplice, une dépêche arrive. Cette dépêche disait au P. Didon : *Ta mère est mourante : elle te réclame.* — 19 *janvier.* Le P. Didon avait reçu, la veille, une lettre de sa mère, dans laquelle la pauvre malade avouait qu'elle n'en pouvait plus, qu'elle ne voulait pas mourir sans revoir son fils; et, sur la réception de cette lettre, le Père avait écrit à Rome pour obtenir la permission d'aller fermer les yeux de sa mère mourante. Quand le télégramme fatal arriva, le P. Didon se précipita dans la cellule du Père sous-prieur, qui était momentanément le maître du couvent, se concerta avec lui et, sur son avis, partit immédiatement pour le Touvet. La mer était très mauvaise ; une effroyable tempête obligea le bateau sur lequel il était monté, à relâcher à l'île d'Elbe. Impatient d'arriver, le Père

s'entendit avec des bâteliers qui consentirent à sortir du port, avec une frêle barque, puisque le vapeur ne voulait pas continuer sa route. Après bien des dangers et bien des efforts, on aborda en Italie. Le P. Didon se hâta d'arriver au Touvet, mais trop tard. Sa mère était morte et les funérailles avaient eu lieu.

« Mon cher ami, écrivait-il à un ami, ma douleur est inexprimable. Ce dernier coup me frappant au cœur m'a brisé. J'ai besoin, pour ne pas faiblir, de toute ma foi et d'une grâce exceptionnelle de Dieu. Ma pauvre mère est morte en m'appelant à grands cris. « Est-ce que Dieu, criait-elle, me demandera le sacrifice de mourir sans voir mon fils. » Et puis, après un moment de silence, elle ajouta d'une voix forte : « Aucune douleur ne m'a été épargnée. Eh ! bien, que la volonté de Dieu soit faite. »

« Elle est tombée foudroyée.

« Je reste anéanti. Nulle épreuve ne pouvait m'atteindre aussi profondément. Tout ce que j'ai souffert des hommes n'est rien auprès de cette souffrance imposée de Dieu. En me voyant ainsi frappé, les hommes m'épargneront-ils ? Ce que la main terrible de Dieu a touché, le frapperont-ils encore ? Je ne sais. Me faudra-t-il, après ce coup, reprendre encore le chemin de l'exil ? Je l'ignore, mais à ce point de la douleur, rien ne peut en augmenter l'amertume. Pauvre mère ! Ce sont

mes premières épreuves, c'est mon dur exil qui l'a tuée...

« Je n'ose encore vous dire au revoir. J'attends une lettre du Maître général qui me fixe sur mon sort, et je vous préviendrai, dès que je serai renseigné exactement. Adieu, cher ami, priez pour ma pauvre mère et pour moi, vous qui savez ce que c'est que de perdre une mère. Je vous embrasse avec tout mon cœur brisé.

« Fr. M. DIDON. »

Cette lettre est datée du 26 janvier. Dès le 24, le P. Didon écrivit au Révérendissime Maître général une lettre très respectueuse, dont il garda le double et que nous avons sous les yeux. Dans cette lettre il racontait comment il avait quitté Corbara précipitamment, au reçu d'un télégramme, en supposant la permission et sur l'avis favorable du sous-prieur. Il racontait également que la dernière lettre de sa mère l'avait ému et qu'il avait immédiatement écrit à Rome pour obtenir la permission désirée; qu'en arrivant au Touvet il avait trouvé une lettre du général, l'autorisant à aller auprès de sa mère et à y passer une quinzaine de jours. Le P. Chocarne, avait tenté à son insu, une démarche, dès les premiers jours de janvier, et la réponse du général, partie de Rome le 15 janvier, n'avait plus trouvé le Père à Corbara et était arrivée au Touvet avant lui. Le P. Didon

racontait encore dans cette lettre qu'il était arrivé trop tard, qu'il n'avait pu entendre les suprêmes recommandations de sa mère, ni l'aider de sa tendresse filiale à sa dernière heure, et que, morte le mercredi, ses funérailles avaient eu lieu le samedi. Enfin, il demandait au Maître général d'alléger le poids trop lourd de ses peines.

Il reçut à la date du 30 janvier, la réponse suivante :

Rome, le 30 janvier 1881.

« Très Révérend Père,

« J'ai reçu votre lettre du 24. Je comprends tout ce que votre cœur a dû éprouver par le coup terrible qui vous a frappé, en perdant votre mère chérie, sans avoir la consolation de la trouver en vie. J'espère que vous puiserez dans votre foi les forces pour supporter ce malheur avec une résignation chrétienne, et que vous ne manquerez pas de faire à vous-même les réflexions que vous feriez à un autre dans un pareil cas. Je regrette bien de ne pouvoir accéder à vos désirs. Le moment n'est pas encore arrivé. Je vous accorde un mois de délai pour retourner à Corbara. Pendant votre séjour en France, observez la conduite que je vous ai indiquée dans ma première lettre ; surtout n'allez pas à Paris, et tâchez que les journaux ne s'occupent pas de vous. Croyez-moi, ce

sont ceux qui se disent vos amis et la presse qui semble vous porter tant d'intérêt, qui vous nuisent le plus.

« En vous souhaitant bonne santé, je suis votre affectionné.

« Fr. Joseph-Marie LARROCA. »

Le P. Didon consacra ce mois qui lui était rigoureusement concédé, à régler les affaires de sa mère et à prier sur la tombe fraîchement ouverte. Il eut quelques amis autour de lui pour le réconforter de leur sympathie, mais il vécut surtout avec la morte. Il recueillit ses souvenirs, il rumina les exemples de ses vertus, il se nourrit d'elle. Un jour même, le 4 février, plus de quinze jours après les funérailles, remué par d'atroces douleurs, il voulut revoir sa mère, malgré la mort; il fit déterrer le cercueil, il ordonna qu'on l'ouvrît, et, bien que le cadavre fût méconnaissable, il tomba en sanglotant sur ce front inanimé, qu'il embrassa et qu'il essaya de réchauffer de ses baisers.

Il commanda une pierre tumulaire ; il la fit sceller sous ses yeux, le 19 février, juste un mois après la mort.

A l'occasion de ce grand deuil, le P. Didon reçut de la part du haut clergé quelques témoignages d'amitié qui le touchèrent profondément. Mgr Place, l'archevêque de Rennes, lui écrivit une lettre fort affectueuse. Dans cette lettre, l'éminent

prélat déclarait avoir fait des démarches auprès du pape, en faveur du prisonnier de Corbara. — Le P. Didon remercia vivement Sa Grandeur de cette marque de dévouement. Mgr l'évêque de Sura écrivit également au P. Didon pour lui dire la vive part qu'il prenait à ses douloureuses épreuves.

Le 26 février, le P. Didon quitta le tombeau de sa mère, et se dirigea vers Marseille pour regagner de nouveau Corbara, conformément aux ordres du Maître général. Ce second départ fut aussi dur et peut-être plus dur que le premier. J'étais du nombre de ceux qui accompagnèrent jusqu'au bateau le malheureux exilé et je ne me souviens pas d'avoir jamais vu le P. Didon aussi accablé et aussi découragé. Sa grande énergie semblait l'avoir momentanément abandonné. Les coups de la douleur avaient été si violents qu'il ployait sous l'épreuve. De plus, ce dernier voyage fut physiquement douloureux. Le P. Didon, qui, d'ordinaire, bravait le mal de mer, eut, pendant vingt-deux heures, le cœur soulevé, et il débarqua sur la terre de Corse, brisé physiquement et moralement. Heureusement, on lui fit un accueil exceptionnellement fraternel au couvent de Corbara. Néanmoins, quand il se retrouva dans sa cellule, effroyablement seul, toutes les douleurs le ressaisirent à la fois. Le cauchemar atroce de la mort de sa mère l'étreignit sans pitié. Il lui semblait qu'un océan de douleurs l'environnait de ses flots amers ; et

qu'il était balloté en tout sens, et qu'il ne pouvait se dérober à la tempête. Il voyait des morts et des tombes, et toujours des morts et des tombes. Le mont Sant Angelo lui-même avait pris un air funèbre, et lui faisait l'effet du mausolée gigantesque de sa mère. Les trois semaines qui s'écoulèrent depuis le retour dans l'exil furent terribles... terribles de douleur intense. Voici des lettres qui en font foi.

Corbara, 12 mars 1881.

« Vous comprenez donc et vous sentez les angoisses terribles, par lesquelles la Providence m'a fait passer. Oui, je gravis mon calvaire. A de certains moments je tombe accablé, la face contre le roc, et je me débats sous le fardeau de cette croix à laquelle il faut que je sois cloué. Vous êtes venue, vous, comme Véronique; vous avez essuyé mon front ensanglanté. Soyez bénie! Le Christ vous aime, et je sens en vous l'écho de sa voix réconfortante. Ne craignez pas. Malgré mes chutes sur la route du sacrifice, je ne défaille pas, et je sais bien que nos sacrifices, nos renoncements, nos angoisses suprêmes sont nécessaires à l'œuvre de Dieu. Souffrons donc et gardons, malgré tout, la sérénité. Elle est inaltérable au fond de la conscience, mais il plaît à Dieu de nous en retirer quelquefois le sentiment. On commence alors avec le Christ, ce poignant cantique : Mon Dieu,

mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? Il l'a chanté, Lui, sur cette croix où il est mort, après avoir épuisé l'océan des douleurs humaines. Soyons heureux d'être associés à son supplice, et de nous perdre avec lui dans l'abîme de l'épreuve. — Je sais bien qu'en notre monde nouveau, le Christ vivra; je ne puis pas croire que son règne de justice, de liberté, de vérité et de bonté n'arrive : ces espérances sont ma vie. Je suis de la race de ces prophètes qui n'ont pas désespéré d'Israël. Mais quelle rude coupe à vider que celle de notre destinée, à nous, les apôtres! »

Corbara, 22 mars 1881.

« ... Combien je suis fier de ne plus parler aujourd'hui avec des mots, mais avec l'exemple de ma vie crucifiée. Les mots, quelque sublimes qu'ils soient, un comédien peut les dire, mais les actes, les actes douloureux, l'exemple,... c'est le signe divin qui ne souffre pas de contrefaçon! — Je viens de passer trois semaines cruelles. Il plaît à Dieu de me secouer de toutes manières. Les tempêtes du dehors ne sont rien auprès de ces orages de l'âme que nul ne voit et qui sont la véritable épreuve de l'homme de Dieu. Je suis comme le Christ au désert, pour y être tenté; et je pense parfois à ce mot mystérieux de saint Marc : Jésus au désert était avec les bêtes sauvages et les anges le servaient. »

Corbara, 3 avril.

« ... Ce que j'avais le 20? Vous me le demandez. C'était un des jours les plus lugubres de mon exil. La retraite, la solitude prolongée n'est pas tant un repos qu'une épreuve terrible, on va au désert pour y prier sans doute, mais aussi pour y être tenté... comme le Christ. Les grandes luttes, les luttes terribles ne sont pas celles du dehors, ce ce sont celles du dedans. Quand on est seul avec soi-même, seul... entendez bien; oui, seul, et que l'esprit de Dieu se voile, ne vous fait plus sentir son action; quand on se voit perdu dans une sorte de nuit et de néant; quand le pauvre atome humain est évanoui en quelque sorte dans cette immensité, où rien ne lui parle, où rien ne luit et qui l'écrase... Quand il appelle Dieu et que Dieu se tait; quand il regarde vers le Christ et que le Christ ne se montre plus que comme une figure effacée, vieille de deux mille ans; quand la créature montre son absolue inanité... Eh bien! qu'est-ce qu'on fait? on se laisse broyer par la tempête; on souffre, on agonise, on voudrait mourir. Mais non, on vit. — Vous avez eu le contre-coup intime de quelques-unes de ces heures du tombeau. Je vous bénis de l'avoir compris. Mais, grâce à Dieu, ces épreuves me font vivre, et quand elles m'ont jeté, broyé comme une épave, je me sens plus indomptable que jamais. C'est effroyable,

tout ce qui se remue dans une âme d'homme, active, ardente, résolue, gardée immobile, enchaînée dans un tombeau[1] ! »

Le 15 du mois d'avril, une lettre arriva de Rome au P. Didon. C'était un rayon de soleil qui pénétrait tout à coup dans les obscurités de la prison. Le Maître général écrivait à l'exilé qu'il désirait avoir un entretien avec lui. Le jour et le lieu de cet entretien n'étaient pas à fixer immédiatement, et devaient même être fixés plusieurs mois plus tard, mais enfin la porte s'entr'ouvrait, une lueur d'espérance se laissait apercevoir et il devenait probable que le retour en France ne se ferait plus attendre trop longtemps. Le Maître général partait en voyage. Il allait visiter les provinces du Nord de l'Europe, et il promettait de voir le P. Didon, dès que cette visite, un peu longue, serait terminée. Il fut recommandé au prisonnier de ne pas dire un mot de la communication qui lui était faite, et il n'en écrivit à personne.

Dans le courant de septembre, le P. Didon reçut la lettre suivante :

Paris, 16 septembre 1881.

« Mon bien cher Père,

« Je reçois ce matin une lettre du Révérendissime Maître général, datée d'Amsterdam. Il me dit

1. Lettres inédites.

que, dans l'entrevue qu'il doit avoir avec vous, il pourrait se faire qu'il vous accorde votre retour en France. Dans cette hypothèse, il désire savoir s'il y aurait quelque inconvénient, en quoi et comment je vous occuperais. Je vous envoie la copie de ma réponse, non afin de vous faire connaître mes sentiments pour vous, vous n'en avez pas besoin, mais afin de vous mettre au courant de la situation et de la réserve que j'ai cru devoir faire pour Paris, réserve dont il vous sera aisé de comprendre et d'apprécier les motifs...

Enfin, votre exil va se terminer. Combien j'en suis heureux pour vous, pour moi, pour tous vos amis. Vous aurez su accepter avec la vertu d'un vrai religieux une épreuve dure et prolongée. Dans l'entrevue que vous aurez avec le Maître général, laissez-moi vous demander de vous détendre. Ouvrez-vous à lui, et ce qui pourrait lui rester de préventions tombera. Vous préviendrez ainsi le retour de l'impression produite par certaines accusations. Il saura mieux et par lui-même combien vous êtes un religieux droit, honnête, sans fausse ambition, sincère dans ses convictions, mais nullement rebelle aux conseils éclairés. Votre thèse du rapprochement des esprits et des classes dans la vérité et la charité n'a certes rien de répréhensible, et ne vous aurait, à mon avis, causé aucun ennui, si, en tendant la main à vos adversaires, vous n'aviez pas trop souvent froissé

les croyants du camp d'Israël. Convenez de cela, si vous le voulez, devant le Maître général : enfin déboutonnez-vous et, en effaçant le passé, vous sauvegarderez l'avenir.

« Tenez-moi au courant de ce qui va se passer, et prévenez-moi de votre retour. Nous sommes en congrégation intermédiaire, la situation est grave. Priez pour nous. — Je vous embrasse cordialement, en attendant le baiser du retour.

« Fr. B. Chocarne,
« Prov. des FF. PP. »

Le jeudi, 6 octobre, à onze heures du matin, le P. Didon reçut du Maître général un télégramme daté de Lyon et lui donnant rendez-vous : soit à Livourne, soit à Florence. Comme la dépêche était urgente, il s'embarqua dès le lendemain; et, comme il aurait fallu attendre quatre jours un bateau italien qui l'aurait transporté de Bastia à Livourne, le P. Didon préféra s'embarquer sur un bateau français pour Marseille, se réservant de partir ensuite par le chemin de fer et de joindre à Florence son général. Il arrive à Marseille le samedi, il va au couvent et demande le prieur. « Il est absent, lui répond le portier. — Le Provincial ? — Il n'y est pas; mais, ajoute le concierge, le général est ici depuis hier. — Bon, reprend le P. Didon, c'est précisément le général que je veux. » — L'entrevue de Florence eut donc lieu à Mar-

seille. Elle fut cordiale et parfaite. Après quelques explications, la solution désirée fut donnée. Le P. Didon était autorisé à rentrer à Paris purement et simplement, afin de reprendre son *ministère apostolique*.

Profitant des bonnes dispositions du Maître général, le P. Didon lui adressa deux demandes qui prouvèrent au P. Larroca que l'ancien exilé de Corbara n'était pas pressé de remonter en chaire. Il lui dit : « Mon Révérendissime Père, j'ai commencé à Corbara, un travail considérable sur *le Christ*. J'aurais besoin, pour mener ce travail à bon terme, de faire un séjour en Allemagne de cinq ou six mois, et d'achever mes recherches préliminaires par un voyage en Terre Sainte. Il est impossible de traiter du Christ aujourd'hui sans avoir vu les Lieux Saints et sans connaître les grands travaux d'exégèse dont l'Allemagne est le foyer. »

Ces deux permissions furent accordées, mais le Maître général témoigna le désir de voir le P. Didon passer d'abord deux ou trois mois à Paris. Le lundi suivant, le P. Didon arrivait à Paris. Grande fut la joie de ses nombreux amis. Ils avaient souffert des souffrances de l'exilé, ils avaient admiré sa douloureuse résignation, et ils s'efforcèrent de lui faire oublier le plus vite et le plus complètement possible les tristesses de Corbara.

CHAPITRE X

VOYAGES EN ALLEMAGNE ET EN TERRE SAINTE

(1881-1883)

Court séjour du P. Didon à Paris. — Voyage d'Allemagne : à Leipzig, à Berlin, à Göttingen, à Munich, à Tübingen. — Voyage de Terre Sainte. — L'Égypte, la Palestine, Damas. — Retour à Jérusalem. — Smyrne, Athènes, Constantinople, Vienne. — Retour à Paris.

Comme les religieux des divers couvents avaient été expulsés et dispersés par l'application des décrets, le P. Didon reçut l'hospitalité dans un petit hôtel de la rue Saint-Guillaume, 28, en compagnie de trois autres Pères et d'un domestique. Ce petit hôtel avait cour et jardin. Le P. Didon occupait pour sa part une grandissime chambre, à deux immenses fenêtres, qui ouvraient sur une pelouse verte où les merles venaient s'ébattre et chercher quelque pâture. Il se levait, comme en Corse, de bon matin; disait sa messe à cinq heures et demie; priait jusqu'à sept heures, et se mettait au travail jusqu'à midi. Le soir il sortait un peu, recevait ou voyait quelques rares amis[1].

Son plan était de rester à Paris jusqu'au mois de janvier; puis de se rendre au Touvet pour le

1. Lettre à sa cousine, 7 novembre 1881.

service anniversaire de sa pauvre mère, puis de partir pour l'Allemagne et d'y séjourner jusqu'au mois d'août. En attendant, il s'efforça d'apprendre l'allemand, et un professeur vint trois fois par semaine lui donner des leçons. Il appliqua à cette étude toute son énergie, toute sa puissance de travail, et au bout de deux mois, il connaissait les éléments de cette langue.

Au commencement de novembre, un honneur inattendu vint au-devant de lui. Il fut nommé prieur du couvent du Havre par cinq voix au premier tour de scrutin. C'était un beau témoignage d'estime et de confiance qu'on lui donnait immédiatement après son retour de Corbara : témoignage significatif et précieux. Son élection fut confirmée par le provincial et son conseil : ce qui n'était pas moins significatif. Mais, bien entendu, le P. Didon refusa cette charge : estimant que son devoir le plus urgent était de mener à bonne fin le grand travail sur *le Christ* auquel il avait déjà mis la main. D'autres propositions flatteuses lui furent faites qu'il refusa également. Mgr Meignan, évêque de Châlons, le réclamait pour prêcher dans sa cathédrale ; Mgr Freppel, évêque d'Angers, le voulait pour le carême de 1884 ; Mgr Place, l'archevêque de Rennes, pour le carême de 1886. Il répondit négativement à toutes ces sollicitations. Au mois de décembre, il changea de domicile ; il se réfugia avec deux religieux

amis, à un sixième étage de la rue Chomel, 2. — Le 12 janvier, il partit pour le Touvet, où l'appelait le service anniversaire de la mort de sa mère et il passa une douzaine de jours dans le pays dauphinois. Il revint encore à Paris préparer son départ pour l'Allemagne et dans les premiers jours du mois de mars, il se mit en route.

Le 4 mars, il disait la messe dans l'admirable cathédrale de Cologne. Le 6, il s'installait à Leipzig: première étape de son voyage. Il loua un appartement se composant de deux chambres. L'une était son cabinet de travail, l'autre sa chambre à coucher. Le tout coûtait trente-six marcks par mois, environ quarante-cinq francs. Pour ses repas, il allait de restaurant en restaurant, et en dépensant cinq francs par jour, il pouvait dîner et souper grassement, boire de la bière excellente, en vrai Teuton, comme il le raconte lui-même dans une de ses lettres, et se nourrir, assez bien pour accomplir sa rude tâche. Il était logé tout près de l'église catholique : l'unique église catholique dans une ville de 150.000 habitants, à peu près universellement protestante. Les catholiques de Leipzig sont à peine 5.000. Le P. Didon fut frappé par la vitalité et la rigidité du protestantisme saxon. La prodigieuse révolution opérée par Luther dans la grande église chrétienne, vue de près, l'étonna. « Comme il est profond, écrivait-il, l'abîme creusé « entre les deux fractions de la famille du Christ !

« Il faut être en plein pays allemand pour s'en « rendre compte et pour comprendre ce qu'il y a « peut-être d'irrémédiable dans certains événe- « ments. J'éprouve un serrement de cœur inexpri- « mable, en me trouvant pour la première fois de ma « vie dans une terre où la religion catholique n'est « pas la religion dominante. Reverrons-nous jamais « la grande unité religieuse dans notre civilisa- « tion moderne ? Si le protestantisme disparaît, « l'incrédulité sous ses milles formes se montre, « et qu'est-ce que la Réforme du XVIe siècle auprès « de la grande négation du XIXe ! »

Le P. Didon tâcha de se rompre le plus vite possible à l'intelligence et à l'usage de la rude langue allemande : c'était le but immédiat de son voyage. Il ne sortait qu'avec son dictionnaire de poche ; il traduisait les affiches, les enseignes, il prêtait l'oreille aux conversations du peuple, aux cris des gamins ; et il essayait de comprendre. Grâce à une application de tous les instants, il finit par s'assimiler peu à peu la langue allemande. — Il eut raison de ces aspirations qui ne sortent guère aisément d'un gosier latin : il eut raison de cette syntaxe compliquée, savante, favorable à mille équivoques, qui ne satisfont guère non plus notre génie avide de clarté. Il finit par lire couramment et par écrire une dictée sans trop de fautes. Il se fit comprendre en parlant, et il ne lui arriva plus de se voir servir du *bœuf* dans les restau-

rants, quand il croyait avoir demandé du *mouton*. Il comprit aussi quand on lui parlait, à la condition de faire répéter quelquefois plus lentement ce qu'on lui avait dit.

La ville de Leipzig lui plut beaucoup. On y respire une sorte de parfum artistique et scientifique. Le P. Didon aimait la vieille ville avec ses maisons du XVe et du XVIe siècle, ses pignons, ses fenêtres à style renaissance et surtout son peuple gai de trois mille étudiants. Il trouvait de la puissance dans ces natures lourdes d'Allemagne : il y trouvait le sentiment de la discipline développé à l'excès.

Pas de chants d'ivrognes ni d'altercations dans la rue. Les sergents de ville veillent d'un œil sévère et on leur obéit. Les gamins eux-mêmes sont relativement corrects. Un soldat devant son officier a l'air magnétisé... à trente pas. On dirait que tous ces gens-là ont une lisière qui les tient; lisière invisible et invincible. Pendant les trois dernières semaines de son séjour à Leipzig, le P. Didon étudia le fonctionnement, l'organisation, la constitution de la vieille Université. Plus tard, dans son livre sur *les Allemands*, il devait mettre à profit cette étude du monde universitaire. — La place importante occupée par l'élément religieux l'intéressa vivement. Quelle différence entre l'enseignement religieux supérieur de France, et l'enseignement religieux supérieur d'Allemagne !

Là, quelle routine, ici quelle activité ! La religion ne s'affirme guère en France que par son caractère politique ou cultuel, tandis qu'en Allemagne il s'affirme sur le terrain scientifique, historique, philosophique, littéraire, avec un incomparable éclat et jouit d'une très haute considération.

Le P. Didon partit pour Berlin le 6 mai ; mais il s'arrêta quelques jours à Halle, à une heure de Leipzig, afin d'y visiter l'Université. Halle, ville prussienne de 60.000 habitants, lui fit l'effet d'un gros village malpropre ; comme si la propreté n'était pas nécessaire à la civilisation. Cependant notre voyageur ne se contenta pas de constater la malpropreté de cette ville universitaire, il constata aussi la place d'honneur faite à l'enseignement, à la culture intellectuelle... et la place d'honneur faite à la théologie. — De Halle à Berlin il y a quatre heures. — On traverse un pays plat, sablonneux, triste !... C'est le 11 mai que le P. Didon, ayant dit adieu à la Saxe, fit son entrée dans la capitale prussienne. Il éprouva d'abord une sorte de tristesse en mettant le pied sur le pavé de cette ville où, en 1870, nous *devions* entrer en vainqueur ; mais il fit taire bien vite ses impressions et se mit à observer. — Trois ou quatre choses le frappèrent : 1° la corruption : c'est la fatalité des grandes agglomérations humaines ; 2° le militarisme : il s'étale insolemment,

en la personne des nombreux officiers qui se pavanent comme invincibles et en la personne des nombreux soldats, raides comme des automates ; 3° la science et 4° la politique. — La science est représentée par l'Université : vaste bâtiment qui tient tout à la fois de la caserne, d'un mausolée et d'un temple.

Le voyageur dominicain rencontra à Berlin, avec plus de facilité et plus d'abondance qu'à Leipzig, les conditions favorables au but de son voyage. Il fut entouré d'un petit cercle de jeunes étudiants avec lesquels il pouvait causer longuement et chaque jour. Il se lia surtout avec quelques jeunes Hanovriens, dont la simplicité d'allures lui plaisait beaucoup. Il remarqua que ces jeunes gens n'avaient pas la prétention de tout savoir à vingt ans, et qu'ils avouaient ingénument ne savoir que ce qu'ils avaient appris. Ils étaient tous Allemands par le cœur, la plupart antisémites et surtout anti russes. — Ils faisaient encore à la France l'honneur de la redouter, et ils sentaient que l'Alsace-Lorraine pourrait devenir plus tard un sanglant brandon de discorde.

Le P. Didon passait la plus grande partie de ses journées à l'Université. Il s'était fait incorporer officiellement et avait subi la cérémonie officielle de l'immatriculation. Il suivait quatre ou cinq cours, moins pour avoir le détail de l'enseignement des divers maîtres que pour se rendre

compte de la manière d'enseigner du professeur et de l'attitude des élèves. Il suivait le cours de médecine avec Virchow, le cours de physiologie avec Bois-Reymond le cours de philosophie avec Paulsen, le cours d'Écriture sainte avec Pfaderer et le cours de science politique avec Dambach. Il quitta Berlin vers le milieu de juillet, après avoir recueilli une ample provision d'observations et de renseignements ; et il se dirigea sur Gœttingen, où siège l'Université hanovrienne.

Gœttingen est une petite ville de 25.000 âmes, qui n'a de célèbre que son Université. Autrefois guerrière et entourée de remparts, elle n'est plus aujourd'hui qu'un centre d'activité intellectuelle. Les remparts ont disparu sous des jardins fleuris. Plus de sentinelles, plus de veilles armées... mais de beaux tilleuls sous lesquels on peut travailler ou se promener à son aise. Le P. Didon trouva que les jeunes gens de cette Université étaient, d'une part, plus batailleurs et plus amateurs du duel ; et d'autre part, qu'ils étaient plus laborieux. Gœttingen, offre moins de tentations à ceux qui veulent s'amuser; tout y est tranquille et tout y porte à l'étude. Là aussi, le P. Didon fit connaissance avec deux ou trois étudiants très affables avec lesquels il se rencontrait plusieurs heures par jour et qui le renseignaient assez exactement sur les maîtres en renom et sur les méthodes en vigueur. Il passa à Gœttingen une quinzaine de jours.

Il lui tardait de voir l'Université de Munich, la grande Université de l'Allemagne du Sud, parce qu'à Munich il existe une faculté de théologie catholique allemande. Il y arriva le 3 août, et réussit à s'installer très commodément et très économiquement. Il habitait une chambre au rez-de-chaussée, vaste, à trois fenêtres, donnant sur un petit jardin tranquille et fleuri. Il n'entendait aucun bruit de la rue, parce que la maison était en retrait. Une vigne verte lui faisait un rideau champêtre. Il passait chaque jour trois ou quatre heures dans sa chambre à faire de l'allemand. Les braves gens, chez qui il logeait, étaient pour lui très avenants et très serviables. Ils se prêtaient volontiers à des conversations allemandes. Le soir, vers neuf heures, quand le P. Didon rentrait, ils le recevaient chez eux, et on causait jusqu'à dix ou onze heures. La famille se composait de quatre personnes : le père, horloger ; la mère, tailleuse ; une jeune fille aidant au ménage, et un garçon de dix ans.

A Munich, comme à Berlin et à Gœttingen, le Père avait cherché et trouvé un jeune étudiant de 19 ans, qui passait avec lui six ou sept heures par jour. C'était un jeune homme de Munich même. Il venait de recevoir son diplôme de bachelier ou du moins, ce qui, en Allemagne, correspond à nos grades français ; il se destinait à la prêtrise et devait, au mois de novembre suivant,

entrer dans l'Université, comme élève en théologie. — Il était convenu que, dans leurs conversations toujours en allemand, le jeune homme ne laisserait passer aucune faute de prononciation ou de grammaire, sans corriger le P. Didon. Le jeune maître s'acquittait de son devoir avec une conscience parfaite.

Le P. Didon arriva trop tard à Munich pour suivre les cours universitaires. D'après le règlement, ils devaient durer jusqu'au 15 août; mais d'après la coutume, ils s'étaient terminés le 2. D'ailleurs, en s'informant, il constata qu'une organisation identique préside à toutes les universités d'Allemagne. La seule différence, c'est qu'en Bavière pays catholique, au lieu d'avoir dans l'Université une faculté de théologie protestante, on avait une faculté de théologie catholique. La direction, le fonctionnement des deux facultés est à peu près le même. Le P. Didon fut obligé de reconnaître que dans les facultés de théologie protestante, il y avait un plus grand nombre de professeurs, des hommes plus renommés et une science plus active. Nous, catholiques, nous avons l'avantage de l'orthodoxie, mais le péril de la routine. Eux, les protestants ont l'inconvénient de la liberté, qui les fait s'égarer dans des systèmes personnels sans fin, mais ils travaillent plus que nous. Les grands travaux de la critique moderne relatifs aux Livres saints, à l'histoire religieuse, à la phi-

lologie sacrée ont été faits par des protestants.

Le 4 septembre, le P. Didon partit pour Tübingen, dans le Wurtemberg. C'était la dernière étape de son grand voyage allemand. Tübingen avait un intérêt particulier pour le P. Didon. La petite ville qui ressemble plutôt à un village, possède une grande Université, et dans l'Université il y a deux facultés de théologie en face l'une de l'autre, une protestante, une autre catholique. A l'époque de l'année où il arriva à Tübingen, les cours étaient fermés. Cependant il put faire la connaissance de deux professeurs suppléants à la faculté catholique et avoir par eux des détails précis sur la nature, les divergences et les rapports des deux facultés. Protestants et catholiques, élèves et maîtres vivent en parfaite harmonie. Ce sont deux fleuves tranquilles qui suivent leurs cours sans mêler leurs eaux. Il y a des deux côtés des professeurs éminents, mais chose étrange, il ne s'engage entre eux aucune polémique. D'après les renseignements qui lui furent donnés, les théologiens catholiques de Tübingen regardaient *de haut* les théologiens de Rome. Cette théologie romaine enserrée dans les Scholastiques et saint Thomas, leur semblait étroite, insuffisante, manquant d'érudition, et ne soupçonnant pas l'admirable évolution de nos dogmes qui ont mis souvent plusieurs siècles à atteindre leur plein épanouissement et la perfection de leurs formules.

Les étudiants catholiques étaient au nombre de 150 à Tübingen. Ils vivaient en commun dans une espèce de séminaire qui se nomme le Convict. Ils ne portaient pas la soutane, mais une simple redingote noire. Cela ne ressemblait en rien à nos séminaires dirigés par les Sulpiciens et les Lazaristes. L'étudiant en théologie, comme le prêtre du reste, est beaucoup moins isolé et cloîtré en Allemagne qu'en France. En France, le clergé est spirituellement *plus discipliné* que l'armée ne l'est matériellement. En Allemagne, c'est tout le contraire. Il en est de même, d'ailleurs, de notre science théologique, comparée à celle des Allemands. Notre science théologique est, pour ainsi dire, cloîtrée au milieu des sciences humaines, la leur est en rapport vivant avec toutes les autres sciences.

Le P. Didon quitta Tübingen le 18 septembre. Il passa un jour à Rottweil, où il devait rencontrer un étudiant allemand ami ; ils partirent ensemble le 20 pour la forêt Noire, avec l'intention de ne s'y arrêter que quelques heures. Mais l'attrait des cimes et de la sauvage solitude l'emporta, et le P. Didon ne partit pour Strasbourg que le 21. Il s'arrêta vingt-quatre heures à Strasbourg et il ne manqua pas d'aller voir l'octogénaire E. Reuss, le grand exégète qui pendant un demi-siècle avait étudié les Livres saints. Bien que le P. Didon ne partageât pas les idées de Reuss qui était protestant,

il reconnaissait en lui un chrétien et un colossal travailleur, dont les livres lui avaient été très utiles.

Le voyage d'Allemagne était terminé. Le P. Didon rentra à Paris, le samedi matin, 23 septembre. Il avait conscience d'avoir atteint son but. Il savait l'Allemand. Il s'était rendu un compte exact, par ses observations personnelles, de l'organisation, du fonctionnement, de la haute influence des principales Universités de l'Allemagne : Leipzig, Berlin, Halle, Gœttingen, Munich, Tübingen. Il s'était renseigné sur l'état vrai de la science religieuse allemande. Il connaissait le grand mouvement critique dont ce pays était le centre depuis un siècle et qui avait eu pour objet de mieux pénétrer, de mieux expliquer l'*élément humain* des saints livres. Il avait observé de plus près le colossal travail qui, soit chez les libres penseurs, soit chez les protestants, soit chez les catholiques, s'était accompli depuis le commencement du XIXe siècle, autour de la personnalité de Jésus. Sa moisson était donc faite : il n'avait plus qu'à l'emporter dans son grenier.

Aussitôt remis des fatigues de son voyage, le P. Didon mit en ordre les notes qu'il avait recueillies avec l'intention d'en faire un volume. Il hésita cependant. Il craignit qu'un ouvrage pareil n'eut pas grand succès. Faire un éloge relatif des Allemands lui paraissait risqué. Voudra-t-on prêter l'oreille à un jugement désintéressé et indé-

pendant? Les sectaires rouges ou noirs ou blancs tiennent-ils à être instruits et à recevoir des avis? Ne cherchent-ils pas à être flattés plutôt qu'à être critiqués?... Cependant le désir d'éclairer son pays et de rendre service à ses compatriotes l'emporta sur ces craintes. Il se mit à rédiger ses impressions de voyage, et en trois mois son livre des *Allemands* fut à peu près composé. Je dis à peu près, parce qu'il devait le retoucher plus d'une fois encore. Le manuscrit fut mis de côté et le volume publié plus tard, au retour du grand voyage en Palestine qu'il allait entreprendre.

Ce voyage en Terre sainte était depuis longtemps l'objet des rêves du P. Didon. Voir de ses yeux le sol où le Christ était mort, où il avait parlé, où il avait souffert, était une pensée qui l'obsédait et le ravissait. Dès le mois d'octobre, il laissa pousser sa barbe : précaution indispensable à celui qui veut visiter l'Orient. L'homme sans barbe est moins qu'un chien. Puis, il décida un jeune capitaine de chasseurs à être son compagnon de voyage. Le voyage devait durer trois mois. Le jeune officier fut chargé de l'étudier à l'avance, *militairement*, au point de vue des routes et de la géographie; le P. Didon le prépara, au point de vue de l'histoire. On devait voir l'Égypte, la Palestine, l'Asie Mineure, Constantinople et revenir par le Danube et l'Autriche. Le départ de Paris fut fixé au 8 février. Le P. Didon alla passer quelques

jours au Touvet et en Dauphiné, partit le 12 pour Marseille où deux jeunes officiers, au lieu d'un, l'attendaient; et on s'embarqua le 15, sur *l'Èbre*, capitaine Lautier.

La traversée de Marseille à Port-Saïd fut heureuse. Le temps était beau ; le vapeur qui emportait les voyageurs était grand comme une île et le P. Didon souffrit à peine un jour. Le 10 février, à minuit, le débarquement eut lieu à Port-Saïd. Les voyageurs partirent le plus tôt possible, c'est-à-dire le lendemain, à minuit, pour le Caire. Ils traversèrent une partie du canal de Suez, de Port-Saïd à Ismaïlia. Là, ils prirent le train du Caire. Il y a six heures de route : trois heures en plein désert et trois heures en pleine terre verdoyante, arrosée, fertile comme pas une terre peut-être ne l'est au monde. Le P. Didon fut frappé de la beauté de ces champs ou plutôt de ces jardins ; mais il fut frappé en même temps de l'état misérable du fellah ou du paysan égyptien. Ce pauvre fellah est repoussant de saleté. Il gémit dans l'oppression, dans la dégradation, dans la tristesse. Là où le Christ n'a pas apporté sa lumière et sa charité, les foules humaines sont vouées à la brutalité des forces oppressives de la nature ou de la barbarie.

Le Caire intéressa le P. Didon, comme ville cosmopolite. On y voit tous les types, toutes les races, toutes les religions, tous les costumes :

on y entend tous les idiomes. L'Arabe domine.

Nos voyageurs commencèrent par visiter le musée Égyptien, sous la conduite du directeur lui-même et accompagnés de Nubar-Pacha. Pour leur faire voir de plus près la population indigène, Nubar-Pacha les amena dans un de ses villages arabes. Le mardi, on alla voir les pyramides de Giseh ; le mercredi, celles de Sakkara et les ruines de Memphis ; puis, on songea à s'embarquer pour Jaffa. Le P. Didon put régler et arrêter les conditions matérielles de son voyage en Terre sainte, au Caire même. Il passa un traité avec un drogman Syrien, du nom de Mélem. Celui-ci s'engageait à conduire les trois voyageurs, pendant quarante jours, de Jaffa à Beyrouth, à travers toute la Palestine, par les sources du Jourdain et par Damas. Tentes, porteurs, chevaux, cuisine, le drogman pourvoirait à tout. Le P. Didon devait n'avoir à s'occuper de rien. Il désirait garder tout son temps et toute sa liberté d'esprit pour les études auxquelles il allait se livrer. Loger sous la tente pendant quarante jours, chevaucher à travers des pays inconnus, et s'abandonner sans réserve aux émotions et aux impressions d'un beau voyage, quelle perspective! On quitta l'Égypte le vendredi, pour débarquer le 4 mars, à cinq heures du matin, à Jaffa.

Le P. Didon posa le pied avec un respect religieux sur le sol sacré de la Palestine. A Jérusalem, ce fut

bien autre chose. Voici ce qu'il écrivait, le 14 mars :

« Je suis à Jérusalem. J'ai baisé le Calvaire, la « pierre où le Christ est mort, j'ai vu le mont des « Oliviers, la grotte de Gethsémani et le jardin où « il a eu l'agonie suprême. J'ai traversé le Cédron ; « j'ai suivi la voie douloureuse par laquelle on « croit que le Christ a passé en allant mourir. « J'ai tressailli à tous ces souvenirs d'une façon « inexprimable.

« Le douloureux, c'est que tous ces lieux divins « ont été en quelque sorte *pervertis* par la bêtise « humaine. On a construit là des sanctuaires sou- « vent fort laids, et c'est par un *trou* qu'on vous « montre le rocher du Golgotha. La foi sauve, « l'esprit vivifie, mais qu'il est douloureux de « voir ces sectes se presser autour du tombeau « du Christ et en exploiter l'entrée. C'est le Turc « qui ouvre, c'est le Grec qui vous introduit au « sépulcre même et les bons Franciscains n'ont « qu'une place secondaire et des terres réservées « ici et là... Enfin le sol demeure, et en étendant « un peu le regard et en élevant l'âme, on peut « toujours se dire : Là, le Christ a accompli une « partie de sa mission divine : il a confondu les « Pharisiens, il a pardonné à la femme adultère, « il a souffert, il est mort.

« J'ai pu dire ma messe au Calvaire, au Saint- « Sépulcre, à l'Église construite sur la place où « vraisemblablement le Christ a été présenté au

« peuple par Pilate. Quelle désolation respire cette « Judée avec ses montagnes stériles, ses champs « rocailleux, semés çà et là de rares oliviers. Ce « qui me frappe le plus, c'est de pouvoir me dire : « Du milieu de ce petit peuple et de cette terre « bien petite comparée à notre grande Europe est « sorti l'humble Galiléen qui a sauvé le monde, « et dont l'influence aujourd'hui mène la ci- « vilisation moderne. L'intéressant est de voir « les gens du pays, hommes, femmes, enfants. « Leurs costumes, leurs mœurs, leur vie n'ont « guère changé, et il est facile de se repré- « senter par eux la population au milieu de « laquelle le Christ a vécu. N'importe, ce n'est « pas ici qu'il faut chercher le Christ vivant. La « graine a été jetée ailleurs, et on ne voit dans « cette Judée sèche que le sillon où le grain de « froment est mort.

« Nous partons vendredi de Jérusalem pour le « Jourdain, Jéricho et la mer Morte : nous nous « acheminerons ensuite de Jéricho vers la Samarie « et nous comptons être pour les fêtes de Pâques « à Nazareth ou à Tibériade. Je vis à cheval et « sous la tente : je campe comme un bédouin. Cette « vie nomade, au grand air, en plein soleil, est « belle, malgré ses fatigues. Je m'en accommode- « rais volontiers, parce qu'elle est sans bornes, « sans aucune de ces limites étroites de notre « existence de civilisé. »

Après la Judée, avec ses montagnes calcinées et la mer Morte, les voyageurs traversèrent la Samarie plus riante. Ils prièrent au puits de Jacob, dans un site ravissant, entre le mont Ebal et le mont Garizim, là où le Christ conversa avec la Samaritaine. Ils virent la Galilée, Nazareth qui ressemble à un nid verdoyant, le lac de Tibériade sur lequel le Christ navigua si souvent, Capharnaum (un monceau de ruines aujourd'hui), où le Christ a enseigné et fait tant d'œuvres éclatantes. Puis, remontant le fleuve du Jourdain, ils allèrent par le désert jusqu'à Damas. Le P. Didon tenait à visiter Damas parce que c'était là que les écailles étaient tombées des yeux de Paul et c'était là que cet ardent, cet indomptable Pharisien était devenu l'apôtre triomphant et irrésistible du Christ.

A Damas, entre le 6 et le 10 avril, le P. Didon eut, comme un remords, d'avoir parcouru trop rapidement la Palestine et il ne put résister au désir d'y retourner. Il trouvait qu'il avait vu trop superficiellement les lieux parcourus par le Christ, il éprouvait le besoin de revoir ce qu'il avait vu et de le revoir seul. Pour lui, la Palestine était vivante au-delà de toutes choses, malgré le voile de deuil qui pesait sur elle. Il fit part de son projet à ses deux compagnons de voyage. — Il fut décidé qu'il irait avec eux jusqu'à Beyrouth, après qu'on se serait arrêté à Balbek, pour admirer les ruines de la vieille civilisation Syrienne ; qu'à

Beyrouth, les deux jeunes officiers prendraient le chemin de l'Europe, et que lui reviendrait tout seul vers Jaffa et Jérusalem. Dailleurs, le P. Didon comptait prendre à Beyrouth même, auprès du consul de France, le comte de Perthuis, à qui il était recommandé, les renseignements nécessaires pour réaliser son projet.

Les choses se passèrent comme le P. Didon les avait prévues. Les deux jeunes officiers pressés de rentrer en France, parce que le congé que leur avait accordé le Ministre de la Guerre allait expirer, s'embarquèrent à Beyrouth pour Constantinople; et le P. Didon, renseigné par M. le comte de Perthuis, et accompagné d'un nouveau drogman, se dirigea vers Jérusalem par un autre chemin. Il alla par mer à Tyr, à Sidon, au mont Carmel qu'il n'avait pas encore visités. — Du mont Carmel il revint à Nazareth, à Tibériade, au mont Thabor, à l'ancienne Sichem, au puits de la Samaritaine. Il fit une excursion au sud de Jérusalem jusqu'à Hébron, et salua le chêne d'Abraham : chêne dont *on fait remonter l'antiquité jusqu'au patriarche*. Il dormit à son ombre, pendant que deux chouettes effarouchées de sa présence criaient lamentablement dans les branches. Il resta encore à Jérusalem une dizaine de jours, et il ne perdit pas son temps. Étant seul, il étudia et pria tout à son aise; il s'abandonna sans contrainte à ses impressions et à ses inspirations; et il lui semblait qu'il avait

atteint son but; c'est-à-dire qu'il connaissait assez bien la terre où se sont accomplis les grands mystères du christianisme. Il se sentait capable désormais d'enserrer les faits évangéliques dans leur cadre vrai, et de se faire de la vie humaine du Sauveur, de ses voyages, de ses habitudes, de ses vêtements, de sa prédication, un tableau conforme à la réalité. Il pourrait peindre son portrait, non point avec des couleurs fantaisistes, mais avec des couleurs naturelles. « Aujourd'hui, écrivait-il, « à la date du 2 mai 1883, je vois de mes yeux le « Christ vivant, tel qu'il était au temps de sa vie « mortelle, et je me regarde comme un de ces « publicains de bonne foi qui se sont attachés à lui « et qui le suivaient attirés par le charme irrésis- « tible de son action. Impossible de dire quelles « émotions m'ont saisi à la vue de tous ces lieux « où la tradition place quelques-unes des scènes « de l'Évangile... Ces émotions de l'âme se sentent « trop profondément pour qu'on puisse sans les « affaiblir essayer de les traduire. »

L'intention du P. Didon, en quittant définitivement Jaffa et la Terre Sainte, n'était pas de rentrer directement en France. Il voulait aller de Jaffa à Smyrne. De Smyrne il s'embarquerait pour la Grèce. Il tenait à saluer en passant l'Acropole, le Parthénon; il tenait encore plus à baiser à l'Agora les traces de saint Paul : son grand aïeul. D'Athènes et du Pirée, il se proposait de

revenir à Constantinople et d'y passer cinq ou six jours pour se rendre compte, ne fut-ce que superficiellement, de la civilisation moribonde des Turcs. — Enfin de Constantinople, il rentrerait à Paris, après s'être arrêté à Vienne...

Ce plan fut exécuté. Le dimanche, 6 mai, il s'embarqua à Jaffa. Le 11, il était à Smyrne. Le 15, il montait à l'Acropole, et restait ravi devant cette merveille de l'architecture et de l'art grec. Il constatait qu'on ne peut rien contempler de plus harmonieux, de plus exquis, de plus achevé que les ruines du Parthénon. Il y passa huit heures en extase, et il ne se lassait pas de regarder et d'admirer. Du Pirée à Constantinople, il eut deux jours de grande souffrance; il crut même qu'il en mourrait. Il avait pris froid en admirant l'Acropole et il souffrit atrocement d'un point de côté pendant trente-six heures. Heureusement pour lui, il rencontra une hospitalité toute paternelle et d'excellents soins chez les Dominicains de Constantinople. Il se trouva bientôt dans un parfait équilibre. Les journaux de Constantinople annoncèrent son arrivée en termes élogieux. Il passa huit jours dans la belle capitale de la Turquie. Dès qu'il fut en bon état de santé; il visita les curiosités de la ville et salua de son admiration le Bosphore et l'intérieur de l'Église Sainte-Sophie.

Mais il était trop rempli de ses souvenirs de Terre Sainte; trop saturé des impressions

divines que ce voyage lui avait données, pour pouvoir accorder un tribut suffisant d'admiration aux splendeurs purement humaines. L'âme a ses limites d'impressionnabilité. Lorsqu'elle les a atteintes, il faut à tout prix qu'elle se recueille et qu'elle vive de tout ce qui l'a émue. Ce n'est pas en revenant de Syrie et de Palestine qu'on doit voir Constantinople, disait-il, c'est en venant d'Europe. La lumière qui inonde l'Orient est déjà plus pâle à Constantinople qu'en Palestine, tandis que pour des yeux européens, elle semble éblouissante.

Le P. Didon quitta Constantinople, le 25 mai, vendredi, à quatre heures de l'après-midi, par un bateau qui le conduisit à Varna, sur la mer Noire. A Varna, il trouva le chemin de fer qui l'amena à Roustouck. Là, il attendit le bateau qui remontait le Danube et qui le déposa à Baziasch. A cet endroit il quitta le grand fleuve et prit son billet directement pour Vienne, où il comptait rester deux ou trois jours. Il ne dépassa point ce laps de temps. Au fond, il avait hâte de retrouver le calme de sa cellule, et de reprendre après tant de mouvement, de fatigue et d'explorations, la vie tranquille de son cabinet de travail. Il lui tardait aussi de revoir la patrie et les amis.

Il rentra à Paris dans les premiers jours du mois de juin.

CHAPITRE XI

LE LIVRE DES *ALLEMANDS*

(1883-1886)

Le P. Didon à Vichy. — Le livre des *Allemands*. — A Compiègne. — A Vichy. — Voyage à Marseille et au Touvet. — Le P. Didon, curé d'Hugueville. — Vie cachée et prédications modestes. — Souffrances intimes.

Le P. Didon ne tarda pas à se mettre au travail. Il avait deux ouvrages à mener de front : son livre des *Allemands*, qu'il comptait publier bientôt, et sa *Vie du Christ* qu'il devait ne publier que sept ans plus tard. Il se voua à l'une et l'autre besogne alternativement, mais avec courage et ténacité. Passer des heures entières dans son cabinet d'études, immobile et concentré, cela ne ressemblait guère à la vie qu'il avait menée en Orient, c'est-à-dire aux journées de marche au grand air, à cheval, par monts et par vaux. Un médecin ami déclara au P. Didon que ce changement subit de régime pourrait lui être nuisible et que le mal dont il avait souffert entre le Pirée et Constantinople, indiquait que son foie n'était pas en parfait état. En conséquence, il lui conseilla, s'il voulait impunément mener la vie

sédentaire et travailler opiniâtrement pendant l'hiver prochain, de faire une saison de Vichy et d'aller boire les eaux de la Grande Grille pendant trois semaines. C'est ainsi que le P. Didon alla passer la plus grande partie du mois d'août 1883 à Vichy.

Il s'installa à l'hôtel de la Paix, dans une chambre solitaire, silencieuse, exposée au soleil levant. Devant sa fenêtre, se dressaient quelques arbres verts ; une fauvette en cage chantait au-dessus de lui ; les bruits mondains ne venaient pas jusqu'à sa retraite. La propriétaire de l'hôtel, ayant su quel hôte illustre elle logeait, fit transporter deux fauteuils dans la chambre qui ne possédait auparavant que trois modestes chaises ; elle voulait donner au Père une installation plus confortable, mais il s'y opposa. — Le traitement à suivre ne fut pas trop compliqué. Un bain, le matin à six heures un quart ; à neuf heures on allait boire à la Grande Grille, et le soir à quatre heures on buvait de nouveau. En dehors de ce règlement médical, le malade mangeait, se promenait et travaillait tout doucement au livre sur l'Allemagne. Pendant toute la saison, le Père vécut à l'écart, ne faisant connaissance avec personne, et trouvant un charme particulier à coudoyer la foule sans s'y mêler. Les eaux de Vichy lui réussirent à merveille. Il recueillit une provision de forces pour l'hiver. Il quitta cette ville

d'eau le 21 août, s'arrêta quarante-huit heures à Baigneux-les-Juifs, près de Châtillon-sur-Seine, chez M. Lombard, professeur de mathématiques à Arcueil, l'un de ses meilleurs et plus fidèles amis.

Tout en prenant les eaux, il avait régulièrement travaillé à Vichy pendant ces trois semaines. Il ne partit qu'après avoir à peu près refait son dernier chapitre des *Allemands*. Le bon air de la campagne, l'ombre des grands arbres, l'effet stimulant des eaux, avaient fait courir alertement sa plume et *les Allemands* en avaient profité. Rentré à Paris, le P. Didon se hâta d'achever son travail. Un jour, au sixième étage de la rue Chomel, un inconnu vint lui faire visite. Cet inconnu était le libraire Calmann-Lévy. — S'adressant au Père, il lui dit : J'ai entendu parler d'un livre que vous préparez sur l'Allemagne ; je serais très flatté d'en être l'éditeur... Le P. Didon exposa en quelques mots à son interlocuteur le plan et le contenu de son travail et consentit à lui confier son manuscrit. Calmann-Lévy se retira, emportant sous son bras le précieux paquet. — Quelques jours après, Calmann-Lévy revint. Il exprima la plus vive satisfaction sur l'ouvrage qu'il avait fait examiner, ne regrettant qu'une chose c'est que le nombre des pages ne fût pas assez grand. Il demanda au P. Didon de rédiger encore cinq ou six chapitres ; et le P. Didon s'exécuta. Les cent dernières pages

du livre imprimé ont été surajoutées et contiennent quelques redites. Il y paraît, quand on lit le livre attentivement, et cet ouvrage des *Allemands*, qui est vigoureusement pensé et vigoureusement écrit, aurait gagné à être un peu plus court. Le 24 septembre, le P. Didon écrivait à quelqu'un : « Je me suis sans retard remis au « travail ; et, depuis un mois, je m'escrime tou- « jours à terminer mon livre sur *les Allemands*. « La fin — j'ignore pourquoi — me coûte. Il est « aussi important de bien finir que de bien com- « mencer. Ces deux choses sont difficiles. Comme « je suis d'une opiniâtreté absolue, je réussirai : « j'en réponds. »

Au mois de décembre, le P. Didon corrigeait les épreuves de son volume, et il n'était pas sans inquiétude sur l'accueil qu'on lui ferait. « Je ne « sais comment l'opinion publique et ecclésiastique « acceptera mon œuvre, écrivait-il. A la garde de « Dieu ! J'ai la conscience de dire des choses « utiles à mon pays et à ma foi ; j'accomplis, en « les disant, un devoir de haute et religieuse con- « science. Le reste ne me regarde plus. » Et, à la « fin de janvier, il écrivait encore : « J'achève les « dernières corrections de mes interminables *Alle-* « *mands*. Qu'il me tarde que cela soit fait !... Et « puis il faudra soutenir la lutte que le livre sou- « lèvera peut-être... »

Le livre parut décidément en février 1884.

Il sembla d'abord au P. Didon que son travail était favorablement accueilli. « Je suis surpris, « écrivait-il à la date du 26 février, de l'approba- « tion presque universelle qu'a rencontrée mon « livre, dans la presse française et même alle- « mande. Les journaux orléanistes à peu près « seuls me boudent, mais la masse des journaux « parisiens et provinciaux m'accable de leurs « sympathies. *L'Univers* seul m'a dit quelques « injures... » Cette quiétude ne fut pas de longue durée. Bientôt une véritable tempête se déchaîna autour des *Allemands*. Le journal, *le Figaro*, par la plume de Léon Bloy, donna le signal des violences injurieuses et diffamatoires. — Au lieu de discuter le livre, on attaqua l'homme et on outragea l'auteur. — On reprocha au P. Didon de s'être aventuré au milieu des étudiants allemands viveurs et batailleurs : on le soupçonna d'avoir mis de côté la dignité sacerdotale, en prenant un vêtement laïque ; on l'accusa de faire, dans son volume, l'apologie du protestantisme, du duel, du service militaire obligatoire pour tous, parce qu'il constatait certains faits sans formuler son opinion personnelle ; on lui reprocha d'avoir manqué de catholicisme en ne blâmant point le Culturkampf ; d'avoir manqué de patriotisme, en reconnaissant chez nos ennemis une puissante organisation universitaire. En un mot, la passion trouvait tout mauvais ou à peu près tout dans un livre qui con-

tenait beaucoup de bonnes et excellentes choses. Certains journaux catholiques montrèrent malheureusement autant de passion et d'acharnement que le journal boulevardier.

Ce livre des *Allemands* méritait-il tant de colères et tant d'injures? Non certes. La preuve c'est que le P. Didon reçut de divers côtés et l'on pourrait dire de tous les côtés des témoignages de sympathie et d'approbation, pour ces mêmes pages qu'une critique malveillante et haineuse bafouait et méprisait. Des religieux, des prêtres, des évêques, des univertaires catholiques affirmèrent leur admiration pour le travail du P. Didon.

Le P. Chocarne lui écrivit : « Je viens de ter-
« miner vos *Allemands*, je vous en fais mes félicita-
« tions les plus sincères. Cette lecture m'a vivement
« intéressé d'un bout à l'autre. Je lisais (ai-je besoin
« de vous le dire) avec une certaine émotion,
« craignant de rencontrer des notes qui font crier
« la galerie et hurler certaines gens. Non, ces notes
« n'y sont pas. C'est toujours le P. Didon qui n'a
« pas perdu un atome de ses espérances, mais c'est
« le P. Didon, seconde manière, mûri par l'ex-
« périence, plus modéré, plus grave dans l'expres-
« sion de sa pensée, d'un style parfois très élo-
« quent, mais généralement ferme, simple, noble
« tout en restant vivant, animé : celui d'un homme
« qui revient de chez l'ennemi, qui a bien regardé,

« observé, étudié et qui ne saurait dire froide-
« ment : il est très fort l'ennemi, prenons garde !
« Oui, c'est bien étudié, et d'un effet saisissant.
« La caserne, on la connaissait, l'école beaucoup
« moins. L'école religieuse et libre, cela est bien mis
« en relief, et c'est ce qui porte coup. Cela arrive
« en pleine poitrine à l'adresse de nos énergu-
« mènes et despotes, qui veulent bien de l'école,
« mais ni religieuse, ni libre. C'est, à mon avis, le
« meilleur plaidoyer de la cause opprimée et tout
« à fait opportun... »

L'abbé Duchesne, aujourd'hui membre de l'Ins-
« titut, lui écrivit : « je viens bien tard vous re-
« mercier de m'avoir envoyé votre beau livre.
« J'étais allé vous voir pour protester, en serrant
« votre main loyale, contre les indignes articles
« commis par... — Vous avez bien voulu recon-
« naître cette démarche en m'envoyant le volume
« en question, désormais vainqueur de ces ineptes
« attaques. Je vous en remercie. — Sur un point,
« j'aurais avec vous un dissentiment de forme.
« Il m'est impossible de croire, après expérience,
« que la théologie soit capable de supporter l'en-
« seignement supérieur. S'il s'agissait de théologie
« dogmatique, je serais presque du même avis que
« Talleyrand et Diderot. Mais, si je vous entends
« bien, ce n'est pas celle-là que vous voudriez
« exposer à la grande lumière de l'enseignement
« d'université. Oh ! que vous avez raison de vou-

« loir faire tomber ces barrières qui séparent la « science dite ecclésiastique de la science tout « court. Il n'y a qu'une science. A quoi bon nous « claquemurer ? Mais il y a des gens qui font comme « les autruches et se croient sauvés, quand ils ont « fermé les yeux sur le danger. Ces gens-là ne « vous croiront pas : ils ont le dédain trop vigoureux. « Si cela continue, il sera intéressant de comparer « leur enseignement avec celui des mosquées du « Caire et des bonzeries de Ceylan : on trouvera de « belles ressemblances...

Mgr Guilbert, archevêque de Bordeaux, lui écrivit : « J'ai lu avec le plus vif intérêt votre livre « *les Allemands*, que vous avez eu la bonté de « m'adresser, et je vous en remercie sincère- « ment. Vos belles pages ne renferment rien, « certes, qui ne soit parfaitement orthodoxe, et « j'y ai trouvé beaucoup de précieux renseigne- « ments dont nos hommes d'État pourraient tirer « profit et qu'ils feraient bien de méditer. — Sans « doute, quelques-unes de vos idées peuvent « n'être pas du goût de tout le monde et donner « droit à une critique honnête. Mais, en vérité, on « a peine à concevoir l'hostilité et les outrages « ineptes dont vous avez été honoré à cette occa- « sion. C'est, du reste, un signe du temps où nous « vivons, et vous n'avez pas dû trop vous en éton- « ner et encore moins vous en émouvoir. Vous « vous souvenez à quelles injures fut souvent en

« butte votre illustre Père de la part d'hommes « aveuglés par leurs passions politiques ; mais le « temps achève d'emporter les insultes et les in- « sulteurs, et la grande et noble figure du Père « Lacordaire reste et restera toujours entourée de « l'auréole de son génie et de sa vertu. »

M. Heinrich, doyen de la Faculté des lettres de Lyon, qui connaissait à fond l'Allemagne, fit, dans *le Correspondant*, une étude sérieuse, étendue, approfondie et, somme toute, élogieuse du livre du P. Didon. Il trouva le livre opportun, courageux, plein d'instructifs renseignements. Il loua sans réserve la largeur d'esprit, l'absence de passion ou de haine avec laquelle l'apôtre dominicain avait abordé l'étude des grandes institutions universitaires de l'Allemagne. Comme c'était son droit, il critiqua plus d'une idée du P. Didon : il critiqua en particulier la conception chimérique d'un Collège universel de France ; il critiqua les éloges un peu trop vifs que le P. Didon avait faits de certaines institutions ou habitudes allemandes, mais si *les Allemands* étaient l'œuvre d'un homme qui avait vu trop rapidement et qui n'avait pas tout vu, M. Heinrich reconnaissait qu'ils étaient l'œuvre d'un homme dont le coup d'œil était pénétrant.

Le 16 avril, le livre des *Allemands* fut présenté à l'Académie des Sciences morales et politiques, par M. Beaussire, avec des éloges flatteurs. A cette

date, la tempête soulevée autour du volume, semblait s'apaiser. Les journaux de Paris fatigués commençaient à parler d'autre chose, et le silence succédait enfin au bruit assourdissant d'une dispute qui avait trop longtemps duré. Le P. Didon respirait. A force de patience et de foi, il avait triomphé des injures et des outrages. Ses ennemis en étaient quittes pour avoir vainement clabaudé. « Sans doute, disait-il, ils auront persuadé « à un certain nombre d'âmes simples et crédules « que j'étais un affreux hérétique ; mais, comme il « ne m'est pas parvenu le moindre blâme, les « faibles scandalisés se remettront peu à peu. » Cette paix momentanée n'était qu'une paix trompeuse, et de nouveaux ennuis assaillirent bientôt l'âme du P. Didon.

Le Maître général de l'Ordre, le P. Larroca, informé de tout le tapage qui se faisait autour des *Allemands*, et mécontent de ce que son nom avait été mis en avant dans un article de *l'Année Dominicaine*, signé par le P. Mercier, envoya un communiqué dont il exigeait la publication. Voici la teneur de ce communiqué :

« Une polémique assez vive s'étant élevée à propos d'un livre intitulé *les Allemands* et publié par un religieux de notre province de France, vous vous êtes cru le droit d'intervenir dans la discussion, en invoquant notre autorité et celle de l'Ordre, pour la défense du livre et de son auteur. Afin

de laisser à chacun la part de responsabilité qui lui revient, nous nous voyons dans la nécessité de déclarer et nous vous enjoignons de publier ce qui suit :

« 1° Nous avons autorisé le R. P. Didon à faire un voyage en Allemagne *dans le seul but* de se mettre plus complètement au courant des travaux d'exégèse biblique en honneur dans ce pays. Cette autorisation, nous avons cru devoir l'accorder sur la demande et sous la responsabilité du T. R. P. Chocarne, alors Provincial de la province de France, mais en y mettant des conditions qui, loyalement observées, eussent sauvegardé la dignité du P. Didon, sans nuire au but qu'il se proposait.

« 2° L'approbation donnée par les réviseurs de l'ouvrage, l'ayant été contrairement à nos lois, n'entraîne en aucune façon la responsabilité de l'Ordre.

« Fait à Rome, le 21 avril 1884. »

Cette intervention du Maître général dans la polémique engagée ne fut pas sans émotionner le P. Didon. Il est vrai qu'il n'était plus le seul incriminé. Le P. Chocarne qui avait donné la permission de faire le voyage d'Allemagne dans telles et telles conditions, les deux Pères qui avaient examiné et approuvé le livre des *Allemands*, devenaient, eux aussi, l'objet d'un blâme. La situation était dangereuse et embarrassante. Que faire ? Le

prieur du couvent de la rue Saint-Honoré alla voir successivement le cardinal archevêque de Paris, puis le Nonce, et leur exposa la situation. Le cardinal Guibert, très mécontent des articles violents de certains journaux catholiques, et ayant reçu un rapport très favorable sur le livre des *Allemands*, accepta de prendre la défense du P. Didon. Le Nonce, lui aussi, fut de cet avis ; et les deux autorités s'entendirent et prirent sur elles la responsabilité d'arrêter la publication du communiqué. Elles jugèrent que cette publication serait inopportune et produirait plus de mal que de bien. A tout prix, il fallait l'empêcher.

Pendant ce temps, M[gr] Thomas, archevêque de Rouen, se chargea d'informer le Pape de tout ce qui se passait, et obtint de Léon XIII le maintien du *statu quo*, jusqu'à ce que de nouvelles informations fussent venues du cardinal archevêque de Paris ou du Nonce.

L'affaire en resta là. L'orage fut conjuré. Le provincial de France alla à Rome au commencement de juin, et dans son entrevue avec le général il ne fut question ni du P. Didon, ni du livre des *Allemands*, ni des examinateurs. Le général n'en voulait, en définitive, qu'à *l'Année Dominicaine* qui, pour défendre le P. Didon, avait mis le général en cause. Tout ce tumulte se termina par une modification intérieure, dans la rédaction, l'administration et la surveillance de la revue. On

lui ajouta un sous titre : *Bulletin mensuel de la province de France*, afin de dégager la solidarité des autres provinces.

On comprend qu'après toutes ces émotions le P. Didon ait eu besoin de repos pour son corps et pour son esprit. Aussi, à la fin de juin, dès qu'il fut libre, il alla passer une huitaine de jours à Compiègne, chez le curé de Saint-Antoine, M. l'abbé Lecot, devenu plus tard évêque de Dijon et cardinal-archevêque de Bordeaux. Dans ce presbytère de Compiègne, le P. Didon trouvait l'hospitalité d'une chaude amitié, et le voisinage de la forêt lui permettait de respirer un air plus pur que celui de la rue Chomel. Après Compiègne, le Père partit pour Flavigny. Le vieux couvent était à cette époque à demi dépeuplé ; et on pouvait y jouir d'une solitude, d'une tranquillité ineffable. Ne plus entendre le roulement des voitures sur le pavé de Paris, ne plus entendre les clameurs, les railleries, les insultes des journaux ; écouter le chant des oiseaux, des pinsons, des fauvettes et le grand silence de la campagne qui aide à mieux entendre les voix du dedans et les voix d'en haut, quelle douce distraction pour un habitué de la grande ville ! Après les bourrasques qu'il venait de subir, le P. Didon goûta, mieux que jamais, le charme d'être seul ou à peu près seul. Il secouait sa poussière, il retrempait sa vigueur dans cette vie rurale. Les jours lui paraissaient trop courts et il aurait

voulu les allonger, tant il les trouvait bons. Et puis les souvenirs de sa jeunesse et de ses premiers sacrifices revenaient à sa mémoire. C'est à Flavigny que, vingt-huit ans auparavant, il avait fait ses premiers rêves d'apostolat et d'immolation. C'est à Flavigny qu'il avait éprouvé ses premières émotions monastiques; et, en revoyant les murs du chapitre où il avait revêtu l'habit dominicain, il pouvait constater que rien n'était changé au fond de son âme. Il se sentait appartenir au Christ, dans la plénitude de sa virilité; il se sentait lui appartenir dans l'indomptable fidélité de sa foi, comme à l'aube de sa jeunesse; et rien n'était modifié que l'âge et l'expérience amère de la vie. Après Flavigny, le P. Didon partit pour Vichy, vers le 30 juillet.

Il descendit, comme l'année précédente, à l'hôtel de la Paix, fut accueilli très amicalement et installé dans une jolie chambre silencieuse. Il y avait beaucoup moins de monde que l'an d'avant, et la maîtresse d'hôtel, ayant des chambres libres, lui en donna une seconde qui lui servait de salon. Quoique logé en grand seigneur, il mena une vie de moine, en choisissant des promenades solitaires et en se soustrayant le plus possible aux curieux et aux indiscrets. Il prenait tous les jours deux grands verres de la Grande Grille, allait à quatre heures se faire doucher vigoureusement à l'eau froide, faisait ses heures de promenades et

trouvait encore trois ou quatre heures à consacrer à son travail.

Il rentra à Paris, réconforté au moral comme au physique, ne se souvenant plus des misères passées et décidé à se remettre avec une nouvelle ardeur à son livre sur le Christ. Un esprit invisible l'y poussait, et bien que la grandeur de l'œuvre l'opprimât parfois jusqu'à l'écrasement, il finissait toujours par se relever et par crier : En avant. Au mois d'octobre, il changea de domicile. De la rue Chomel, 2, il vint habiter la rue d'Assas, 76, au coin du jardin du Luxembourg. Ce nouvel appartement était situé au quatrième étage et avait une vue splendide. Au pied de la maison, les arbres verts du Luxembourg s'étendaient comme un lac de verdure et au loin les grands édifices et les grands monuments, Saint-Sulpice, le Panthéon, la Sorbonne dressaient leurs coupoles ou leurs clochers. Le P. Didon aima cette habitation de la rue d'Assas. Il y travaillait avec joie. Cet atelier bien ensoleillé et entouré de verdure lui rendait le labeur moins pénible.

A cette époque de sa vie, le P. Didon se livra avec ardeur à des prédications pieuses, dans une chapelle cachée et minime de la rue Saint-Lazare, chez des religieuses de la Présentation de Tours. La grande prédication lui était interdite ou à peu près, et comme sa nature ardente avait besoin d'expansion, il était heureux de rencontrer là un petit auditoire

d'élite qui goûtait et savourait sa parole. Après des journées et des semaines de travail intense et concentré il se détendait par ces conférences familières, dans lesquelles il laissait rayonner au dehors le trop plein qui l'étouffait et l'accablait. Ce ministère était pour lui un soulagement plutôt qu'une fatigue : « On souffre encore plus de ce qu'on « garde en soi et de ce qui nous étouffe, disait-il, « que de l'effort qui accompagne l'expression « ardente de nos idées et de nos sentiments. Je « l'éprouve bien dans cette rude période concen- « trée que je traverse. Je dépense vingt fois plus « d'énergie et de courage à vivre en dedans que je « n'en dépensais autrefois à vivre en dehors dans « un apostolat militant[1]. » Nous reparlerons plus loin de cet apostolat intime du P. Didon. Il mérite d'être signalé et étudié de plus près.

Pour le mois de janvier 1885, il fut question de lui faire prêcher un sermon solennel à Paris, en faveur des écoles d'Orient. Le directeur de l'œuvre, de concert avec le curé de Sainte-Clotilde, l'invitèrent avec beaucoup d'instance à prendre la parole. Ils comptaient que la réputation de l'orateur et son silence prolongé attireraient un nombreux auditoire et aboutiraient à une magnifique quête. Le P. Didon accepta volontiers cette offre. Il était plein de sympathie pour l'Orient qu'il

1. Lettre inédite du 18 novembre 1884.

venait de visiter. De plus, l'œuvre revêtait un caractère très religieux et très patriotique ; il n'en fallait pas davantage pour le déterminer à dire oui, — autant du moins que cela dépendait de lui. Cependant, comme il tenait à reparaître en chaire sans surprise et en toute loyauté, le P. Didon dit au Directeur de l'œuvre des écoles d'Orient : « Mon acceptation ne sera définitive qu'à une double condition : c'est que vous obtiendrez l'assentiment formel du cardinal et celui de mon supérieur hiérarchique. »

Le P. Didon attendit vainement la réalisation de ces deux conditions. Le Directeur des écoles d'Orient, malgré sa finesse et sa diplomatie, ne réussit pas à triompher des craintes de l'autorité, et l'apôtre garda le silence sans se plaindre. Le grand devoir de la vie n'est-il pas de se soumettre à ce que Dieu demande de nous? La soumission à la volonté divine, soit que cette volonté se révèle par les événements du dehors, ou par les voix intérieures de la conscience, ou par les ordres formels des supérieurs légitimes, n'est-ce pas le secret de la sainteté?

Au mois de mai de cette même année, un nouveau sacrifice s'imposa au P. Didon. Il dut se séparer d'un de ses meilleurs amis, le P. Ségonzac, qui avait toujours habité avec lui, depuis le retour de Corbara et la dispersion forcée des religieux. Le P. Ségonzac se décidait à quitter la France et

à partir comme missionnaire en Mésopotamie. Le P. Didon ne le dissuada point de ce généreux projet, malgré la perspective d'une séparation définitive, et l'accompagna jusqu'à Marseille, où le nouveau missionnaire devait s'embarquer, avec Mgr Altmayer, archevêque de Bagdad, et quelques Sœurs de la Présentation de Tours. Le départ eut lieu le 19 mai. On devait lever l'ancre à midi ; mais un vent terrible soufflait depuis la veille et à midi un quart le P. Didon était encore sur le pont à faire ses adieux à l'archevêque, au P. Ségonzac et aux bonnes Sœurs. La tempête ne cessa pas de hurler jusqu'au soir. A sept heures, le bateau n'avait pas encore démarré. Le P. Didon prit une barque, revint avec le Dr Poucel, pour saluer une dernière fois les chers voyageurs. Mais l'échelle du bord avait été remontée et on ne put qu'échanger à distance des signes d'adieu et de tendre amitié. Le vent mollit peu à peu. Le navire put gagner le large pendant la nuit et disparaître.

Le P. Didon passa un jour à peine à Marseille. Non pas que le mistral lui fît peur. Loin de là. Il attribuait au mistral une vertu médicatrice, et ce jour-là, en particulier, il prétendit que le mistral avait emporté un commencement de fièvre dont il souffrait et avait donné des couleurs à ses joues. Le soir du même jour, il partit pour la Sainte-Baume, accompagné de deux amis. Il y coucha, y passa la journée du dimanche et rentra à Mar-

seille très tard dans la soirée. Le mercredi, il partit pour le Dauphiné et il alla d'abord s'installer à Coublevie, près Voiron, chez les Dominicains du Tiers-Ordre. Charmante solitude, où il faisait bon se recueillir, méditer, prier, vivre de la vie de l'esprit! Petite chartreuse au pied des grandes montagnes, où des sources abondantes font verdir les arbres, fleurir les prés et chanter les oiseaux. Le Père passa huit jours de retraite dans ce petit paradis terrestre et il y retrempa ses forces physiques autant que ses forces morales. Son âme allait naturellement vers Dieu, quand il était isolé et solitaire. Il s'abandonnait aux inspirations d'en haut et laissait l'Esprit divin transformer peu à peu son propre esprit. L'atmosphère de Paris, la poussière du tourbillon humain lui faisaient l'effet d'empoisonner à la longue son âme et son corps. Pour retrouver la santé et l'énergie morale, il lui fallait l'air de la campagne et de la solitude. Les brises du Dauphiné, comme le mistral de Provence, chassaient la fièvre, mieux que toutes les quinines des pharmaciens. De Coublevie, il alla au Touvet revoir la tombe de sa mère, la maison ou elle avait vécu ses dernières années, souffert ses dernières douleurs, et accompli le suprême sacrifice de ne plus revoir son fils.

C'étaient des émotions poignantes pour lui que de revenir au Touvet, mais ces émotions étaient saines. L'âme de sa mère l'enveloppait et l'étreignait avec

une suavité ineffable. « La mort me l'a rendue « invisible ; elle ne me l'a pas prise, écrivait-il ce « jour-là. Je l'ai priée pour tous ceux que j'aime, « pour vous par conséquent. Elle entend ma voix « et je ne doute point que cette âme héroïque et « sainte ne soit écoutée du Christ qu'elle a servi « jusqu'à son dernier souffle. Elle m'a laissé un « exemple divin ; et je vois toujours mieux que je « suis destiné, moi aussi, à marcher par ce « chemin des sacrifices, où l'abnégation est à tous « les pas. Je me sens du courage et je l'attribue, « entre autres causes, à l'action constante de ma « mère, au plus intime de ma conscience. Si vous « voyiez le cimetière de mon pays, où dorment « tous mes morts, vous seriez ravie. Il est tout « en verdure et en fleurs. Les tombes blanches « sont couchées dans ce tapis verdoyant et par- « fumé. On dirait des anges endormis. J'aime à y « être seul. Toutes ces tombes me parlent, et au- « dessus de toutes les voix, j'entends celle de ma « mère[1]. »

Le P. Didon partit pour Paris le 11 juin, s'arrêta le 12 à Chambéry et était de nouveau à la rue d'Assas, le 13. Il avait emporté un carton rempli de roses du pays natal. En arrivant, il se hâta de voir ce qu'étaient devenues les belles *exilées*... Elles étaient intactes, aussi fraîches que quand elles

1. Lettres inédites à la mère Samuel, 5 juin 1885.

furent cueillies. Il les fit disposer en bouquets dans cinq ou six vases, et elles embaumèrent longtemps son appartement, de parfums et de souvenirs. Il se remit bientôt à son travail et à ses modestes prédications de la rue Saint-Lazare.

En cette année 1885, le P. Didon essaya de se passer des eaux de Vichy, mais, vers le 17 juillet, il alla à Hugueville, près les Andelys, dans le département de l'Eure, remplacer pendant trois ou quatre semaines le curé de l'endroit. Hugueville est un village de deux cents âmes au plus, situé dans la plaine. Le Père était déjà connu à Hugueville. L'année précédente, au mois de septembre, il y avait prêché la première communion des enfants et y avait passé trois jours tranquilles et doux. Il y revint avec plaisir. Il ne lui déplaisait pas de faire le prône, de chanter la messe le dimanche, de donner le pain bénit et de faire l'apprentissage du métier de pasteur. Qui sait, se disait-il, si dans mes vieux jours, las des luttes et épuisé par les blessures, je ne finirai pas ma vie dans une cure perdue de la campagne. Il trouvait qu'en vérité il était plus facile d'être berger que soldat; il trouvait que la houlette était plus douce et plus facile à manier que l'épée. Et en se souvenant des inimitiés qu'il avait rencontrées, des luttes terribles et sans trève qu'il était obligé de soutenir dans son rude métier d'écrivain

et d'apôtre, il regrettait la vie tranquille du pasteur. La petite église d'Hugueville lui paraissait charmante avec ses ogives, ses colonnes élégantes, ses vitraux, son vieux clocher et les arbres séculaires qui l'entouraient. La vie de curé de campagne lui paraissait délicieuse, dans un modeste presbytère, avec un petit jardin planté de fleurs et de légumes, avec des brebis dociles ou tout au moins indifférentes. Quel sort différent du sien! Pourquoi, au lieu de vivre sous le toit pacifique d'une cure villageoise, s'était-il jeté dans la fournaise ardente de la vie apostolique? Pourquoi était-il en proie aux tempêtes de la haute mer, au lieu de dormir paisible sous une hutte du rivage?... Somme toute, cependant, à devenir curé de campagne, il aurait préféré être curé dans le pays Dauphinois. A la plaine, si plantureuse qu'elle soit, il préférait les rochers, les cimes et les neiges des montagnes natales.

Il prêcha encore à Hugueville le 15 août, chanta une dernière fois la messe le 16 et rentra à Paris, le 17 à midi. Quelques jours après sa rentrée, il fut invité à Compiègne, pour un sermon un peu solennel donné à l'occasion du centenaire d'un petit ermitage perdu dans les bois, et présidé par un évêque. On ne lui permit pas d'y aller, tant on craignait le bruit qui pouvait se faire autour de sa chaire. Le P. Didon souffrit de ce refus. Ces sacrifices de l'obéissance coûtaient à sa fière

nature. Il lui était pénible de se sentir muselé? Était-ce pour rester muet, qu'il s'était fait Frère Prêcheur, disait-il dans l'intimité! Ces petits orages de son âme se calmaient peu à peu et le lion redevenait un agneau.

Il se consola de ce léger mécompte, en prêchant une adoration perpétuelle au village de Sermaise, près Bois-le-Roy. Il souleva l'enthousiasme des gens du village et, le dimanche qui suivit le jour de l'adoration perpétuelle, il dut encore monter en chaire pour faire une homélie sur *l'Évangile*. Il semait ainsi le bon grain dans les sillons obscurs, puisque ceux-là seuls lui étaient ouverts. Une famille amie lui donna quelques jours de libérale hospitalité dans ce coin caché du département de Seine-et-Marne. Il rentra à Paris, le 6 septembre, pour prêcher une retraite aux quelques religieuses qui vivaient sous l'aile de la mère Samuel, rue Saint-Lazare ; et il partit en Bourgogne, le 15, pour prêcher le baptême d'une cloche dont son ami, M. Lombard, devait être le parrain. Les villageois de Baigneux-les-Juifs, comme les villageois de Sermaise, apprécièrent son éloquence. La fête du baptême des cloches fut superbe. Elle eut lieu un mardi; et, bien que ce fût un jour de semaine, toute la population était présente en habits de fête. On était accouru des environs et la petite église regorgeait de monde. Le discours sur *le Symbolisme des cloches* fut naturellement très goûté.

Le P. Didon ne redevint vraiment Parisien qu'à la fin de septembre, et il reprit avec ténacité son travail sur le Christ. Il avançait lentement. Quelquefois il déposait sa plume et se faisait ce raisonnement inquiétant : « Si je l'écris comme je pense, on me refusera de l'imprimer ; et, si je ne l'écris pas selon toute ma pensée intime, à quoi bon l'écrire ? Il continuait tout de même, en se disant : Si je ne puis le publier vivant ; je le ferai paraître mort ; et la vérité passera sur mon tombeau. Que la volonté de Dieu se fasse ! Vers le 10 janvier 1886, il acheva, après trois grands mois de labeur, l'ébauche de son *Introduction historique à la vie de Jésus-Christ :* vaste tableau d'ensemble sur l'état du monde à l'avènement du Sauveur. Où en était le monde alors? A quelle phase de la civilisation se trouvait l'empire d'Auguste ? Qu'était la religion des païens? Que faisait la philosophie? Et à quel moment de sa vie séculaire était parvenu le judaïsme, du sein duquel Jésus devait sortir. Voilà les questions qu'il abordait et auxquelles il donnait une réponse sommaire sans sécheresse et sans obscurité. Ce beau tableau tracé de main de maître forme le premier chapitre de *la Vie de Jésus*, intitulé : *les Temps.*

Il continua son œuvre pendant les six premiers mois de l'année 1886, sans relâche et sans distraction. Il se comparait volontiers à un mineur,

muni de la petite lampe et condamné à piocher dans un tunnel obscur, perforant lentement sa roche de granit, n'avançant qu'insensiblement à travers la dure montagne et soutenu par l'espoir qu'au bout du tunnel il trouverait l'air libre et le soleil en feu. De temps en temps le découragement le prenait et il se demandait si son livre serait approuvé. Il écrivait, le 25 mai 1886. « Si « encore, mon travail fini, j'étais sûr de trouver « à Rome l'appui et l'approbation dont j'aurai « besoin pour le livrer au public! Mais c'est là « une inconnue redoutable. Les bonnes volontés « ne sont pas nombreuses là-bas en ma faveur. « Les défiances y sont invétérées. Il faudra que « Dieu m'assiste et qu'il tourne vers moi les « volontés humaines. J'ai foi en Lui, je travaille « avec la conscience du bien, avec l'unique désir « de faire connaître le Christ à mes contempo- « rains sceptiques et irréligieux. Ce sentiment est « ma seule force dans l'exécution de mon œuvre. « Si je ne puis la publier vivant, elle paraîtra « quand je ne serai plus. Que la volonté de Dieu « soit faite. Ce qui arrive, voulu par Lui, est tou- « jours bien... Dieu seul saura ce que cette œuvre « m'aura coûté de lectures, de réflexion, de pa- « tience, de courage et de sacrifice; à quelles « violences il a fallu plier mon tempérament pour « l'accoutumer peu à peu à cette vie sédentaire « de l'écrivain; à quelle vaillance il a fallu

« m'élever pour écrire sans chercher à flatter ni « les préjugés des incroyants, ni ceux de la fausse « piété [1]. »

Au mois de juillet, les chaleurs de Paris devinrent accablantes. Le P. Didon dut interrompre son labeur et se condamner à ne rien faire. L'un de ses amis, M. N***, lui offrit de faire une excursion d'une semaine, dans les Alpes, entre Briançon et Modane. Cette offre fut acceptée avec joie. Les deux excursionnistes partirent de Paris, le lundi soir, pour rentrer à huit heures du matin, le samedi de la même semaine. En ces quelques jours, ils firent beaucoup de chemin, ils gravirent plusieurs pics alpestres, ils franchirent plusieurs cols, à plus de 2.000 mètres d'altitude, ils foulèrent aux pieds les neiges éternelles et s'enivrèrent de l'air vigoureux des sommets. Quand ils revinrent, ils étaient fatigués, mais rafraîchis et renouvelés. Le P. Didon aurait bien voulu prolonger de quelques jours ces saines fatigues. Il se dédommagea, en allant, comme les années précédentes, remplir les fonctions de curé normand, à Hugueville. Il fut tout heureux de se retrouver à l'ombre de la petite église paroissiale, au milieu des bois, sous les grands arbres, dans une tranquillité absolue, dans un calme infini, n'ayant plus dans les oreilles le brouhaha de Paris, le roulement des

1. Lettres inédites, 25 mai et 22 juin 1886.

omnibus et des gros chariots. Son auditoire de bons gros Normands lui faisait un singulier effet. « Il me semble, disait-il, que je suis un musicien « habitué à jouer dans un instrument fin comme « la flûte, et condamné par les circonstances à « souffler dans une énorme ophicléide, d'où on ne « peut tirer que trois ou quatre notes. Mais il est « bon de jouer de tous les instruments pour faire « entendre à tous la vérité de Dieu. »

En quittant la charmante solitude d'Hugueville, le P. Didon traversa Paris et vint évangéliser les villageois de Chartrettes, près de Bois-le-Roi. Ses amis de Sermaise profitèrent de l'occasion et le possédèrent pendant quelques jours. De la villégiature de Sermaise, le Père se rendit en Bourgogne. Il y avait du nouveau dans le pays Bourguignon. A Dijon, venait d'arriver un nouvel évêque, que le P. Didon connaissait et aimait particulièrement. L'ancien curé de Saint-Antoine de Compiègne était devenu Mgr Lecot; et le P. Didon avait à cœur d'apporter ses félicitations au prélat, dont l'amitié devait lui être si précieuse dans l'avenir. L'évêque fit au Dominicain les honneurs de son palais épiscopal et lui accorda la plus gracieuse hospitalité. Ils parlèrent ensemble du grand travail que le Père avait entrepris sur le Christ, et il fut convenu que le Père tiendrait l'évêque au courant du progrès et du développement de l'œuvre commencée. La pro-

tection de l'évêque de Dijon, fut très utile, comme nous le verrons plus tard, à la publication et à l'approbation de *la Vie de Jésus.* Après cette visite, le P. Didon écrivit à un de ses amis. « J'ai « retrouvé Mgr Lecot, dans son évêché, tel que je « l'avais connu dans sa cure de Compiègne, « simple, cordial et dévoué. »

Après ces quelques semaines de repos, le Père rentra à Paris et reprit sa vie de travail sédentaire; c'est-à-dire une vie de sacrifice et de privations. Au fond, le vaillant apôtre souffrait beaucoup de ne plus pouvoir se livrer à la grande prédication. Ce long intervalle de temps qui va, du retour de Corbara jusqu'à la publication de *la Vie de Jésus*, fut, en réalité, un temps de compression et d'épreuve. Nous en trouvons la douloureuse expression dans une lettre que le P. Didon écrivait à sa mère adoptive, vers cette époque.

« Ma chère et tendre Mère,

« ... Vous me pardonnerez mon silence: il est le résultat de cette vie de concentration terrible où je m'ensevelis; et il ne suppose pas, soyez en sûre, le moindre oubli de ce cœur dont vous sentez tous les battements. Hélas ! il est dur de ne se voir jamais. J'aurais tant besoin de vous entendre, de regarder dans vos yeux, d'y lire votre

tendresse maternelle, de vous initier à mes travaux, à mes épreuves, à mes espoirs indéracinables, à mes luttes du dedans, à mes tempêtes, à mes joies aussi ; car si rude que soit ma destinée, si sanglant que puisse être le sacrifice de ma vie immolée à une règle inexorable, j'ai des joies divines. Ce n'est pas seulement le travail qui me les procure, c'est l'esprit vivant du Christ auquel j'ai tout donné, et dont la lumière et la chaude étreinte m'enveloppent par moments tout entier. — La prédication m'est à peu près interdite. L'autorité de l'Ordre, d'une part, l'autorité épiscopale de Paris, d'autre part, redoutent également le bruit que je pourrais faire, et elles ne semblent voir ni l'une ni l'autre le bien qui pourrait résulter de mon apostolat. Cette frayeur n'a fait que s'accroître depuis la publication de mon livre sur *les Allemands*, et je suis captif sous les chaînes que forge cette épouvante. Grâce à Dieu, je ne conçois aucune amertume, et si le lion, dans sa cage, rugit parfois et jette à l'infini sa plainte pour soulager son oppression, il n'a pas même la tentation de donner contre les barreaux de sa cage le moindre coup de patte. — Priez pour moi. Demandez au Christ qu'il me soutienne de sa paix et de sa force...

Cette lettre est datée du 10 février 1885.

Avant d'aller plus loin et de suivre le P. Didon

dans son second voyage de Palestine, il nous faut parler un peu des conférences intimes qu'il prêcha pendant plusieurs années à la rue Saint-Lazare et qui constituent une des phases spéciales de son apostolat.

CHAPITRE XII

LES CONFÉRENCES DE LA RUE SAINT-LAZARE

Au moment où la grande prédication fut à peu près interdite au P. Didon, l'occasion se présenta pour lui d'évangéliser une petite communauté religieuse qu'il aima chrétiennement et pour laquelle il dépensa des trésors d'éloquence intime et contenue. La mère Samuel, une vieille et fidèle amie du P. Didon, était la supérieure de ce couvent, situé d'abord à la rue Saint-Lazare et transporté plus tard dans la rue de la Chaussée-d'Antin. La communauté appartenait à la Congrégation des Sœurs de la Présentation de Tours, et avait pour mission de soutenir plusieurs œuvres paroissiales, dépendantes de la paroisse Saint-Louis d'Antin. Ces religieuses, en effet, tiennent une crèche, un asile, une école primaire, une école supérieure. Elles visitent les pauvres de la paroisse à domicile et s'occupent des quêtes à l'église.

En pénétrant dans la maison de la rue Saint-Lazare, le P. Didon eut surtout le désir d'aider la mère Samuel à l'éducation religieuse de ses filles spirituelles, et de donner à ses filles une doctrine

mystique, capable de les soutenir dans leurs œuvres de charité et de les faire aspirer à une perfection morale, de plus en plus élevée. Quelques personnes étrangères à la maison, eurent la permission de profiter de cet enseignement, qui commença dès l'année 1881 pour ne se terminer véritablement qu'à la mort du Père. Quelques jeunes filles, quelques mères de familles, quelques pères dominicains, et même quelques laïques, obtinrent tour à tour la faveur d'assister aux instructions. En 1881, une seule personne étrangère y assista. En 1882, deux ou trois personnes, puis quelques amis particuliers, puis, l'on eut de la peine à contenir le flot des curieux, qui voulaient revoir l'exilé de Corbara, rentré en grâce; et réentendre le prédicateur de la Trinité. A partir de 1887, les conférences perdirent leur caractère absolument intime, parce que l'on dut ouvrir les portes aux dames patronnesses de l'œuvre de la Chaussée-d'Antin, ainsi qu'aux amies des dames patronnesses.

L'œuvre oratoire du P. Didon à la rue Saint-Lazare et à la rue de la Chaussée-d'Antin est considérable. Elle comprend sept retraites annuelles prêchées aux religieuses : trois retraites prêchées aux jeunes filles du patronage; trente-cinq conférences sur *la Vie de Jésus-Christ;* de nombreux commentaires du sermon sur la montagne, des homélies sur *les Évangiles* et sur *les Epîtres*,

quatorze conférences sur le récit de *la Passion* de l'Évangile de saint Jean, — et une multitude de sermons de circonstances. — L'époque où ces prédications furent le plus fréquentes va de 1881 à 1887; c'est-à-dire qu'elle va du retour de Corbara, jusqu'au moment où le P. Didon se retira à Flavigny, pour écrire *la Vie de Jésus*. — L'illustre prédicateur écrivait à sa cousine Amélie Guillaudin, à la date du 23 novembre 1885. « Je n'ai « pas un instant pour t'écrire depuis mercredi. « J'ai dû prêcher, à l'occasion de la fête de la « Présentation, une retraite aux religieuses de la « mère Samuel, puis, il a fallu les confesser, et « enfin présider à la rénovation de leurs vœux. « Ces petites prédications modestes n'effarouchent « pas *mes maîtres* : on me laisse faire. C'est le seul « ministère apostolique qui me soit possible. Je « l'accomplis de temps en temps pour me *dé-* « *rouiller* les membres et pour me donner de « l'air. »

Cet apostolat mystique du P. Didon ne manque pas d'originalité et de charme. Assurément un apôtre fougueux comme lui, un apôtre qu'on se plaisait à qualifier de tribun dût faire effort sur lui-même pour s'adapter à un genre de prédication qui ne ressemblait en rien au genre qu'il avait pratiqué jusqu'alors. Autre chose est de parler à un auditoire parisien frivole, sceptique, rationaliste ; autre chose de prêcher à des religieuses ignorant ou mé-

prisant le monde, et ses plaisirs, et ses fêtes, et ses corruptions. Autre chose est de parler de *l'Indissolubilité* ou du *Divorce*, du *Conflit entre la raison et la foi*, *entre la Science et la Révélation;* autre chose de prêcher l'immolation de soi, le renoncement, l'esprit de sacrifice et la mortification chrétienne. Cependant on peut dire que le P. Didon excella dans l'un et l'autre genre.

Arrêtons-nous spécialement aux retraites des religieuses, parce que c'est dans la prédication de ces retraites que le P. Didon put donner un plus libre cours à ses épanchements mystiques. Toute sa doctrine spirituelle se résume au fond dans cette pensée : l'esprit de sacrifice en union avec Jésus-Christ. Les sept retraites que le Père donna roulent sur cet unique sujet. La première retraite eut lieu juste un mois après le retour de Corbara, à la fin de novembre 1881. — Il y fut question : *De l'union à Jésus-Christ par la foi; De la nécessité de l'union à Jésus-Christ; De la connaissance de soi-même; De la douleur et de l'épreuve au point de vue de l'union à Jésus-Christ; Du moyen pratique de l'union au Christ.* — Dans la seconde retraite, en 1882, il est question : *De la perfection religieuse*, *comme but de la vie; Du caractère essentiel de la prière; Des obstacles à la prière; De la science de la prière*, c'est-à-dire de la prière, moyen d'union avec Jésus-Christ. Dans la troisième retraite, en 1883, c'est encore de *la Prière et du*

sacrifice total de soi-même qu'il s'agit. Dans la quatrième retraite en 1884, le P. Didon prêcha *la Réforme morale aboutissant à l'immolation.* Après un discours préliminaire sur *la Connaissance de soi-même*, il exposa tour à tour *les Conditions de la réforme morale; les Obstacles à la réforme morale*, *l'Étendue de la réforme morale*, et *l'Immolation dans la vie religieuse.* — La cinquième retraite, en 1885, nous parle de *l'Amour de Dieu s'achevant par le don de soi-même.* La sixième retraite, en 1887, nous parle : *De la nature de la vie religieuse*, *de son but*, *et de l'épreuve*, *comme pierre de touche de cette vie supérieure.* — Enfin la septième et dernière en 1888 reprend le même sujet et nous montre *la Consommation de la vie*, *dans le sacrifice.*

Mais nous ne pouvons pas donner une idée exacte de la doctrine mystique du P. Didon, si nous n'empruntons pas quelques citations aux notes que l'on a prises, pendant qu'il parlait : notes qu'on publiera probablement quelque jour.

En quels termes parlait-il donc *Du renoncement; Du sacrifice; De l'immolation; De l'union au Christ?* Voici des extraits :

« Un des procédés divins pour nous amener à
« l'union avec le Christ est la douleur semée dans
« notre vie. Quelles que soient les vies humaines,
« il n'y en a pas qui soient affranchies de la souf-
« france. Tout ce qui respire, souffre. En consi-

« dérant les âmes, on est frappé d'un phéno-
« mène : plus on s'élève dans la perfection, plus
« on souffre. Vous pouvez l'expérimenter en vous-
« même, à mesure que vous grandirez, la souf-
« france vous marquera d'une empreinte plus
« profonde. Les êtres qui travaillent pour faire
« du bien à leur milieu ont besoin d'efforts plus
« grands. Et l'on est marqué d'un trait plus pro-
« fond à mesure qu'on appartient au Christ. Le
« Christ a souffert le martyre, la mort; il a été
« anéanti. Il était loisible au fils de Dieu de choi-
« sir une autre destinée plus glorieuse. Non. Le
« Maître a choisi la destinée la plus tourmentée,
« marquée des traits les plus douloureux.

« Pourquoi en est-il ainsi?

« Les hommes qui jugent d'une manière hu-
« maine, disent : je comprends que ce soit un
« moyen pour faire l'éducation de l'homme. La
« douleur a du bon, même humainement. Les
« stoïciens tiennent ce langage, que je ne dé-
« daigne pas, quand la vie confirme la maxime.
« Pour nous, éclairés d'une lumière plus haute,
« nous disons : nous avons besoin d'expiation.
« Lorsque la douleur nous saisit, la première rai-
« son que nous invoquons pour justifier le Dieu
« qui nous frappe, c'est que nous avons à expier :
« nous avons été contre la loi de Dieu. Quand on
« a souffert avec l'esprit de Dieu, on sait qu'on
« expie, on se dit : j'ai été pécheur, il faut qu'il

« y ait une justice. C'est beau et c'est grand. Si « le pécheur était heureux, ce serait un désordre. « Nous avons péché, de quel droit nous plai- « gnons-nous? Y a-t-il même équilibre entre nos « fautes et l'expiation? Dieu nous ménage beau- « coup, nous ne sommes pas dignes de sa miséri- « corde. C'est un des plus beaux sentiments de « l'âme humaine, de se condamner soi-même et « de dire : j'ai manqué à des devoirs ; je mérite, « j'accepte l'expiation.

« Dans la douleur, la Providence fait l'éduca- « tion de l'âme. Il y avait un obstacle qui nous « empêchait de venir à Dieu ; cet obstacle était la « jouissance que nous éprouvions dans la vie. « Ayant à peu près tous les biens de la terre, « nous ne réservons pas de place pour les choses « supérieures. Dieu n'est pas cherché par l'âme « qui n'a pas de vide en elle. Alors la douleur « intervient, il nous manque quelque chose. La « mort nous frappe dans nos affections : souf- « france. Notre position est brisée : souffrance. « Notre considération enlevée : souffrance. Nous « sommes séparés des êtres qui nous sont chers : « souffrance. La souffrance nous atteint partout. Le « vide se fait sentir, on est seul, abandonné ; et au « fond de sa conscience, on se dit : je me trou- « vais bien là, j'y avais mis ma vie. On se trouve « dans la solitude et l'on comprend la vanité des « choses. Quand la terre et l'humanité nous

« échappent, quand nos biens nous sont ravis, « nous regardons ailleurs. Où regarder, si ce n'est « vers Dieu? L'âme appelle Dieu. Seigneur! ne « serez-vous pas à moi, me manquerez-vous? On « est obligé de vivre avec le Christ; il n'y a plus « de distraction; il faut être près de lui. Les âmes « qui ont souffert passent des heures entières en « extase devant le Christ.

« La souffrance est le plus grand bienfait de la « vie. Si nous ne souffrions pas, nous n'aimerions « pas Dieu. Dieu est bon, visible seulement par « le Christ, qui est près de nous par son incar- « nation et sa croix.

« Vous avez expérimenté la joie infinie de se « sentir uni au Dieu souffrant et crucifié. Ce Dieu « récompense de tout. Si on a la joie d'être à Lui, « on ne regrette rien. Les âmes qui ne croient « pas à l'expiation murmurent : il n'y a guère « de réponse pour calmer ces cœurs. Mais, quand « on a expérimenté les consolations du Christ, à « la suite des douleurs supportées pour lui, on « sait que là où la souffrance abonde, la consola- « tion abonde aussi.

« Tous ceux qui ont souffert avec le Christ, « n'échangeraient pas leur condition douloureuse « pour tout au monde. On pourrait leur donner à « choisir entre tous les bonheurs humains, ils « refuseraient. Sainte Thérèse disait : ou souffrir, « ou mourir! Ce n'est point incompréhensible :

« ou souffrir avec les consolations divines ; ou « bien, il vaut mieux mourir, puisque sans la « douleur on ne vit pas près de Dieu. C'est le cri « de toutes les âmes qui ont passé par la douleur.

« Je n'ai pas trouvé d'autre solution. J'ai fait « de la métaphysique; j'ai étudié la question de « la souffrance; les raisons qu'on en donne ne « valent pas dans la pratique. Elle ne sèchent pas « une larme. A quoi sert de raisonner, si l'on « n'aboutit pas à consoler une âme? Quand on a « passé par la douleur — supportée comme je « vous l'ai dit — et qu'on s'est uni à Jésus-Christ, « quand on a bu la lie et qu'en dessous de cette « lie, on a trouvé le breuvage divin, le problème « est résolu expérimentalement. »

Ces paroles que nous venons de citer, le P. Didon les prononçait en novembre 1881, quand il rentrait à peine de Corbara, et que son cœur saignait encore des blessures de l'exil. En 1883, il revenait sur ce fameux thème du don de soi, de l'immolation, du sacrifice, de la souffrance.

« Je sais ce que c'est que de se donner tout en- « tier à Dieu, disait-il. Voilà pourquoi je viens vous « dire, que le sentiment profond qui doit vous « inspirer en ce jour, c'est le sentiment du sacrifice « total. Je me souviens avec quel entraînement, « à 18 ans, à 16 ans même, je me suis donné à « Dieu. Pardonnez-moi de rappeler ces souvenirs « tout personnels, mais ce n'est pas l'homme qui

« fait ces choses. Ce n'était même pas ma mère,
« malgré son désir de me donner au Christ : c'est
« Dieu lui-même qui fait ces choses dans le cœur
« de l'homme.

« Vous aussi vous savez ce qu'est le sacrifice
« total. On le fait dans cette heure d'entraîne-
« ment, où l'on devine bien des choses qu'on n'a
« pas expérimentées. Il est doux, ensuite, après
« avoir compris ce que c'est qu'être libre, après
« avoir senti qu'on pourrait être quelqu'un, avoir
« son influence humaine; il est doux et il est
« grand d'aller de nouveau à Dieu avec la sincé-
« rité d'une âme immolée sans réserve. On dira
« peut-être : à quoi bon se mettre ainsi sous la
« dépendance de certaines lois? Si l'on ne prend
« que le côté matériel, c'est en effet peu de chose,
« mais sous la lettre se cache un grand esprit.
« Si vous consentez à obéir à une règle, à un
« supérieur, c'est que vous voulez obéir à l'esprit
« de Dieu. C'est pourquoi des âmes qui vivent
« dans le monde peuvent être dans une vie reli-
« gieuse, si elles obéissent à Dieu; c'est cette dis-
« position intérieure de l'âme qui fait les vraies
« religieuses.

« Si nous faisons le vœu de renoncer à toutes
« les choses de la terre, ce n'est pas seulement pour
« nous priver du confort humain — ce ne serait pas
« assez — c'est surtout afin de nous débarrasser
« de ces choses de la terre, pour les remplacer

« par des choses d'un ordre supérieur. Vous le « faites pour soigner les pauvres et être entière- « ment à leur service; pour remplacer, auprès « des enfants, les mères absentes; et leur donner « une tendresse sans partage; une tendresse *ma-* « *ternelle*, que vous ne connaissez pas, sans doute, « mais à laquelle la grâce supplée et d'une ma- « nière si merveilleuse qu'elle surpasse souvent « celle des mères selon la nature. Si vous re- « noncez à tous les plaisirs terrestres, même aux « joies de la famille — ce n'est pas pour mu- « tiler vos cœurs — c'est pour les agrandir, afin « qu'ils embrassent tout ce que la terre ne peut « leur donner. Tel est l'esprit dans lequel vous « devez renoncer à tout... Soyez fidèles à ces ins- « pirations de la grâce, à cet esprit de sacrifice. « Ne regardez pas en arrière. Il y a quelquefois « dans la vie, des heures d'accablement. On se « dit : comme le chemin est rude! comme la « montagne est ardue! comme le soleil est brû- « lant! Il y a de ces heures dans toutes les vies. « Vous avez pu les expérimenter dans leur dou- « leur, croyez-moi, n'écoutez jamais le sentiment « d'une fatigue ou d'un accablement personnel. « Il ne faut écouter que la grande voix de l'inspi- « ration de Dieu.

« Est-ce que le Christ a reculé devant la souf- « france? Sans doute, il a poussé des cris de dou- « leur, et il nous les a permis. Nous aussi, nous

« en jetons, nous trouvons que le joug, qu'il « nous a promis *doux et léger*, nous écrase, comme « le pilon écrase le métal qu'on doit forger. Mais « si nous traversons ces moments difficiles, si « nous savons croire à la voix de Dieu, nous pou- « vons faire de grandes choses, on fait toujours « de grandes choses, quand on suit la voix du « crucifié. Ces heures d'accablement sont rares « dans la vie religieuse, et si je parle ainsi, c'est « pour vous faire comprendre que nous avons « toutes les misères, toutes les défaillances hu- « maines, quelle que soit, du reste, la grandeur « de cette vocation. Mais la grâce de Dieu est « plus puissante que toutes nos faiblesses, c'est « elle qui nous soutient, c'est elle qui nous per- « met de tendre la main à ceux qui souffrent à « côté de nous.

« ... L'âme peut bien se porter, même quand le « corps souffre et elle peut grandir en énergie et « en douceur, en lumière et en foi, même quand le « corps se dissout. C'est à force d'épreuves que « nous nous élevons à la vraie vie. Les quelques « progrès que je constate dans ma destinée ont « toujours été marqués par un surcroît de souf- « frances. La loi est sans exception. Telle qu'elle « s'est accomplie en Jésus-Christ, telle elle doit « se vérifier dans notre humble vie. »

Nos souffrances, nos renoncements, nos sacri- fices, nos immolations n'ont de valeur et ne

servent à quelque chose que par l'union avec les souffrances, les renoncements, les sacrifices, les immolations de Jésus-Christ. C'est une autre vérité chrétienne, sur laquelle le P. Didon revient souvent. — La loi est de souffrir, mais de souffrir avec le Christ.

« ... Lorsqu'on a expérimenté l'union au Christ, « disait-il, lorsqu'on a goûté de cette amitié supra- « humaine, on traite Jésus comme un vivant; il « devient l'unique nécessaire. — Cette union « goûtée, on se demande s'il est possible que les « hommes, que les chrétiens surtout n'en jouissent « pas; que les religieux et les religieuses ne lui « livrent pas leur pensée, leur passion, leur amour. « Est-ce possible? — C'est si doux la paix totale. « Quoi qu'il arrive, on bénit Dieu et l'on se dit : « Le Christ voulait que ce fût ainsi. Quand on « est saccagé par l'épreuve, l'on dit : C'est doux « d'être crucifié avec vous! On accomplit son « devoir sans orgueil, sans vanité; on sait que « c'est le Christ seul qui l'accomplit en nous. On « ne craint même plus l'éternel jugement.

« Comment ne vient-on pas à cette union? « C'est incompréhensible; car enfin nous sommes « des affamés de paix; et cette union avec Jésus « est l'unique moyen d'établir notre âme dans la « paix. Si un autre que Jésus pouvait nous donner « cette paix, nous irions à lui. Nous souffrons, « parce que nous n'avons aucun équilibre, tout

« nous agite : tout nous secoue. Nous roulons « dans un cercle douloureux, avec des aveugle- « ments, des voiles épais, des bandeaux sur les « yeux, au lieu de nous fixer dans le Christ. Cette « vérité est si simple. Tout le monde peut en « saisir la beauté et les avantages; tout le monde « est appelé à goûter cette union.

« Je me suis demandé quels étaient les obstacles « qui nous empêchaient de nous unir au Christ! « Le premier obstacle est sans doute dans la dure « condition qui nous est imposée pour aboutir à « cette union : je veux dire le sacrifice total. « Quand on veut être au Christ, tout doit être « immolé : notre manière de voir et notre manière « d'agir, notre caractère, nos intérêts, — bien « compris, — notre position, notre santé peut-être, « — tout doit être marqué à l'empreinte de la « douleur et du sacrifice. Il faut accepter cette loi, « elle est dure, mais c'est le Christ qui l'a établie « et elle est juste.

« Remarquez-le. Le Christ lui-même s'est con- « formé à cette loi. Quand nous nous mettons à « contempler sa vie et sa physionomie, ne le « voyons-nous pas atteint de tous cotés. Son enfance « est obscure, les débuts de son apostolat sont « difficiles, son enseignement est méconnu, regardé « comme contraire à celui de Moïse. Les Juifs se « révoltent contre ses préceptes, qu'ils regardent « comme contraires à leur loi. Dès son entrée

« dans le monde, Jésus est saisi par la douleur. « Il souffre : il est persécuté, crucifié, anéanti. — « De sorte que si l'on veut vivre avec le Christ, il « faut souffrir avec lui, sans chercher les raisons « de sa propre souffrance. Jésus a été sacrifié, « on se laisse sacrifier, — il serait bien étonnant « qu'il n'en fût pas ainsi. Les disciples ne doivent « pas avoir des applaudissements quand le Maître « a eu les huées de la foule! Soyez toujours sous « le joug du sacrifice. Si vous êtes préoccupées de « vous-mêmes, si votre amour-propre est en éveil, « si vous songez à vos intérêts, si vous cherchez « à être honorées, le Christ vous dira : Comment « tu te plains d'avoir à souffrir, quand moi-même « j'ai souffert et quand j'agonise encore!

« A mesure que nous multiplions nos lâchetés « quotidiennes, l'union avec Jésus se desserre, « l'esprit de Dieu s'éloigne. Chaque sacrifice « manqué met de la distance entre le Christ et « nous. Nous nous refroidissons peu à peu. Nous « avions cinquante degrés de chaleur ; nous n'en « avons plus que quarante. L'Esprit divin ne « nous anime plus. Nous restons religieux par le « costume, et nous ne sommes plus que des « sépulcres blanchis.

« ... Un second obstacle à l'union au Christ, « c'est le milieu dans lequel nous nous trouvons. « Nous vivons dans un milieu fiévreux et nous « sommes dévorés ou du moins entraînés loin de

« Dieu. Le monde est en mouvement, et son « activité, sa mobilité est si prodigieuse qu'elle « nous brûle et nous consume. Il est difficile « d'échapper à l'usure d'un pareil milieu. Votre « profession est d'être active, puisque vous êtes « vouées au service d'autrui, et absorbées par « les besoins des autres. Si l'on n'y prend garde. « ici, c'est ma confession que je vous ferai, — « on est dévoré — Dieu frappe à notre porte : il « n'y a personne. Il ne nous trouve pas. Nous « l'appelons : il ne vient pas. On reste sans Dieu « et sans le Christ.

« Il faut se prémunir contre cet envahissement du « dehors. Il est absolument nécessaire de prendre « dans le jour, matin ou soir, des heures réser- « vées pour le Christ... Le but de la vie, c'est de « se perdre en Dieu, sans cesser d'être soi-même... « c'est d'entrer dans l'Infini... c'est d'avoir les flots « de clarté que notre intelligence réclame et dont « elle a besoin... c'est d'entrer dans la plénitude « de l'amour, que les choses humaines ne peuvent « pas nous procurer et pour laquelle notre cœur « est fait... c'est d'avoir la beauté infinie en spec- « tacle, beauté dont on jouira, sans être jamais « rassasié;... c'est d'être dans la vie pleine, de telle « sorte que nous ne rencontrions aucune limite, « aucun heurt, aucune déception. Hélas! nous « sommes si souvent jetés à terre, comme des « vaincus; nous sommes si souvent victimes

« d'illusion, prenant des mirages pour des réalités,
« et défaillant sur la route sablonneuse et brûlante,
« qui devait nous conduire au bonheur !

« La vie religieuse, quand on l'envisage dans « son caractère vrai, dans ce qui en est le fonde- « ment et la réalité, — la vie religieuse est toujours « une vie de sacrifice. — On nous appelle des êtres « *consacrés ;* nous le sommes en effet. Je dirai « plus : nous sommes des êtres sacrifiés ; et les « êtres sacrifiés sont plus que des êtres consa- « crés. Si vous comprenez, non pas seulement « par l'esprit, mais par la conscience, ce que « doit faire un être consacré — et un être sacri- « fié, vous comprendrez quelle est la beauté de « votre vie, et tous les devoirs qui s'imposent à vous.

« Qu'est-ce qu'un être consacré ? Cette cha- « pelle était une salle profane, maintenant elle « est une salle consacrée. Profane, elle servait à « l'usage profane ; consacrée, elle n'est plus qu'à « Dieu. On la profanerait, si on venait y accom- « plir des actes d'un ordre en soi honnête, mais « d'ordre humain. Une chose consacrée est sous- « traite à tout usage profane, pour être exclusi- « vement réservée à ce qui est saint, religieux ou « divin. Eh ! bien, il y a des personnes consa- « crées, et la personne consacrée, doit renoncer « à la vie humaine pour s'appliquer à Dieu seul et « à une vie divine. Voyez-vous où cela porte?... »

— Nous arrêtons ici ces citations déjà trop

longues. Elles nous donneront une idée de l'éloquence mystique du P. Didon.

Un autre genre d'éloquence auquel le P. Didon se livra un peu malgré lui, et plus souvent qu'il n'aurait voulu : c'est l'éloquence des discours de mariage. Que de jeunes fiancés voulurent que leur union fût bénie par celui qui avait si éloquemment prêché contre *le Divorce* et en faveur de l'union indissoluble ! La liste en serait longue et intéressante, si on voulait et si on pouvait la donner complète.

« Il m'est resté, écrivait mélancoliquement le « grand orateur, en juillet 1885 ; il m'est resté « dans mon existence de bénédictin, une spécia- « lité d'éloquence : ce sont les discours de ma- « riage. J'en ai composé deux cette année : ils « sont imprimés sur beau papier, et il me semble « que je vous en ai envoyé un. » — Et un an après, il écrivait encore, 25 juillet 1886 : « Je suis encore « retenu à Paris par un mariage qu'il me faut bénir « le 31 juillet, à Saint-Augustin. — Des discours « matrimoniaux ! voilà l'unique lot qui me reste « de ma vie d'apôtre. Comme Dieu se plaît à « dérouter nos rêves ! Je dois marier un veuf, « c'est le premier cas que je rencontre dans ma « vie de bénisseur. Le pauvre garçon a perdu sa « première femme, il y a deux ans ; il est resté « seul avec une petite fille, et il a cru sage de « donner une mère à cette enfant orpheline, en

« même temps qu'il se donnait une compagne.
« Je ne connais pas la jeune fille, elle doit m'être
« présentée mercredi. » — Et l'année d'après,
25 mars 1887, il répétait tristement : « Voilà
« encore un discours à préparer. Toute mon élo-
« quence est réduite à des allocutions matrimo-
« niales. O dérision de la destinée ! »

Le P. Didon était tenté de décrier son éloquence *matrimoniale;* il aurait eu tort d'en dire du mal. Plusieurs fois, à l'occasion d'un mariage dans des familles amies, il a composé de véritables chefs-d'œuvre, où la grâce, la pudeur, la sensibilité mêlent harmonieusement leurs parfums, comme en un bouquet de fiançailles. Nous citerons en particulier deux discours auxquels il fait allusion dans les lettres citées plus haut.

« Mes amis... Vous touchez à cette heure
« émouvante et décisive, et vous avez désiré que
« je fusse le témoin ami de vos serments religieux
« d'éternelle fidélité. Permettez au prêtre de vous
« retenir un instant sur le seuil de la terre pro-
« mise à vos rêves, et laissez à sa foi la douce
« fierté de vous peindre l'idéal surhumain du
« mariage, tel que Dieu, à l'origine, l'a institué,
« tel que le Christ l'a rétabli, tel que l'Église
« catholique le garde à l'encontre des passions et
« des lâchetés d'une génération qui perd, avec le
« sens de Dieu, la conscience et la force du devoir.

« L'union matrimoniale doit être universelle

« et sans limites, car elle embrasse tout : le corps « et l'âme, les sentiments et les pensées, la con- « science et la foi. Elle pénètre jusqu'au moi, jus- « qu'à la personnalité, et elle fait de deux êtres « libres et conscients, de deux personnes, les élé- « ments d'une seule vie, dans laquelle tout, « désormais, sera commun. Ils auront ces deux « êtres, le même toit, le même foyer, la même « table et le même pain ; les mêmes joies, les « mêmes peines, les mêmes espérances, les mêmes « épreuves ; — et, par-dessus tout encore, les « mêmes adorations, la même prière, le même « Christ et le même Dieu.

« Si un tel idéal pouvait être réalisé, nous « comprendrions quelque chose de l'éternel amour ; « mais il faut bien le dire, un tel idéal se rêve, « il ne se réalise qu'au-delà de la vie. Le mariage « ici-bas y aspire ; et même béni par Dieu, son « suprême honneur est seulement d'y aspirer « sans trêve. Je le définirais volontiers, non « l'union totale, mais un élan vers l'union totale. « Chose étrange ! Cette union éminemment spon- « tanée et libre dans son principe, devient obli- « gatoire, en se nouant. On perd, on se retranche « la liberté de ne plus s'aimer. L'amour qui était « un attrait, devient un devoir, une vertu. Comme « si on se défiait de lui, il est mis sous la garde « sévère de la conscience : ce qu'il y a de « plus incorruptible en nous, puisque la con-

« science est le point par où Dieu nous saisit...
« Comme il a voulu que le mariage fût l'union
« totale, Dieu a voulu qu'il fût l'union indisso-
« luble. Et d'ailleurs, en pourrait-il être autre-
« ment? Où prend naissance cette union sainte?
« Au plus profond du cœur. Or, telle est la
« nature de l'amour, au sens le plus parfait, qu'il
« est total, absolu, sans bornes et sans réserve,
« ou qu'il n'est pas. Quand on aime, ce n'est pas
« pour un temps, ce n'est pas pour la vie, c'est
« pour l'éternité. En nous imposant le mariage
« indissoluble, le Christ n'a fait qu'interpréter
« la voix même de la conscience et du cœur, et
« consacrer par son autorité divine leurs plus
« sublimes et leurs plus douces aspirations. Si
« du moins l'on s'aimait toujours, l'indissolubi-
« lité ne serait jamais un joug, une chaîne; elle
« serait une joie et un besoin. Mais le cœur de
« l'homme est inconstant, ses affections peuvent
« s'attiédir et mourir. Que de foyers pétillants
« d'abord et embrasés se sont éteints sous la cendre!
« Pourquoi? L'amour conjugal était mort. Qui
« l'avait tué? Le plus souvent, la faim : il était
« mort d'inanition. Et puis il avait succombé
« sous cette loi fatale qui condamne à mourir
« tout ce qui est terrestre et sensible, tout ce qui
« vit de poussière, de vanité, de mensonge...
« ... Les grandes affections veulent être nourries,
« car elles veulent grandir. Je vais vous dire de

« quoi elles vivent, en vous apprenant vos meil-
« leurs devoirs... L'amour qui vient de l'âme et
« qui a les proportions de l'éternité et de l'infini,
« ne peut vivre que de vertu et de sacrifice. Pour-
« quoi de vertu? Parce que la vertu est la beauté
« de l'âme, son rayonnement divin et qu'il n'y
« a pas d'affection possible sans beauté... Mais en
« ce monde la vertu ne va pas sans sacrifice, et
« les grandes affections ne vivent que sacrifiées
« et immolées. L'amour est comme Dieu, il veut
« des holocaustes. Tout ce qui aime, s'oublie, se
« dévoue, se sacrifie, s'immole et meurt.

« ... Et maintenant, mes enfants, allez l'un et
« l'autre, la main dans la main, vers cet idéal que
« j'entrevois au-dessus de vous, dans votre ciel,
« comme une étoile. Qu'il éclaire vos pas. Que
« ses rayons dorent votre foyer. Que vos espérances
« soient bénies. Que l'épreuve, — l'inévitable
« épreuve, — vous grandisse. Que Dieu, après vous
« avoir unis, reste votre trait d'union. Ceux que
« Dieu garde, me répétait toujours ma mère, sont
« bien gardés. »

Dans l'allocution qu'il prononça pour le mariage d'un homme veuf avec une jeune fille, il fut admirable de tact et de délicatesse : « Je vous ai vu, dit-
« il, au fiancé, quand la mort vous a pris si cruel-
« lement votre première compagne, vous laissant
« un enfant de quelques jours à garder et à élever.
« Je vous ai vu, comme un voyageur égaré, accablé,

« impuissant à poursuivre son chemin, demandant
« en vain à votre énergie et au travail obstiné, à la
« foi chrétienne et à la tendresse maternelle, le cou-
« rage de vivre. Votre cœur blessé ne retrouvait
« ni son équilibre, ni son rythme. La Providence
« qui veille sur ceux dont la douleur prie a eu
« pitié de vous. Pendant que vous étiez là, gisant
« sur le bord de la route, elle a fait passer devant
« vous, sous les traits de votre fiancée, le bon Sa-
« maritain qui a compris votre douleur, qui s'est
« penché sur vous, qui a recueilli dans vos bras la
« petite orpheline, et qui a versé sur vos blessures le
« vin et l'huile, l'huile qui adoucit, le vin qui cica-
« trise. Qu'elle soit bénie, cette jeune fille, par vous
« et par tous ceux qui ont connu votre angoisse. »
Puis, s'adressant à la fiancée, il lui dit : « Mademoi-
« selle, la générosité avec laquelle vous avez accepté
« de rallumer un foyer que la mort avait éteint, de
« recueillir une orpheline et de réchauffer le nid
« où la mort, en passant, l'avait laissée grelot-
« tante, commande toute mon admiration. Si le
« cœur se mesure à la plénitude du dévouement,
« votre cœur doit être sans fond. Si le cœur fait
« les épouses et les mères, je pressens en vous
« une épouse et une mère d'élite. Allez, laissez-
« vous guider par votre cœur, puisque vous l'avez
« si grand : c'est lui qui inspire la femme mieux
« que le génie et la sagesse ne sauraient conseiller
« l'homme...

Ces citations peuvent donner une idée des discours de mariage du P. Didon. Le thème en est toujours le même ; les mêmes idées y sont toujours exprimées, mais avec une variété de ton et de couleur qu'on est obligé d'admirer. On dirait un grand peintre, possédant à la fois ces trois facultés maîtresses : l'ordonnance du sujet, la fermeté du dessin, la splendeur du coloris ; et faisant d'innombrables tableaux, où l'ordonnance du sujet, la fermeté du dessin, la splendeur du coloris sont variées et nuancées à l'infini. Aussi la série des allocutions matrimoniales nous révèle, à un haut degré, la souplesse du talent oratoire du P. Didon.

CHAPITRE XIII

DEUXIÈME VOYAGE EN PALESTINE. *VIE DE JÉSUS*

(1889-1890)

Second voyage en Palestine. — Le P. Didon se retire à Flavigny pour écrire *la Vie de Jésus*. — Rares absences. — Manuscrit envoyé à Rome et approuvé. — L'Introduction et *la Revue des Deux Mondes*. — Heureux succès du Livre : Lettres élogieuses de pasteurs protestants et d'incroyants. — Appréciation.

En approfondissant ses études sur le Christ, le P. Didon ne tarda pas à s'apercevoir qu'un second voyage en Terre Sainte lui serait nécessaire. Le 23 décembre 1885, il écrivit au Maître général pour obtenir cette nouvelle permission, et il reçut une réponse affirmative, à la date du 19 janvier 1886. On lui accordait quatre mois pour faire son voyage. Le P. Didon résolut de partir en octobre. Deux jeunes gens, le vicomte P. de N. et G. R., s'offrirent à l'accompagner. L'un avait 28 ans, et l'autre 25; tous deux étaient d'excellents cavaliers. L'un avait des qualités d'esprit pratique, très appréciables pour une excursion aussi lointaine; l'autre était un dessinateur habile, capable de croquer les vues, dont le Père pourrait avoir besoin, pour faire une *Vie de Jésus* illustrée. Le départ fut fixé

pour le 20 octobre, à Marseille, sur le paquebot *Yarra*. Le P. Didon avait obtenu du Ministre des Affaires étrangères, pour lui et pour ses deux compagnons de route, une chaude lettre de recommandation, auprès des agents diplomatiques et consulaires de France, en Grèce, en Egypte et en Turquie.

Nos voyageurs partirent, comme ils l'avaient prévu, le 20 à midi et débarquèrent à Pord-Saïd, après six jours de traversée. Le 27, ils étaient au Caire. Le 5 novembre ils partirent pour la Haute-Egypte. Ils remontèrent le Nil jusqu'à la première cataracte. Ils visitèrent tout le long du fleuve, sur un parcours de plus de 1.200 kilomètres, les ruines grandioses des temples de la vieille Egypte et les tombeaux creusés dans la montagne de Lybie pour servir d'éternelles demeures aux momies des Pharaons. Le P. Didon ne se lassait pas d'admirer cette nature merveilleuse d'étrangeté et de lumière, ce ciel invariablement bleu, cette atmosphère transparente qui ne permet plus à un œil européen, d'apprécier les distances, et où tous les objets se détachent avec une netteté de contours parfaite sur un fond lumineux. Il contempla longtemps ces deux chaînes de montagnes qui encaissent le Nil, et entre lesquelles le grand fleuve coule majestueux, tranquille, immense. Ces montagnes sont d'une nudité effrayante. Pas un arbre, pas une plante, pas un brin d'herbe ne

poussent sur ces rochers. La vallée seule est couverte de longs champs de canne à sucre, de maïs, au milieu desquels les palmiers balancent leurs tiges effilées. Le ciel est si transparent, la lumière est si éclatante que la roche nue est encore splendide, malgré son effrayante aridité. De temps en temps, la chaîne des monts s'interrompt, et alors on aperçoit le désert fauve avec ses ondulations de sable sans fin. Les caravanes passent au loin et dressent dans l'horizon du ciel des silhouettes ravissantes qui ont l'air d'apparitions.

Le P. Didon fut vivement impressionné par les merveilles architecturales du pays. Les temples égyptiens lui parurent superbes, même ruinés et bouleversés et ensevelis sous des monceaux de décombres et de sable. Ils restent merveilleux, avec leurs longues avenues de sphinx, avec leurs pyramides, leurs pylones, leurs colonnades, leurs vestibules, leurs chambres mystérieuses, et leurs sanctuaires plus mystérieux encore, où la lumière pénétrait à peine, et où le roi et le grand-prêtre seuls avaient le privilège d'entrer. Les murs sont construits d'énormes blocs ; les statues colossales pèsent quelquefois, comme celle du grand Sésostris de Thèbes, plus d'un million de kilogrammes. Le P. Didon retrouva dans l'examen de ces constructions religieuses, presque tout le symbolisme de la religion mosaïque, le tabernacle, l'arbre de vie, les ailes des chérubins, le modèle même du

temple de Salomon. A ce point de vue, il était ravi de son voyage, parce qu'il y avait beaucoup appris.

Cette excursion dans la Haute Égypte dura 17 jours. A son retour au Caire, le P. Didon dut faire une conférence, sur les instances des administrateurs de la *Société française de Bienfaisance*. Elle eut lieu dans une des salles du palais du prince Hussein, le frère du Kédive. On reçut douze cents demandes de cartes d'entrée. Malheureusement, le magnifique salon mis à la disposition de la société n'avait pas les proportions d'une salle de théâtre et les invitations durent être limitées à 600. Jamais le P. Didon n'avait parlé devant un auditoire aussi cosmopolite. Il y avait des Turcs, des Juifs, des Grecs, des musulmans, des chrétiens, des catholiques, des protestants, des Anglais, des Allemands, des Italiens, des Perses, des Français, etc., etc. L'élément féminin formait plus de la moitié de l'auditoire. — L'orateur, de sa voix la plus chaude et la plus vibrante, prit pour sujet de son discours : *la Civilisation et ses bases indestructibles, la science, la justice, la charité et la foi.* Il parla pendant une heure sur ce thème et termina par une éloquente péroraison en faveur des pauvres. Deux jeunes quêteuses recueillirent la somme de 2.600 francs. La conférence eut un très vif succès, et les journaux du Caire en parlèrent avec sympathie.

Le P. Didon s'embarqua tout seul pour Jaffa, laissant ses deux compagnons au Caire. L'un des deux était un peu fatigué et avait besoin de repos. Ils rejoignirent le P. Didon par le bateau suivant, huit jours après. C'est le 5 décembre que le P. Didon débarqua à Jaffa, plein de santé et d'entrain. Il était encore sous la puissante impression des grands spectacles de la haute Egypte. Il voyait toujours le ciel de feu, les temples géants, le Nil majestueux, les montagnes dénudées, les palmiers et les oiseaux étranges. Cependant la vue de la Palestine fit battre son cœur. Il retrouva, en mettant le pied sur le sol sacré, toutes les émotions de son premier voyage. Le temps était magnifique, Jaffa étincelait au soleil avec ses maisons blanches, sans toiture; et dans le fond de l'horizon, les montagnes de la Judée, de la Samarie, de la Galilée apparaissaient toutes bleues.

En attendant ses deux compagnons, le P. Didon alla visiter les ruines de Césarée, en mémoire de saint Paul, qui vécut deux ans, prisonnier dans cette ville. C'est à Césarée que le prisonnier Paul se défendit devant le roi Agrippa, sa femme Bérénice et le procureur romain Festus, des accusations des Juifs; c'est là qu'il prononça une de ces harangues les plus éloquentes; c'est là qu'interrompu par Agrippa qui lui disait : « Encore un peu et tu me persuaderas d'être chrétien, « Paul s'écria :

Plût à Dieu que non seulement toi, mais tous ceux qui m'écoutent, fussiez tel que je suis, — ces chaînes exceptées !

L'antique Césarée n'est plus qu'un monceau de ruines : murs démantelés, tours écroulées, colonnes brisées, pierres éparses. La forteresse qui est restée debout date du moyen âge, de saint Louis et des Arabes ; mais de la vieille ville, de ses temples, de son théâtre, de son cirque, de ses quais, il ne reste rien. Le P. Didon se promena, tout un jour, seul, au milieu de ces débris, songeant au grand apôtre, dont la vie l'avait toujours passionné. Il rentra à Jaffa, au bout de quatre jours de marche, par une pluie battante, après avoir traversé la plaine de Saron, dans la moitié de sa longueur. C'était le 9 décembre.

Le 12, les deux compagnons du Père arrivèrent, et le lendemain on partit pour Jérusalem. Les trois voyageurs entrèrent dans la ville sainte le 17, par un soleil couchant splendide. Le P. Didon fut plus remué encore qu'à son premier voyage, par tous les souvenirs évangéliques. Il voulait que sa vie du Christ ne fût pas seulement une œuvre de science froide et austère, mais une œuvre de conscience émue, une œuvre chaude et colorée, comme tout ce qui est vivant et bien senti. Aussi il se laissait pénétrer et envahir par toutes les émotions divines. Il faisait revivre le Christ, il lui semblait qu'il allait le rencontrer au coin d'une rue ou

sur le parvis du temple, ou sur le chemin du Calvaire; et il s'efforçait de prendre tous les sites avec fidélité et couleur, pour communiquer plus tard à ses lecteurs les émotions qu'il avait lui-même ressenties. Il voulut passer à Bethléem les fêtes de Noël : voir la nuit lumineuse qui fut celle de la naissance de Jésus, voir les étoiles qui luisirent au moment où il naquit, et entendre peut-être les voix d'En-Haut qui annoncèrent sa venue aux bergers. Après Bethléem, il revit Jéricho, le Jourdain et la grande montagne dénudée où la tradition place le jeûne, la retraite et la tentation du Christ. Puis, il fit une excursion hardie jusqu'à Macherous, dans les montagnes de Moab, d'Ouscha et d'Adjalou, ce qui constituait la Pérée du temps de Jésus. Il était là, en plein pays bédouin. Il visita Macherous, la forteresse, où Jean-Baptiste fut emprisonné et décapité, et l'ancienne Gérasa où Jésus était venu. Il y a là de très belles ruines de la vieille ville romaine. Le 19 janvier, il rentra à Jérusalem. Le 31 janvier, les trois voyageurs quittèrent Jérusalem. Il leur restait à parcourir la Samarie, la Galilée, et à remonter par les rives du Jourdain et le long des montagnes du Liban jusqu'à Damas et Beyrouth. Ils s'embarquèrent à Beyrouth et passèrent à Smyrne, Chypre, Rhodes, Constantinople, Buda-Pesth, Vienne, Munich, Strasbourg. Ils firent halte un peu partout et ne mirent pas moins d'un

mois pour regagner Paris. Si le P. Didon avait été seul, il serait venu plus directement et avec moins d'arrêts en route, mais il se plia au désir de ses deux jeunes compagnons, et on ne retrouva le foyer qu'à la fin du mois de mars 1887.

Le séjour du P. Didon à Paris, après son voyage de Terre Sainte ne fut pas de longue durée. Il lui tardait de mettre en ordre ses notes de voyage et d'exprimer en beau langage, les idées et les sentiments qui l'obsédaient. Aussi, dès le milieu du mois d'avril, nous le trouvons installé à Flavigny. Le révérendissime Père général lui avait laissé le choix entre la Sainte-Baume et Flavigny, comme maison de retraite et de solitude, où il pourrait travailler paisiblement à son œuvre. Après avoir écrit aux supérieurs de ces deux maisons, après avoir réfléchi et calculé, il opta pour Flavigny. Le prieur du couvent, un de ses bons amis, le P. Juveneton, lui donna une grande cellule, à deux fenêtres, regardant le soleil couchant: dans cette cellule s'étalait une table superbe, longue de deux mètres, sur laquelle prirent place les notes et les cahiers. Puis d'énormes cartes géographiques couvrirent les murs, évoquant aux yeux du Père, tous les souvenirs palestiniens. Dès que les livres furent arrivés, le P. Didon les arrangea avec soin dans une petite bibliothèque qu'il avait commandée, et l'atelier de travail fût prêt. Bientôt il put se mettre à la besogne, et se

créer un règlement de vie qui lui permît d'aller vite et sûrement.

Il se levait à cinq heures et demie, déjeunait rapidement, faisait son lit et sa chambre avec grand soin, car il aimait à voir la propreté reluire sur sa table et sur ses quelques chaises. A huit heures moins un quart, il était à son labeur jusqu'à midi. Après dîner, vers une heure, il partait en promenade seul, ou avec le vieux P. Marchand. Il faisait une course de trois heures, allongeant le pas, comme un vrai facteur rural. Vers quatre heures et demie, il rentrait, et à cinq heures, il se remettait au travail jusqu'à sept heures et demie. Il soupait frugalement de deux œufs, d'un potage au lait, d'une salade et d'un morceau de fromage. A huit heures, il priait jusqu'à neuf. Il retravaillait de neuf à dix, et se couchait content, comme un moissonneur ayant fait sa gerbe, l'âme en paix, demandant à Dieu de préparer par un bon sommeil, la moisson du lendemain. Toutes les journées se ressemblaient. Il n'y avait de variété qu'au dedans de son âme, dans les pensées, dans les luttes et dans les victoires de l'esprit, aux prises avec les difficultés d'une grande œuvre.

Aux premiers jours de juin le premier chapitre était fini : il avait coûté cinq semaines de travail. Au mois de janvier 1888, l'écrivain en était à son VIIIe chapitre. Au mois de mars le premier volume

était terminé. Au 10 août, il commençait le xx[e] chapitre. Au mois de janvier 1899, le xxx[e] chapitre était dépassé. Dans le courant de juillet, l'œuvre entière était complète, après vingt-sept mois de labeur.

Pendant ces deux longues années, le P. Didon ne quitta presque point sa table de travail. Les quelques journées de repos qu'il prit, il les employa à aller à Dijon, chez M[gr] Lecot, ou à venir prêcher quelques sermons, à la rue Saint-Lazare, chez les Sœurs de la Présentation.

L'évêque de Dijon tenait à suivre, chapitre par chapitre, le travail de l'historien de Jésus, et quand le P. Didon tardait à venir lui donner lecture des pages nouvellement écrites, l'évêque l'invitait amicalement à venir déjeuner à l'évêché. — Le 22 octobre 1887, le P. Didon écrivait à ses amis : « Je suis allé passer à Dijon quarante-huit heures, « la semaine dernière. J'ai pu voir l'évêque à « loisir. Il a entendu la lecture de tous les cha- « pitres qu'il ne connaissait pas, les quatre der- « niers. Il les trouve d'un intérêt captivant, et « d'une belle forme. Figurez-vous qu'il pressent « déjà, dans sa profonde affection, les attaques du « *Mauvais*. C'est si intéressant, si vivant, me « disait-il, qu'ils vous accuseront d'avoir riva- « lisé avec Renan et de l'avoir dépassé[1]. » Le

1. Lettre inédite.

15 mars 1888, le P. Didon écrivait encore : « Je « suis à Dijon depuis lundi soir... L'évêque a « entendu la lecture de mes quatre derniers cha- « pitres : il en a été très satisfait. Et moi, je me « sens heureux de voir mon œuvre approuvée par « un jugement que l'amitié ne trouble pas, qu'elle « rend même plus sévère et plus impartial[1]. » Enfin, le 24 juin 1888, il écrivait encore : « Je « reviens de Dijon où j'ai passé trois jours. J'ai « lu à Monseigneur les trois derniers chapitres, « composés depuis mon retour du Havre. Il les a « trouvés très intéressants et je me réjouis de « voir que son approbation continue[2]. »

Le P. Didon s'absenta aussi quelquefois de Flavigny, pour aller prêcher à ses chères filles de la rue Saint-Lazare. Il y vint, au mois de novembre 1887, prêcher la retraite préparatoire à la fête de la Présentation. Il y vint, au mois de novembre 1888, dans des circonstances analogues. Il y vint pendant la semaine sainte de l'année 1889, quand il touchait à peu près au terme de son travail. Il alla une fois au Havre pour confesser un mourant qui ne voulait pas recevoir d'autre prêtre que lui. En dehors de ces absences rapides et motivées, l'ouvrier laborieux n'abandonna jamais sa tâche. Pendant un de ses voyages à Paris, le P. Didon lut plusieurs chapitres de

1. Lettres inédites.

son ouvrage à des hommes du monde, pour juger de l'effet que son livre pouvait produire sur des laïques. Il s'adressa un jour tout particulièrement à un grand financier, homme d'affaires éminemment pratique, et juif par ses attaches de famille. Cet homme, d'un flair étonnant, apprécia ainsi l'œuvre du P. Didon : « Vous étonnerez tout le « monde... C'est superbe..., beaucoup plus grand « que je ne le pensais. Vous aurez un succès « énorme. C'est votre vie matérielle assurée..., « 5.000 livres de rente!!! et un immense service « rendu à la religion. Rome vous embrassera. »

Un peu avant de terminer son travail, le P. Didon chargea un de ses amis de Paris, avocat distingué, de trouver un éditeur pour la publication de *la Vie du Christ* et de stipuler avec cet éditeur les conditions du traité. Le P. Didon n'avait que l'embarras du choix. Il avait déjà été sollicité de divers côtés. Calmann-Lévy, l'éditeur des *Allemands*, s'était proposé, quoique juif, pour la publication d'une vie orthodoxe du Christ. Deux ou trois autres avaient également écrit. — L'éditeur Plon fut préféré. Dès le mois de mai, avant même que le livre fût terminé, le traité était signé ; et dès le mois de septembre, le livre était imprimé. Le P. Didon se hâta de corriger lui-même les placards, désirant envoyer le plus tôt possible les épreuves complètes du livre à ses examinateurs de Rome. L'évêque de Dijon, s'of-

frait à porter lui-même le précieux travail. Les deux examinateurs désignés par le Maître général étaient tous les deux sympathiques au P. Didon. C'était d'abord un théologien italien, ayant habité en France pendant assez longtemps, le P. Lépidi ; c'était ensuite un théologien français, le P. Berthier. Quelques jours après son arrivée à Rome, l'évêque de Dijon envoya un télégramme au P. Didon, l'assurant que tout allait bien pour son livre et le priant de presser son introduction ; car le Père avait envoyé aux examinateurs le corps de l'ouvrage, avant d'avoir terminé l'introduction. Cette introduction fut achevée au commencement de décembre et imprimée immédiatement pour être corrigée par le P. Didon et expédiée à Rome.

Cela fait, le vaillant écrivain déposa sa plume et attendit patiemment à Flavigny l'approbation romaine. Il attendit tout le mois de janvier, tout le mois de février, et tout le mois de mars 1890. Cette lenteur ne tenait pas à des difficultés sérieuses, mais uniquement à l'allure toujours lente des affaires romaines. Enfin l'approbation arriva. Elle était datée du 20 mars 1890 et contenait un très bel éloge du livre. On vantait non seulement la partie dogmatique comme parfaitement conforme aux enseignements de la théologie, mais encore la partie historique, comme étant noblement comprise et exposée. On vantait également

le style, à la fois simple et noble, et répondant à la grandeur du sujet.

La Revue des Deux Mondes publia, dans son numéro du 1er octobre, la préface du livre avec ce titre : *la Critique et l'histoire dans une vie de Jésus-Christ*. C'est sur l'initiative de l'éditeur que cette publication eut lieu, et bien entendu, avec le consentement du P. Didon. M. Brunetière, directeur de *la Revue des Deux Mondes* accepta avec un peu d'hésitation. Il craignait probablement que les lecteurs de *la Revue*, habitués aux articles peu orthodoxes de Renan, ne fussent offusqués par les affirmations courageuses d'un catholique convaincu, et il fit précéder la publication de l'introduction, d'une note explicative. Cette note était ainsi conçue : « En détachant les pages qui suivent, « d'un livre qui doit prochainement paraître à la « librairie Plon, *la Revue* n'a point entendu prendre « parti dans la question, et elle laisse à l'auteur « toute la responsabilité de ses arguments comme « de ses conclusions. Mais, si l'on connaît peut-« être assez les résultats de la critique et de l'exé-« gèse contemporaines, tant allemande que fran-« çaise, il a paru qu'il était bon de connaître « aussi les raisons qu'y oppose la foi, quand elle « consent à sortir du sanctuaire pour nous pro-« duire publiquement ses titres. Ce serait man-« quer de libéralisme, et bien plus encore de « confiance dans le pouvoir de la vérité, que d'en

« paraître alors redouter l'exposition. Ajoutons « qu'on ne trouvera pas dans le travail du « P. Didon, un mot qui puisse blesser, irriter ou « froisser personne; et c'est pourquoi nous ne « doutons pas que nos lecteurs, quelle que soit « leur manière de penser, ne nous sachent gré « de l'avoir imprimé. — Note de la Rédaction. »

Cette note était vraiment trop timide, et je crois qu'aujourd'hui M. Brunetière ouvrirait autrement la porte à un article de ce genre et de cette valeur. En tout cas, *la Revue* n'eut pas à se repentir de son libéralisme. On admira à l'unanimité les pages simples, saines, fortes, magistrales du P. Didon, et le succès fut énorme. Sauf quelques affirmations de détail qui furent discutées et qui étaient discutables, le coup porta, et on devint impatient de lire l'ouvrage entier. Il fut mis en vente quelques jours après et suscita une émotion considérable. Il fallut de nombreuses éditions pour apaiser la curiosité et les désirs du public. La presse catholique fut unanime cette fois-ci à admirer l'ardeur de conviction, la chaleur communicative, l'éclat radieux de ce beau livre, et le P. Didon en reçut le témoignage dans de nombreux articles de journaux et dans beaucoup de lettres particulières. Le cardinal archevêque de Paris parla de *la Vie de Jésus* en termes les plus élogieux devant une importante réunion des principaux membres de son clergé. L'introduction

l'avait particulièrement émerveillé, et il voulut que *la Vie de Jésus-Christ* du P. Didon servît de base aux travaux qui seraient faits dans le courant de l'année dans les conférences ecclésiastiques du diocèse.

Des pasteurs de l'Église réformée écrivirent à l'auteur en assez grand nombre en lui exprimant leur admiration pour son œuvre. Sans doute, ils faisaient des réserves sur quelques-unes des idées exprimées par l'éminent écrivain, sur ses éloges de l'Église romaine ou sur la formation des Évangiles, mais ils reconnaissaient être d'accord avec le P. Didon sur les points essentiels et ils se glorifiaient d'adorer le même Christ et de vouloir servir le même Sauveur. « Je ne saurais admettre, « lui écrit l'un d'entre eux, ce que vous écri- « vez de l'Église catholique. Là où vous dites « l'Église *catholique*, je dis l'Église *chrétienne*, et « j'entends par là cette Église idéale, — le royaume « de Dieu, — dont les Églises particulières ne « sont que la réalisation partielle et imparfaite... « mais je bénis Dieu de ce qu'il vous a donné de « pouvoir affirmer avec tant de force et d'élo- « quence devant le grand public du monde entier « la vérité éternelle de l'Évangile... » Un autre pasteur, distingué par sa science et sa haute situation, lui écrivait aussi : « Je salue en vous, mal- « gré les divergences qui nous séparent, un frère « en Jésus-Christ, et demande à Dieu que votre

« livre qui a eu une si large publicité et un suc-
« cès de si excellent aloi, fasse beaucoup de
« bien à ceux qui l'ont lu et à ceux qui le liront,
« et amène plusieurs indifférents à étudier de plus
« près cette question du Christ qui est, pour notre
« génération comme pour toutes les autres, la ques-
« tion vitale, ce que Lui-même appelait : *la seule*
« *chose nécessaire.* » Un pasteur lui écrivit de la Finlande : « Vous savez sans doute que le peuple
« Finnois, converti au christianisme, il y a sept
« siècles, sous la forme romaine, a plus tard em-
« brassé la réforme luthérienne. Pour ma part
« aussi, je suis luthérien de tout mon cœur,
« mais au-dessus des différences confessionnelles
« s'élève la foi chrétienne indivisible, et c'est avec
« une joie ineffable que j'ai trouvé dans votre
« ouvrage cette foi chrétienne universelle qui
« constitue la *vraie Église catholique*, selon le
« symbole des apôtres. »

Les incroyants eux-mêmes furent ébranlés. L'un d'entre eux lui écrivait : « J'ai été touché du
« respect avec lequel vous parlez de ceux que
« vous combattez, de cette noblesse de sentiment
« et de pensée que vous portez partout... Ceux
« mêmes qui n'ont pas la foi dont vous êtes
« l'éloquent apôtre ont l'esprit assez sérieux,
« s'intéressent assez à ces questions capitales,
« pour goûter votre sincérité, pour sentir la né-
« cessité de peser les raisons que vous donnez de

« vos croyances. » Un autre lui écrivait : « Un « hérétique comme moi est bien embarrassé quand « il écrit à un homme comme vous. Que dirait « le Pape s'il savait que vous avez des relations ami- « cales avec un Sadducéen de mon espèce? Il n'en « est pas moins vrai que vous m'avez envoyé votre « *Jésus-Christ* et que je le lis pour son beau lan- « gage et son grand idéal, bien que, dès les pre- « mières lignes, nous soyions, vous et moi, par lui « et par moi, en désaccord complet. Je suis et reste « de plus en plus, parmi ceux que, page III, vous « appelez les partisans de l'école critique. L'Église « s'obstine à la virginité de Marie, à la divinité de « Jésus, à ses miracles et à sa résurrection. Elle « ne peut plus faire autrement, je le sais bien ; « mais tout cela est inutile désormais à la gran- « deur et à l'œuvre de Jésus ou à l'œuvre faite en « son nom et sous son nom. Le monde ne se « passera plus de christianisme; il fait mainte- « nant partie de notre chair, de notre sang, de « l'air même que nous respirons. Le christianisme « est involontaire, je dirais presque inconscient. Il « est tellement mêlé à toute morale et à tout « amour que les apôtres du christianisme comme « vous ont le droit de dire, malgré les statistiques, « qu'il est la religion universelle. Mais que de « formes différentes, et que vous êtes forcé de « condamner, prend ce christianisme universel ! « L'Église catholique qui prétend à le contenir

« seule n'est plus de force à lutter contre les
« chrétiens du dehors qui répudient ses dogmes
« et encore plus sa politique, au nom même de
« celui qu'elle croit défendre. Je ne discute pas
« avec vous, bien entendu, je vous renseigne tout
« bonnement sur l'état d'âme que je constate au-
« tour de moi et en moi. A mon avis, le monde
« entier serait bientôt dans vos idées, s'il ne fal-
« lait pas être en même temps avec vos dogmes
« et il y en a d'inacceptables. Je m'arrête là. Ma
« sincérité est le seul témoignage que je puisse
« vous rendre de mes sentiments pour vous qui
« êtes un convaincu, peut-être plus par volonté
« de l'être que par inspiration naturelle. Homme
« d'idéal, vous avez voulu donner une forme défi-
« nitive et limitée à cet idéal. Puisse votre solu-
« tion vous donner ce qu'une telle résolution a le
« droit d'espérer. Quand j'aurai terminé la lec-
« ture de ces deux volumes, lecture que je fais,
« le crayon à la main, inondant les marges de
« petites croix qui sont de circonstances, j'irai
« frapper à votre porte. Vous me l'ouvrirez
« comme autrefois, et comme autrefois, je vous
« apporterai le meilleur de mes sentiments[1]. »

L'idée première du P. Didon n'avait pas été de faire simplement une vie de Jésus, mais un grand travail sur le Christ. Ce travail, dans son plan

1. Cette lettre est d'Alexandre Dumas.

primitif, contenait trois parties : une partie historique, qui devait être le tableau de la vie de Jésus; une partie apologétique, qui devait décrire l'évolution de la doctrine de sa divinité; une partie morale et mystique, qui aurait été l'étude expérimentale de son action sur la conscience de l'homme et de l'humanité. La première partie absorba l'attention et les efforts du P. Didon, et finalement il ne fut plus question que d'elle. Le dogme et la morale entrèrent dans l'œuvre comme parties intégrantes de l'histoire, et on en a même fait un reproche au P. Didon. Il est certain que les discussions théologiques et les réflexions ascétiques surchargent parfois les chapitres jusqu'à alourdir la marche des événements.

L'ouvrage est admirablement divisé en cinq livres qui nous montrent la vie du Christ se déroulant avec une unité et une progression parfaites. I. D'abord *les Origines de Jésus*. — II. Puis *le Rôle du précurseur et les premières apparitions du Christ au milieu de la société juive*. — III. *Apostolat galiléen et la Fondation du royaume de Dieu*. — IV. *Les Grandes luttes à Jérusalem*. — V. *Enfin la Mort de Jésus et au delà*. Ces cinq cadres sont remplis par cinq magnifiques tableaux. Le P. Didon y révèle un mélange des qualités les plus diverses et les plus fortes de l'éloquence et du beau style. Il aborde avec une égale supériorité tous les tons : l'exposé dogmatique dans sa précision ; la disser-

tation philosophique dans son ampleur majestueuse; la conclusion morale dans son onction insinuante; le récit dans son allure dénouée; la description en son relief lumineux; et il a partout l'émotion forte, persuasive, entraînante, l'élévation de l'esprit et de l'âme, la conviction inébranlable, sans dureté ni amertume contre qui que ce soit. C'est l'œuvre d'un maître en la connaissance des choses divines et humaines. Le parfum des suavités intérieures y embaume la rigidité des doctrines et des faits [1].

Ernest Renan avait dû le succès de son livre aux pittoresques descriptions qu'il avait données des paysages de la Galilée et de la Judée. Le P. Didon essaya d'absorber l'œuvre de Renan, en donnant, lui aussi, des descriptions pittoresques, et en peignant des paysages aussi précis que poétiques. Voici par exemple la belle description de la mer de Tibériade : « Le lac de Génésareth est le « joyau de la Galilée. Ce n'est pas un saphir tou-« jours bleu : ses eaux ressemblent à l'opale aux « reflets changeants. Les montagnes lui font un « sertissement de belle ciselure. A l'occident, « les hauteurs grises de Safed, les roches escar-« pées de l'Ouady-Hammar, Koroun-Hattin, la « cime d'Arbèl, les monts de Tibériade; à l'orient « les dernières pentes toutes vertes qui descendent,

1. Lettre d'Émile Ollivier.

« en ondulant, du haut pays de Gaulan, et qui « se redressent parfois pour retomber à pic ; au « nord, les collines de Korazin, et, par delà, le « grand Hermon, étincelant de neige, ferment « l'horizon de tous côtés. Ce cercle immense ne « s'entr'ouvre qu'au sud pour former la vallée du « Jourdain et donner passage au fleuve. Le ciel « du midi encadré par les masses bleuâtres et « vaporeuses des monts de Bescan et d'Adjloun, « est d'une blancheur d'argent. Les volcans ont « tourmenté ces montagnes et ces collines, comme « ils ont secoué les régions sauvages de la mer « Morte. Les blocs noirs de basalte qu'ils ont « vomis se voient de toutes parts. Et cependant « quel contraste entre la mer Morte et la mer de « Tibériade ! L'une est un gouffre, l'autre est une « coupe ; la colère de Dieu semble planer sur l'une, « et l'amour de Dieu sur l'autre. Ici, une morne, « une effrayante désolation ; là, une tranquille « sérénité. »

Voici maintenant la description de Nazareth.

« Nazareth signifie fleur et rejeton. En venant de « Jérusalem, on aperçoit des dernières cimes de « la Samarie, la petite ville au loin, comme un « point blanc, sur les hauteurs escarpées qui « dominent la plaine de Jisreel. Les maisons grises, « carrées, à toits plats, s'étagent sur le versant « oriental de deux collines séparées par un ravin « qui dessine la grande rue montante de Nazareth.

« Là sont les bassins d'ablution, les ateliers, les « boutiques, le marché, la synagogue. A l'est de « la ville se creuse une vallée où jaillit la source « qu'on appelle aujourd'hui la fontaine de Marie. « Le ravin et la vallée se rejoignent au-delà des « dernières habitations, dans une petite plaine, « qui fait le fond verdoyant de la coupe, au-dedans « de laquelle Nazareth est assise. Gazonnée au « printemps, cette plaine se dessèche en été. Elle « devient l'aire où les Nazaréens foulent aux pieds « des bœufs le blé et l'orge, et vannent leur grain « au vent du soir. Oliviers et figuiers, nopals aux « larges feuilles toujours vertes, grenadiers, aman- « diers et citronniers, parsemés de cyprès noi- « râtres justifient le nom de la petite ville, fertile « et fleurie. Les ruelles qui mènent à la source « s'animent le matin et le soir, par le va-et-vient « des jeunes filles et des jeunes femmes. Elles « marchent à pas lents, silencieuses et graves, « l'urne penchée sur la tête, la main relevée pour « la soutenir, le voile rejeté en arrière et flottant : « on dirait des statues grecques en mouvement. »

Voici enfin un paysage de montagne : Le Thabor : « Il se dresse solitaire en pyramide, comme un « gigantesque piédestal, à plus de six cents mètres, « à l'extrémité nord-est de la plaine de Jisreel. « Un col peu élevé le sépare des montagnes de « Nazareth. Les flancs sont couverts de beaux « chênes entre lesquels serpente le chemin. La

« cime est un ovale aplani dont la moitié sud, est
« encombrée de ruines, — débris d'antiques for-
« teresses de l'époque des rois d'Israël et de la con-
« quête Arabe, restes vénérables de trois Églises
« élevées, au temps d'Hélène, à Jésus, à Moïse,
« à Élie. — Du haut des murs démantelés des
« vieilles tours croulantes, on voit se dérouler
« la Galilée entière avec ses chaînes de montagnes,
« ses vallées, ses plaines et un coin bleu de son
« lac. La terre est presque nue aujourd'hui ; à
« quelques points noirs et gris, on devine les
« arbres rares, épargnés par la hache humaine.
« Partout le gazon vert, entrecoupé de champs
« labourés qui s'allongent en bandes noirâtres,
« comme les tentes de poil des Bédouins. Çà et là,
« des villages, dont les maisons carrées, pressées
« les unes contre les autres, ressemblent à de
« grandes ruches. »

C'est avec ce beau vêtement littéraire que le P. Didon nous présente les faits évangéliques. Autant que possible, il fait revivre le pays où vécut Jésus ; la Judée, la Samarie, la Galilée avec leurs collines, leurs vallées, leurs plaines, leurs villes, leurs villages, leur fleuve, la mer de Tibériade si vivante, la mer Asphaltite si morte. Il fait revivre la société juive du temps de Jésus, avec les costumes, les mœurs et les préjugés du temps, avec les Pharisiens orgueilleux, les Publicains méprisés, les Sadducéens sceptiques ; et le peuple toujours

prêt à se passionner pour la politique ou la religion. Il fait revivre aussi la physionomie humaine et divine du Christ, — sans diminuer en rien les splendeurs de celle-ci et les infirmités de celle-là, — il nous le fait voir entraînant les foules par la grandeur de sa parole, par la grandeur de ses œuvres et plus encore par la grandeur de son martyre et de sa résignation. Du haut de son gibet, Jésus domine Jérusalem, en attendant la domination du monde.

CHAPITRE XIV

LE P. DIDON A ARCUEIL

(1890-1895)

Le P. Didon est nommé prieur d'Arcueil. — Les idées éducatrices du P. Didon. — Fondation de l'école Lacordaire. — Fête du bienheureux Albert le Grand. — Caravane de Rome. — Sermon sur *l'Union des catholiques*. — Le carême à la Madeleine. — Conférences à l'École Lacordaire. — Acquisition du château et du parc Laplace. — Construction des Bains. — Création de la gare Laplace. — Voyage en Turquie et en Grèce.

Pendant que le P. Didon écrivait les dernières pages de sa *Vie de Jésus*, une nouvelle inattendue lui arriva : il était nommé par les Pères d'Arcueil, directeur de l'École Albert-le-Grand. Cette élection n'aboutit pas tout de suite. Le général averti fit savoir aux pères d'Arcueil qu'il fallait d'abord laisser le P. Didon terminer et publier tranquillement son ouvrage; et le P. Didon qui était venu passer quelques heures à l'école d'Arcueil, dut regagner Flavigny, pour y corriger les épreuves de sa *Vie de Jésus*, et rédiger son Introduction qui n'était pas encore faite. Ceci se passait au mois d'août 1889. — Après cet échec momentané, les Pères d'Arcueil ne se tinrent pas pour battus.

Ils attendirent patiemment que l'ouvrage du P. Didon fût achevé et approuvé ; et, dès que tout cela fut fini, le directeur intérimaire qu'ils avaient désigné, donna sa démission ; et les électeurs firent de nouveau appel au dévouement du P. Didon et à l'approbation du Maître général. A cette date, mars 1890, le livre terminé allait paraître. Le Maître général n'avait plus de raisons sérieuses à opposer à l'installation du P. Didon, comme prieur d'Arcueil ; et celui-ci, malgré les difficultés de la tâche, n'essaya pas de se dérober.

La joie fut grande parmi les administrateurs, les professeurs et les élèves de l'école, quand circula la bonne nouvelle. Le P. Barral, sous-prieur de l'école, se chargea d'aller chez le cardinal archevêque de Paris, pour lui faire connaître l'installation prochaine du P. Didon à Arcueil, et on fit les préparatifs pour la réception du nouvel élu. — Il fut décidé que le P. Didon arriverait à Arcueil, le mercredi soir, 26 mars, que, le lendemain matin, à huit heures, ses lettres d'investiture seraient lues publiquement, qu'à dix heures un quart il recevrait les maîtres, puis immédiatement après il serait présenté aux élèves et qu'une fête serait organisée pour célébrer son joyeux avènement. Le programme fut rigoureusement exécuté, et le P. Didon prit en main les rênes du pouvoir scolaire. Une circulaire fut immédiatement rédigée

et envoyée aux familles des élèves. En voici le texte :

Arcueil, 30 mars 1890.

« Je me fais un devoir de vous informer que le Révérendissime Père Larroca, Maître général de l'Ordre de Saint-Dominique, agréant le vote unanime des religieux d'Arcueil, m'a confié la mission de diriger comme prieur l'école Albert-le-Grand. — En me présentant à vous, sous de tels auspices, j'aime à espérer que vous voudrez bien étendre jusqu'à moi la confiance dont vous honoriez, à si juste titre, mes vénérés prédécesseurs. Cette confiance sera pour moi, après Dieu, la meilleure force dans l'accomplissement d'une œuvre qui vous touche par-dessus tout, et dont je mesure les difficultés et la religieuse grandeur.

« Fr. H. Didon,
« prieur. »

Le P. Didon employa les premiers mois de son gouvernement scolaire à observer attentivement ce qui se passait autour de lui, à interroger les vieux éducateurs qu'il rencontrait sur son chemin, à consulter les livres qui traitaient de cette matière. Avec la rare perspicacité de son esprit et l'ardeur de son âme conquérante, il ne tarda pas à s'apercevoir de l'insuffisance de nos méthodes en matière d'instruction, et des vices de notre

organisation scolaire en matière d'éducation. Il rêva de faire plus et mieux. Il se posa les questions suivantes :

— L'éducation française est-elle en rapport avec le milieu social, économique, politique, démocratique, scientifique, intellectuel, religieux, livré à toutes les luttes, à toutes les initiatives, à une perpétuelle mobilité? Non.

S'applique-t-elle à former des êtres forts physiquement? Non.

Des natures résolues et courageuses, se mouvant elles mêmes et ne craignant pas de se compromettre? Non.

Des natures intelligentes et cultivées? Peut-être.

Des caractères souples et ondoyants, des consciences molles et complaisantes? Je le crains.

Des cerveaux équilibrés voyant juste et net? Non.

Des âmes de foi intrépide et raisonnée que l'incrédulité, — prétendue haute sagesse et impeccable science, — n'atteint même pas? Non.

Des citoyens d'un patriotisme vaillant que l'âme du pays trouvera toujours prêts dès qu'elle jettera un cri? Non.

Des hommes d'action enfin, qui sachent vouloir eux-mêmes, se résoudre eux-mêmes, prendre toute initiative eux-mêmes, ne compter que sur eux-mêmes, après Dieu, convaincus que la victoire reste, en toute lutte, au plus endurant, au plus

persévérant, c'est-à-dire au plus digne? Non[1].

Le P. Didon pensait tout cela, et il le dit tout haut, et il se mit à l'œuvre essayant de réaliser son idéal et de tirer le meilleur parti possible des éléments qu'il avait à sa disposition. — Il s'efforça d'agrandir et d'élargir le terrain d'Arcueil et de remplacer les cours grillées et murées comme des prisons, par de vastes pelouses sans barrière, où l'exubérance de la jeunesse pouvait s'ébattre aisément. — Il remédia à l'éloignement trop prolongé de la famille par des sorties plus fréquentes, conquises par le travail; il corrigea une discipline trop comprimée et trop passive par le développement de l'initiative et de la responsabilité; il favorisa l'expansion de la force physique, de l'endurance, de la résistance, par un sage encouragement donné aux sports athlétiques; et bientôt sous son habile et active direction, l'école d'Arcueil prit un essor et une prospérité qu'elle ne connaissait plus depuis longtemps. Cette première année scolaire se clôtura par un beau discours du P. Didon, sur *la Culture de la volonté*.

Dès la rentrée de cette même année 1890, le P. Didon, voulant donner à l'école d'Arcueil un indispensable complément, loua provisoirement, dans la rue Saint-Jacques, à côté du Val de Grâce, une maison dont il fit une école pré-

1. Voir son introduction à *l'Éducation présente*.

paratoire, sous le nom d'École Lacordaire. Auparavant, les élèves qui sortaient de nos collèges dominicains d'Arcachon, de Sorèze, d'Oullins et même d'Arcueil étaient obligés d'aller se préparer aux grandes Écoles publiques, soit à la rue des Postes, soit à Stanislas, soit dans les lycées. Il fallait remédier à cela, et achever par nous-mêmes, chez nos jeunes gens, l'éducation commencée. — Le P. Didon y pourvut. L'École Lacordaire s'ouvrit le 6 octobre 1890, avec 44 élèves présents; celle d'Arcueil, le 8 octobre, avec 60 élèves nouveaux.

Pour la fête du bienheureux Albert le Grand, le 15 novembre, le P. Didon réunit dans un grand banquet les pères de famille dont les enfants lui étaient confiés et de nombreux amis. On se rendit compte, à cette occasion, des sympathies que le P. Didon avait soulevées autour de lui, par son exil noblement supporté de Corbara, et par l'immense succès de *la Vie de Jésus*. L'élite du clergé de Paris, l'élite du monde lettré catholique voulut prendre place à la table du nouveau prieur d'Arcueil et l'on se mit à espérer que le P. Didon deviendrait peut-être, comme Lacordaire autrefois, un drapeau autour duquel se grouperait la jeunesse catholique. Au lendemain de cette fête, le P. Chocarne écrivait au P. Didon :

Paris, 17 novembre 1890.

« Bien cher Père et Ami,

« La journée du 15 a été belle, grande et bonne. C'est un nouvel Arcueil qui commence, j'espère même une ère nouvelle. Vous voir entouré de cette belle couronne d'hommes éminents, libéraux, croyants, un peu l'élite du parti, me donnait à penser, à espérer, à rêver. Nous sommes si déchus. Quand je compare le milieu de ce siècle, avec sa fin, la jeunesse d'alors et celle d'aujourd'hui, nos belles et glorieuses luttes d'alors pour la liberté d'enseignement et toutes les libertés politiques et d'ordre social avec l'aplatissement, le désarroi, le gâchis actuel, je me dis que vous êtes appelé à nous refaire une jeunesse d'avenir, des mœurs publiques chrétiennes sur les ruines actuelles. — Il n'y a plus de mœurs publiques chrétiennes ; il y en avait alors. En face de l'ennemi, on s'était organisé. On avait des comités, des journaux, des réunions, des programmes, des doctrines ; on demandait la liberté, au nom du droit commun, c'était la devise et le drapeau de tous. La division n'est venue que plus tard. On avait, il est vrai, des généraux comme Cochin, Montalembert, Lacordaire ; aujourd'hui on en trouverait encore, mais isolés, découragés, chefs sans soldats... En face de la menace de demain, qu'y

a-t-il? — Rien. A la Chambre, un groupe de députés en déroute; en dehors un clergé sans cohésion, des catholiques qui me font l'effet d'un troupeau de moutons affolés. Et la jeunesse, où est-elle? Comment se fait-il qu'elle soit si nulle dans les luttes politiques et sociales?... Heureusement vous êtes là... Vous avez un passé qui vous assure la sympathie de tous les esprits libéraux, jeunes et vieux; vous avez un présent qui vous rallie beaucoup d'esprits prévenus, soit dans le clergé, soit parmi les catholiques militants; vous avez fait un livre qui vous grandit dans l'opinion de tous; vous occupez une place à Arcueil qui vous donne le droit d'intervenir dans toutes les questions ayant trait à l'éducation... Là est le point d'appui... En un mot, cher ami, créez un courant, élevez le niveau des esprits autour de vous, arborez un drapeau, établissez un centre d'action où l'on prendra le mot d'ordre... Et la France qui se meurt de ne plus croire en Jésus-Christ, comme nation, se reprendra à redevenir son chevalier!...

« F. B. Chocarne. »

Un mois après la fête du bienheureux Albert le Grand, l'Assemblée générale des actionnaires, régulièrement réunis, nomma le P. Didon administrateur-délégué, aux applaudissements de tous. Alors, le P. Didon, prenant la parole, exposa les

différentes réformes et améliorations qu'il avait déjà réalisées à Arcueil, et les réformes et améliorations qu'il comptait réaliser prochainement. Des pourparlers étaient déjà engagés, en vue de l'établissement d'un manège dans l'intérieur de l'école. On désaffecta un vieux bout de jardin; on démolit une vieille ferme qui menaçait ruine en face de la chapelle, et les travaux de déblaiement et de construction commencèrent au mois de février. Au mois de juin, le manège était construit et payé. Les gros bénéfices apportés au P. Didon par le grand succès de *la Vie de Jésus* couvrirent les frais de ce bâtiment, et sur l'emplacement de la vieille ferme on établit une piste, où pouvaient avoir lieu, à découvert, pendant la belle saison, les exercices d'équitation.

Au mois de janvier, le P. Didon écrivit au Maître général, d'abord pour lui présenter ses vœux de bonne année; puis, pour l'avertir de l'organisation d'une caravane, qui irait, pendant les vacances de Pâques, du 29 mars au 12 avril, demander la bénédiction du Pape, à Rome. Soixante-quinze voyageurs, dont cinq Pères, de nombreux élèves et des parents d'élèves prirent part à ce pèlerinage. La caravane fit halte à Milan, à Bologne, au tombeau de saint Dominique; à Florence, si pleine des souvenirs de Savonarole et d'Angelico de Fiesole, et arriva à Rome, le vendredi, 3 avril. — Le P. Didon fut reçu avec des attentions particulières de la

part de Léon XIII. Il fut admis à assister, le dimanche, au cercle des cardinaux; et toute la caravane fut invitée pour la messe du Saint-Père, le lundi matin. A l'audience qui eut lieu immédiatement après, dans la salle du Trône, le Souverain Pontife raconta l'accueil fait la veille au P. Didon et rendit hommage à sa science et à sa sagesse. Comme il parlait en italien, il s'adressa tout à coup au P. Didon et lui dit en bon Français : « Avez-vous compris, Père Didon? — Oui, Très « Saint-Père, mais ces jeunes gens n'ont pas le « don des langues et je leur interpréterai vos « paroles. » Ces paroles fournirent au Pape l'occasion d'une magnifique digression sur l'étude des langues, puis sur l'étude des sciences et de la philosophie. En terminant le Pape félicita les jeunes gens d'avoir fait le voyage de Rome et les engagea à pratiquer la religion avec fermeté et sans respect humain. — Après ce discours prononcé d'une voix forte et accentuée, le pape admit tous les Pères, tous les élèves et leurs parents au baisement de pied; il donna à chacun une médaille avec une parole affectueuse et pour les élèves une caresse paternelle. En remettant la première médaille au Père prieur : « A vous, Père Didon, « lui dit-il, il faudrait une autre médaille. »

L'audience était terminée à onze heures moins un quart. Le Saint-Père se leva, et comme le P. Didon remerciait de nouveau Sa Sainteté de

l'honneur unique et de l'affection marquée, avec lesquels il avait accueilli la caravane, le Saint-Père lui dit en souriant : « Je suis heureux que vous soyiez satisfait. »

Les voyageurs rentrèrent à Arcueil enthousiasmés de leur voyage, et cette année scolaire s'acheva en progrès sur l'année précédente. A Arcueil le nombre des élèves s'élevait à 300 et ils étaient 68 à l'école Lacordaire. Les examens du baccalauréat, de Saint-Cyr, de Polytechnique furent satisfaisants. Les polytechniciens brillèrent plus que les autres. Sept sur neuf présentés étaient admissibles, au mois de juillet, quand le P. Didon partit pour Contrexéville.

Contrexéville était devenue une station balnéaire, annuellement obligatoire pour le P. Didon.

Dès l'année précédente, une maladie de reins avait forcé le prieur d'Arcueil à recourir aux eaux merveilleusement efficaces de ce pays, et il y retourna à peu près chaque année, pendant dix ans. Après cette saison d'eau, il était remis à neuf, d'après sa pittoresque expression, et il revenait au champ de bataille, comme un soldat dont l'équipement et les armes étaient renouvelés. Il profitait aussi de son séjour pacifique et solitaire à Contrexéville pour préparer son discours de fin d'année et de distribution de prix.

L'année 1892 marqua pour le P. Didon un recommencement de vie apostolique. Le 17 janvier,

il prêcha à la cathédrale de Bordeaux un sermon de grand apparat. Son ami, Mgr Lecot, désirait depuis longtemps lui donner l'occasion de remonter en chaire et de parler à pleines lèvres. Le P. Didon le fit à Bordeaux. Il prit pour sujet : *l'Union des catholiques de France ;* et il s'efforça de décider les adhérents des vieux partis à renoncer à leurs préférences politiques, pour constituer un grand groupe chrétien, au milieu des désordres politico-religieux dont la France avait tant à souffrir. Il ne put pas se vanter d'avoir réussi. Son discours souleva des tempêtes, alluma des incendies, provoqua des batailles. Comme toujours, on lui fit dire des choses qu'il n'avait pas dites ; on lui prêta des intentions qu'il n'avait pas, et on interpréta aussi mal que possible, certaines de ses affirmations qui étaient parfaitement légitimes.

L'archevêque de Bordeaux dut prendre sa défense, et il le fit dans une lettre adressée à l'un des chefs du parti catholique. Voici cette lettre :

ARCHEVÊCHÉ DE BORDEAUX — Le 27 janvier 1892.

« MONSIEUR LE COMTE,

« J'avais peine à croire que vous fussiez l'auteur de la lettre tronquée, et par là même faussée, que j'avais lu dans *le Nouvelliste*. J'ai vu, deux heures plus tard, la version de *l'Univers*, qui m'a paru

moins sévère, et qui, néanmoins m'a laissé dans un étonnement profond.

« Est-ce l'orateur, en effet, ou l'écrivain que vous avez apprécié, Monsieur le comte? Si c'est l'orateur, vous ne l'avez pas entendu, et j'oserais demander, dans ce cas, que vous voulussiez bien ne jamais croire votre responsabilité engagée, comme secrétaire général de l'œuvre des Cercles, où à quelque autre titre que ce soit, quand il s'agit d'un sermon dans une église. Assurément, vous voyez les choses avec une délicatesse trop parfaite, pour pouvoir étendre votre juridiction jusque dans l'église, quand la cérémonie a son président naturel, qui est le prêtre ou l'évêque, selon les circonstances.

« Est-ce l'écrivain? Dans ce cas, il fallait, il me semble, attendre son œuvre qui sera livrée à la publicité, selon toute apparence, dans le cours de cette semaine, et qui tombait, elle, sous votre libre appréciation. Dans ce rôle d'appréciateur du discours publié, je vous eusse trouvé, Monsieur le comte, absolument compétent, et je ne doute pas que, dans ces conditions, votre jugement eût été le mien. Les résumés ou citations tronquées que vous avez vus dans les journaux, Monsieur le comte, ne sont pas l'expression vraie de la pensée du Révérend Père, telle qu'il l'a livrée à son auditoire du 17. Sa réponse à l'objection des Articles organiques a été la traduction du fait qui dure

depuis quatre-vingt-dix ans. L'Église a toujours protesté, mais elle a toujours subi, sous l'empire, sous les monarchies comme sous la République, et si, demain, s'accomplissait une Restauration orléaniste, l'Église continuerait de protester et de subir. Elle n'entrerait pas en guerre avec l'État pour essayer d'emporter de haute lutte la radiation des Articles organiques. Le Père n'a pas exprimé d'autre pensée, je l'affirme.

« Il en est absolument de même, quant à l'attitude à garder vis-à-vis le pouvoir. Pas de guerre maladroite, et même pas de guerre inutile, a-t-il dit. Assurément il n'était pas question là du terrain des principes, sur lequel toute conciliation serait une trahison. Le Père a la foi et il est intelligent : il n'a pas dit la sottise qu'on lui reproche.

« Je ne vais pas plus loin; vous comprenez mon sentiment, Monsieur le comte. Je vous ai dit mon admiration pour votre talent et vos œuvres. Je vous prie de ne vous souvenir que de cette expression sincère de ma pensée et de mon dévouement pour vous.

« V. Lecot,

« Archevêque de Bordeaux. »

A Rome, on fut de nouveau alarmé par le bruit fait autour du discours de Bordeaux ; et le Révérendissime P. Fruhwirth, successeur du P. Larroca dans le généralat de l'Ordre, écrivit une lettre



affectueuse au P. Didon, pour lui dire d'écarter soigneusement les questions politiques, pendant la prochaine station quadragésimale qu'il devait prêcher à la Madeleine.

Le P. Didon, en effet, monta dans la chaire de la Madeleine le 6 mars, et y prêcha tous les dimanches du carême jusqu'à Pâques. Il prit, pour sujet de ses conférences : *la Croyance en la divinité de Jésus-Christ*. On se souvient peut-être de ce que nous avons dit au chapitre précédent[1], à savoir, que le P. Didon eut d'abord l'idée de faire un grand ouvrage sur *le Christ*, divisé en trois parties : une partie historique qui serait le tableau de la vie de Jésus; une partie apologétique, qui décrirait l'évolution de la doctrine et la divinité du Christ. C'est le résultat de ses études sur ce second problème, que le P. Didon exposa dans ses conférences de la Madeleine.

Où en est aujourd'hui cette foi en la Divinité du Christ? A quelles attaques est-elle en butte? Sur quelles preuves s'appuie-t-elle? Quels sont ses effets dans la conscience intime et dans la vie publique de l'humanité? Quel est son avenir et que peut-on attendre d'elle? Faut-il l'abandonner comme un sol ébranlé, ruiné, qui se dérobe sous nos pas; ou nous y cramponner comme au rocher immuable, insubmersible, qui porte tout et qui reste le suprême

1. P. 328.

refuge, en cas d'orage, de cataclysme, de tremblement de terre et de déluge? Telles furent les questions traitées dans ces conférences de 1892[1].

Ces conférences attirèrent tout de suite une foule énorme. Le sanctuaire et les degrés du maître-autel de la Madeleine étaient envahis par les hommes, et le fond de l'église était fermé par une épaisse barrière d'auditeurs debout; barrière qu'il était difficile de traverser. Le cardinal Richard se fit un devoir d'assister à l'ouverture de ces conférences. Elles eurent un succès paisible et profond. Les vieux auditeurs de Saint-Philippe-du-Roule et de la Trinité furent heureux de revoir et de réentendre l'orateur sacré qui les avait charmés autrefois. C'était toujours le même apôtre. Il avait toujours les mêmes éclairs dans ses yeux noirs, les mêmes belles sonorités de voix, la même diction chaude et ardente, le même style simple, parfois incorrect et heurté, parfois aussi plein de coloris et d'images. L'embonpoint l'avait un peu appesanti, les cheveux blancs se mêlaient aux cheveux noirs, et il y avait quelques traces de fatigue dans les emportements de son éloquence. Cependant on l'écoutait encore avec passion. On admirait encore son art merveilleux d'adapter la doctrine chrétienne à l'état des âmes auxquelles il s'adressait, l'élévation de ses idées, l'énergie de ses sentiments,

1. Voir 1re conférence.

le pittoresque de certaines images, et par-dessus tout la vie de l'improvisation.

Tout en prêchant au dehors, le P. Didon ne négligea point de prêcher aux jeunes gens qui lui étaient confiés et surtout aux grands jeunes gens de l'école préparatoire. Pendant les années 1891, 1892, 1893, il leur donna tous les samedis soir, durant un mois ou deux, des conférences très intéressantes. La première année il parla de *l'Éducation de la volonté*, sujet qui lui était particulièrement cher. Il traita tour à tour de *la Nature de la volonté ;* de *l'Action préalable de l'intelligence et de la raison sur la volonté;* du *Fonctionnement de la volonté ;* de *la Volonté en face des passions ;* de *l'État pathologique de la volonté;* de *la Cure ou de la thérapeutique de la volonté*, et enfin de *la Volonté et de la discipline.* — Une autre année il parla de *la Foi.* Il traita tour à tour de *la Foi catholique considérée dans sa nature*, *son objet*, *ses motifs*, *ses conditions ; de la Crise de la foi*, *au moment où l'homme passe de l'état d'enfance à l'état de virilité et de réflexion ;* du *Développement de cette crise par les objections de la science et de la raison philosophique*, et des *Remèdes à cette crise....* Mais il serait beaucoup trop long d'énumérer toutes les questions qu'il souleva devant le jeune auditoire de l'école Lacordaire et devant l'auditoire encore plus jeune de l'école Albert-le-Grand. — Il parlait du travail, de l'obéissance, de la moralité, de la conscience, de

la religion en termes inoubliables, et les jeunes âmes qui ont reçu les semences de cette parole en garderont longtemps le parfum.

En cette même année 1892, le P. Didon, se préoccupant du développement physique de ses élèves, en même temps que leur perfectionnement moral, fit la magnifique acquisition du parc et du château Laplace. Le 7 du mois de mars, en la fête de saint Thomas d'Aquin, sous la présidence de Mgr Bouvier, évêque de Tarentaise, hôte et ami du prieur, les murs du parc Laplace s'écroulèrent sous la pioche des démolisseurs, et l'école entière, musique en tête, y pénétra, aux applaudissements des administrateurs, des parents et des amis des élèves. Le P. Didon qui souffrait de voir ses enfants prendre leur récréation dans des cours trop étroites, et qui les envoyait jouer au dehors dans un champ loué par lui, put, dès lors regarder toutes les divisions de son école s'ébattre à l'aise sur une immense et magnifique pelouse. Et il put chaque année, au mois de mai, dans une grande solennité sportive, inviter les élèves des collèges et lycées de Paris, à venir lutter d'adresse et d'agilité avec les élèves de l'école Albert-le-Grand, soit pour les courses, soit pour les sauts en longueur, soit pour le saut à la perche. Un des spectateurs assidus de ces luttes sportives, ancien élève du lycée Lakanal a rendu témoignage, sur ce point spécial, aux larges idées et aux hardies inspira-

tions du P. Didon. — « Sans avoir, écrivait-il, « basé l'éducation de la jeunesse sur la pratique « des exercices, le P. Didon avait pensé qu'il était « sage, qu'il était raisonnable de savoir cultiver « le corps avec l'esprit. Avec cette éloquence bru- « tale, forte, vigoureuse qui empoignait l'audi- « teur par la puissance du verbe, par la vigueur « de l'image, que de fois nous a-t-il, à l'issue de « quelque tournoi qu'il avait présidé, apporté ses « précieux encouragements, nous chantant la « beauté de la force! Superbement campé dans sa « soutane de dominicain d'où émergeait sa tête « forte, expressive, sincère, athlète lui-même avec « sa large carrure, il nous prêchait la croisade « athlétique avec une chaleur qui nous enflam- « mait. »

Si les pelouses du château Laplace furent utilisées, le château lui-même ne resta pas sans emploi. Le P. Didon y fonda une école, ayant pour but de préparer les élèves aux écoles supérieures de commerce et d'agriculture, avec un régime de demi-liberté, pour habituer progressivement les jeunes gens à se servir de leur indépendance et à exercer le gouvernement d'eux-mêmes. Cette école ne tarda pas à posséder de quarante à cinquante élèves. Ces jeunes gens mangeaient à la même table que les maîtres. L'instruction religieuse leur était donnée sous forme de conférence religieuse hebdomadaire.

L'année scolaire se termina en 1892 par un discours du P. Didon sur *l'Apprentissage de la vie par l'école*. — Dans ce discours il prêcha encore l'obéissance, le travail, la lutte et la maîtrise de soi-même. — Il ne faut pas, disait-il, être l'esclave de ses passions, il ne faut pas, non plus, subir servilement l'influence du milieu dans lequel on est condamné à vivre. Ainsi de nos jours, il faut résister à l'esprit de secte, à l'esprit d'irréligion, à l'esprit de haine; et n'accepter de notre siècle et de notre pays que ce qu'ils ont de bon et d'idéal. Notre temps a le culte de la *justice sociale*, le culte de la *libre concurrence* qui permet de prétendre à tout, d'arriver à tout, sous le contrôle de la sagesse et de la prudence ; le culte *du respect et de la tolérance* pour ceux qui n'ont ni nos croyances, ni nos opinions. Servons de notre mieux ces trois causes qui font l'honneur du XIX[e] siècle.

Pendant l'année suivante, le P. Didon poursuivit son œuvre de réformes hygiéniques, intellectuelles et morales. Il dota l'école Albert-le-Grand d'un établissement de bains; convaincu que la propreté, comme l'exercice au grand air, est un des premiers éléments de la santé. Puis, au mois d'avril, du 2 au 17, il recommença, avec d'assez nombreux élèves et parents d'élèves, le pèlerinage de Rome, en l'honneur du jubilé pontifical. Il fut de nouveau reçu par le pape, comme

un ami privilégié et encouragé à continuer ce rôle d'éducateur qui lui réussissait si bien et grâce auquel il remportait de si belles victoires. — Au mois de juillet, il reprit dans son discours de clôture d'année scolaire certaines idées qu'il avait déjà émises l'année précédente ; et en choisissant pour sujet : *la Jeunesse contemporaine*, il s'efforça d'inculquer aux âmes de ses jeunes élèves l'amour des temps nouveaux. Il avait en horreur le pessimisme et le scepticisme ; il croyait à Dieu, au vrai, au beau, au bien ; et, malgré les discordes, les antagonismes, les haines de notre âge, il voulait qu'on gardât la foi et l'espérance. — L'esprit qui plane sur le chaos actuel, d'après lui, est un esprit de vie et non un esprit de mort. Notre siècle a des aspirations scientifiques, démocratiques, libérales, philanthropiques, et ces diverses aspirations sont légitimes, et il faut les aimer, en les rattachant au christianisme qui en est la source et qui en sera la force protectrice.

Les efforts du P. Didon, comme *maître d'école* étaient d'ailleurs récompensés. Le nombre des élèves qui lui étaient confiés, augmentait tous les jours. Le travail devenait plus régulier, à Arcueil, et les succès au baccalauréat plus fréquents. L'école Lacordaire ne restait pas en arrière. Aux concours d'*admissibilité* pour les grandes écoles gouvernementales, furent reçus au mois d'août 20 élèves sur 24 à l'école de Saint-Cyr ; 15 sur 19 à l'école

Polytechnique, et 2 sur 2 à l'école Navale.

L'année 1894 fut encore plus active et plus féconde que l'année 1893. Une amélioration considérable fut apportée à la situation matérielle de l'école d'Arcueil. De concert avec la municipalité locale, le P. Didon fit des démarches pour obtenir de l'administration de la Compagnie d'Orléans, la création d'une gare, dans le quartier Laplace, aux limites mêmes de la propriété, à une des extrémités du parc. L'entrée du collège par la rue Berthollet était incommode, d'un accès difficile et peu esthétique; l'entrée par l'avenue Laplace devait réaliser les conditions contraires et être à la fois facile, agréable et somptueuse. La station fut accordée. Pouvait-on la refuser à une clientèle aussi considérable que l'école? Le P. Didon fit les choses en grand seigneur. Il offrit à la Compagnie d'Orléans la maisonnette de son jardinier, et cette maisonnette devint l'habitation du chef de gare. Et maintenant, grâce au prolongement de la ligne de Sceaux jusqu'au jardin du Luxembourg, l'école Albert-le-Grand se trouve à vingt minutes de la Sorbonne.

Cette année-là, le P. Didon rêva de faire avec ses élèves un grand voyage dans l'Europe Orientale, c'est-à-dire en Grèce et en Turquie. De même qu'il protestait contre les habitudes routinières de l'éducation française, il protesta contre nos mœurs casanières. Il trouvait qu'on enfermait trop les

jeunes Français entre les Alpes et les Pyrénées, entre la Méditerranée et l'Océan ; il trouvait que les mères françaises s'obstinaient trop à garder leurs fils sous leurs ailes, au lieu de leur communiquer le goût des entreprises hardies et lointaines ; il trouvait que la peur du danger et l'amour du bien-être envahissaient trop nos jeunes hommes ; et il voulait leur inspirer de l'attrait pour les immensités de l'Océan, pour nos colonies d'outre-mer, pour les continents de l'Asie et de l'Afrique, où notre drapeau est appelé à flotter à côté du drapeau de l'Angleterre.

L'habitude des voyages scolaires existait déjà à Arcueil, le P. Barral en avait été l'initiateur. Mais les caravanes se confinaient beaucoup trop dans l'Alpinisme ; et le P. Didon décida de donner un renouveau à ces caravanes en les dirigeant successivement dans les diverses contrées, de l'Europe et même un peu en Asie et en Afrique. Il fut décidé que la 19e caravane d'Arcueil, en l'année 1894, irait à Constantinople, par Vienne, Buda-Pesth, Belgrade et Sophia, qu'après un séjour d'une semaine à Constantinople, on irait au mont Athos, puis à Salonique, puis au Pirée et à Athènes, puis à Mycènes, Argos, Tirynthe, Nauplie, Épidaure, Sparte, Olympie, Patras ; et qu'on reviendrait en France en traversant Trieste, Venise, Milan et le Saint-Gothard.

On devait partir le 2 août. La distribution des

prix eut lieu, le 20 juillet, sous la présidence de Mgr Fulbert Petit, archevêque de Besançon. Le P. Didon y prononça son discours sur *le Choix de la carrière*. Quelles sont les carrières diverses qui s'ouvrent à l'ambition des jeunes gens lettrés? Quels mobiles peuvent et doivent influencer leurs résolutions et diriger leur choix? Telles furent les deux questions pratiques auxquelles il répondit. Ce discours fut remarqué, parce que le P. Didon appela l'attention sur certaines carrières trop dédaignées ou trop oubliées par les classes dirigeantes : à savoir les carrières financières de la haute industrie, du grand commerce et de la haute banque. Il poussa ce cri qu'on avait reproché autrefois à un homme d'État célèbre : Enrichissez-vous. Il poussa ce cri et il le répéta à outrance, en l'expliquant : « Enrichissez-vous pour être in-
« dépendants des hommes; enrichissez-vous pour
« enrichir la patrie; enrichissez-vous pour pouvoir
« mettre de plus puissants auxiliaires au service
« du bien, de la vérité, de la science, de la charité
« et de la justice. Ne dédaignez pas, cherchez les
« carrières lucratives, enrichissantes. » Et il montrait du doigt dans le lointain nos belles colonies qui attendent des colons, bien plus que des fonctionnaires. Et il nous faisait voir les État voisins, nos rivaux, fondant de nombreuses écoles commerciales, peuplées par des milliers d'élèves, et il terminait par ces paroles : Allons, Messieurs, plus

de préjugés. Les carrières industrielles, commerciales, financières sont aujourd'hui à la hauteur de l'enseignement supérieur; allez donc à ces carrières, comme vous allez à la carrière militaire, ou à celle de médecin ou à celle d'avocat. L'argent n'est qu'un esclave, mais c'est un esclave nécessaire. Passez-lui l'anneau de fer dans les narines comme à un taureau et forcez-le à servir la patrie, la science, la civilisation, et même la religion et même la papauté.

Ce discours fit grande impression. Le P. Didon reçut, à son sujet, bon nombre de lettres de félicitation. La plupart de ces lettres le rejoignirent... à Constantinople, car, le 2 août, comme le programme de la caravane l'indiquait, on partait pour Constantinople.

La pittoresque ville de Byzance fut une des belles haltes du voyage. Nos jeunes gens se souviendront longtemps de la cérémonie du Sélamlick, le vendredi, 14 août. Grâce à la présence du P. Didon, la caravane d'Arcueil eût, ce jour-là, une place d'honneur, en face de la mosquée, où le Sultan devait se rendre. Avant la cérémonie, Abdul-Hamid envoya un de ses officiers complimenter le P. Didon. Et quand le cortège arriva devant la terrasse, sur laquelle nous étions debout, le Sultan, apercevant les jeunes Français, les salua, pour se tourner ensuite vers le P. Didon et s'incliner devant lui, en portant la main au front.

Ces témoignages d'estime et de sympathie pour le P. Didon se renouvelèrent partout où la caravane s'arrêta. Au mont Athos, chez les religieux orthodoxes, et dans les couvents peuplés par les moines russes, nous fûmes comblés de prévenances. On sonnait les cloches, dès que la caravane apparaissait; et nous défilions entre une double haie de moines, jusqu'à l'église. On nous fournit gratuitement des mulets et des guides pour circuler; on nous logea et on nous nourrit aussi généreusement que possible. Rien ne fut épargné pour nous procurer un séjour agréable. — A Athènes, le directeur de l'École française mit à notre disposition un de ses élèves les plus distingués qui monta avec nous à l'Acropole, et nous donna, sur toutes les belles ruines que nous avions sous les yeux, les détails les plus minutieux et les plus intéressants, en un langage aussi élégant qu'érudit. A Delphes, le directeur des fouilles, M. Homolle, reçut le P. Didon et la caravane, avec la plus grande amabilité, donna l'hospitalité à quelques-uns, dans l'humble maisonnette qu'il occupait, et nous promena à travers les débris des anciens temples voués à Apollon, en faisant revivre l'histoire religieuse de l'ancienne Grèce. D'étapes en étapes, le voyage s'acheva, trop vite au gré des voyageurs, laissant à la mémoire de tous, des souvenirs que l'on a bien souvent évoqués depuis.

Quelques mois plus tard, le P. Didon écrivait en tête du volume où cette caravane est racontée, cette vive préface :

AUX JEUNES,

Vous êtes avides de mouvement et de lutte, d'espace, d'horizons nouveaux et d'inconnu. C'est la fière marque de votre vitalité de corps et d'esprit : gardez-la avec un soin jaloux. Ne permettez pas qu'on vous évite par une tendresse aveugle l'effort, la fatigue et la lutte ; qu'on vous immobilise, qu'on vous confine, qu'on endorme votre curiosité, et qu'on la laisse tomber d'inanition : ce serait vous amoindrir, vous atrophier, vous annihiler. — Non. Vous qui vivez et voulez vivre, grandir en toute force et en sagesse, levez la tête par-delà les frontières, apprenez à franchir la muraille de Chine dont toute civilisation s'entoure, allez voir malgré la fatigue, malgré le soleil ardent, et la nuit froide, les terres neuves que nous occuperons demain peut-être, et les régions anciennes que les vieilles civilisations mortes ont couvertes de leurs ruines ; élargissez votre esprit, accroissez votre mâle endurance ; au spectacle des variétés de l'espèce humaine, apprenez à être tolérants pour ceux qui ne pensent pas, qui ne vivent pas comme vous, et raffermissez-vous dans la foi en ce qui est éternel, juste, saint, beau et parfait. Voyagez, voyagez, nous serons vos guides.

CHAPITRE XV

DERNIÈRES ANNÉES DU P. DIDON

(1895-1900)

Fondation de l'externat Saint-Dominique. — Discours sur *l'Homme d'action*. — Lettre de Bonvalot. — Voyage aux jeux Olympiques de Grèce. — Discours divers à Marseille, au Havre, à Paris. — Le discours sur *l'Esprit militaire*. — Dernier voyage en Egypte et en Palestine. — Retour à Paris. — Voyage en Angleterre. — Déposition devant la Commission d'enseignement. — Le livre sur *le Nouveau Testament*. — Départ pour Rome. — Sa mort subite à Toulouse.

Une autre œuvre que le P. Didon tenait à créer, parce qu'elle répondait à un besoin de notre temps et au désir qu'avait l'éminent éducateur de compléter de plus en plus son outillage scolaire : c'était un externat à Paris. Depuis plusieurs années, le P. Didon en avait l'idée, mais en 1895 cette idée était mûre, et il fallait la réaliser. Deux choses faisaient défaut : le terrain et l'argent. On se mit à chercher l'un et l'autre. Il était d'autant plus urgent d'aboutir que les élèves de l'école Lacordaire, devenant trop nombreux, ne pouvaient plus trouver place dans le local trop étroit de la rue Saint-Jacques. Un bâtiment nouveau était donc nécessaire pour abriter à la fois et l'école préparatoire et le futur externat.

On ne tarda pas à découvrir de vastes terrains libres tout près du Trocadéro, entre la rue des Sablons et la rue Saint-Didier. Le propriétaire de ces terrains, M. le comte de Subervielle, en offrit généreusement un lot considérable, se fiant au succès du P. Didon, pour être payé, à longues et lointaines échéances. Un entrepreneur accepta également de faire les travaux, sans être trop exigeant sur la rapidité du paiement. Dans ces conditions, les ouvriers furent bientôt à l'œuvre, et promirent d'avoir fini pour la rentrée d'octobre 1896.

Après les difficultés pécuniaires, d'autres difficultés vinrent entraver le projet du P. Didon. Les supérieurs de l'école Gerson crurent qu'un collège religieux libre, fondé non loin de leur collège à eux, et conduisant ses élèves au lycée Janson-de-Sailly, comme ils le faisaient eux-mêmes, serait très nuisible au développement de leur œuvre. Ils s'imaginèrent que cette similitude de système amènerait entre les maîtres des deux écoles religieuses de mesquines rivalités et une dangereuse concurrence. Ils firent part de leurs inquiétudes à Son Éminence le cardinal archevêque de Paris et le prièrent d'intervenir. Le P. Didon fut mandé à l'archevêché, et Son Éminence lui exposa les arguments que faisaient valoir les supérieurs de l'école Gerson. Le P. Didon ne crut pas devoir modifier son plan et son système. Il jugea

chimériques les craintes d'une rivalité ou d'une concurrence; il pensa que les inconvénients d'une rencontre des élèves de l'externat Saint-Dominique et des élèves de l'École Gerson, sur les mêmes bancs du lycée Janson-de-Sailly, seraient absolument nuls; et l'avenir lui donna pleinement raison. L'externat Saint-Dominique n'a pas nui à l'externat de Gerson, et l'externat de Gerson n'a pas nui à l'externat Saint-Dominique. En tout cas, dès le commencement de l'année 1895, les fondations du nouvel établissement du P. Didon commencèrent à émerger au-dessus du sol, sous l'impulsion d'un architecte et d'un entrepreneur, très vigilants et très actifs. Le P. Didon venait constater de temps en temps les progrès de l'édifice, tout en continuant son œuvre de la rue Saint-Jacques et d'Arcueil.

Au mois de mai, il reçut une lettre qu'il n'attendait pas et qui lui rappela les meilleurs souvenirs du voyage de Grèce et de Turquie. L'archimandrite d'un des couvents du mont Athos lui écrivit, à la date du 24 mai : « Dans l'Église de la « vraie foi, depuis les premières années du christianisme se conserve la bonne coutume, pour « les saintes fêtes de Pâques, de se donner le « baiser de paix en échangeant des œufs rouges. « Nous avons reçu comme cadeau pascal une « œuvre de vous sur *la Vie de Jésus-Christ*, tra- « duite en russe, à laquelle étaient joints votre

« lettre et votre portrait. Nous avons reçu encore « deux exemplaires de votre livre et de votre « portrait. Nous les avons donnés, pour vous « faire connaître, aux monastères de Saint-André « et de Saint-Élie. Le souvenir de votre cadeau « restera pour nous comme un des agréables « épisodes dans l'histoire de notre monastère et « comme une preuve de l'union chrétienne. Nous « apprécions et nous souhaitons de tout notre « cœur de vous voir continuer vos travaux pour « la propagation de la voix de Dieu.

« Nous vous prions de recevoir et de présenter « à tous vos pères notre salut profondément « amical.

« Au monastère russe de Léon Pantélémonoff.

André,
Archimandrite,
et tous ses frères en Jésus-Christ.

Le 22 juillet, — dernier jour de l'année scolaire 1895 — le P. Didon prononça son discours sur *l'Homme d'action*. Il se posa ces deux questions : quelle idée nous faisons-nous de l'homme d'action? Et suivant quelle méthode espérons-nous le former? — Il répondit ainsi : l'homme d'action, c'est un être d'activité ardente, vive, exubérante; de volonté forte, supérieure, impatiente de vouloir, de produire, de commander. Esprit net, juste et pratique, il conçoit le but et les moyens de

l'atteindre; rempli de tact et d'à-propos, il connaît le milieu et le moment, il temporise pour attendre l'heure, et il bondit, dès que l'heure a sonné; fort et bon, il n'a d'autre levier que la vérité, le droit, la justice; d'autre amour que le bien et l'honnête. — La méthode pour former l'homme d'action, c'est : 1° d'inculquer à un enfant ou à un jeune homme le désir, la volonté d'utiliser sa vie; 2° d'exercer dans chaque individu le jugement, la raison pratique; 3° d'exercer l'esprit d'initiative; 4° de former les individus à l'endurance; 5° d'en faire des hommes de conscience et ayant un idéal, l'idéal vivant de l'Évangile et du christianisme.

A la lecture de ce discours, Gabriel Bonvalot, qu'on pourrait surnommer *l'Asiatique*, à cause de ses exploits comme voyageur dans le Thibet, les Indes et la Chine; Gabriel Bonvalot écrivit au P. Didon : « Vous me permettez bien de vous « féliciter de votre discours sur *l'Homme d'action* « auquel j'applaudis des deux mains, comme vous « pensez bien, et qui a produit, m'écrit-on, un « excellent effet. Je vous remercie sincèrement « d'avoir osé parler avec tant de netteté et de « force à notre pauvre pays qui s'engourdit dans « l'épais sommeil parlementaire et qui s'habitue « peu à peu à prendre les émissions de voix pour « des actes et qui s'en contente, hélas! — J'espère, « mon cher Père, que vous me permettrez la course

« d'Arcueil, et que nous reparlerons de toutes ces « choses, mais pour agir.

« Croyez-moi tout dévoué.

« Gabriel BONVALOT. »

En l'année 1896, les jeux Olympiques ressuscités devaient avoir lieu à Athènes. Le P. Didon, fervent partisan des sports athlétiques, jugea à propos d'entraîner quelques-uns de ses élèves en Grèce, pour assister ou prendre part aux jeux. Il partit d'avance et il passa par Rome, désirant s'entretenir avec le Maître général, de la situation et de la prospérité de ses divers écoles. Il rejoignit les caravanistes à Brindisi, au moment où ils s'embarquaient pour Patras. Le dimanche des Rameaux, de grand matin, la caravane mit pied sur le sol de la Grèce. L'accueil des Hellènes fut plus que bienveillant. Le P. Didon était allé avec ses élèves dans la petite église catholique de Patras, et il venait de dire sa messe, lorsque, sur la petite place de l'église, une fanfare se fit entendre. C'était une gracieuse aubade qu'on donnait au P. Didon et aux Français qui l'accompagnaient. De Patras on alla en chemin de fer à Olympie, où l'on admira les ruines et le musée. D'Olympie à Andritsea. On avait l'intention de faire une excursion jusqu'au temple de Bassœ; mais le temps fut tellement mauvais, la pluie tellement torrentielle qu'il fallut y re-

noncer. D'Andritsea, on gagna Megalopolis, Tripolitza, Nauplie où les habitants illuminèrent pour fêter l'arrivée du P. Didon et des jeunes étudiants français. On visita Épidaure, Mycènes, Tirynthe, Argos, et enfin on arriva à Athènes.

Dans la capitale de la Grèce, les autorités religieuses et les autorités civiles rivalisèrent de prévenances. — Le grand Dominicain fut invité à prêcher à l'église catholique de Saint-Denys, le jour de Pâques. Cette année-là, par une heureuse coïncidence, la Pâque orthodoxe tombait le même jour que la Pâque catholique. Aussi, ce fut devant un auditoire de trois ou quatre mille personnes que le P. Didon prit la parole. L'élite de la société athénienne et gouvernementale, sans distinction de culte, s'était donné rendez-vous dans le temple catholique. L'orateur commença ainsi son discours :

« En amenant quelques jeunes gens de l'École « française Albert-le-Grand participer à ces grandes « solennités des jeux Olympiques, je songeais, — « pourquoi ne le dirais-je pas dans cette métro- « pole? — à rendre hommage au vieux génie grec, « dont nous autres, Occidentaux et Latins, nous « aimons à nous reconnaître les fils. Je tenais « aussi à m'associer à ce développement de la « force physique, dont la Grèce nous a donné un « exemple aussi parfait, et qui doit entrer de plus « en plus dans l'éducation de l'homme, comme « un élément nécessaire. Je voulais enfin

/

« apprendre à la jeunesse qui m'est confiée, à « entrer dans ce mouvement d'union internatio- « nale, qui semble un premier pas vers la frater- « nité des peuples, et vers cette unité morale que « Jésus, le premier, a formulée comme le grand « but du royaume spirituel dont il est le chef, « l'initiateur, et le soutien indéfectible.

« Mais je ne pensais pas au grand honneur qui « m'attendait et que je vous dois, Monseigneur « l'archevêque, celui de prendre la parole dans « cette ville d'Athènes, où le plus éloquent, le plus « puissant des apôtres du Christ, — le grand saint « Paul, — est venu semer la foi, il y a dix-huit « cents ans, jeter le trouble dans les vieux païens « d'alors, les épicuriens et les stoïciens, étonner « l'Aréopage par l'annonce d'une doctrine que la « sagesse antique d'Athènes et de Grèce n'avait « pas soupçonnée, conquérir là, parmi les dédai- « gneux Aréopagites, l'illustre Denys, que nous, « Français et Parisiens, nous vénérons comme « l'apôtre de notre pays, — ce qui crée sans doute « entre ce peuple et notre peuple, entre Athènes « et Paris, un lien nouveau, une sympathie d'ordre « divin; puisque non seulement nous saluons en « vous, nos maîtres dans la philosophie, dans la « littérature, dans l'histoire, dans les sciences, mais « encore nous vénérons, dans l'un de vos conci- « toyens, notre apôtre et notre père dans la foi... »

Après cet exorde insinuant il développa une

admirable thèse sur *la Foi en Jésus-Christ ressuscité*, et les Athéniens apprécièrent sa forte et persuasive éloquence.

Les jeux Olympiques commencèrent le lendemain et durèrent plusieurs jours. Dans l'intervalle des jeux, les caravanistes visitèrent le Parthénon, les environs d'Athènes, et la flotte française ancrée au Pirée. L'amiral de Maigret invita à déjeuner le P. Didon et le major de la caravane. Le mercredi après Pâques, il fallut quitter Athènes. Grâce à la bienveillance du gouvernement grec et à la protection d'une grande dame grecque, Mme N***, un superbe navire, *le Mycali*, l'ancien yatch de Sa Majesté hellénique, fut mis à la disposition du P. Didon et de ses élèves, pour traverser l'isthme de Corinthe, et aller débarquer à Itéa, aux pieds de la montagne où se trouvent les ruines de Delphes. On visita Delphes, sous la conduite d'un des contremaîtres de M. Homolle, et le lendemain *le Mycali* transporta toute la caravane à Patras. Un dîner d'adieu réunit les officiers du yatch et les caravanistes. Au dessert, le commandant porta un toast à la France et au P. Didon. Celui-ci remercia le gouvernement grec de sa bienveillance, et les officiers du bord de leur amabilité et l'on se quitta. Un vapeur du Lloyd autrichien reçut la caravane. A Brindisi, le P. Didon, moins pressé que les autres membres de la caravane, se dirigea vers Naples et Rome; les autres

rentrèrent immédiatement à Paris par Milan et le Saint-Gothard.

Rentré à Paris, le P. Didon ne tarda pas à aller voir où en étaient les travaux de la rue Saint-Didier. Son externat lui tenait au cœur, et il voulait absolument que les bâtiments fussent prêts à recevoir sa nouvelle petite famille pour le mois d'octobre. Il constata avec plaisir qu'en son absence les murs étaient arrivés à leur pleine hauteur, que l'aménagement intérieur avait fait des progrès, que l'aile Lacordaire était à peu près terminée et que l'aile Saint-Dominique n'était pas trop en retard. Le nid était prêt ou presque prêt pour les petits et pour les grands. Le P. Didon activa encore le zèle des ouvriers, et pendant les quatre mois suivants, juin, juillet, août, septembre, tous les corps de métiers luttèrent à qui mieux mieux pour compléter et parfaire l'œuvre commencée. Au mois d'octobre, tout fut à point. Le P. Didon transféra sans bruit et sans solennité l'école Lacordaire, de la rue Saint-Jacques à la rue des Sablons; et il ouvrit l'externat Saint-Dominique à la rue Saint-Didier. Une vingtaine de petits élèves répondirent à son premier appel, et ce petit troupeau alla grandissant chaque mois et chaque année.

Le P. Didon était fier de son œuvre. Quand, au mois de décembre, les élèves vinrent lui souhaiter la bonne année ; quand le plus ancien, por-

tant la parole au nom de tous, lui parla du *nouvel* édifice, dressé non plus dans le vieux quartier latin, mais près des avenues riantes du bois de Boulogne; quand il exprima la joie qu'ils éprouvaient à vivre dans cette belle maison; quand il signala l'affluence des élèves grands et petits que le nom du P. Didon attirait; et la grande œuvre qu'il accomplissait, et la noble énergie de sa volonté entreprenante, le Père fut ému.

La providence, en effet, semblait faire réussir tout ce qu'il tentait. Cette année-là, le premier reçu de l'École Polytechnique, le major de la promotion, fut un de ses élèves; les Saint-Cyriens admis furent nombreux, et les candidats au baccalauréat remportèrent beaucoup de victoires. Quant aux élèves nouveaux qui se firent inscrire pour les diverses écoles, ils furent légion. Tout marchait à souhait. Le bon vent soufflait avec persistance dans les voiles des trois ou quatre navires, dont le P. Didon avait la direction. Au dedans, régnaient la paix et l'harmonie; au dehors, l'influence était grandissante. Les idées réformatrices en matière d'éducation que le Père prônait faisaient leur chemin. Il est vrai qu'il se donnait la peine de les proclamer bien haut et d'insister souvent. Pendant l'année 1897, le P. Didon prononça au moins cinq discours importants sur ce thème de *l'Education présente*.

A Marseille, au mois de février, dans l'église

Saint-Vincent-de-Paul, en présence de Mgr Robert, il prit la défense des écoles religieuses libres. Il démontra qu'à côté des écoles laïques, dans lesquelles la religion était négligée ou même combattue; qu'à côté des écoles officielles, gouvernementales, où sous prétexte de neutralité on répudiait tous les cultes reconnus et même on favorisait l'incrédulité qui proscrit tous les cultes; il fallait installer des écoles accordant à la religion la première place. Les raisons qu'il en donnait, c'est que l'homme vit de foi et non de scepticisme ; c'est que les sociétés ont pour fondement l'observance du devoir et de la vertu et qu'elles ont pour soutien la pratique de la tempérance, de l'abnégation, du dévouement. Or, là où il n'y a plus de croyance en Dieu, la conscience humaine ne peut plus parler impérieusement, et ses ordres ne sont plus écoutés. Nos sociétés contemporaines, avec leurs désirs de réformes sociales et politiques, auraient besoin, beaucoup plus que les sociétés antiques, d'allumer dans leur sein, la flamme de la justice et de la charité dont l'Évangile a le secret.

A Paris, rue Saint-Didier, le 18 juillet, le P. Didon parla en faveur du régime de l'externat, ou du moins il essaya d'expliquer la genèse et la fortune grandissante de ce régime. Il caractérisa l'externat par deux choses : la prolongation de la vie de famille pour l'enfant et l'adolescent; et la parti-

cipation effective de la famille, du père et de la mère, à l'œuvre de l'instruction et de l'éducation. Il attribuait le développement des externats à plusieurs causes, à la tendresse des mères françaises; au danger des internats ou des agglomérations excessives; au goût des enfants qui sont friands de ce régime, et il expliquait enfin à quelles conditions un externat pouvait amener des résultats heureux pour les enfants qui y vivaient. Travail, caractère, morale, religion; il faut veiller jour par jour, à ce que rien de ces choses saintes ne soit en péril; et puisque dans le régime de l'externat, la famille s'adjoint comme collaborateurs des religieux et des maîtres, il faut qu'entre ces collaborateurs et la famille, il existe un échange constant de vues et de jugements.

A Arcueil, le 22 juillet, au disours de la distribution des prix, le P. Didon reprit ce thème, que notre système d'éducation nationale était faussé, qu'il avait besoin d'être amendé et transformé, pour répondre à des nécessités nouvelles et former des hommes nouveaux. Il soutint que, depuis le commencement du siècle, on ne réussissait qu'à faire des hommes passifs, mous, inertes, sans initiative, tandis qu'il nous faudrait des hommes indépendants, des hommes solides, des hommes d'initiative, des hommes hardis. Alors, il montra à l'auditoire les grandes nations européennes dépensant toute leur activité à l'expansion colo-

niale, et la nécessité de modifier l'orientation de l'éducation française; la nécessité de stimuler la passivité et l'indifférence des jeunes Français, la nécessité de ne plus absorber les jeunes Français dans les professions militaires, libérales et administratives, mais de les diriger vers des carrières pratiques.

Au Havre, au mois d'août, dans la réunion du Congrès olympique international, tenue à l'hôtel de ville, il vint rendre témoignage à l'œuvre des sports athlétiques et soutenir cette thèse que les exercices physiques exercent une action morale sur l'enfant, sur l'adolescent et influent sur la formation du caractère et le développement de la personnalité. — La pratique constante et habituelle des exercices en plein air, disait-il, développe et multiplie l'activité physique, fait naître ou augmente l'esprit de combat et de lutte, donne la force ou l'endurance, groupe dans l'unité et sous un même drapeau des jeunes gens qui seraient isolés ou divisés. — Voilà des résultats appréciables.

Enfin, au mois d'octobre, à l'ouverture de l'année scolaire devant les élèves de l'école Lacordaire et de l'externat Saint-Dominique, devant les pères et mères de ces élèves, devant les maîtres et les professeurs, il expliqua pourquoi il voulait, lui, une éducation religieuse et des écoles religieuses. — Il commença par définir l'école reli-

gieuse, une école où l'on prie, où l'on a une foi, une loi morale, un rite ou un ensemble de rites. Puis, il prouva qu'une telle école répondait seule aux vrais besoins de la nature humaine. Dans l'âme humaine, trois vies se superposent : la vie animale, soumise aux lois de la physiologie et de l'hygiène; la vie humaine, soumise aux lois du vrai, du beau et du bien, aux lois de la logique, de la morale, de l'esthétique; la vie divine qui nous met en rapport avec Celui qui est au-dessus de la nature et de l'homme. Il ajouta que l'école religieuse répondait mieux au besoin de notre temps... Un milieu de neutralité et d'indifférence amène les âmes à l'indifférence et à la neutralité. Or, nous vivons à un âge qui a besoin de convictions énergiques... Qu'on donne à ces convictions énergiques, le correctif de la charité, de la tolérance de la bienveillance, soit! mais qu'on ne tue pas dans les âmes l'ardeur, la chaleur, la fermeté...

On voit combien, dans les dernières années de sa vie, le P. Didon avait à cœur la réforme de l'éducation française, et quand il constatait que ses efforts n'étaient pas stériles et qu'il réussissait à former des jeunes gens honnêtes, dévoués, courageux; il était tout heureux. Un jour, une lettre lui arriva de Madagascar, et, dans cette lettre, un de ses anciens élèves lui racontait qu'il était fier d'avoir appartenu à l'école d'Arcueil, qu'il n'oubliait pas les bons conseils reçus, qu'engagé

volontaire dans un régiment d'infanterie de marine, il était sorti premier de la compagnie d'instruction, qu'il était devenu tour à tour caporal et sergent, et qu'il donnait autant que possible l'exemple du devoir et du dévouement : vertus que le P. Didon lui avait si souvent vantées. « Ici, ajoutait le jeune « homme, la balle meurtrière siffle souvent à nos « oreilles; nous n'y faisons pas plus attention « qu'à la balle du foot-ball, et si j'ai le bonheur « de rentrer en France avec la médaille militaire « sur la poitrine, je serai fier de la bomber pour « montrer à tous que les élèves des Pères ne sont « pas des *froussards*...

« H... B...

« Sous-officier au 1er régiment de Tirailleurs Malgaches.
« Betandraka, Madagascar, 1er juin 1898. »

Le P. Didon lut cette lettre dont il était ravi devant tous les élèves réunis.

En cette même année 1898, fut prononcé, à Arcueil, un discours qui fit grand bruit et qui suscita à l'éloquent éducateur de nombreuses attaques ; je veux parler du discours sur *l'Esprit militaire*. Le P. Didon avait toujours eu la sympathie la plus vive pour le métier, pour les personnes et pour les choses militaires. Un de ses bonheurs était d'assister à la grande revue du 14 juillet; et il frissonnait quand, la revue terminée, les fanfares guerrières entonnaient l'hymne

de Sambre et Meuse. Il avait vu de près les désastres de 1870, et il lui restait au cœur un vague désir de revanche. Il lui en coûtait d'avouer que nous n'avions plus la suprématie en Europe, et il désirait voir une France forte autant qu'une France libre et savante. L'affaire Dreyfus ne l'avait pas laissé indifférent. Il ne se croyait pas le droit de proclamer l'innocence de ce condamné, du moment qu'un conseil de guerre, composé d'honnêtes gens, l'avait jugé coupable. Il déplorait les attaques contre l'armée, et il en souffrait. Toutes ces raisons nous expliquent pourquoi, à un moment donné, il choisit comme sujet d'un de ses discours : *l'Esprit militaire*.

Le 19 juillet, le général Jamont, le généralissime des armées françaises, vint en grand apparat militaire présider la distribution des prix de l'école Albert-le-Grand. Sa présence donna une importance exceptionnelle au discours qui fut prononcé. Dans ce discours, le P. Didon affirma un militarisme ardent. Il établit que la force armée était un des éléments constitutifs d'un peuple; qu'elle était l'instrument premier de sa conservation et l'instrument nécessaire de son expansion et de sa croissance. Pour assurer le règne de la justice et de la paix, pour faire triompher le droit, l'armée est indispensable; et la France ne serait plus la France, si elle n'avait pas le culte de son armée, etc., etc.

Cette thèse donna lieu à de vives discussions et à de violentes attaques. On reprocha au P. Didon d'avoir voulu subordonner le pouvoir civil au pouvoir militaire, d'avoir poussé l'armée à faire un coup d'État et d'avoir justifié les violences. On lui reprocha de se faire l'apôtre des guerres et des massacres ; de traiter de chimérique l'arbitrage international, et de s'être livré à une apologie effrénée de la force. On alla jusqu'à dire qu'il avait glorifié le fer qui terrorise, et la guillotine qui coupe les têtes. — Toutes ces accusations étaient fausses ; il n'y avait de vrai que la véhémence avec laquelle le Père avait exalté l'esprit militaire et ses avantages.

Cependant les attaques furent si violentes et elles se prolongèrent si longtemps que le P. Didon crut nécessaire de donner, un jour, des explications, au sujet de ce fameux discours. Il les donna dans un grand banquet de l'école d'Arcueil : « Il « paraît messieurs, s'écria-t-il, que parmi les hé-« ritiers de Lacordaire, il y a un traître, et ce « traître, — cela va vous surprendre, — c'est moi. « Oui, pour avoir, un jour, avec un accent véhé-« ment, — oh, je le reconnais, la véhémence est « dans mon sang, — pour avoir un jour, avec un « accent véhément, vanté mon pays, sa puissance « militaire et sa force ; pour avoir eu l'audace, — « l'audace est encore dans mon tempérament — « pour avoir eu l'audace de parler de la force à

« une génération qui semble avoir oublié que l'in-
« telligence, l'amour et la force sont les éléments
« constitutifs de toutes choses, du grand univers
« comme des plus petites sociétés et des individus,
« éléments essentiels et nécessaires à leur conser-
« vation, à leur perfection, à leur évolution ; pour
« avoir osé dire que la force avait des devoirs ;
« mais, — qu'on le retienne et qu'on le dise, —
« que si parfois la force a le droit d'épouvanter, et
« je le répète, de terroriser et de sévir, elle ne doit
« pas oublier, non, ne jamais oublier qu'elle est
« la *serve*, non seulement du pouvoir, mais qu'elle
« doit toujours être au service du droit, de la jus-
« tice et du bien ; pour avoir fait entendre ce mot
« que nul ne disait ; pour l'avoir dit en philosophe,
« comme je le pense, et accentué en orateur
« comme je le sens, savez-vous ce qui est arrivé ?
« Je suis passé à l'état de légende, et quelle lé-
« gende !

« Moi démocrate, moi républicain, moi qui ai
« toujours eu le culte de cette forme du pouvoir
« électif dans laquelle l'élu n'est presque rien et
« la loi tout ; moi, vieux libéral, libéral impénitent
« comme mon maître ; moi qui ai risqué tous les
« périls, et lutté, depuis vingt ans, dans tous les
« combats pour la liberté et l'établissement de ce
« régime ; moi qui ai souffert plus que beaucoup
« de cette lutte ; moi qui me suis compromis dans
« mon monde, moi qui aurais pu me rallier avec

« profit à un autre drapeau, à une autre cause.
« eh ! bien, on m'a fait passer, à coup de men-
« songes et de calomnies, pour un homme vil et
« lâche, pour un césarien qui préparait des coups
« d'État et qui enseignait à les faire à la jeunesse qui
« m'est confiée ! Oui, ils m'ont attribué cette sot-
« tise, la subordination du pouvoir civil au pou-
« voir militaire... Et pour compléter la légende,
« ils m'ont fait passer pour un amateur de jeu de
« massacre ; ils m'ont fait quitter le goupillon, dont
« je n'use pas et prendre un sabre auquel je n'ai pas
« droit. — Et alors je suis devenu un fauteur de
« guerre civile, voulant mettre à feu et à sang le
« peuple au milieu duquel je vis. De telle sorte
« que je passe, dans le peuple qui entoure Arcueil,
« et au loin, pour le P. Didon coupe-têtes. Eh !
« bien, messieurs les fabricants de légendes, je
« vous fais mes compliments, vous avez rudement
« réussi. »

Que pouvait-on vraiment reprocher au P. Didon ? Au fond, tout se réduisait à quelques exagérations de langage, qui s'expliquent par le tempérament un peu chauvin du Père et par la fièvre de patriotisme qui le dévorait. Il poussa trop loin la glorification de notre armée, il fit une place trop belle aux hommes de guerre, il se laissa momentanément éblouir par l'espoir d'une revanche possible, lui, le prêtre et l'homme de l'Évangile. Quand il sentit le clairon guerrier collé à ses lèvres, il eut

le tort d'en sonner trop fort. La France lui a pardonné.

Quelques jours après avoir prononcé son fameux discours sur *l'Esprit militaire* et avant que tous les échos de la presse n'eussent répété ce discours plus ou moins bruyamment, plus ou moins exactement, le P. Didon partait pour l'Égypte et la Palestine. Il avait fait deux fois ce voyage pour son compte personnel; cette troisième fois, il l'entreprenait afin de faire voir à ses élèves ce qu'il avait vu, et de leur faire subir les émotions qu'il avait subies lui-même. La caravane s'embarqua à Marseille, le 21 juillet, à quatre heures du soir. Le P. Didon dut différer son départ, à cause d'une réunion de Prieurs, qui l'appelait à Sorèze. Il rejoignit la caravane, par le bateau suivant, quatre jours plus tard, et tout le monde se trouva groupé au Caire, à la fin de juillet. Les voyageurs étaient au nombre de vingt-huit. La visite du Caire, d'Héliopolis, des Pyramides de Giseh, des Pyramides de Sakarrah, du Sérapeum de Memphis, occupa les premiers jours de la semaine. Grâce à la présence du P. Didon, les administrateurs du canal de Suez mirent à notre disposition leur petit vapeur pour nous faire parcourir tout le canal, d'Ismaïlia à Port-Saïd. De Port-Saïd, un vaisseau russe nous emporta à Jaffa. Nous trouvâmes à Jaffa des chevaux, des mulets, des ânes, un vaste attirail de tentes, de lits, de tables, d'ustensiles de

cuisine, des serviteurs et des muletiers en grand nombre, un cuisinier, et surtout un drogman, superbement vêtu, dont le verbe impérieux s'imposait à cette singulière escorte, qui devait être à notre service pendant une chevauchée de vingt et un jours à travers la Palestine et la Syrie. Ce drogman s'appelait Mélem; c'était lui qui avait servi de guide au P. Didon dans ses deux voyages précédents. — Nous dédaignâmes de monter en chemin de fer à Jaffa. Cette façon bourgeoise et trop moderne d'arriver ainsi à Jérusalem aurait manqué de pittoresque. Il valait mieux arriver à cheval. Le premier jour nous fîmes halte à Latroun; le second jour, on dressa nos tentes, tout près des murs de Jérusalem, non loin de l'église Saint-Étienne.

Sous la conduite du P. Didon, nous visitâmes le Saint-Sépulcre, la voie douloureuse, la montagne des Oliviers, Bethléem, la Samarie, Nazareth, le lac de Tibériade, Capharnaüm; et l'éloquent écrivain de *la Vie de Jésus* cherchait à faire pénétrer dans les âmes des jeunes gens les sentiments qui débordaient en lui. Il me souvient tout particulièrement d'une halte que nous fîmes autour du puits de Jacob, dans la Samarie. Le P. Didon ouvrit l'Évangile et nous lut ces magnifiques pages où Jésus prophétisa à la femme de Sichem que l'humanité de l'avenir adorerait le Dieu-Esprit et l'adorerait partout d'un culte spirituel. Quittant à

Capharnaüm la Palestine proprement dite, nous remontâmes le fleuve du Jourdain jusqu'à sa source, pour longer ensuite les montagnes de l'Hermon, et aboutir à l'oasis de Damas. Nous ne quittâmes nos chevaux et nos tentes qu'à Beyrouth, après l'excursion de Baalbeck. De Beyrouth, la caravane rentra en France, par Rhodes, Smyrne, Constantinople, Vienne et Munich. — Le voyage nous parut trop court, tant le P. Didon l'avait vivifié par l'entrain de sa vaillance, et l'ardeur de sa foi!

A la rentrée d'octobre, les diverses écoles dirigées par le P. Didon constatèrent une recrudescence d'élèves. Il y eut 105 élèves nouveaux à Arcueil : ce qui porta le nombre total à 425; 46 élèves nouveaux à l'école préparatoire de Lacordaire; ce qui porta le chiffre total à 93; 53 élèves nouveaux à Saint-Dominique : ce qui porta le chiffre total à 145. La prospérité s'affirmait de plus en plus; elle s'affirmait par le nombre des élèves, elle s'affirmait par les succès aux examens. Il était évident que l'opinion publique ne s'offusquait pas des idées éducatrices du P. Didon et qu'elle n'avait pas peur des nouveautés et des hardiesses qu'il préconisait. Pour s'éclairer davantage et donner plus de valeur à ses théories, le P. Didon conçut le projet d'aller en Angleterre, et de comparer le système d'éducation de nos rivaux avec notre système d'éducation à nous. Il

s'embarqua le 23 janvier 1899, à Calais, accompagné du P. de Boisieu et fit consciencieusement son voyage d'études. Il visita tour à tour les universités et les collèges. Il fut admirablement accueilli partout, grâce à une lettre d'introduction qu'il avait obtenue du *Chef du département de l'éducation* : c'est ainsi qu'on désigne en Angleterre, ce qui correspond à notre Ministre de l'Instruction publique. Il vit d'abord Cambridge et Oxford; et à Oxford il donna une conférence. — Il vit les collèges protestants de Winchester, d'Eton, d'Harrow, de Rugby, d'Edimbourg, et l'externat de Saint-Paul de Londres; il vit le collège catholique de Saint-Charles, que dirigent à Londres les Oblats de Mgr Newmann; et le collège catholique de Birmingham, dirigé par les Oratoriens.

Ce qui le frappa surtout, c'est la grande liberté dont jouissent les élèves de ces collèges, et la grosse part d'initiative et de *self-government*, qui est laissé à chacun d'eux. Assurément, il se rendit compte des inconvénients du système anglais au point de vue de la moralité, comme au point de vue de la tyrannie exercée par les grands élèves vis-à-vis des petits ; mais quel est le système qui n'a pas ses inconvénients? — Somme toute, le P. Didon revint convaincu que nous exagérions le principe d'autorité et de surveillance, que nous ne développions pas assez l'initiative et la responsabilité chez nos jeunes gens et que nous

avions des réformes à réaliser à ce point de vue. Quant à l'instruction, il fut frappé aussi par les exigences modérées des maîtres anglais à cet endroit. Tandis qu'avec nos méthodes françaises nous condamnons à l'étude du grec et du latin tous les enfants de la bourgeoisie, tandis que nous les obligeons tous à passer sous les fourches caudines du baccalauréat, les Anglais dirigent leurs collégiens vers les études pratiques aboutissant au commerce et à l'industrie. Ils se préoccupent beaucoup plus de former des hommes de volonté et de caractère que des hommes d'esprit ou d'érudition.

Le P. Didon rentra en France, le 23 février, juste un mois après son départ; et le samedi, 18 mars, il fut invité à venir déposer devant la commission d'enseignement, nommée par la Chambre, commission que présidait M. Ribot. Cette déposition du P. Didon se ressentit du voyage d'Angleterre. Le système anglais avait impressionné l'éducateur français, au point de vue de l'éducation, comme au point de vue de l'instruction. Aussi le P. Didon parla un peu vivement, un peu trop vivement peut-être contre la surveillance et les surveillants français; il s'éleva aussi avec ardeur contre notre baccalauréat et contre notre manie d'imposer à la masse, des études classiques qui ne conviennent qu'à une élite. Quoi qu'il en soit, sa déposition ne fut pas banale, et M. Ribot,

le Président, remercia bien haut le P. Didon de ses très intéressantes communications.

Le P. Didon termina cette année scolaire 1899 par un discours sur *le Rôle du Sentiment dans l'Éducation*. L'année précédente, il avait fait vibrer la trompette guerrière avec un peu trop de sonorité; il tint, en juillet 1899, à faire oublier sa véhémence et à chanter les joies du cœur et la douce influence de l'amour. Il constata pendant son discours, et surtout à la rentrée d'octobre que la confiance des familles ne l'abandonnait point et allait toujours en progressant. Le chiffre des élèves d'Arcueil monta jusqu'à 450; le chiffre des élèves de la rue Saint-Didier (externat et école préparatoire), jusqu'à 240. C'était encourageant; et le vaillant éducateur se promettait de travailler de plus en plus à mériter la confiance qui lui était donnée et d'élargir toujours le domaine de son influence. Malheureusement, il voulut trop faire.

Un éditeur de Vienne, Max Herzig, lui avait proposé un travail sur *l'Ancien et le Nouveau Testament*, pour un beau volume illustré, qui devait figurer à l'Exposition universelle de 1900. Il s'agissait d'abord de la simple traduction d'un livre composé par le docteur Ladislas Sykova, professeur à l'Université de Prague. Le P. Didon n'accepta pas d'être un vulgaire traducteur : il voulut faire une œuvre personnelle, et il se mit

à la besogne dès le mois d'avril. Il eut tort de cumuler la direction de ses quatre écoles et de s'imposer en même temps un travail intellectuel intense pour un ou deux ans. L'ouvrage comportait deux volumes : un sur *l'Ancien*, l'autre sur *le Nouveau Testament :* le P. Didon commença par le *Nouveau Testament ;* et il y travailla avec acharnement. Il interrompit son obstiné labeur dans quelques rares circonstances ; par exemple, au mois de juin, quand il alla à Contrexéville faire sa saison d'eaux et préparer en même temps son discours de la distribution des prix ; par exemple encore, à la fin d'août, quand il alla à Coublevie faire quelques excursions de montagnes, où pour la première fois ses forces trahirent son courage ; et quand il alla à Brassac, jouir d'une hospitalité aristocratique de trois semaines dans une vallée charmante des montagnes du Tarn, où il aurait dû se reposer pleinement et où il ne put s'empêcher de travailler.

Vers la mi-septembre, il rentra à Arcueil et, pendant trois mois, il s'absorba dans ses études évangéliques et vécut comme un prisonnier, renonçant à tout exercice corporel et à toute distraction, se couchant tard pour étudier, se levant tôt pour étudier encore, et terminant son volume, en dépit de tous ses autres soucis, dans les premiers jours de janvier, sans se douter qu'il s'était épuisé. — L'ouvrage imprimé seulement après la

mort du P. Didon avait trois parties : I. — *Jésus, dans son Évangile ;* II. — *Jésus et son œuvre ;* III. — *Jésus et son œuvre dans l'Apocalypse.* — Les plus belles pages y sont consacrées à saint Paul. Voici le portrait qu'il nous trace du grand Apôtre : « L'envahissement du monde païen par « la foi, œuvre colossale, demandait un homme « d'action : Paul l'était dans toute l'énergie du « mot. Sous la garde de l'Esprit de Dieu, il avait « des choses une vue très nette et très pratique, « le tact très affiné des situations, des milieux et « des hommes, la volonté inflexible, les résolu- « tions immuables, la patience et l'endurance « héroïque aussi bien que l'audace et l'initiative, « le courage d'affronter le péril et la prudence de « le déjouer. Tacticien consommé, il savait choi- « sir son terrain d'action pour engager la lutte, « et, organisateur puissant, il excellait à utiliser « la victoire et à conserver sa conquête. Ouvrier « de l'esprit, sa grande arme devait être la parole, « et, malgré son dédain pour l'art de persuader, « il était doué du génie de l'éloquence. Parmi les « orateurs profanes et sacrés dont la parole a « remué et parfois transformé le monde, on lui « trouvera des pairs peut-être, mais non pas un « rival plus grand que lui. Sa pensée originale « et très forte crée le mot. Son âme ardente et « impétueuse jaillit avec la fougue d'un torrent, « ou bien s'écoule comme une lave, comme une

« rivière de feu, et la lave ne se refroidit plus,
« elle reste brûlante. Très expansif et très tendre,
« malgré la turbulence de sa force, il a des accents
« d'une douleur poignante, on dirait la plainte
« du lion blessé. Intransigeant dans sa foi divine,
« il sait la témoigner avec une énergie qui brise
« toute résistance, et une clarté qui éblouit. Cette
« éloquence, Paul l'appelait le glaive de l'esprit.
« En mettant dans sa main le glaive comme un
« symbole, l'Église a voulu honorer dans le grand
« apôtre la parole la plus géniale que le Christ
« ait mise sur les lèvres de son élu, et le soldat
« le plus victorieux qu'il ait envoyé pour livrer
« ses combats[1]. »

Ce premier volume terminé en janvier, le P. Didon dut préparer un sermon de charité qu'on lui avait demandé à Lyon. Il le prêcha au mois de février, dans l'église Saint-Bonaventure, devant une foule compacte et recueillie, et revint à Arcueil faire ses préparatifs de voyage pour Rome. Il voulait voir le Maître général et le pape, avant de se mettre à la composition de son second volume. Nous le vîmes partir à regret, bien que nous fussions loin de soupçonner le coup de foudre qui devait le terrasser en route. On lui fit promettre de rentrer le plus tôt possible. Jean, son fidèle serviteur, lui demanda à quelle époque on le

1. *Le Nouveau Testament*, par le P. Didon, liv. II, chap. v.

reverrait, il répondit : « Pour le dimanche des Rameaux au plus tard » ; et, le 8 du mois de mars, il prit le train de Bordeaux. Son Éminence le cardinal Lecot avait à s'entretenir avec lui au sujet de quelques affaires importantes. Le 12, le P. Didon quitta Bordeaux et arriva à Toulouse, où l'attendait une famille amie, la famille du marquis de Saint-Vincent-Brassac. Le 13, au matin, il fut réveillé par une douleur violente à la poitrine. Le médecin que l'on manda ne découvrit aucun symptôme alarmant. Il conseilla le repos, et il fut entendu que le malade ne sortirait point et surtout ne partirait point le jour même. La matinée se passa sans incident trop inquiétant. Vers midi, le malade n'allait pas plus mal, et on le laissa seul un instant. A midi et demi, on entra dans la chambre du Père pour prendre de ses nouvelles et on le trouva râlant. Le prêtre qui était attaché à la famille amie, comme précepteur des enfants, donna en hâte au P. Didon les suprêmes secours de la religion. A une heure le Père était mort, enlevé probablement par une angine de poitrine.

Il était frappé comme un soldat sur le champ de bataille, dans la plénitude de ses forces et de son activité. Les trente années de luttes publiques qu'il avait soutenues l'avaient fatigué sans l'arrêter, et il ne croyait pas toucher au terme de sa carrière. Il sentait encore dans son âme des trésors de dévouement. Il avait plus peur du repos que de la

peine et, loin de rêver les douces quiétudes d'une retraite méritée, il rêvait de nouveaux combats et de nouvelles victoires. Aussi ce n'est pas lui qui déposa son épée, c'est Dieu qui la brisa entre ses mains, trouvant sans doute que ce prêtre-soldat avait assez offert de sacrifices et assez livré de batailles. On fit au mort de belles funérailles dans la chapelle des Dominicains de Toulouse; et des funérailles encore plus belles à l'église Sainte-Clotilde de Paris. Ceux qui l'avaient connu, ceux qui l'avaient aimé, beaucoup de ceux qui l'avaient combattu vinrent saluer sa dépouille mortelle et rendre un dernier hommage au loyal, vaillant et fidèle apôtre du Christ.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Paris. — Imp. E. Capiomont et Cie, rue de Seine, 57.